



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

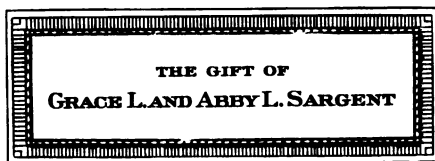
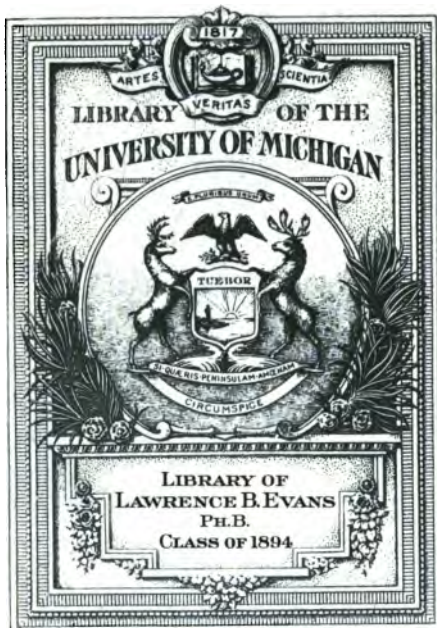
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

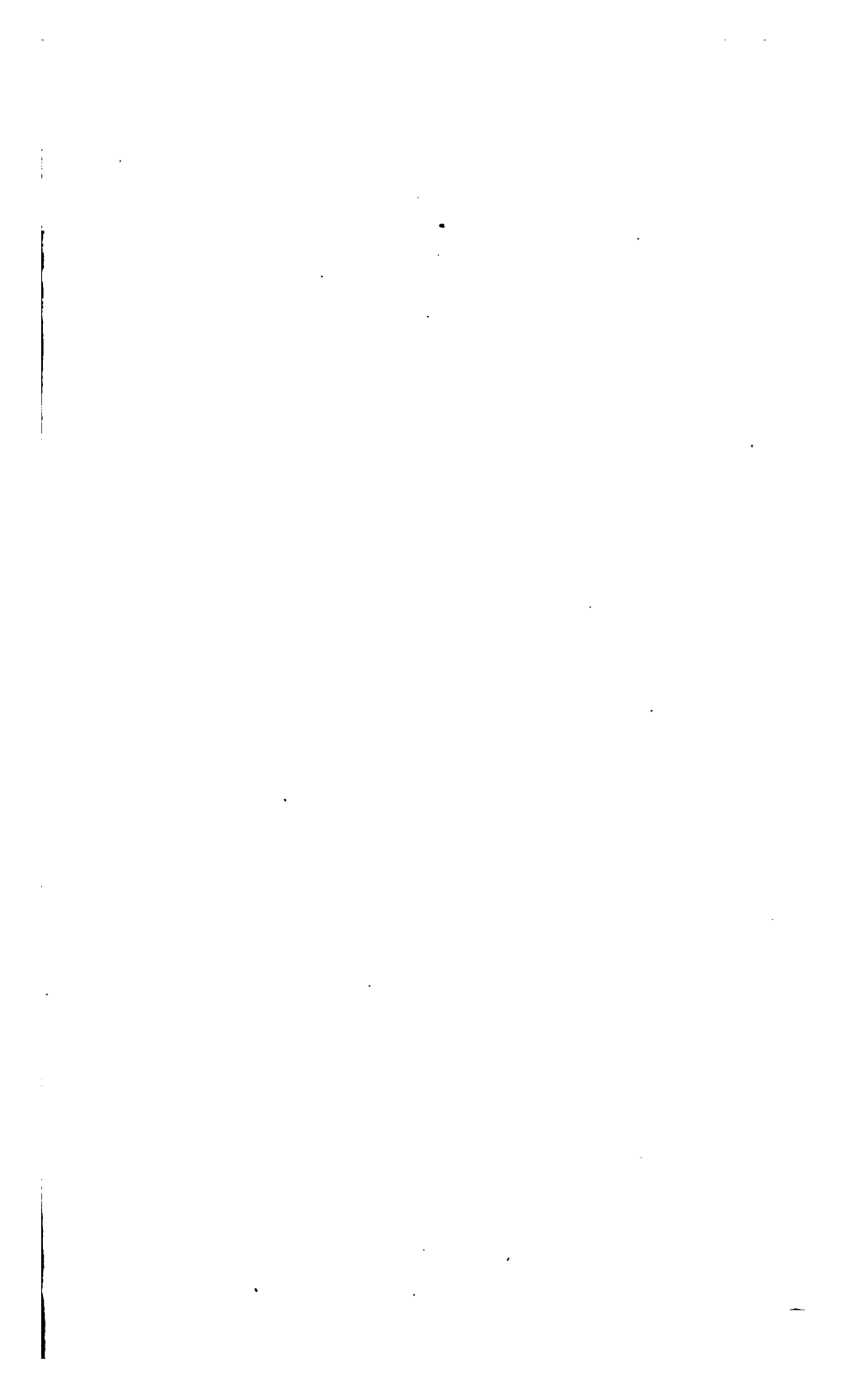
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



840.8

V78

1856



CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

OU

CHOIX DE MORCEAUX

TIRÉS DES

MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS.

OUVRAGE DESTINÉ A SERVIR D'APPLICATION MÉTHODIQUE ET PROGRESSIVE
A UN COURS RÉGULIER DE LANGUE FRANÇAISE ;

PAR

A. Vinet.

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DE LAUSANNE.

Quid verum atque decens curo et rogo.

Hor.

SIXIÈME ÉDITION.

TOME SECOND.

BALE ,

CHEZ J. G. NEUKIRCH ,

pour la Suisse allemande et pour l'Allemagne.

LAUSANNE ,

CHEZ GEORGES BRIDEL ,

pour la Suisse française, la France, etc.

1855.



LITTÉRATURE
DE
L' ADOLESCENCE
OU

CHOIX DE MORCEAUX

PRIS DANS LES DIFFÉRENTES BRANCHES DE L'ART D'ÉCRIRE ET TIRÉS
DES MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS.

PAR

A. Vinet.

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DE LAUSANNE.

SIXIÈME ÉDITION.

BALE,
CHEZ J. G. NEUKIRCH,
pour la Suisse allemande et pour l'Allemagne.

LAUSANNE,
CHEZ GEORGES BRIDEL,
pour la Suisse française, la France, etc.

1855.



Library of L. A. Evans
3-9-31

A MONSIEUR
ALEXIS FOREL,
MEMBRE DU GRAND CONSEIL DU CANTON DE VAUD.

MONSIEUR ET BIEN CHER AMI !

Il y a tout à la fois de la familiarité et du respect à décorer de votre nom la première page d'un livre d'école. En elle-même, une compilation de ce genre est peu digne de vous être offerte ; mais votre nom se laisse rattacher sans effort à une œuvre d'utilité publique, pure de tout espoir orgueilleux. Il me semble qu'il sert en quelque sorte à la caractériser : personne n'oserait le placer en tête d'une œuvre frivole.

Il faut pourtant vous l'avouer : ce n'est pas l'intérêt de mon livre, c'est mon plaisir que j'ai cherché. L'idée de voir mon travail couronné d'un nom si cher m'a payé d'avance l'aride et minutieux labeur de cette nouvelle édition. Cette espérance eût même exigé de moi des soins redoublés, si avant tout je ne les eusse dus à la nature même de mon travail et au sérieux de mon but. Ne me sera-t-il pas permis de dire quelques mots de ce but, de ce que j'ai fait pour l'atteindre et de ce que je n'ai pu faire, à celui qui veut bien consentir à être le parrain de mon livre ?

L'idée première de cette chrestomathie a été de fournir à de jeunes étrangers un certain nombre de types authentiques de la langue française actuelle, et un moyen de l'étudier méthodiquement. Si j'eusse été libre alors de concevoir un autre dessein, ou si je l'avais été plus tard de revenir sur mon premier plan, l'ouvrage aurait pris, sous plusieurs rapports, un autre aspect, une autre forme ; on y trouverait la langue *entièrement représentée*, et les moyens d'une étude *scientifique* de cet idiome. Je conduirais le lecteur par la main à travers les différentes transformations de cette langue, dont je lui signalerais tantôt les vicissitudes, tantôt les caractères innés et permanents.

II.

L'ouvrage, cependant, ne laisse pas de répondre jusqu'à un certain point au but qu'il ne m'a pas été donné de poursuivre directement ; et la définition détaillée de ce but pourra, tout à la fois, faire juger en quoi ma *chrestomathie* peut servir un pareil dessein, sur quels points elle ne le sert pas, enfin de quelle manière un maître intelligent pourrait l'y faire concourir.

L'étude d'une langue est celle d'un fait historique, naturel dans sa base comme tous les faits contingents, et ressortissant, à travers des circonstances données, à ce qu'il y a d'universel et de fondamental dans l'esprit humain. Trouver l'immuable dans le muable est l'objet de toute étude vraiment scientifique. C'est dire par là même qu'une telle étude, sans répudier l'utilité immédiate, n'en fait pas son but ; il ne s'agit pas de pratiquer, mais de connaître, et connaître une langue, c'est connaître son présent et son passé, c'est même, jusqu'à un certain point, augurer son avenir : l'étude d'une langue embrasse nécessairement celle de son histoire.

Si nous parlons d'abord du *présent* de la langue, ou de ses caractères actuels, nous y distinguons trois objets dans lesquels elle est tout entière comprise : la lexicologie, la synonymie et la grammaire. Je suppose pour un moment une chose que je n'accorde pas, savoir, que, dans l'étude scientifique d'un idiome, le présent puisse être détaché du passé, comme si une ligne précise les séparait, comme si le présent d'une langue était autre chose qu'un mot, comme si la vie d'un idiome n'était pas un fait continu, un mouvement plutôt qu'un état, quelque chose de plus propre au récit qu'à la description. Abdiquons, pour un moment, la rigueur de ces principes, auxquels nous reviendrons ; et considérons la langue actuelle dans les trois éléments que j'ai nommés.

La lexicologie, ou la connaissance des vocables actuels, n'a guère de meilleur dépôt qu'un recueil emprunté tout entier aux plus excellentes pages des classiques. La lecture immédiate des auteurs peut induire en quelques erreurs, surtout les étrangers ; un dictionnaire, si bien fait qu'on veuille le supposer, ne saurait donner du sens des mots une aussi vive intuition que la langue réelle, organisée, la langue appliquée à la vie ; et d'ailleurs s'il est toujours obligé de laisser en dehors de son enceinte une foule de mots qui, pour n'être pas encore officiels, n'en sont pas moins consacrés par l'usage, si c'est pour lui une loi nécessaire de demeurer toujours de quinze ans en deçà de l'état réel de la langue, il recule son point de départ de bien plus de quinze ans, et se paie

trop sur le passé de ce qu'il se refusé dans le présent. Que de mots il sanctionne, il recommande pour ainsi dire, dont personne ne veut plus ! Une chrestomathie bien faite (mais cette condition emporte un peu plus qu'on ne croit et beaucoup plus que je ne puis réaliser) serait un vrai dictionnaire de la langue, et, sans offrir tous les avantages des dictionnaires proprement dits, en aurait de propres et d'exclusifs. Elle exigerait, je l'avoue, une main bien délicate et bien sère. Sa moisson devrait se faire entre deux limites aussi importantes à respecter que difficiles souvent à apercevoir. Où commence, dans le passé, la langue du présent ? Où finit-elle ? où faut-il cesser d'emprunter et de citer ? où la main s'arrêtera-t-elle entre l'idiome refroidi et la langue en fusion ? Et, les limites une fois posées, il faut choisir dans l'espace qu'elles enferment. S'il s'agit de faire connaître les plus célèbres talents qui ont honoré la littérature, trop de purisme pourrait nuire à ce but. Il y a des individualités de langage qui tiennent à l'individualité du génie, que celle-ci rend légitimes, et qui ne s'en détachent pas. Que faut-il exclure ? que faut-il admettre ? L'embarras n'est pas toujours petit, et je l'ai quelquefois éprouvé.

Supposez le choix bien fait, la langue a présenté elle-même ses vrais éléments, les mots leurs acceptions genuines : mais l'objet pour cela n'est pas rempli. Les mots, véritables individus du langage, se rattachent tous à des familles ; chaque idée a la sienne, où l'on voit figurer le substantif, le verbe, l'adjectif, l'adverbe, l'affirmatif et le négatif, le simple et le particulé, et plusieurs applications ou nuances caractérisées par les terminaisons. Ces familles, plus ou moins entières, offrent des lacunes plus ou moins singulières ou rationnelles, et se complètent tantôt dans une même source, par analogie, tantôt dans deux sources différentes, par adoption.¹ La richesse de la langue doit être évaluée soit dans le nombre des signes dont elle se compose, soit dans la force qui les multiplie, soit dans les ressources qui lui en tiennent lieu ; les causes de cette richesse doivent être recherchées, ses effets étudiés ; il faut chercher si le nombre des mots accuse exactement le degré de la culture intellectuelle, si cette monnaie du langage n'est qu'un signe de la richesse ou une richesse réelle, si la pauvreté relative d'une langue n'a point, dans des circonstances données, quelques avantages littéraires. La force de composition, de reproduction, ou son

¹ Travail, laborieux. — Découvrir devrait former découvreur, que je n'ai trouvé que chez Voltaire ; traiter, tractation ; mémoire, mémoriser ; rassurer, rassurance ; méconnaître, méconnaissance ; transparent, transparaitre ; onéreux, ex- onération ; ingénieux, ingéniosité. Les Anglais disent ingenuity, ce qui est bizarre.)

absence, doit aussi être signalée, avec toutes ses conséquences, de même que cette autre synthèse qui fait passer des segments de phrase à la qualité de mots individuels. Il faut faire remarquer quelles classes d'objets sont le plus abondamment pourvues de signes, à quel degré de profondeur la langue pénètre dans la vie intérieure, dans quelle proportion elle représente les divers éléments de la nature humaine, ce qu'elle renferme de pittoresque, d'expressif, d'intime ou de naïf, ses onomatopées, ses tropes, ses allusions ; en quelle mesure et par quels moyens elle a pourvu à la souplesse du discours ; si elle est plus oratoire ou plus poétique. Toutes ces observations appartiennent à la *statistique* d'une langue, et l'on pourrait faire aussi sa *géographie*, si des préventions un peu étroites n'en détournaient pas. Mais tout cela ne s'offre pas de soi-même au regard ; et il en est de même de la synonymie ; elle ne sort pas spontanément, ou du moins distinctement, des écrits des classiques. Leur lecture assidue doit finir sans doute par faire pénétrer dans l'esprit le sens exact de chaque terme ; on s'accoutume peu à peu à voir chaque mot sous sa notion la plus précise, sous sa nuance la plus délicate ; on ne lirait pas longtemps Buffon sans obtenir ce résultat : mais encore faut-il se rendre compte de ces nuances, quand ce travail, comme je le veux bien croire, serait superflu pour la pratique, il resterait entier pour la science, qui est, en semblable matière, la conscience des choses. Si le sentiment des synonymes enrichit le langage, la science des synonymes enrichit l'esprit. Ce n'est plus même de la philologie, c'est de la philosophie. Bien nommer, c'est bien connaître ; et l'arbitraire d'une nomenclature est corrigé par son explication. Ici mon travail est en défaut ; les synonymies ne sont pas même indiquées ; c'est au maître qui se servira de ma chrestomathie à faire ce que je n'ai pu entreprendre ; et je ne saurais trop lui recommander de saisir, dans les morceaux que lui présente ce recueil, les meilleures occasions d'un exercice aussi fructueux pour l'intelligence, et, je puis ajouter, aussi agréable en lui-même.

La grammaire est la troisième étude qui se rattache à un recueil comme celui-ci. Ce qu'on appelle communément en grammaire, des *règles*, ce sont au point de vue de la science, des *faits* ; des faits qu'elle constate d'abord, et qu'ensuite elle explique ; car chacun d'eux a sa raison, et cette raison n'est jamais mauvaise. Ici l'appareil scientifique est ce qu'il y a de plus opposé à la vraie science. La tâche du grammairien est de se faire jour à travers

les nomenclatures et les notions factices, pour arriver au point de départ logique ou psychologique de chaque fait grammatical. Il y a des gens, dit Montaigne, qui voudraient toujours *artialiser la nature* ; il vaudrait mieux *naturaliser l'art*. Au fait, c'est là le dernier but de la science ; elle ne noue pas, elle dénoue ; du moins son triomphe est tour à tour de faire paraître compliqué ce qu'on croyait simple, et simple ce qu'on jugeait compliqué ; et c'est par cette surprise qu'elle finit. Mais il faut y être arrivé soi-même pour savoir avec quelle obstination et par combien de détours l'esprit humain, presque en toutes choses, évite le chemin direct.

Le génie d'une langue, c'est-à-dire du peuple qui l'a formée et qui la forme sans cesse, se révèle dans ses matériaux et dans leur architecture. Cette architecture est l'objet de la grammaire. Il faut comprendre sous ce mot de *grammaire* non-seulement les règles du langage, mais ses habitudes ; car, à côté des lois positives, toute langue, comme tout peuple, a ses mœurs. La grammaire, science de faits, observe tout le tissu du langage ; et dans ce tissu les fils les plus déliés ne sont pas toujours les moins importants. Il est merveilleux de voir comment un peuple a déposé l'empreinte de son caractère dans les moindres détails de sa langue ; et quand on réfléchit que ce qu'elle a de plus délicat date d'une époque de demi-barbarie, quand on remarque en outre combien peu de choses et de peu de valeur une époque civilisée peut ajouter dans ce genre à l'œuvre de ces âges ténébreux, on est conduit à des questions dont la réponse n'est pas toute à l'avantage du système de la perfectibilité.

Parmi les nombreuses distinctions que découvre l'étude entre les différents idiomes, il en est une qui semble capitale. Le caractère logique domine chez quelques-unes de ces langues ; chez quelques autres, c'est le caractère philosophique. Nous n'en voulons pas conclure que la logique et la philosophie s'excluent, mais au moins que ce sont deux choses différentes. La logique, ce sont les mathématiques des idées, comme les mathématiques sont la logique des nombres. Elle traite de vérités sans corps, des formes nécessaires et universelles de l'esprit humain ; la philosophie, c'est l'esprit humain lui-même dans sa réalité. Une langue philosophique est celle qui correspond à la nature de l'esprit humain ; or, l'esprit humain, avant que la logique l'ait pris à soi pour le considérer à part, nous apparaît uni à toutes les facultés humaines ; il fait corps avec elles ; il en subit l'influence ; et l'on ne peut l'envisager dans

sa réalité sans que le regard embrasse forcément tout l'ensemble des phénomènes au milieu desquels il se développe : car l'esprit isolé de l'âme est une fiction, la raison pure est un être de raison. La philosophie, qui est la science de la vérité interne, doit reproduire cet état complexe ; pour le reproduire, il faut le sentir ; avec de la logique pure, on ne fera jamais que de la logique ; la philosophie, c'est l'humanité avec la conscience réfléchie d'elle-même. Si ces observations sont justes, on comprendra qu'une langue puisse être logique sans être philosophique au même degré. Une telle langue s'attache aux idées des choses plus qu'aux choses elles-mêmes ; elle est conséquente, régulière, toujours prête à rendre compte de ses procédés ; elle reproduit les formes de la pensée, plutôt que la pensée. Elle analyse toujours, et n'est contente que de ce qu'elle peut analyser. La langue philosophique procède davantage par synthèse ; et, chose remarquable, parce qu'elle est philosophique, elle est poétique. Elle ne conclut pas seulement, elle devine, elle invente. Les formes qu'elle rencontre lui donnent gratuitement ce que l'analyse vend pour ainsi dire à une langue logique. Elle est moins conséquente pour être plus humaine, moins exacte pour être plus vraie. Elle joint les mots aux mots de la même manière que les métaux sont soudés aux métaux, je veux dire par la chaleur ; ciment invisible, immatériel, auprès duquel celui de l'analyse est grossier. Cela ne veut pas dire qu'elle soit seule à disposer de la synthèse : quelle langue s'en pourrait passer ? ce qui distingue les langues logiques c'est seulement de s'en défaire aussitôt que possible ; car elle est à leur début, et dans leurs éléments. On ne peut rendre compte de tout, et les premiers commencements de toute chose sont de l'instinct et de la divination. Sera-t-il permis de donner un exemple ? Qui rendra jamais compte de l'introduction du pronom relatif et de la conjonction que dans les langues ? Qui n'en sent pourtant la valeur et la nécessité ? Mais ces mots si nécessaires sont dans le cas de mille autres choses nécessaires : ce sont celles-là qui se laissent le moins analyser et définir.

Une langue logique est, d'ailleurs, par son caractère, une empreinte de l'humanité et le portrait d'un peuple ; elle est par là même intéressante à étudier ; et cette étude peut devenir un exercice de raisonnement.

Mon recueil eût gagné en intérêt si j'avais pu, en multipliant les notes, faire ressortir la présence et la proportion du mélange

des deux éléments, logique et philosophique, dans la langue française. Le premier de ces éléments y domine, à un degré qu'on ne soupçonne pas à moins d'avoir fait une étude spéciale de la grammaire de notre idiome. Ici encore, ce sera au maître à tirer de mon livre les occasions d'observations de ce genre, dont je n'ai pu accompagner que rarement le texte de mes auteurs.

S'il n'existait au monde qu'une seule langue, nul ne la connaîtrait véritablement ; nul n'en aurait conscience : par les mêmes raisons, si l'élève n'étudie qu'une langue, celle de son pays, toutes les explications, même les plus profondes, ne l'y feront point pénétrer aussi avant qu'un parallèle soutenu avec un autre idiome. Cette seconde langue, dont le choix n'est pas indifférent, il la doit sans cesse avoir sous la main, comme terme de comparaison, soit dans le but que nous venons d'indiquer, soit pour s'élever par la grammaire comparée à la grammaire générale. Il faut faire longtemps séjourner au milieu des faits particuliers et réels l'esprit que l'on veut élever à une notion abstraite ; il faut les lui faire expérimenter, les lui faire *vivre* en quelque sorte. Toute science ne suppose pas une union aussi intime du sujet avec l'objet ; mais dans toute étude dont la substance est l'homme lui-même, c'est de la vie que doit sortir l'idée. Apprendre une langue pour l'écrire ou pour la parler, c'est se convertir à cette langue ; étudier les langues en général, c'est les faire pénétrer dans notre vie, ou notre vie en elles ; et l'étude de la grammaire générale est la contemplation d'un phénomène de notre existence intérieure.

Mais, je l'ai dit en commençant, l'étude scientifique d'une langue comprend celle de son histoire, et c'est même dans son histoire qu'une langue se trouve tout entière. Mais cette histoire de la langue française, où la trouver ? On l'a plusieurs fois écrite, c'est-à-dire qu'on a plusieurs fois écrit sous le titre d'*Histoire de la langue française* des ouvrages qui étaient tout autre chose. A ces prétendues histoires il ne manquait que les faits. Ces faits sont bien loin d'être connus. Les rassembler, les ordonner constitue un travail immense, que Lacurne de S^{te}-Palaye, avait conçu, qu'un savant plus moderne, Ch. Pougens, osa entreprendre, et qu'enfin l'Académie française vient de s'imposer solennellement. Mais avant qu'il soit fait, une étude historique de la langue n'est pas interdite : qu'il me soit permis d'en indiquer ici, en quelques mots, l'objet, les moyens et l'utilité.

Qu'est-ce que la langue française ? Il n'y a pas, en apparence, de question plus simple ; mais ferait-on une question moins sim-

ple en demandant : qu'est-ce-que tel ou tel individu ? et la réponse, j'entends une réponse qui épuisât la question, serait-elle bien facile ? La langue française est-elle cet ensemble de signes dont on fait usage aujourd'hui et dans un certain monde pour exprimer les idées d'aujourd'hui et d'un certain monde ? Est-elle toute enclose dans le *Dictionnaire de l'Académie*, et tout ce que cette société savante n'a point enregistré n'est-il point français ? Les mots et les tours employés par des millions de Français en dehors de ce recueil officiel, devons-nous les regarder comme nuls et non avenus, ou devons-nous en tenir compte quoique nous n'en fassions point usage ? Le langage du 13^e, du 14^e, du 15^e siècle, pour avoir cessé d'être usité, a-t-il cessé d'être français ? La langue française est-elle une chose ou un fait ? N'est-elle pas un fait, essentiellement muable et mobile, rattaché par un lien à quelques faits immuables et fixes ? Le mouvement d'une langue est perpétuel, incessant ; tantôt plus lent, tantôt plus rapide, mais jamais interrompu ; il n'y a pas, on peut le dire, un seul jour perdu pour cette transformation graduelle de l'idiome ; chacun d'eux n'amène pas un changement, mais chacun le prépare ou le consomme ; il en est de cette destinée de la langue comme de la maturation d'un fruit, ou du progrès de l'âge chez un homme : on ne reconnaît, on ne peut supposer dans ces différents faits, aucune station, aucune pause. Ce que nous appelons époque n'existe que dans notre esprit.

J'ai dit que toute cette mobilité se rattache à quelques points fixes, dont la langue, comme un pavillon flottant au haut d'un mât, ne se sépare jamais. Une langue, en naissant, s'empare de certaines formes qui, nous devons le penser, sont le témoignage de ce qu'il y a de plus individuel dans son génie. C'est, avant tout sa syntaxe qu'elle règle, c'est-à-dire ce qu'elle a de plus élémentaire et de plus abstrait ; et elle y procède à coup sûr, puisqu'on ne la voit pas revenir sur ses premières décisions ; à moins qu'on ne veuille supposer que c'est à cause de sa difficulté que ce changement n'a pas lieu, vu qu'il intéresse, comme cela est évident, tout l'ensemble du langage. Il est même remarquable que cette première fixation ne se borne pas aux grands traits de la syntaxe, mais qu'elle s'étend à des détails assez délicats, lesquels ne sont pas moins que le reste à l'abri du changement.

La syntaxe d'une langue est comme le cadre d'un tableau où toutes les figures seraient mobiles, et changeraient incessamment de place ou d'aspect. Ces figures, ce sont les mots et leurs accep-

tions. La syntaxe semble réfléchir le caractère d'une nation, la lexicologie ses mœurs¹.

Des mots qui naissent, qui meurent, qui ressuscitent, ce n'est là qu'une moitié, la plus apparente et la moins considérable, des vicissitudes d'un idiome. Toutefois cette moitié même signale des faits publics d'une assez grande importance. A la vérité, un grand nombre de mots ont pu être appelés dans la langue ou rejetés de son sein par des circonstances superficielles ou par les caprices de la mode. Mais quand vous voyez des masses, des systèmes entiers de mots, disparaître ou s'introduire, leur retraite ou leur invasion témoigne que quelque chose de grave est survenu dans les mœurs. Il y a des temps où la langue générale se puise dans toutes les parties les plus diverses de la vie d'un peuple, où elle en exprime à la fois les éléments rustique, pastoral, bourgeois, aristocratique, se teignant et se modifiant les uns les autres. Puis l'un ou l'autre se retire, laissant, à la vérité, dans la langue des allusions et des métaphores qui ne peuvent plus s'en détacher, mais toutefois emportant, ainsi qu'une épouse répudiée, la plus grande partie de sa dot.

Une autre fois, vous verrez les vocabulaires spéciaux, les nomenclatures techniques, se dégorger dans l'idiome, et la langue de la vie, des relations domestiques et des sentiments intimes, se charger des termes de toutes les sciences, de tous les arts, de la politique même². On observe alors un singulier contraste : c'est la langue des littérateurs qui se montre avide et indiscreète : c'est celle des savants qui donne l'exemple de la réserve et de la pureté ; et les saines traditions du style et de l'éloquence se conservent dans leurs écrits.

A des époques où des chefs-d'œuvre n'ont pas encore consacré la langue, et où ses formes, comme celles de l'enfance, ont quelque chose de vague et de mou, elle oppose moins de résistance aux idiomes étrangers qui cherchent à la pénétrer : plus tard, elle est entièrement fermée à ces alluvions, et ne s'enrichit que de son propre fonds.

Ainsi le flux et reflux des événements, tour à tour couvrant sa surface et la laissant à découvert, y forme un dépôt dont la couche plus ou moins épaisse est incessamment renouvelée, jusqu'à ce que le sol, devenu plus ferme et plus compacte, ne reçoive

¹) « Une langue peut, il est vrai, acquérir des expressions nouvelles à mesure que les lumières s'accroissent, mais elle ne saurait changer sa syntaxe qu'en changeant son génie. Un barbarisme heureux reste dans une langue sans la défigurer ; des solécismes ne s'y établissent jamais sans la détruire. » CHATEAUBRIAND. *Essai sur la Litt. angl.* — ²) V. une note à la fin de cette lettre.

et ne retienne plus rien. Une langue demeure plus ou moins longtemps dans cet état; c'est la période du pouvoir public affermi, de l'ordre social consolidé, des grands centres de culture, des croyances uniformes, de la sécurité des esprits; puis viennent ces temps où les liens de la langue se dissolvent avec ceux de la société, où une double *syntaxe* périt; et rien ne montre mieux la relation des langues avec l'ordre de choses qui leur a donné naissance que la fidélité avec laquelle elles en suivent la destinée, et l'exakte proportion des deux décadences. Et quelle différence entre la barbarie au sein de laquelle les empires commencent et la barbarie dans laquelle ils s'éteignent! La première crée, organise, lie; les combinaisons les plus délicates du langage ne sont pas au-dessus de sa portée; la seconde ne comprend plus même les raisons de ces combinaisons, et, faute de les comprendre, cesse de les employer. Le grec moderne est plus dégradé que le Parthénon.

Toutefois l'arrivée et le départ des mots, la multiplication et la réduction des signes du langage, sont, dans l'histoire d'un idiome, un fait bien moins considérable, bien moins significatif, que les vicissitudes de certains mots qui, toujours présents dans la langue, n'y ont pas toujours représenté les mêmes idées ou joué le même rôle. C'est là le côté le plus important de l'histoire d'une langue, puisque c'est par là qu'elle tient le plus intimement à l'histoire de l'esprit humain.

Qu'un objet ou un être factice change insensiblement de forme, que, de la première modification à la dernière, il devienne totalement différent de lui-même, aucune de ces modifications successives n'ayant suffi pour motiver un changement de nom, il aura conservé l'ancien, qui est devenu absurde ou inintelligible. Le fait que nous supposons est rare dans la nomenclature des choses matérielles, mais il est tellement commun dans le dictionnaire des choses morales, qu'on peut dire qu'il y fait loi. Je ne parle pas ici des termes purement abstraits, exprimant les formes de l'esprit de l'homme, les conditions de sa pensée, mais qui ne sont pas l'homme lui-même; ces chiffres de la métaphysique sont d'une application immuable comme ceux de l'arithmétique; *quatre* ne signifiera jamais *quatre et demi*; le sens des mots *affirmation*, *négation*, *vrai*, *faux*, *doute*, *possibilité*, *certitude*, etc., une fois fixé ne peut plus varier; mais il n'en est pas ainsi des faits qui sont à la fois en nous et hors de nous, qui nous touchent, nous affectent, et tirent leur caractère de nos impressions: ces noms ne

revêtent pas une idée constamment identique¹. Or, l'acception d'un mot peut bien durer une vie d'homme ; il se peut que cet homme la laisse en mourant à peu près telle qu'il l'a trouvée en entrant dans le monde ; mais elle ne dure jamais la vie d'un peuple ou d'une langue ; elle varie avec la notion, avec les nuances de cette notion : autrement il faudrait, à chaque nuance, créer un nouveau terme : travail infini, impossible, précisément parce que ce sont des nuances, qui se fondent et se perdent les unes dans les autres. Les qualités morales des objets, c'est-à-dire les diverses impressions qu'ils produisent sur notre être moral, ne sont pas sans rapport mutuel ; il y a une parenté entre toutes les parties du bien, comme entre toutes les parties du mal, entre le bon et le beau, entre le laid et le mauvais ; enfin le physique et le moral de notre être mixte ont ensemble des rapports étroits. Suivant l'état des mœurs et la direction que les événements publics impriment aux idées, le nom d'un fait moral se glisse et s'étend doucement vers un fait voisin, se déplace enfin entièrement, et abandonne son ancien terrain pour en couvrir un nouveau. C'est en général l'effet d'un mouvement subtil, dont tout le monde est complice et dont personne n'est confident. Quelquefois aussi, le terme étant devenu impropre, quelqu'un s'en aperçoit, et transporte franchement l'ancien mot dans l'acception nouvelle ; ce qui est si naturel qu'on n'applaudit pas même à une hardiesse que le vœu général avait commandée. Je me suis interdit les détails ; mais ici les exemples abrègent le chemin. Quelles idées apportait le mot *aimable* lorsque Bourdaloue plaignait l'église de Paris de la mort de son *aimable prélat* ? Quel caractère désigne, chez tous les écrivains de la même époque, l'épithète de *libertin*² ? Ce qui est arrivé à ces deux mots est arrivé à bien d'autres.

On peut dire que la langue est soumise à un mouvement de mutation continu, qui l'affecte dans ce qu'elle a de plus intérieur, et la renouvelle au fond sans que rien en avertisse au-dehors. Cette lente fermentation du langage est plus importante, quoique invisible, que tous les autres changements, et précisément parce qu'elle est invisible. A la distance de deux siècles, on croit se comprendre tout à fait, et mille nuances échappent. On croit tenir les mêmes idées, parce qu'on tient les mêmes sons. La présence des mots fait illusion sur l'absence des choses. Quand un écrivain du 17^e siècle vous parle de *mélancolie*, toutes les idées sentimen-

¹) V. une note à la fin. — ²) « Grand libertin de corps et d'esprit. » *St-Simon*.

tales qui s'attachent aujourd'hui à ce mot vous reviennent à l'esprit; et pourtant on peut vous assurer que la *mélancolie* de ce temps-là était une chose sans poésie et sans charme. M. Suard observe, dans la préface de sa traduction de Robertson, que ce qui rend l'anglais difficile à traduire à des Français, c'est cette quantité de mots de leur langue qu'ils y rencontrent dans une acception propre à la langue anglaise; c'est la même difficulté que subit un Français étudiant le latin, et qu'un Allemand n'éprouve pas: eh bien! nous sommes, à l'égard de notre propre langue, dans une position analogue; toute vivante qu'elle est pour nous dans les auteurs du 17^e siècle, tout identique qu'elle s'embles à la nôtre, il nous la faut jusqu'à un certain point étudier comme une langue morte. Il en est d'elle comme d'un homme dont les traits, les contours restent les mêmes, mais dont, au bout de quelques années, toute la substance a changé.

L'espèce de courant qui fait dériver loin de leur premier emploi les signes de la pensée, se fait sentir dans toutes les langues; il est même la principale de leurs ressources; il y manifeste la vie; une langue qui, possédant un signe pour chaque idée, poursuivrait la pensée jusque dans ses dernières subdivisions, serait riche si l'on veut, mais d'une richesse morte. L'extension successive d'un même signe à plusieurs idées qui s'avoisinent, est le fait d'une imagination sensible qui aperçoit ou crée des rapports; c'est par là qu'une langue exprime non-seulement les pensées de l'homme, mais l'homme tout entier; c'est par là qu'une langue est tout un poème. Toutefois, ce fait n'est pas le même que celui que nous avons décrit. Nous avons parlé de mots qui se séparent absolument de leur première idée¹, et se fixent sur une autre, puis peut-être sur une autre encore. Ce phénomène, d'une autre nature, se retrouve dans toutes les langues; mais il doit se remarquer davantage dans une langue détachée de ses racines. Dans une telle langue, les mots sont plus universellement et dans un sens plus absolu des signes *arbitraires* de la pensée²; un lien moins fort les rattache à leur point de départ; il s'en détachent plus aisément; on s'en aperçoit moins; on peut moins s'y opposer: mais de même qu'à certains égards un organe

¹ Le mot *pourtant* en est venu à signifier exactement le contraire de ce qu'il signifiait dans l'origine et de ce qu'il signifie étymologiquement. Autrefois à cause de cela; aujourd'hui malgré cela. — ² « Une langue vivante qui sort d'une langue vivante, continue sa vie; une langue vivante qui s'épanche d'une langue morte, » prend quelque chose de la mort de sa mère; elle garde une foule de mots

malade offre plus d'intérêt à l'observation, une langue, dans les circonstances de la nôtre, révèle bien des faits moraux, bien des détails historiques, dont une langue plus fortement constituée ne porte point la trace. Sous ce rapport la langue française a des titres particuliers à la curiosité du philosophe et du moraliste.

Quelques tendances, qui ne lui sont pas propres, mais auxquelles elle a moins résisté, se manifestent quand on l'étudie historiquement. On y voit au premier coup-d'œil ce qui se révèle également, quoique moins promptement, dans tout idiome qui a traversé des siècles, le penchant des mots tantôt à gagner du terrain autour de leur première signification¹, tantôt à se réduire de la généralité de leur sens dans une des idées particulières qu'ils étaient premièrement destinés à exprimer ou qu'ils n'exprimaient que par accident². On en verra d'autres, munis d'abord d'un sens propre ou physique, puis d'une acception figurée ou morale, renoncer au premier et ne conserver que la seconde. On en verra qui, originairement *indifférents*, c'est-à-dire également propres à rendre les deux aspects, favorable ou désavantageux, d'un même objet, choisissent une de ces deux faces et s'y attachent exclusivement. On observera comment des mots d'une large et haute signification descendent insensiblement à des idées d'un ordre inférieur³. On sera frappé en général de la dépréciation progressive des signes de la valeur intellectuelle : les mots énergiques finissent tous par s'user⁴, et, ne pouvant être remplacés par d'autres mots, donnent naissance à des combinaisons de langage destinées à en tenir lieu. C'est alors que les langues perdent leur candeur et leur fraîcheur ; le tableau de la pensée se colore de tons plus chauds ; les idées simples ne se produisent plus dans leur sim-

« expirés : ces mots ne rendent pas plus les perceptions de l'existence que le silence n'exprime le son. » *M. de Chateaubriand*. — ¹) En latin, *pulsare*, *heurter* (*Hor.*) puis *ouvrir* (*Stace*). — ²) *Ressentiment*, *plaisant*, *considérable*. « Le bien n'est pas *considérable*, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne. » *Molière*. La même chose est arrivée aux substantifs *domestique*, *officier*, *police*, à l'adjectif *touchant* et à bien d'autres mots. — ³) *Galanterie*, *gentillesse*. En revanche *humanité* n'a gardé que sa signification la plus élevée, et n'a plus le sens que lui donnait La Bruyère dans cette phrase : « Avec quelle humanité ce magnanime prince vous a-t-il reçus ! » *Génie* a pris un sens moins général que dans ce passage de Bossuet : « Le *génie* (indoles) du genre humain depuis qu'il fut corrompu. » Dans la sphère intellectuelle, le mot *génie* s'appliquait à tout talent naturel un peu saillant. Des auteurs du troisième ordre avaient du *génie*. Cette acception est du 17^e siècle. — ⁴) *Géner* (de *géhénne* signifiait *tourmenter*. V. Corneille. Les termes fréquentatifs ou exagératifs ont dû, dans la décadence d'une langue, supplanter les termes plus unis. Voyez quelques-unes de nos étymologies. *Brûler* vient de *perustulare*.

plicité, chacune d'elles se complique de quelque circonstance qui ne lui était pas essentielle et qui en devient inséparable ; des termes très-nuancés sont attachés à des idées très-élémentaires, parce qu'on ne voit plus rien qu'à travers beaucoup de souvenirs, d'expériences et de réflexions. C'est alors que, dans Lucain, *pati* (souffrir) signifie *expérimenter, vivre*, comme si la souffrance était le caractère essentiel, le vrai nom de la vie¹. De telles époques, pendant lesquelles la langue paraît plus forte que jamais, en annoncent l'épuisement prochain ; elle joue de son reste, elle abuse d'elle-même ; elle dépense son capital, sans savoir comment le reproduire. Tous ces termes si nouveaux, si hardis, s'useront à leur tour ; ils tomberont exténués auprès de tant d'autres qui ont eu, comme eux, leurs jours de puissance ; il n'y a point de mot singulier qui ne devienne vulgaire, ni de saillie qui ne s'aplanisse, ni de métaphore qui ne s'éteigne ; cette langue tout entière où nous marchons sans rien remarquer, sans rien ressentir, c'est de la lave refroidie ; et, en dernier résultat, ce qui garde son prix dans les ouvrages d'éloquence et de poésie, ce sont les traits les plus simples, les beautés les plus unies ; dans l'art, comme en toute chose, les triomphes de la violence sont courts.

Un des faits les plus curieux à observer dans l'histoire d'un idiome, c'est la naissance de la langue noble. Mais il y a des distinctions à faire. Bien des mots ont été expulsés de cette langue de choix, non qu'ils fussent ignobles en eux-mêmes, mais parce qu'ils étaient devenus tels par leur emploi. Si, en eux-mêmes, ils ne présentaient à l'imagination rien de bas ni de dégoûtant, ils n'ont contracté ce caractère qu'en s'associant, par abus, à des objets dégoûtants ou bas. C'est le cheval de parade, qui, sur ses vieux jours, est envoyé à la charrue. Ou bien les objets que ces mots représentaient ont cessé de sourire à l'imagination ; elle les exclut du cercle où elle se complaît ; elle les sépare de cet idéal de la vie humaine que toute nation se forme bien ou mal. Heureuse pourtant la nation chez qui tout ce qui est honnête est demeuré noble, et qui n'a pas cherché hors de la vie naturelle tous les éléments de la poésie et de l'éloquence ! Heureuse la langue dont toutes les parties communiquent entre elles comme toutes les parties du peuple dont elle est l'expression ! Cependant on aura bien fait de la débarrasser, dans des sujets nobles, de toutes les locutions, de toutes les images qui réveillent des souvenirs vulgaires. Ce triage est difficile et lent. Il n'est pas donné à

¹) Voyez Nisard, *Études sur les poètes latins de la Décadence*.

un écrivain seul de le consommer. Voyez Malherbe l'anti-gaulois, le créateur de la langue d'apparat : il a ôté au soleil sa *perruque*, il a remplacé par une *noble poussière l'honnête crasse* dont on couvrait les héros ; et soit que ces termes en eux-mêmes fussent bas, ou qu'ils se fussent avilis en se mésalliant, il a bien fait de les dégrader ; mais ce même Malherbe, dans un de ses plus beaux ouvrages, nous représente le Pô qui *tient baissé le menton*, et il proteste un peu plus loin que

« Sous Henri c'est *n'y voir goutte*

« Que de révoquer en doute

« Le salut des fleurs de lis. »

J'indique, bien en courant, quelques-uns des points principaux que présente l'étude historique de la langue française. Il n'est guère besoin, après ces détails, de démontrer l'utilité de cette étude ; mais il faut ajouter que, pour la première culture des jeunes esprits, elle ne vaut pas celle du caractère grammatical de l'idiome. C'est plus tard seulement qu'elle acquiert toute son utilité et tout son intérêt. Elle renferme encore plus de morale et d'histoire que de philologie proprement dite, et la philologie satisfait mieux aux premiers besoins de l'intelligence et à la première culture de l'homme. Mais, à mesure que l'esprit de l'élève s'ouvre du côté de l'horizon des idées morales, on peut avec fruit tourner de temps en temps son attention sur ces faits philologiques où toute notre nature se révèle. Il faudrait, pour cela, remonter de siècle en siècle le cours de la langue comme celui d'un fleuve, jusqu'à sa source, à ses étymologies, qui toutes sont des définitions, en relevant d'une époque à l'autre les altérations successives du sens d'un même mot, en les expliquant, autant que possible, par les événements, par l'état des mœurs, des esprits et de la culture. Un recueil comme le mien présente à un travail de ce genre un terrain trop borné, trop étroit ; mais les deux siècles qu'il embrasse donnent lieu pourtant à bien des rapprochements curieux et instructifs ; et un maître intelligent saura bien en tirer parti pour cet usage.

Pourrait-il y avoir un fait plus grand, plus digne d'étude qu'un fait qui renferme toute la vie humaine ? Elle est tout entière dans le langage, et principalement dans cette partie du langage qui a pour objet les noms des choses. Volney a eu raison de dire, d'après Locke, « qu'un bon dictionnaire étymologique serait la plus parfaite « *histoire de l'entendement humain* »⁴ » L'une des fonctions, l'un

⁴) Ich kenne keine feinere Philosophie, als die über Sprache und Bilder, über ihren abwechselnden, und doch immer fortgehenden, sich immer mehr aufklärenden,

des attributs de l'homme, a été de nommer. Une de ses misères, ou l'un des caractères de sa misère, est de mal nommer. Il cherche à remonter par la science à cette dignité de nomenclateur ; mais la science, en certaines matières, ne saurait suppléer le sentiment immédiat des choses. Il semblerait même que ce sentiment révélateur se soit affaibli dans la nature humaine. Trouverions-nous aujourd'hui les mots de *religion* et de *poésie* s'ils n'étaient pas trouvés¹ ! Mais, avant l'invention de ces deux mots, qui ne désignent à bien dire que le remède de notre misère et une de ses compensations, combien, déjà, n'avait pas souffert en nous la noble faculté de nommer ! Il me semble que les détails qui précèdent ont pu donner une idée de l'incertitude et des anxiétés de la parole humaine. Car ces variations ont sans doute un autre principe que le goût de la métaphore. Il arrive même des temps où la langue, en conservant tous ses matériaux, et demeurant la même en apparence, devient une espèce d'*argot*, que la postérité ne peut comprendre sans le secours d'une *clef*. Pour des esprits corrompus, elle avait trop de vérité encore ; ou plutôt elle était fausse par rapport à leurs notions des choses ; afin de lui donner de la vérité relativement à eux, ils la bouleversent. Lorsqu'on parle de la *corruption morale du langage*², on fait un pléonasme : cette corruption est toujours morale.

Permettez, Monsieur et cher ami, que j'adresse, sous votre couvert, ce petit nombre d'idées aux maîtres qui se serviront de mon livre dans les écoles de notre pays. Ce seront peut-être, pour quelques-uns, sinon des directions, du moins des indications utiles, que leur réflexion fécondera. J'ai présenté, avec quelque confiance, ce qu'une longue pratique de l'enseignement m'a fait reconnaître vrai. En tout cas, c'est une matière offerte à la discussion ; et, la discussion ne laissât-elle rien subsister de ce que j'ai avancé, je me saurais bon gré de l'avoir provoquée.

Recevez, Monsieur et cher ami, mes salutations et mes vœux.

Bâle, le 18 août 1856.

A. VINET.

immer mehr verfeinernden Sinn im Auge vieler fortgehenden Zeitalter.» Herder's Briefe das Studium der Theologie betreffend. 59ter Brief. — ¹) Donnerions-nous aujourd'hui à la compassion le nom de *piété* (pitié) ? Non, sans doute ; et nous avons fait de la pitié une nuance du mépris. C'était, dans l'esprit de l'Évangile, un amour mêlé de respect pour l'homme *visité de Dieu*. Ici c'est Dieu lui-même et non pas l'homme, qui a été *nomenclateur*. — ²) Voyez un article de M. Deleyre dans les *Archives Littéraires*, T. II, p. 240.

NOTE RELATIVE A LA PAGE IX.

Nous indiquons ici quelques-unes des acquisitions que la langue française a, dans ces derniers temps, faites ou tentées, soit par l'adoption de termes nouveaux, soit par l'extension donnée au sens de mots anciens.

1°. Mots formés analogiquement de mots déjà existants: Absolutisme, abusif, accidenté, activer, actualité, analyste, animation, anxieux, apaisement, artistique, aspiration, audition, barbarescent, canaliser, classicisme, complicité, compréhensif, crédibilité, découvreur, délusion, désabusement, désaffection, éditer, élogieux, étrangeté, égotisme, fixité, futurition, humanitaire, idolâtrique, imagé, indélicat, individualisme, infécond, incompris, inglorieux, inoffensif, international, intrusion, irraisonnable, législater, luxueux, méconnaissance, muable, objectif, obscurantisme, obsession, obtention, oraculeux, passagèreté, passivité, prestigieux, progresser, rasséréner, récri, romantisme, sagace, sarcastique, satanique, socialisme, spectaculeux, subjectif, tempétueux, torrentueux, transparent, turpe, utiliser, vastitude, vertigineux, vulgarité, etc.

2°. Mots puisés à la source de la langue, c'est-à-dire dans le latin: Abrupte, allocution, despectueux, dilucider, élucubration, explorer, garrulité, impéritie, inamissible, inanité, incurie, innocuité, insanité, involution, ipsisme, laudatif, loquacité, motion, mutisme, nitescent, normal, obséquieux, obsolète, obtempérer, ominieux, paupérisme, plèbe, pondération, prépotence, procrastination, prolétaire, reconnaissance, rétrospectif, subodorer, surgir, tangible, turgescent, vagissement, vénuste, etc.

3°. Mots empruntés aux langues étrangères: Comfort, confortable, désappointement, désinvolture, affluence, excentrique, excentricité, illustrer, loyalisme, morbidesse, rout, touriste, etc.

4°. Mots créés par la politique et par les événements: Antécédents, gouvernemental, doctrinaire, omnipotence, parlementaire, précédents, radicalisme, réformiste, verdict, etc.

5°. Termes prêtés par la science et par la politique à la langue de la conversation; résultat de la tendance qui porte à se fondre les unes dans les autres les différentes parties de la vie humaine: vaste et active *catachrèse* qui étend indéfiniment l'application de tous les mots: Antagonisme, compréhensif, consigner, constater, déploration, exigences, fatal, formuler, incandescent, incisif, inintelligence, initiative, latent, morbide, normal, objugation, ordre du jour, positivisme, profligateur, réaction, recrudescence, subjectif, etc.

Du reste il ne faut blâmer que l'excès et l'affectation, et ne pas oublier que chaque institution, chaque partie de la vie, a enrichi à son tour la langue générale. Quelle quantité d'expressions usuelles ne devons-nous pas à la chevalerie, à la féodalité, à la guerre, à la chasse! Quoi de moins

saillant aujourd'hui que les mots *alarme, engager, hommage* ? Et ce sont des allusions ; et la langue est pleine d'allusions du même genre. Tout ce qui, à chaque époque, préoccupe vivement et généralement les esprits, entre forcément dans la langue à titre de métaphore, s'y refroidit, s'y endort pour ainsi dire, et finit par n'être pas remarqué. Une énorme partie de la langue consiste en métaphores, les unes isolées, éparses, les autres rassemblées en groupes dont chacun a sa date. La guerre a eu son temps, la politique a le sien : l'industrie ne tardera pas à exercer son droit. Il n'y a pas de quoi se réjouir : *le travail endosse les engagements du talent, — escompter une espérance* — de telles images sont le revers de la poésie.

6°. Mots pourvus d'une signification nouvelle : Fantaisie, sincère, etc.

On pourrait ajouter à cette liste plusieurs vieux mots ressuscités, des provincialismes adoptés, des locutions populaires accréditées, etc.

Voyez sur les différentes sources où le langage se renouvelle, les *Éléments de Linguistique* de M. Nodier, Ch. XI.

NOTE RELATIVE A LA PAGE XI.

Les mots restent, quand les idées ont changé ; ils restent, pour désigner des choses qui ne sont plus les mêmes ; et dès lors ils sont impropres à nommer les objets pour lesquels ils furent primitivement créés. Ils les entourent en quelque sorte d'une fausse lumière ; tout sincères qu'ils sont, ils ne savent plus que mentir, parce que nous les avons faits menteurs. Ce fait, commun à tous les termes dont la substance n'est pas immuable, est une des principales difficultés de l'histoire. C'est ce qu'a bien senti et parfaitement exprimé M. Augustin Thierry : « La situation des hommes civilisés varie, » dit-il, et se renouvelle sans cesse. Chaque siècle qui passe sur un peuple « n'y laisse jamais la même manière d'être, les mêmes intérêts, les mêmes besoins qu'il y a trouvés. Mais, dans cette succession d'états divers, le » langage ne change pas aussi promptement que les choses, et rarement les » faits nouveaux rencontrent, à point nommé, de nouveaux signes qui les » expriment. Les intérêts qui viennent de naître sont forcés de s'exprimer » dans l'idiome de ceux qui ont disparu, et ils se font mal comprendre ; les » rapports présents se défigurent sous l'expression des rapports détruits, et » ils trompent la vue ou lui échappent A chaque instant l'on est subjugué par des formules convenues, et la vérité plie sous les mots. » (*Dix ans d'études historiques.*)

LITTÉRATURE DE L'ADOLESCENCE.

I.

NARRATIONS FICTIVES.

EXTRAIT DE BÉLISAIRE,

PAR MARMONTEL.

MARMONTEL occupe le premier rang parmi les écrivains du second ordre au 18^e siècle. Il s'exerça avec plus ou moins de succès dans des genres très-divers. Médiocre dans la poésie, il est distingué dans ses productions en prose. Ses *Contes moraux*, auxquels une autre épithète conviendrait mieux, furent accueillis avec la plus grande faveur. Son *Bélisaire*, « dont les premiers chapitres, dit M. de Barante, rappellent le Télémaque », ses *Incas*, espèce de roman-poème sur la conquête du Pérou, durent une partie de leur succès à leur accord avec les idées favorites de l'époque; ils intéresseraient moins aujourd'hui. C'est dans la théorie de l'art d'écrire que Marmontel a conservé le plus de réputation. Ses *Éléments de Littérature* seront longtemps encore consultés avec fruit et lus avec plaisir. Rarement dans ses écrits Marmontel s'élève à l'éloquence; mais un style singulièrement ingénieux, un langage plein d'élégance et de pureté, distinguent tous ses ouvrages, et lui assignent un rang très-honorable parmi les écrivains français. Marmontel, né en 1728, mourut en 1799.

II.

BÉLISAIRE¹ s'acheminait, en mendiant, vers un vieux château en ruine, où sa famille l'attendait. Il avait défendu à son conducteur de le nommer sur la route; mais l'air de noblesse répandu sur son visage et dans toute sa personne suffisait pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s'arrêta à la porte d'une maison qui, quoique simple, avait quelque apparence.

Le maître du logis rentrait, avec sa bêche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixèrent son attention. Il lui demanda ce qu'il était. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un soldat! dit le villageois, et voilà votre récompense! C'est le plus grand malheur d'un souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse pour lui. Cette réponse émut le cœur du villageois: il offrit l'asile au vieillard.

Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme, qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous êtes, devant une famille qui connaît le malheur. Reposez-vous: nous allons souper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez servi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Bélisaire, celle d'Asie contre les Perses, celle d'Afrique contre les Vandales et les Maures.

A ces derniers mots, le villageois ne put retenir un profond soupir. Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire? — Nous ne nous sommes point quittés. — L'excellent homme! Quelle égalité d'âme! Quelle droiture! Quelle élévation! Est-il vivant? car, dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien. — Il est vivant. — Ah! que le ciel bénisse et prolonge ses jours! — S'il vous entendait, il serait bien touché des vœux que vous faites pour lui. — Et comment dit-on qu'il est à la cour? tout puissant? adoré sans doute? — Hélas! vous savez que l'envie s'attache à la prospérité. — Ah! que l'empereur se garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme! C'est le génie tutélaire et vengeur de son empire. — Il est bien vieux! — N'importe; il sera dans les conseils ce qu'il était dans les armées; et sa sagesse, si on l'écoute, sera peut-être encore

¹) Bélisaire, mort en 565, général de l'empereur Justinien, sauva plusieurs fois l'empire. On a prétendu, mais sans preuves, que Justinien le dépouilla de ses biens et lui fit crever les yeux, et que le héros fut réduit à mendier son pain. C'est sur cette fable qu'est fondé le roman de *Bélisaire*.

plus utile que ne l'a été sa valeur. — D'où vous est-il connu? demanda Bélisaire attendri. Mettons-nous à table, dit le villageois: ce que vous demandez, nous mènerait trop loin.

Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avait eu à se louer de lui¹. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les guerres d'Italie et d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire, par des réponses simples, le satisfait pleinement. Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de votre général; et puisse le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie! — Lui! reprit Bélisaire, il vous a fait du mal! — Il a fait son devoir, et je n'ai pas à m'en plaindre. Mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le roi des Vandales, l'infortuné Gelimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme et ses enfants; c'est ce Gelimer qui vous donne l'asile, et avec qui vous avez soupé. Vous, Gelimer! s'écria Bélisaire; et l'empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! Il l'avait promis. — Il a tenu parole; il m'a offert des dignités; mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été roi et qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos et l'obscurité. — Vous, Gelimer! — Oui, c'est moi-même qu'on assiégea, s'il vous en souvient, sur la montagne de Papua. J'y souffris des maux inouïs. L'hiver, la famine, le spectacle effroyable de tout un peuple réduit au désespoir, et prêt à dévorer ses enfants et ses femmes, l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'assiégeant, ne cessait de me conjurer d'avoir pitié de moi-même et des miens; enfin, ma juste confiance en la vertu de votre général, me firent lui rendre les armes. Avec quel air simple et modeste il me reçut! Quels devoirs il me fit rendre! Quels ménagements, quels respects il eut lui-même pour mon malheur! Il y a bientôt six lustres que je vis dans cette solitude; il ne s'est pas écoulé un jour que² je n'aie fait des vœux pour lui.

Je reconnais bien là, dit Bélisaire, cette philosophie qui, sur la montagne où vous aviez tant à souffrir, vous faisait chanter

¹) «*Se louer de quelqu'un*, phrase délicate dans son origine, et qui signifie sans doute se louer soi-même en disant de quelqu'un le bien qu'il nous a fait, ou qu'il n'a pas songé à nous faire.» *La Bruyère*. — ²) «*Je n'en sortirai point que je n'aie détrôné le roi de Pologne.*» *Voltaire*. — «*Nous ne vous laisserons point aller que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire.*» *Fénelon*.

vos malheurs, qui vous fit sourire avec dédain en paraissant devant Bélisaire, et qui, le jour de son triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'empereur fut étonné. Mon camarade, reprit Gelimer, la force et la faiblesse d'esprit tiennent beaucoup à la manière de voir les choses. Je ne me¹ suis senti du courage et de la constance, que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du sort². J'ai été le plus voluptueux des rois de la terre; et du fond de mon palais, où je nageais dans les délices, des bras du luxe et de la mollesse, j'ai passé tout à coup dans les cavernes du Maure, où, couché sur la paille, je vivais d'orge grossièrement pilé et à demi cuit³ sous la cendre, réduit à un tel excès de misère, qu'un pain, que l'ennemi m'envoya par pitié, fut un présent inestimable. De là je tombai dans les fers, et fus promené en triomphe. Après cela, vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des motifs de consolation; mais je vous en⁴ promets un nouveau, avant de nous séparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gelimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avait bien reposé. Il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage. Quoi! lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes? Cela m'est impossible, répondit Bélisaire: j'ai une femme et une fille qui gémissent de mon absence. Adieu; ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire: ce pauvre aveugle, ce vieux soldat, Bélisaire enfin, n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous. — Que dites-vous? Qui, Bélisaire? — C'est Bélisaire qui vous embrasse! — O juste ciel! s'écriait⁵ Gelimer, éperdu et hors de lui-même; Bélisaire, dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle est

¹) Gallicisme. « Pour de bons historiens, je ne *leur* en connais pas encore. » *Voltaire*. — « Il se voit une bonne table et un carrosse. » *La Bruyère*.

— ²) Cette consolation n'en serait pas une pour tout le monde. Il vaut mieux tout recevoir des mains de la providence de Dieu. — ³) *Orge* est féminin, excepté dans ces deux phrases: *de l'orge mondé, de l'orge perlé*. (*Académie*.) — ⁴) *D'entre les motifs*. C'est le sens du pronom *en*, que l'allemand ne rend pas, et qui, en français, se rapporte souvent à un pluriel sous-entendu ou supposé. « Ils couraient le cerf; Ils en avaient déjà pris un. » *Voltaire*. « Ils quittèrent leur *maintien* insolent pour *en* prendre un respectueux. » V. p. 7, note 4. — ⁵) Pendant les paroles de Bélisaire; il faut donc l'imparfait. Ce fait n'est pas censé succéder à l'autre.

abandonné ! On a fait pis, dit le vieillard : en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah ! dit Gelimer avec un cri de douleur et d'effroi, est-il possible ? Et quels sont les monstres ? Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé d'aspirer au trône, quand je ne pensais qu'au tombeau. On les a crus, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est révolté et a demandé ma délivrance. Il a fallu céder au peuple ; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumière. — Et Justinien l'avait ordonné ! — C'est là ce qui m'a été sensible. Vous savez avec quel zèle et quel amour je l'ai servi. Je l'aime encore, et je le plains d'être assiégé par des méchants qui déshonorent sa vieillesse. Mais toute ma constance m'a abandonné quand j'ai appris qu'il avait lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devaient l'exécuter n'en avaient pas le courage ; mes bourreaux tombaient à mes pieds. G'en est fait, je n'ai plus, grâce au ciel, que quelques moments à être aveugle et pauvre. Daignez, dit Gelimer, les passer avec moi, ces derniers moments d'une si belle vie. Ce serait pour moi, dit Bélisaire, une douce consolation ; mais je me dois à ma fille, et je vais mourir dans ses bras. Adieu.

Gelimer l'embrassait, l'arrosait de ses larmes, et ne pouvait se détacher de lui. Il fallut enfin le laisser partir ; et Gelimer le suivant des yeux : O prospérité ! disait-il, ô prospérité ! qui peut donc se fier à toi ? Le héros, le juste, le sage Bélisaire ! . . . Ah ! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en bêchant son jardin. Et, tout en disant ces mots, le roi des Vandales reprit sa bêche.

UNE AVENTURE DE GIL BLAS,

PAR LE SAGE¹.

Dès la première fois que nous nous revîmes, il² me dit : Monsieur l'archevêque de Grenade, mon parent et mon ami, voudrait avoir un jeune homme qui eût de la littérature³ et une bonne main⁴ pour mettre au net ses écrits ; car c'est un grand

¹) V. une notice sur Le Sage dans le 1^{er} vol. de cette Chrestomathie. — ²) Un seigneur espagnol, protecteur de Gil Blas. — ³) Des connaissances littéraires. —

⁴) Une bonne écriture.

auteur. Il a composé je ne sais combien d'homélies⁴, et il en fait encore tous les jours, qu'il prononce avec applaudissements. Comme je vous crois son fait⁵, je vous ai proposé, et il m'a promis de vous prendre. Allez vous présenter à lui de ma part. Vous jugerez, par la réception qu'il vous fera, si je lui ai parlé de vous avantageusement.

La condition me sembla telle que je la pouvais désirer. Ainsi, m'étant préparé de mon mieux à paraître devant le prélat, je me rendis un matin à l'archevêché. Si j'imitais les faiseurs de romans, je ferais une pompeuse description du palais épiscopal de Grenade; je m'étendrais⁶ sur la structure du bâtiment; je vanterais la richesse des meubles; je parlerais des statues et des tableaux qui y étaient; je ne ferais pas grâce⁷ au lecteur de la moindre des histoires qu'ils⁸ représentaient: mais je me contenterai de dire qu'il égalait en magnificence le palais de nos rois.

Je trouvai dans les appartements un peuple¹⁰ d'ecclésiastiques et de gens d'épée¹¹, dont la plupart étaient des officiers¹² de monseigneur, ses aumôniers¹³, ses gentilshommes, ses écuyers ou ses valets de chambre. Les laïques¹⁴ avaient presque tous des habits superbes: on les aurait plutôt pris pour des seigneurs que pour des domestiques. Ils étaient fiers, et faisaient les hommes de conséquence¹⁵. Je ne pus m'empêcher de rire en les considérant, et de m'en moquer en moi-même. Parbleu! disais-je, ces gens-ci sont bien heureux de porter le joug de la servitude sans le sentir; car enfin, s'ils le sentaient, il me semble qu'ils auraient des manières moins orgueilleuses. Je m'adressai à un grave et gros personnage qui se tenait à la porte du cabinet de l'archevêque, pour l'ouvrir et la fermer quand il le fallait. Je lui demandai civilement s'il n'y avait pas moyen de parler à monseigneur. Attendez, me dit-il d'un air sec: Sa Grandeur va sortir pour aller entendre la messe; elle vous donnera en passant un moment d'audience. Je ne répondis pas un mot. Je m'armai de patience, et je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques-uns des officiers; mais ils commencèrent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me dire une syllabe. Après quoi ils

⁴) *Ce qui lui convient.* Voyez Molière: « Et ce n'est pas *mon fait* que les choses d'esprit. » — « L'ami du genre humain (de tout le monde indistinctement) n'est point du tout *mon fait*. » — ⁵) Des militaires. — ⁶) Gens qui remplissent un *office* dans la maison d'un prince ou d'un grand; serviteurs, employés. — ⁷) Gens d'importance.

se regardèrent les uns les autres, en souriant avec orgueil de la liberté que j'avais prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étais pas encore bien remis de ma confusion, quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'archevêque parut. Il se fit aussitôt un profond silence parmi ses officiers, qui quittèrent tout à coup leur maintien insolent, pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat était dans sa soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon oncle, le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire gros et court. Il avait par-dessus le marché¹ les jambes² fort tournées en dedans; et il était si chauve⁴ qu'il ne lui restait qu'un toupet de cheveux par derrière, ce qui l'obligeait d'emboîter³ sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvais⁵ l'air d'un homme de qualité, sans doute parce que je savais qu'il en était un. Nous autres personnes du commun⁶, nous regardons les grands seigneurs avec une prévention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança d'abord vers moi, et me demanda, d'un ton de voix plein de douceur, ce que je souhaitais. Je lui dis que j'étais le jeune homme dont le seigneur don Fernand de Leyva lui avait parlé. Il ne me donna pas le temps de lui en dire davantage. Ah! c'est vous, s'écria-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge! Je vous retiens à mon service. Vous êtes une bonne acquisition pour moi: vous n'avez qu'à demeurer ici. A ces mots, il s'appuya sur deux écuyers et sortit, après avoir écouté des ecclésiastiques qui avaient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes officiers qui avaient dédaigné ma conversation la recherchèrent. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieusent, et me témoignent de la joie de

¹) *En*, c'est-à-dire *parmi les maintiens*. Ce petit mot, si commode, si liant, n'existe pas dans les langues anciennes. «Talesne vidisti aves? — Multas vidi.» — Εὗρεν ἄλλους ἑστῶτας ἀγρὺς. (Il en trouva d'autres qui ne faisaient rien.) — L'anglais le rend, dans certains cas, par *one* ou *some*; mais souvent ces équivalents sont supprimés: I have known many of those pretended champions for liberty in my time, yet do I not remember *one* that was not in his heart and in his family a tyrant. Goldsmith. — Le *ne* italien correspond exactement à notre *en* partitif: «Vedendone alcuno levarsi a voto.» Ariosto. «E n'ha veduto ancora morir più d'uno.» Bentivoglio. — ²) *Outre cela*, *en outre*. Gallic. — ³) «Je lui ai vu une cassette.» Molière. — «Je lui ai trouvé les yeux rouges.» J. J. R. — «Je lui trouvai une physionomie dure.» Diderot. V. p. 4, n. 1. — ⁴) Ou *petites gens*.

me voir devenir commensal de l'archevêché. Ils avaient entendu les paroles que leur maître m'avait dites, et ils mouraient d'envie de savoir sur quel pied j'allais être auprès de lui ; mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curiosité, pour me venger de leurs mépris.

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avait dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, et me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis point mal à ses questions : il vit que je connaissais assez les auteurs grecs et latins. Il me mit ensuite sur la dialectique ; c'est où je l'attendais : il me trouva là-dessus ferré à glace¹. Votre éducation, me dit-il avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feuille que j'avais apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. Je suis content de votre main, s'écria-t-il, et plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon² : c'est un vrai présent qu'il m'a fait.

J'avais été, dans l'après-dinée, chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étais logé ; après quoi j'étais revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avait préparé une chambre fort propre et un lit de duvet³. Le jour suivant, monseigneur me fit appeler de bon matin. C'était pour me donner une homélie à transcrire. Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas : je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. Père éternel ! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de si correct ? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami : n'avez-vous rien trouvé, en écrivant, qui vous ai choqué ? quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre ? O ! monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques ; et quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de Votre Grandeur échapperaient à ma censure. Le prélat sourit de⁴ ma réponse. Il ne répliqua point ;

¹) Bien préparé, bien fort. *Ferrer à glace un cheval*, c'est lui mettre des fers cramponnés. — ²) Gentil, aimable. — ³) *V.* p. 7. l. 4. : *Sourire de la liberté que j'avais prise.* *Sourire* à signifie autre chose : « Dieu des divins accords, *souris* à nos accents. » *Delavigne*. — « On ne peut s'empêcher de *sourire* (applaudir) à la justice secrète du sort. » *Volney*.

mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur impunément¹⁾.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour; et j'appris enfin de don Fernand, qui le venait voir très-souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même, et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général; il m'obligea de lui dire quels endroits m'avaient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage²⁾, ses morceaux favoris. Par-là je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment! Va, mon ami, tu n'a pas, je t'assure, l'oreille béotienne³⁾. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité: Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime; et pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de Sa Grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui était en train de s'enrichir. Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies. Elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes, et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avaro, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre

¹⁾ Agréable manière de dire qu'il n'était pas exempt des défauts communs à la plupart des auteurs. *Impunément, umsonst*: «Toute célébrité durable est un grand titre académique, et il n'est donné à personne d'amuser impunément le public pendant vingt ans de suite.» *M. Villemain*. — ²⁾ *Davantage* pour le plus; le comparatif pour le superlatif. Négligence consacrée par l'usage. «L'intérêt est le grand vice des musulmans, et la libéralité est cependant la vertu qu'ils estiment davantage.» *M. de Châteaubriand*. — ³⁾ Les Béotiens passaient pour le peuple le moins spirituel de la Grèce. «Bœotum in crasso jurares ære natum.» *Hor.* Cependant Pindare était Béotien.

d'une prodigue main; d'arracher un voluptueux aux plaisirs, et de remplir d'ambitieux les ermitages.¹ Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins je t'avouerai ma faiblesse; je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement: c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs, qui écrivent trop longtemps, et me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle. Quand tu t'apercevras que ma plume sentira² la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus: mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé: je fais choix du tien, que je connais bon; je m'en rapporterai à ton jugement. Grâce au ciel, lui dis-je, monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe³ de celui de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximènes⁴, dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. Point de flatterie, interrompit-il, mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira⁵, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère. Je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va⁶ de ton intérêt. Si, par malheur pour toi, il me revenait⁷ qu'on dit dans la ville que mes discours n'ont plus leur

¹) Pour *sent*. V. un peu plus loin *s'affaiblira*. — « Votre majesté ne souffrirait pas qu'on dit qu'un cadet de la maison de Lorraine lui *aurait fait* perdre terre. » Mézeray. — « Quand elle *aurait obtenu d'avoir* en cheveux blancs *terminé* sa carrière. » Malherbe. — V. sur ces exemples d'*attraction* dans les écrivains du 17^e siècle, Chrest. fr. T. I, (3^e éd.) pag. 253, et T. III, (4^e éd.) pag. 49. — ²) *Figure de l'espèce, de la nature*. — ³) Homme d'état célèbre, qui gouverna l'Espagne avec gloire pendant la minorité de Charles-Quint. A l'âge de quatre-vingts ans, cet homme, qui n'avait été jusqu'alors qu'un moine austère et pieux, se chargea de gouverner l'Espagne, et la gouverna avec une sagesse et une fermeté qui ont rendu son nom immortel. V. Robertson, Hist. de Charles-Quint. — ⁴) Si j'entendais dire...

force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion.

Don Fernand de Leyva se disposait à quitter Grenade. J'allai voir ce seigneur avant son départ, pour le remercier de nouveau de l'excellent poste qu'il m'avait procuré. Je lui en parus si satisfait qu'il me dit : Mon cher Gil Blas, je suis ravi que vous soyez content de mon oncle l'archevêque. J'en suis charmé, lui répondis-je. Il a pour moi des bontés que je ne puis assez reconnaître. Il ne m'en fallait pas moins¹ pour me consoler de n'être plus auprès du seigneur don César et de son fils. Je suis persuadé, reprit-il, qu'ils sont aussi tous deux mortifiés de vous avoir perdu. Mais vous n'êtes pas, peut-être, séparés pour jamais. La fortune pourra quelque jour vous rassembler. Je n'entendis pas ces paroles sans m'attendrir. J'en soupirai, et je sentis dans ce moment-là que j'aimais tant don Alphonse, que j'aurais volontiers abandonné l'archevêque et les belles espérances qu'il m'avait données, pour m'en retourner au château de Leyva, si l'on eût levé l'obstacle qui m'en avait éloigné. Don Fernand s'aperçut des mouvements qui m'agitaient, et m'en sut si bon gré qu'il m'embrassa, en me disant que toute sa famille prendrait toujours part à ma destinée.

Deux mois après que ce cavalier fut parti, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal. L'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paraissait plus². Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès le premier discours qu'il composa. Je ne trouvais pas toutefois la différence qu'il y avait de celui-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie, pour mieux savoir à quoi m'en tenir.³ Oh ! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rebattait⁴, tantôt il s'élevait trop haut, ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucnade.⁵

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : voilà

¹) On n'en apercevait plus de traces. Gallic. — ²) « Des lieux-communs cent fois rebattus. » J. J. Rousseau.

un sermon qui sent l'apoplexie. Allons ; monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe. Vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne fût assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait : vous seriez biffé de son testament, où il y a sans doute pour vous un meilleur legs que la bibliothèque du licencié Sédillo.

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires. L'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté¹⁾ de ses ouvrages pourrait le recevoir mal ; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prit en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela, que je comptais bien de²⁾ lui³⁾ parler avec adresse, et de²⁾ lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage⁴⁾ à garder le silence qu'à⁵⁾ le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose, je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque⁶⁾ ? Non, monseigneur, lui repartis-je, non : ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins,⁵⁾ puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi ?

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé : Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût ? Je ne dis pas cela, monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de

¹⁾ Enchanté, épris. — ²⁾ A présent on supprime le *de*. — ³⁾ *Davantage* présente une comparaison dont un des termes a déjà été exprimé. Lisez ici *plus que*. —

⁴⁾ Grammairien et critique célèbre du 2^e siècle ; il vivait à Alexandrie. Il est surtout célèbre pour avoir commenté Homère. Son nom est employé ici par *antonomase* pour critique habile.

vos autres ouvrages. Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous parais baisser ! n'est-ce pas ? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite. Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très-humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche ! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour rajuster les choses ; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer ! N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui n'a pas votre approbation. Mon esprit, grâces au ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents. J'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil-Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec un peu plus de goût.

VISITE A UN QUAKER.

J'ai cru que la doctrine et l'histoire d'un peuple si extraordinaire méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célèbres Quakers d'Angleterre, qui, après avoir été trente ans dans le commerce, avait su mettre des bornes à sa fortune et à ses desirs, et s'était retiré dans une campagne¹ auprès de Londres. J'allai le chercher dans sa retraite ; c'était une maison petite mais bien bâtie, pleine de propreté sans ornement. Le Quaker était un vieillard frais, qui n'avait jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait jamais connu les passions, ni l'intempérance. Je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble ni

plus engageant que le sien. Il était vêtu, comme tous ceux de sa religion, d'un habit sans plis dans les côtés, et sans boutons sur les poches ni sur les manches, et portait un grand chapeau à bords rabattus,² comme nos ecclésiastiques. Il me reçut avec son chapeau sur la tête, et s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps; mais il y avait plus de politesse dans l'air ouvert et humain de son visage, qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre, et de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête. Ami, me dit-il, je vois que tu es un étranger, si je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. Monsieur, lui dis-je en me courbant le corps, et en glissant un pied vers lui selon³ notre coutume, je me flatte que ma juste curiosité ne vous déplaira pas et que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'instruire dans votre religion. Les gens de ton pays, me répondit-il, font trop de compliments et de révérences, mais je n'en ai encore vu aucun qui ait eu la même curiosité que toi. Entre et dinons d'abord ensemble. Je fis encore quelques mauvais compliments, parce qu'on ne se défait pas de ses habitudes tout d'un coup⁴; et après un repas sain et frugal, qui commença et finit par une prière à Dieu, je me mis à interroger mon homme. Il me rendit raison en peu de mots de quelques singularités qui exposent cette secte au mépris des autres. Avoue, dit-il, que tu as eu bien de la peine à t'empêcher de rire, quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau sur la tête, et en te tutoyant. Cependant tu me parais trop instruit, pour ignorer que du temps du Christ aucune nation ne tombait dans le ridicule de substituer le pluriel au singulier; on disait à César Auguste: *Je t'aime, je te prie, je te remercie*; il ne souffrait pas même qu'on l'appelât *Monsieur, Dominus*. Ce ne fut que très-longtemps après que les hommes s'avisèrent de se faire appeler *vous* au lieu de *tu*, comme s'ils étaient doubles, et d'usurper les titres impertinents de Grandeur, d'Éminence, de Sainteté, que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les assurant qu'ils sont avec un profond respect et une fausseté infâme, leurs très-humbles et très-obéissants serviteurs. C'est pour être plus sur nos gardes contre cet indigne commerce de mensonges et de flatteries que nous tutoyons également les rois et les charbonniers, et que nous ne saluons personne, n'ayant pour les hommes que de la charité, et du respect que pour les lois.

Nous portons aussi un habit un peu différent des autres hommes,

afin que ce soit pour nous un avertissement continuél de ne pas leur ressembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, et nous celles de l'humilité chrétienne. Nous fuyons les assemblées de plaisir, les spectacles, le jeu ; car nous serions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui Dieu doit habiter. Nous ne faisons jamais de serments, pas même en justice ; nous pensons que le nom du Très-Haut ne doit point être prostitué⁴ dans les débats misérables des hommes. Lorsqu'il faut que nous comparaissons devant les magistrats pour les affaires des autres (car nous n'avons jamais de procès), nous affirmons la vérité par un *oui* et un *non*, et les juges nous en croient sur notre simple parole, tandis que tant d'autres chrétiens se par-jurent sur l'Évangile. Nous n'allons jamais à la guerre ; ce n'est pas que nous craignons la mort ; au contraire, nous bénissons le moment qui nous unit à l'Être des êtres ; mais c'est que nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais hommes, mais chrétiens. Notre Dieu, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, et de souffrir sans murmure, ne veut pas sans doute que nous passions la mer pour aller égorger nos frères, parce que des meurtriers vêtus de rouge, avec un bonnet haut de deux pieds, enrôlent des citoyens en faisant du bruit avec deux petits bâtons sur une peau d'âne bien tendue. Et lorsque, après des batailles gagnées, tout Londres brille d'illuminations, que le ciel est enflammé de fusées, que l'air retentit du bruit des actions de grâces, des orgues, des cloches, des canons, nous gémissons en silence sur ces meurtres qui causent la publique allégresse.

VOLTAIRE, *Lettres sur les Anglais*.

LES ÉTUDES D'UN PROSCRIT.

« Mes premières études ont été consacrées à l'investigation et à l'analyse philosophique des langues. J'avais rêvé de très-bonne heure des plans de perfectionnement dans la grammaire et d'unité dans le langage, dont je faisais dériver tout naturellement une

⁴ Il ne semble pas qu'on le *prostitué* en l'employant pour éclairer la justice et pour rassurer la société. Tel est l'usage qu'on en fait devant les tribunaux. Jésus-Christ, interrogé sous le sceau du serment, ne refusa pas de répondre. (Math. XXVI. 63. 64.)

grande amélioration pour la société, la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre, et la confraternité universelle des peuples. Il ne fallait, pour accomplir cette utopie d'enfant, qu'un alphabet que j'avais fait, une grammaire que j'avais faite, et une langue que je faisais. J'avais jeté les idées fondamentales de ma méthode dans un livre imprimé que la commission d'instruction publique venait de revêtir d'un suffrage éclatant, et je poursuivais hardiment mon immense carrière, parce qu'il n'y a point d'obstacles aux entreprises d'un homme de dix-huit ans, et point de limites à ses facultés. Ce n'est guère qu'à trente ans qu'on sait que l'art est long, la vie courte, et l'apprentissage difficile.

Un mandat d'arrêt, qui a pesé sur moi pendant quatre ans, et qui de huit est le seul que j'aie trouvé moyen de ne pas laisser mettre à exécution, servit merveilleusement le système d'illusions que je m'étais fait. La misère est rêveuse et la solitude créatrice. J'étais loin des matériaux de mon grand travail; mais la pensée m'en poursuivait dans les bois, dans les ravins, dans les fondrières, et j'ai failli cent fois être saisi par un gendarme à l'instant où je cherchais à saisir une étymologie. Quand le sommeil, invincible surtout à cet âge, m'avait surpris dans un sillon voilé d'épis, ou sous quelques broussailles touffues, il m'est arrivé cent fois de me réveiller, comme Archimède, sur la solution d'un problème lexicologique, en criant: *Je l'ai trouvée!* et de courir les pieds nus dans la campagne avec une folle joie; mais je n'avais pas laissé mes pantoufles au bain. Je n'en avais point.

Il est vrai de dire après cela que mon malheur, ou ce qu'on appelle ainsi dans l'opinion vulgaire, car les années dont je parle sont au nombre des plus douces de ma vie, ne fut pas longtemps absolu. Une singulière facilité de caractère, un esprit de tolérance universelle, qui était l'effet de mon organisation ou le fruit de mon expérience, une bienveillance familière et amicale dont mes pauvres persécuteurs n'étaient pas exceptés, et qui les a quelquefois attendris sur les maux qu'ils m'avaient faits, la bizarrerie romanesque enfin de cette vie nomade et vagabonde que mon caractère connu ne rendait inquiétante pour personne, tout cela me donnait beaucoup de protecteurs, au moins parmi les bûcherons et les mendiants, mes compagnons ordinaires, car il n'était pas plus question de moi à la commission de la liberté individuelle qu'à l'Institut. Mon sort intéressa les ecclésiastiques du pays, protecteurs nés de toutes les infortunes; et quand on apprit que

je savais un peu de latin, et que je citais aussi juste dans la Bible que les *Concordances*, ce fut à qui pourrait m'héberger au presbytère. Pourrais-je oublier jamais vos bontés, bons curés d'Arbois, de Grozon, de Saint-Cyr, d'Aumont, de Colonne, de Pupilien, de Toulouse, de Villers-les-Bois, de la Ferté? . . . J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire, selon les préceptes de votre divin Maître. Qu'il daigne vous rendre ce que vous avez fait pour moi, dans la dispensation de ses bienfaits éternels!

Mais vous aviez peu de livres, s'il m'en souvient. Quoique bon chrétien, et facilement dévot quand mes chagrins ordinaires étaient aggravés par quelques chagrins de plus, je n'aimais bien positivement de la théologie que les saintes Écritures, que je savais déjà par cœur, l'imitation de Jésus-Christ, que je portais toujours sur moi, et quelques ouvrages des saints Pères, trop chers ou trop rares pour se trouver dans la bibliothèque d'un curé de village. Quant à la liturgie et au droit canon, je n'y entendais pas un mot, et j'aurais donné la *Missa Latina* de Flaccus Illyricus, qui ne fait pas maintenant un petit ornement dans ma bibliothèque, pour le moindre volume dépareillé de Rabelais.

Un hasard assez singulier faisait que chacun de mes bons curés possédait un dictionnaire de notre langue différent de celui que possédait son voisin; et cette circonstance nous frappait surtout à la suite du sermon de la fête patronale, quand une expression mal sonnante avait eu le malheur de choquer le *purisme* délicat de certains de nos auditeurs du chef-lieu. Chacun s'en référait alors à son dictionnaire familier, qui à Restant, qui à Wailly, qui à l'immense Trévoux, qui au vieux Furetière, les érudits à Nicod, les habiles à l'Académie; et le scandale devenait grand, au bout de six dîners donnés et reçus, quand la question débattue entre deux personnes était sortie irrésolue de l'épreuve de six solutions.

Trop jeune et trop peu instruit pour me mêler de ces débats, j'en tirais cependant tout le parti que je pouvais en tirer; je lisais attentivement ces dictionnaires, que je regardais comme les archives authentiques de la langue; je les comparais entre eux; je me rendais compte, la plume à la main, de leurs définitions étranges, de leurs étranges contradictions, de leurs omissions inexplicables, de leurs fausses et ridicules variantes d'orthographe, et je m'étonnais de plus en plus que les titres littéraires d'une

nation qui n'est pas médiocrement ambitieuse dans ses prétentions de toute espèce, eussent été plus négligés que ceux de l'argot. Quand mon mandat d'arrêt fut levé, mon volume était fait, et le voici avec très-peu de changements et d'additions.

M. NODIER, *Examen critique des dictionnaires.*

LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE,

PAR M. X. DE MAISTRE.

ON a de M. Xavier de Maistre quelques ouvrages dont le prix ne doit pas se mesurer à leur étendue. Ils sont fort courts, mais exquis. Le *Lépreux*, la *jeune Sibérienne*, les *Prisonniers du Caucase*, le *Voyage autour de ma chambre*, sont au nombre des productions les plus parfaites de la littérature moderne. Une simplicité pure, un pathétique doux et pénétrant, des pensées fines et des sentiments délicats recommandent ces petits ouvrages, auxquels on pourrait donner pour devise ces mots d'Horace : *Nardi parvus onyx*.

La partie méridionale de la Cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par des remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse : de là le nom de Bramafan (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique, et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu : on l'appelle *la tour de la frayeur*, parce que le peuple la crut longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement, et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux, et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui de temps en temps allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui, chaque semaine, lui apportait les provisions de l'hôpital. — Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour par hasard auprès du jardin du lépreux, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste: Qui est là, et que me veut-on? — Excusez un étranger, auquel l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscretion, mais qui ne veut nullement vous troubler. N'avancez pas, répondit l'habitant de la tour, en lui faisant signe de la main, n'avancez pas, vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre. Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point, je n'ai jamais fui les malheureux; cependant si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

Soyez le bien-venu, dit alors le lépreux en se retournant tout à coup, et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé. Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré. Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hasard conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient.

De l'intérêt! . . Je n'ai jamais excité que la pitié. — Je me croirais heureux, si je pouvais vous offrir quelque consolation. — C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine qui semble me fuir. — Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous, et de parcourir votre demeure. — Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre

¹) V. p. 7, note 1.

dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez, ajouta-t-il, ici au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire : vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes ; et j'ai tâché de les faire doubler, et de les embellir par la culture. — En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi. — Remarquez ce petit buisson de roses : c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes ; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie. — Il devrait être l'emblème de l'ingratitude. — Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir ; mais je ne les touche jamais. — Pourquoi donc ? — Je craindrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir. — A qui les destinez-vous ? — Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi : Bonjour, Lépreux, me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu. — Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes ; voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces. — Les arbres sont encore jeunes ; je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne, que j'ai fait monter jusqu'au-dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir ; c'est ma place favorite . . . Montez le long de ces pierres ; c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur. — Le charmant réduit ! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire ! — Aussi je l'aime beaucoup ; je vois d'ici la campagne et les laboureurs dans les champs ; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne. — J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert. — La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout¹. — Quelle suite d'événements vous amena

¹) « Être assis au sommet des rochers ; méditer sur les précipices et sur l'étendue des mers ; contempler les sombres tableaux des forêts, les lieux qui ne reconnaissent point la domination de l'homme ; escalader les montagnes à l'abri de tous les

dans cette retraite? Ce pays est-il votre patrie? — Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité. — Avez-vous toujours vécu seul? — J'ai perdu mes parents dans mon enfance, et je ne les connus jamais; une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami. — Infortuné! — Tels sont les desseins de Dieu. — Quel est votre nom, je vous prie? — Ah! mon nom est terrible! Je m'appelle le Lépreux! On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis le Lépreux; voilà le seul titre que j'aie à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis! — Cette sœur que vous avez perdue, vivait-elle avec vous? — Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines et je tâchais d'adoucir les siennes. — Quelles peuvent être maintenant vos occupations dans une solitude aussi profonde? — Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale. — Ah! vous connaissez peu ce monde qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante; j'ai de la peine à la concevoir. — Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix. L'imitation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence à éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment; pendant l'hiver je fais des corbeilles et des nattes; je travaille à me faire des habits; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les

regards, dans la région des troupeaux libres et sauvages; penché sur le bord d'un abîme, suivre de l'œil les cascades écumantes; ce n'est point là de la solitude : c'est converser avec la nature, c'est se pénétrer de son charme, c'est admirer ses trésors.

« Mais errer dans la foule des hommes, être froissé de toutes parts, étourdi du bourdonnement de la société; voir, entendre, sentir, posséder avec dégoût et lassitude, n'exciter aucune bienveillance, se voir misérable au sein de la grandeur, sentir que, si la mort nous frappait, aucun être vivant n'y perdrait un sourire.... ah! voilà vraiment, voilà de la solitude! » *Byron.*

provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin, l'année s'écoule; et lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte. — Elle devrait vous paraître un siècle. — Les maux et les chagrins font paraître les heures longues, mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature; toutes mes idées alors sont vagues, indécises; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent: ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours. — J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console; je m'affectionne aux rochers et aux arbres; et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés. — Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour: aussi tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les rochers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhême. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en⁴ impose cependant davantage à mes sens: je ne puis voir ces masses énormes recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un camp désert, il reçoit les derniers rayons du soleil cou-

⁴) *Lisez impose. En imposer signifie tromper.* Buffon a fait la même faute: «Une grande voix qui leur *en* impose à tous;» et Voltaire: «Il ne sut pas *en* imposer aux partis.» Il faut dire avec La Bruyère: «Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien; de loin ils *imposent*.»

chant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un singulier plaisir à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance ; mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible. — Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée et pour ne pas vous abandonner au désespoir. — Je vous tromperais en vous laissant croire que je sois toujours résigné à mon sort ; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Le sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli ; ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent, malgré moi, dans un océan de désirs chimériques qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter. — Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant. — En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité ; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux, des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errant ensemble dans ces bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire ; et leur sort me semble plus digne d'envie à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent de Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je

pourrais jouir, et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule; j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme un bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerez-vous? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami! Mais les arbres sont muets; leur froide écorce me repousse; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite; j'expose à Dieu mes tourments; et la prière ramène un peu de calme dans mon âme. — Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps! — Ces derniers ne sont pas les plus cruels! — Ils vous laissent donc quelquefois du relâche! — Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage; la maladie diminue ensuite et semble changer de nature; ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause. — Quoi! le sommeil même vous abandonne! — Ah! monsieur, les insomnies! les insomnies! vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir; mes pensées se brouillent; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux; mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir; et lors-

que je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes ; mais non , je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux. — Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies , et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire. — Vous croyez que cela peut venir de la fièvre ! Ah ! je voudrais bien que vous dissiez vrai : j'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre ! — Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait. — Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici sur cette pierre, je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir. — Pourquoi donc ? Non, vous ne me quitterez point : placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du lépreux, qui la retira avec vivacité.) — Imprudent ! Vous alliez saisir ma main ! — Eh bien ! je l'aurais serrée de bon cœur. — Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne. — Quoi donc ! hormis cette sœur, dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables ? — Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre. — Vous me faites frémir ! — Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes. — Parlez, parlez, homme intéressant ! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous et vous aidait à supporter vos souffrances. — C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement, qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu,

nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations; et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés. — Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte? — Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus; son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé; c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin, et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher. — On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait. — Mais du moins je n'étais pas seul alors; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais, à l'aube du jour, prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseaux qu'elle y laissait tomber en passant; je suis seul: il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour

moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement ! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler ; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles ; mes yeux étaient pleins de larmes. Qui n'eût été touché d'une telle affection ? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, « ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens « un peu mieux ; que Dieu te bénisse et te récompense de ta « piété ! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée ; car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille. — Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie ! — Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune ; lorsqu'enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi ; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite. — Un crime ! je ne puis vous en croire capable. — Cela n'est que trop vrai ; et, en vous racontant cette époque de ma vie, je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime ; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi ; cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler, pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin : depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous ; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que, depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous

avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé Miracle, et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaité continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans la tour plus mort que vif; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir; je me jetai sur mon lit, dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et, quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici sur cette pierre, où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraitre deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies; ils marchaient lentement : leurs bras étaient entrelacés; tout à coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux, qui la serra dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerez-vous ? L'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur; jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les

arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre ; des vieillards, des femmes, des enfants les entouraient ; j'entendais le murmure confus de la joie ; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle ; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur, je détournai mes regards et je me précipitai dans ma cellule. Dieu ! qu'elle me parut déserte, sombre, effrayante ! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours ; c'est donc ici que, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours ! L'Éternel a répandu le bonheur ; il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire ; et moi, moi seul ! sans aide, sans amis, sans compagne Quelle affreuse destinée !

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur, je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière m'eut-elle accordée ! pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la vie humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est pas de bonheur pour toi sur la terre ; meurs, infortuné, meurs ! assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence ; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence ! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne, j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation ; des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : Malheur à toi, Lépreux, malheur à toi ! Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho, qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi ! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : Malheur à toi !

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches : c'était la chambre

qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort ; son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois. Je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre ; les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : « Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle, souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses. » En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placé elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux dessillés ; je m'approchai en tremblant du livre sacré : Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis ! et comme je retirais la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents ; tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant ; je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus, en sanglotant, ces paroles, qui seront éternellement gravées dans mon cœur : « Mon frère, je vais bientôt te quitter ; mais je ne t'abandonnerai pas. Du ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde ; alors je pourrai te montrer toute mon affection ; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie ; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu puisses¹ vivre et mourir en bon chrétien ! »

Lettre chérie ! elle ne me quittera jamais ; je l'emporterai avec moi dans la tombe ; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et, pendant

¹) *Pusses* peut d'abord sembler plus correct ; mais *puisses* est plus vrai ; le vœu est antérieur au moment où elle parle, mais l'accomplissement est placé par sa pensée au-delà de ce moment.

quelque temps, je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre ; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé.⁴ Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait ; il me suffisait de la savoir auprès de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage. Compatissant étranger ! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul ! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie ; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur. — Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdit ? — Elle avait à peine vingt-cinq ans ; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait : c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir. — Vous l'avez perdue bien jeune ! — Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis ; depuis quelque temps je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin

⁴) Un de ces mots qui, en possession de deux sens, l'un propre et l'autre figuré, ne sont plus employés que dans le second. Il en est ainsi des mots *imbu*, *aveuglement*, *égarement*, *erreur*, et de plusieurs autres. On ne dirait plus, comme Racine :

« Arcas s'est vu tromper par notre *égarement*. »

Il s'agit de Clytemnestre et d'Iphigénie, qui se sont égarées en se rendant au camp d'Agamemnon.

de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue que je ne voulus pas la quitter: elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient tarir; un cruel pressentiment m'agitait. Pourquoi pleures-tu? me disait-elle, pourquoi t'affliger ainsi? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses.

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers: c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. «Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel.» Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. «Soutiens-moi seulement, me dit-elle, j'aurai peut-être encore la force de marcher.» Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation: je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau; j'en apportai dans sa coupe; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête, ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère, aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants. Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein; je récitai la prière des agonisants: «Passe à l'éternité! lui disais-je, ma chère sœur, délivre-toi de la vie; laisse cette dépouille dans mes bras!» Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains; la douleur ôta la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. «Étranger, dit-il, lorsque le chagrin

ou le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la Cité d'Aoste; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile.»

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux, accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort. Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et, levant les yeux et les mains au ciel : Dieu de bonté ! s'écria-t-il, comble de tes bénédictions cet homme compatissant !

Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir ; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps ; ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois ? une semblable relation pourrait vous distraire et me ferait un grand plaisir à moi-même. Le Lépreux réfléchit quelque temps. Pourquoi, dit-il enfin, chercherais-je à me faire illusion ! Je ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu ; nous nous reverrons en lui.

Adieu, généreux étranger, soyez heureux Adieu pour jamais. Le voyageur sortit. Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.



LES ROMAINS ET LES FRANCS.

(FRAGMENT DU LIVRE VI DES MARTYRS.)

LA France est une contrée sauvage et couverte de forêts, qui commence au-delà du Rhin et occupe l'espace compris entre la Batavie à l'occident, le pays des Scandinaves au nord, la Germanie à l'orient, et les Gaules au midi. Les peuples qui habitent ces déserts sont les plus féroces des Barbares : ils ne se nourrissent que de la chair des bêtes sauvages ; ils ont toujours le fer à la main ; ils regardent la paix comme la servitude la plus dure dont on puisse leur imposer le joug. Les vents, la neige, les frimas font leurs délices ; ils bravent la mer, ils se rient des tempêtes, et l'on dirait qu'ils ont vu le fond de l'Océan à découvert, tant ils connaissent et méprisent ses écueils. Cette nation inquiète ne cesse de désoler les frontières de l'empire. Ce

fut sous le règne de Gordien le Pieux qu'elle se montra pour la première fois aux Gaules épouvantés. Les deux Décius périrent dans une expédition contre elle. Probus, qui ne fit que la repousser, en prit le titre glorieux de Francique. Elle a paru à la fois si noble et si redoutable, qu'on a fait en sa faveur une exception à la loi qui défend à la famille impériale de s'allier au sang des Barbares; enfin ces terribles Francs venaient de s'emparer de l'île de Batavie, et Constance avait rassemblé son armée, afin de les chasser de leur conquête.

Après quelques jours de marche, nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves, qui n'est qu'une mince écorce de terre flottant sur un amas d'eau. Le pays, coupé par les bras du Rhin, baigné et souvent inondé par l'Océan, embarrassé par des forêts de pins et de bouleaux, nous présentait à chaque pas des difficultés insurmontables.

Épuisé par les fatigues de la journée, je n'avais durant la nuit que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune; et lorsque aux premières blancheurs de l'aube les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane, j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu sans une certaine joie belliqueuse la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

Cette vie des camps ne me fit point tourner les yeux avec regret vers les délices de Naples et de Rome, mais elle réveilla en moi une autre espèce de souvenirs. Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle, comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplais les feux réguliers des lignes romaines, et les feux épars des hordes des Francs; tandis que, l'arc à demi

tendu, je prêtai l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer ou aux cris des oiseaux sauvages qui volaient dans l'obscurité, je réfléchissais sur ma bizarre destinée. Je songais que j'étais là combattant pour des Barbares, tyrans de la Grèce, contre d'autres Barbares dont je n'avais reçu aucune injure. L'amour de la patrie se ranimait au fond de mon cœur; l'Arcadie se montrait à moi dans tous ses charmes. Que de fois durant les marches pénibles, sous les pluies et dans la fange de la Batavie, que de fois à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit, que de fois autour du feu que nous allumions pour nos veilles à la tête du camp; que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs exilés comme moi, je me suis entretenu de notre cher pays! Nous racontions les jeux de notre enfance, les aventures de notre jeunesse, les histoires de nos familles. Un Athénien vantait les arts et la politesse d'Athènes, un Spartiate demandait la préférence pour Lacédémone, un Macédonien mettait la phalange bien au-dessus de la légion, et ne pouvait souffrir qu'on comparât César à Alexandre. C'est à ma patrie que vous devez Homère, s'écriait un soldat de Smyrne; et à l'instant même il chantait ou le dénombrement des vaisseaux, ou le combat d'Ajax et d'Hector: ainsi les Athéniens prisonniers à Syracuse redisaient autrefois les vers d'Euripide, pour se consoler de leur captivité.

Mais lorsque, jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumière qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur; quand nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce, la haute et riche bordure de leurs horizons, le parfum de nos oranges, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté d'un ciel où se joue une lumière dorée, alors il nous prenait un désir si violent de revoir notre terre natale, que nous étions près d'abandonner les aigles. Il n'y avait qu'un Grec parmi nous qui blâmât ces sentiments, qui nous exhortât à remplir nos devoirs, et à nous soumettre à notre destinée. Nous le prenions pour un lâche; quelque temps après il combattit et mourut en héros, et nous apprimes qu'il était chrétien.

Les Francs avaient été surpris par Constance; ils évitèrent d'abord le combat; mais aussitôt qu'ils eurent rassemblé leurs guerriers, ils vinrent audacieusement au-devant de nous, et

*

nous offrirent la bataille sur le rivage de la mer. On passa la nuit à se préparer de part et d'autre, et le lendemain, au lever du jour, les deux armées se trouvèrent en présence.

La Légion de fer et la foudroyante occupaient le centre de l'armée de Constance.

En avant de la première ligne paraissaient les vexillaires, distingués par une peau de lion qui leur couvrait la tête et les épaules. Ils tenaient levés les signes militaires des cohortes, l'aigle, le dragon, le loup, le minotaure. Ces signes étaient parfumés et ornés de branches de pin, au défaut de fleurs.

Les hastati, chargés de lances et de boucliers, formaient la première ligne après les vexillaires.

Les princes, armés de l'épée, occupaient le second rang, et les triarii venaient au troisième. Ceux-ci balançaient le pilum de la main gauche; leurs boucliers étaient suspendus à leurs piques plantées devant eux, et ils tenaient le genou droit en terre, en attendant le signal du combat.

Des intervalles ménagés dans la ligne des légions étaient remplis par des machines de guerre.

A l'aile gauche de ces légions, la cavalerie des alliés déployait son rideau mobile. Sur des coursiers tachetés comme des tigres et prompts comme des aigles, se balançaient avec grâce les cavaliers de Numance, de Sagonte, et des bords enchantés du Bétis. Un léger chapeau de plumes ombrageait leur front, un petit manteau de laine noire flottait sur leurs épaules, une épée recourbée retentissait à leur côté. La tête penchée sur le cou de leurs chevaux, les rênes entre les dents, deux courts javelots à la main, ils volaient à l'ennemi. Le jeune Viriate entraînait après lui la fureur de ces cavaliers rapides. Des Germains d'une taille gigantesque étaient entremêlés çà et là, comme des tours, dans le brillant escadron. Ces Barbares avaient la tête enveloppée d'un bonnet; il maniaient d'une main une massue de chêne, et montaient à cru des étalons sauvages. Auprès d'eux, quelques cavaliers numides, n'ayant pour toute arme qu'un arc, pour tout vêtement qu'une chlamyde, frissonnaient sous un ciel rigoureux.

A l'aile opposée de l'armée se tenait immobile la troupe superbe des chevaliers romains: leur casque était d'argent, surmonté d'une louve de vermeil; leur cuirasse étincelait d'or, et un large baudrier d'azur suspendait à leur flanc une lourde épée

ibérienne. Sous leurs selles ornées d'ivoire s'étendait une housse de pourpre, et leurs mains, couvertes de gantelets, tenaient les rênes de soie qui leur servaient à guider de hautes cavales plus noires que la nuit.

Les archers crétois, les vélites romains et les différents corps des Gaulois étaient répandus sur le front de l'armée. L'instinct de la guerre est si naturel chez ces derniers, que souvent, dans la mêlée, les soldats deviennent des généraux, rallient leurs compagnons dispersés, ouvrent un avis salutaire, indiquent le poste qu'il faut prendre. Rien n'égale l'impétuosité de leurs attaques : tandis que le Germain délibère, ils ont franchi les torrents et les monts ; vous les croyez au pied de la citadelle, et ils sont au haut du retranchement emporté. En vain les cavaliers les plus légers voudraient les devancer à la charge, les Gaulois rient de leurs efforts, voltigent à la tête de leurs chevaux, et semblent leur dire : « Vous saisissez plutôt les vents sur la plaine, ou les oiseaux dans les airs. »

Tous ces Barbares avaient la tête élevée, les couleurs vives, les yeux bleus, le regard farouche et menaçant ; ils portaient de larges braies, et leur tunique était chamarrée de morceaux de pourpre ; un ceinturon de cuir pressait à leur côté leur fidèle épée. L'épée du Gaulois ne le quitte jamais : mariée, pour ainsi dire, à son maître, elle l'accompagne pendant la vie, elle le suit sur le bûcher funèbre, et descend avec lui au tombeau. Tel était le sort qu'avaient jadis les épouses dans les Gaules, tel est celui qu'elles ont encore aux rivages de l'Indus.

Enfin, arrêtée comme un nuage menaçant sur le penchant d'une colline, une légion chrétienne, surnommée la Pudique, formait derrière l'armée le corps de réserve et la garde de César. Elle remplaçait auprès de Constance la légion thébaine égorgée par Maximien. Victor, illustre guerrier de Marseille, conduisait au combat les milices de cette religion qui porte aussi noblement le casque du vétéran que le cilice de l'anachorète.

Cependant l'œil était frappé d'un mouvement universel : on voyait les signaux du porte-étendard qui plantait le jalon des lignes, la course impétueuse du cavalier, les ondulations des soldats qui se nivelaient sous le cep du centurion. On entendait de toutes parts les grêles hennissements des coursiers, le cliquetis des chaînes, les sourds roulements des balistes et des catapultes, les pas réguliers de l'infanterie, la voix des chefs qui

répétaient l'ordre, le bruit des piques, qui s'élevaient et s'abaissaient au commandement des tribuns. Les Romains se formaient en bataille aux éclats de la trompette, de la corne et du lituus ; et nous, Crétois, fidèles à la Grèce au milieu de ces peuples barbares, nous prenions nos rangs au son de la lyre.

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces Barbares ont la couleur d'une mer orageuse ; leur chevelure blonde retombant en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le muse des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide ; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot, nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés ; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier ; arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces Barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avancait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole. La plus noble d'entr'elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs

casques en forme de gueules ouvertes ombragées de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes, ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant la tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances; les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules-César parlant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs; les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses ! »

Les Grecs répètent en cœur le Pœan, et les Gaulois l'hymne des druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre le rocher; puis tout à coup poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit à la louange de leurs héros :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts, tout l'Océan n'était qu'une plaie : les vierges ont pleuré longtemps ! »

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage ! Choisissons des épouses dont le lait soit du sang, et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent : nous sourirons quand il faudra mourir. »

Ainsi chantaient quarante mille Barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence ; et à chaque refrain ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.¹

M. DE CHATEAUBRIAND.



¹) L'historien de la *Conquête de l'Angleterre*, M. Augustin Thierry, a pris plaisir à nous apprendre, dans la préface des *Récits mérovingiens*, que c'est la lecture de ce morceau qui lui a donné le sentiment de sa vocation. On peut aisément le croire. Pour écrire noblement l'histoire, il n'est pas inutile d'y avoir vu, d'y voir sans cesse l'épopée. L'œil de l'historien armé d'un regard épique, voit plus loin, voit mieux ; le poète a quelque chose à apprendre à l'historien, et même à l'historien philosophe. Le poète n'est si grand que parce qu'il sait quelque chose de plus que le reste des hommes.

II.

B I O G R A P H I E S.

C H R Y S O S T O M E,

PAR M. VILLEMAIN.

M. VILLEMAIN, célèbre par ses connaissances littéraires et par la rare élégance de son style, s'est mis au rang de nos écrivains classiques par ses *Mélanges littéraires* (2 vol. in-8°), son *Lascares*, son *Essai sur l'histoire de la Grèce*, et son *Histoire de Cromwell* (2 vol.). Nous tirons du premier de ces ouvrages la plus grande partie d'un essai sur la vie de Chrysostome.

CHRYSTOSTOME¹ était né vers l'an 344 dans la ville d'Antioche. Il fut élevé dans la loi chrétienne par sa mère ; il n'en suivit pas moins les leçons oratoires de Libanius, qui avait été l'ami de Julien,² et qui lui survivait pour célébrer sa mémoire. Chrysostome a raconté que Libanius, apprenant de lui que sa mère était veuve depuis l'âge de vingt ans, et n'avait jamais voulu prendre un autre époux, s'écria, en se tournant vers son auditoire idolâtre : « O dieux de la Grèce, quelles femmes se trouvent parmi ces chrétiens ! »

Le sophiste païen prit bientôt la plus vive admiration pour son jeune élève ; il vit avec inquiétude, mais sans jalousie,³ s'élever près de lui ce dangereux adversaire de son culte ; peut-être espérait-il encore le séduire au paganisme par la vertu⁴ de ces fables d'Homère qu'il interprétait éloquemment à ses disciples.

¹) La force, l'efficacité. « Si tu sais découvrir leur vertu salutaire (de certaines plantes). » *Racine fils*. « Le but ne sanctifie pas tous les moyens. Si on lui attribue cette vertu, on se charge de tous les crimes commis au nom de la religion comme de la liberté. » *Royer-Collard*.

Dans la lutte prolongée des deux religions, chaque homme d'un talent supérieur était une conquête que les deux partis cherchaient mutuellement à se ravir. L'admiration et l'attachement de Libanius suivirent Chrysostome au-delà des premières années de la jeunesse. On a conservé une lettre où il le félicite de ses succès au barreau d'Antioche. Il le vit, avec plus de peine sans doute, consacrer bientôt après cette éloquence au culte chrétien. Libanius, dans sa foi pieuse aux arts de la Grèce, regardait le génie de son élève comme un présent des Muses, qui aurait dû servir à défendre la cause des dieux et de la poésie. Longtemps après, cette pensée lui faisait dire, au lit de mort : « Hélas ! j'aurais « laissé le soin de mon école à Chrysostome, si les chrétiens ne « nous l'avaient ravi par un sacrilège. »

Quand la société est divisée par une grande lutte d'opinions, les travaux ordinaires de la vie n'ont point assez d'importance pour occuper l'ardeur active du talent. Il est bientôt emporté dans l'un ou l'autre des camps qui se combattent. Chrysostome se lassa vite de plaider dans le barreau d'Antioche ; la lecture des livres saints le saisit ; l'évêque d'Antioche se pressa d'attacher à la société chrétienne l'espérance d'un si beau génie.¹ Chrysostome reçut le baptême par les mains de ce pieux évêque, et fut fait lecteur de l'église d'Antioche. Son âme ardente trouva cette préparation au sacerdoce trop facile et trop faible. Un ami chrétien, zélé comme lui, voulut l'entraîner dans un désert de la Syrie, où quelques solitaires pratiquaient la pénitence.

C'est ainsi que Massillon,² dans la première ferveur de sa foi, quitta le repos du séminaire pour les austérités de la Trappe. Le projet ne fut combattu dans le cœur de Chrysostome que par la résistance et les regrets de sa mère. Il faut l'entendre lui-même raconter³ cette scène touchante. Jamais son éloquence ne surpassa le langage persuasif et tendre de cette femme pieuse, plus mère encore que chrétienne ; et cet exemple peut donner une idée de la lutte entre la religion et les sentiments naturels qui devaient souvent agiter les familles de la primitive église. « Lorsque ma mère, dit l'apôtre chrétien, eut appris ma résolution de me retirer dans la solitude, elle me prit par la main, « me conduisit dans sa chambre, et m'ayant fait asseoir auprès

¹) Belle hypallage ou transposition d'idées : *l'espérance*, pour *le génie* qui *donne de l'espérance*. — ²) Dans son livre *du Sacerdoce*, L. 1^{re}, Chap. II.

« d'elle sur le même lit où elle m'avait donné naissance, elle se mit à pleurer, et ensuite me dit encore des choses plus tristes que ses larmes. » Rien n'égale, dans le récit de Chrysostome, la plainte naïve de cette mère désolée. Après avoir rappelé les peines, les embarras, les périls d'une jeune femme restée veuve au milieu du monde, dans la faiblesse de son âge et de son sexe : « Mon fils, dit-elle, ma seule consolation, au milieu de ces misères, a été de te voir sans cesse et de contempler dans tes traits l'image fidèle de mon mari qui n'est plus. Cette consolation a commencé dès ton enfance, lorsque tu ne savais pas encore parler, temps de la vie où les enfants donnent à leurs parents les plus grandes joies. »

« Je ne te demande maintenant qu'une seule grâce ; ne me rends pas veuve une seconde fois ; ne renouvelle pas un deuil qui commençait à s'effacer ; attends au moins le jour de ma mort ; peut-être me faudra-t-il bientôt sortir d'ici-bas. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir ; mais à mon âge on n'attend que la mort. Quand tu m'auras ensevelie, et réuni mes cendres à celles de ton père, entreprends alors de longs voyages, passe telle mer que tu voudras ; personne ne t'en empêchera ; mais pendant que je respire encore, supporte ma présence, et ne t'ennuie pas de vivre avec moi ; n'attire pas sur toi l'indignation de Dieu, en m'accablant de si grand maux, sans avoir été offensé par moi. »

Quel accent de douleur et de vérité ! C'est la simplicité d'Homère ou plutôt celle de la nature. La loi chrétienne, qui semblait contredire les affections du cœur, leur rendait quelque chose de plus saint et de plus pur.¹ Tout le secret du cœur d'une mère est dans cette prière si humble et si vive, pour que son fils ne la sacrifie pas, même à la religion.

Chrysostome n'eut pas le courage d'affliger sa mère, et renonça au projet d'un lointain voyage. Mais bientôt, pour se dérober aux instances des chrétiens, qui voulaient le faire évêque, il se retira dans les solitudes voisines d'Antioche. Il y composa le *Traité du sacerdoce*, ouvrage plein d'imagination et de gravité, où il s'excuse de n'avoir pas accepté l'épiscopat, en montrant qu'il en connaît les pénibles devoirs. Loin de toute ambition, il passa plusieurs années dans cette vie tempérante,

¹) Belle pensée, ou plutôt précieuse vérité.

qui doit ajouter aux forces de l'âme tout ce qu'elle retranche aux passions et aux faiblesses de la nature.

Cette réflexion se présente à l'esprit dans l'histoire de cette époque du monde, toutes les fois que nous y voyons des hommes inconnus apporter tout à coup, au milieu du peuple et à la cour des princes, une autorité merveilleuse. Tous ces hommes venaient du désert. La solitude est mère des grandes pensées; et dans les temps vils et dégradés, comme les derniers siècles de l'empire, elle inspire quelquefois à l'homme une force que la société n'a plus. Mais aussi, pour les âmes trop faibles ou trop ardentes, cette solitude se peuplait de fantômes. Les extases, les manies mélancoliques transformées en prétendues possessions, remplissent l'histoire de cette époque; ainsi de cette rude école du désert il sortait des grands hommes¹ et des fous.

C'était le jugement même des contemporains; et de là parmi les gentils et souvent parmi les chrétiens s'élevaient des plaintes et des censures contre la vie solitaire. On accusait ce zèle inutile et farouche, qui se dérobaux aux charges de la société, et se consumait sans fruit. Le jeune Chrysostome, du fond d'une caverne qu'il habitait, répondit à ces reproches par un éloquent traité. Mais discuter avec les hommes sur les avantages de la solitude, c'est y renoncer; le jeune apôtre revint à Antioche, et prit les degrés inférieurs du sacerdoce. Quelques années après, Flavien, évêque d'Antioche, le consacra, et lui commit l'instruction du peuple dans cette ville savante et voluptueuse, l'Athènes de l'Orient.

Selon l'usage de la primitive église, la prédication était le devoir de l'évêque; mais lorsqu'il vieillissait ou manquait de talent, il faisait parler à sa place quelque jeune ministre de l'autel; car la parole, chez tous ces peuples d'origine grecque, était le talisman du culte. Ils étaient convertis par des prêtres éloquents², comme ils avaient d'abord été gouvernés par des orateurs, et ensuite amusés par des sophistes. Aussi³ Chrysostome se plaint-il

¹) Non de grands hommes; parce qu'ici le substantif et l'adjectif ne forment ensemble qu'un mot. Je ne crois pas qu'on puisse approuver M. Arnault d'avoir dit: « Ces décrets (*en faveur de Barra et de Viala*) avaient été rendus sur la « proposition de Robespierre, dont la politique envieuse aimait mieux ouvrir le « Panthéon à des petits garçons qu'à de grands hommes. — ²) Il ne faut pourtant pas oublier que ce n'est pas par l'éloquence humaine, mais par d'autres moyens, que Paul, Pierre et Jean firent les premières conversions. Voyez 1 Cor. I. II. — ³) Aussi a passé aisément du sens d'addition à celui de confirmation qui en est voisin; mais

sans cesse de voir une foule plus nombreuse à ses discours qu'aux prières publiques. Ce n'étaient pas seulement des chrétiens, mais les juifs, les païens, qui se pressaient dans son auditoire.

Il interprétait l'Écriture avec cette vive imagination, et ce goût d'allégorie qui plaît aux Orientaux. Il exposait avec une éloquence digne du Portique¹ et de l'Évangile les devoirs de la morale; enfin il attaquait les vices dont Antioche était le théâtre. Il décrivait la vie molle des grands, leurs palais de cèdre et de porphyre, le faste de leurs dépenses pour les courses du cirque, le luxe des femmes riches, qui remplissaient les rues de leur cortège d'esclaves, l'orgueil des philosophes, qui se promenaient avec leurs manteaux, leur longue barbe et leur bâton, sous les vastes galeries d'Antioche.

La renommée de son éloquence se répandait dans tout l'Orient; des sophistes païens venaient de loin pour l'entendre; et son génie ajoutait à la puissance du christianisme, qui trouvait encore quelques obstacles dans les philosophes et les lettres de la Grèce.

Chrysostome remplissait² depuis douze ans cet apostolat, lorsqu'une grande occasion vint³ s'offrir à son génie. En 387, l'opulente, la voluptueuse Antioche fut troublée par une sédition aveugle et passagère, comme celles qui peuvent s'élever chez un peuple d'une imagination mobile et de mœurs efféminées.

Au sujet d'une taxe nouvelle établie par l'empereur, on maltraita quelques-uns de ses officiers, on renversa ses statues et celles de l'impératrice. L'effroi suivit bientôt une révolte sans dessein et sans courage; et la malheureuse ville attendait en silence la colère de l'empereur.

il n'a ce dernier sens qu'en tête de la phrase. Chaque mot est posé sur une pente où il glisse insensiblement d'idée en idée jusqu'à une dernière où il ne se reconnaît plus. Cela est remarquable chez quelques prépositions. — ¹) L'école de Zénon, qui enseignait sous un portique d'Athènes. C'est l'école *stoïcienne*, qui se distinguait par la sévérité de sa morale, et qui professait qu'il n'y a point de véritable mal que le vice. Zénon mourut l'an 264 avant J. C. — ²) L'imparfait arrête l'esprit sur l'état d'une chose à une certaine époque du passé; le parfait marque le passage d'un état à un autre et fait faire au récit un mouvement en avant; l'imparfait exprime contemporanéité, le parfait succession; l'imparfait décrit, le parfait raconte. Ce n'est pas la *durée* qui fait ici la différence, mais l'esprit de l'écrivain saisissant un fait dans deux points de vue différents. Le même fait peut être présenté sous les deux formes; mais l'une le présente comme une surface étendue, l'autre le ramasse en un point, et l'inscrit comme une unité dans le compte des faits; car *raconter*, c'est *compter* (zählen, erzählen).

Antioche, chrétienne depuis longtemps, attachée à la religion du milieu même de sa mollesse orientale, Antioche, l'ennemie de Julien ¹ et le but de ses sarcasmes, devait, ce semble, obtenir grâce aux yeux de Théodose. Aussi le prince renonça-t-il à sa première idée de brûler Antioche, de faire périr dans les flammes les citoyens au milieu de leurs demeures, et de faire passer la charrue sur leur territoire : car tels étaient les conseils qui s'étaient fait entendre dans le palais de Théodose ; il se contenta de soumettre la ville à la juridiction de deux envoyés extraordinaires, qui remplirent les cachots de prisonniers, et multiplièrent les confiscations et les supplices.

Dans cette stupeur de tout un peuple, livré sans défense aux rigueurs et aux soupçons d'une justice impitoyable, d'où viendra le secours ? Comment l'humanité se fera-t-elle entendre ? L'archevêque d'Antioche, Flavien, vieillard vénérable, est parti ² pour aller au loin jusqu'au palais de Théodose essayer de fléchir sa colère. Chrysostome tient la place de ce vertueux pontife. Il réunit le peuple dans le temple, il le console, le ranime, le justifie. Tel est le sujet d'une suite de discours sans exemple dans l'antiquité, et qui sont à la fois pour nous un monnment d'histoire et d'éloquence. Rien ne peut nous faire mieux comprendre, en effet, et le pouvoir impérial, et les mœurs de cette époque, et l'influence que prit la religion en s'attachant à défendre le peuple. Écoutons d'abord l'orateur décrivant la consternation d'Antioche.

¹) L'empereur Julien, qu'on a surnommé l'*Apostat*, parce qu'après avoir professé le christianisme, il s'en déclara l'adversaire. Né en 331, il mourut en 363. —

²) On remarquera qu'en mettant *est parti* au lieu de *partit*, l'auteur change tout à coup le récit en tableau, et le *passé* en *présent*. Car qu'est-ce que le parfait indéfini sinon un présent qui nous montre l'action consommée, ou l'état qui résulte d'une action ? C'est là, selon nous, le véritable usage de ce temps qu'on a tant de peine à définir, et qui n'est qu'un présent composé, comme le parfait antérieur n'est qu'un parfait composé. Ce sens du parfait indéfini paraît bien dans ce passage de l'oraison funèbre de Condé : « La cour, qui lui préparait à son arrivée les applaudissements qu'il méritait, fut surprise de la manière, dont il les reçut. La reine régente lui a témoigné que le roi était content de ses services. . . » Ici encore le récit devient tableau ; seulement il semble qu'il eût fallu dire *est content* et non *était content*. La vraie nature du parfait indéfini se trahit encore mieux dans des phrases comme celle-ci : « Quand la mort a rompu un lien qu'on aimait, on a bientôt reconnu que la vie n'est qu'une transition. » Tel est précisément l'usage de l'*aoriste premier* dans cette phrase de Démosthène : Ὅταν δ' ἐκ πλεονεξίας καὶ πονηρίας τις . . . ἰσχύσῃ, ἢ πρώτη πρόφασις καὶ μικρὸν πταῖσμα ἅπαντα ἐνεχράτισε καὶ διέλυσεν. « Quand votre force vous vient de l'injustice, la moindre secousse vous a bientôt renversé. »

« Cette ville est dépeuplée par la crainte et par le malheur. La patrie, c'est-à-dire la chose du monde la plus douce au cœur de tous les hommes, est maintenant devenue la plus amère. Nos citoyens fuient le lieu de leur naissance avec la même horreur que l'on fuit le supplice ; ils s'en détournent comme d'un abîme, ils s'en échappent comme d'un incendie. Lorsque le feu dévore une maison, non-seulement ceux qui l'habitent se précipitent au-dehors, on abandonne aussi les maisons voisines ; on laisse tout pour sauver sa vie. Ainsi, tandis que la colère de l'empereur plane sur cette ville comme un feu rapide, tout le monde se précipite et s'enfuit au-dehors, avant que la flamme n'étende¹⁾ plus loin ses ravages ; on se croit heureux de survivre ; et cependant cette fuite n'est pas excitée par la présence de l'ennemi. Cette captivité n'est pas la suite d'un combat ; nous n'avons pas vu l'ennemi, et nous sommes prisonniers ou fugitifs. »

Après ces fortes peintures, Chrysostome ranime ses auditeurs par la confiance en Dieu ; chaque jour il leur parle, il compte avec eux les moments de l'absence de Flavien ; il se transporte en idée devant l'empereur, il imagine, il répète tout ce qu'on peut lui dire pour l'émouvoir.

Cependant les rigueurs de la justice impériale se multipliaient : les plus riches citoyens étaient arrêtés et battus de verges ; des femmes d'une illustre naissance étaient chassées de leurs maisons, privées de leurs biens, errantes auprès des prisons, pour demander la grâce de leurs époux et de leurs fils. La terreur du peuple reprit une nouvelle force. Chrysostome s'était éloigné quelques jours.

Sur les montagnes voisines de la ville vivaient depuis longtemps des ermites chrétiens, qui, dans les austérités de leurs déserts, semblaient expier les délices²⁾ d'Antioche. Jamais les riches campagnes de la Syrie, et le beau ciel qui la couronne, ne les faisaient descendre de leurs âpres solitudes. La calamité d'Antioche les attire ; ils paraissent au milieu de la ville, ils assiègent les prisons, ils entourent le prétoire : ce sont les tribuns³⁾ du christianisme.

¹⁾ Ne est superflu. Plusieurs écrivains cependant mettent la négation après *sans* que et *avant* que. Mais il vaut mieux dire avec Boileau : « Avant que la raison leur eût donné des lois ; » avec Racine : « Avant que son destin s'explique par ma voix ; » avec J. J. Rousseau : « Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété. » —

²⁾ Allusion aux tribuns du peuple à Rome : leur office était de défendre les droits du peuple (des *plébéiens*).

Un de ces solitaires, homme simple et sans lettres⁴⁾, rencontrant au milieu de la ville les deux commissaires de l'empereur, les retint par leurs manteaux, et leur ordonna de descendre de cheval ; puis il leur dit : « Allez, mes amis, portez de ma part cet avis à l'empereur : Vous êtes homme, et vous commandez à des hommes qui sont l'image de Dieu. Craignez la colère du Créateur, si vous détruisez son ouvrage. Vous êtes si fort irrité qu'on ait abattu vos images ; Dieu le sera-t-il moins si vous renversez les siennes ? Vos statues de bronze sont déjà refaites et rétablies sur leurs bases ; mais quand vous aurez tué des hommes, comment réparer votre faute ? Les ressusciterez-vous, quand ils seront morts ? »

Quelques jours après, Chrysostome prit la parole pour célébrer la générosité chrétienne des solitaires, et les espérances qu'elle donnait. Un nouveau coup venait de frapper Antioche. Un ordre de l'empereur enlevait à cette ville le titre de *métropole* de l'Orient, et fermait en même temps le cirque, les théâtres et les bains¹ publics. Cette dernière tyrannie, que le climat et les habitudes orientales rendaient plus pénible, augmenta le désespoir des habitants. Beaucoup voulaient s'enfuir au désert ; Chrysostome les retint par ses paroles. Il peint avec énergie l'horreur dont il fut saisi lui-même en pénétrant au milieu du prétoire, pour y suivre ses frères, victimes de la rigueur des juges ; et de ce spectacle même il tire l'espérance que tant de maux vont enfin s'adoucir. Alors il fait entrevoir les approches de la fête de Pâques² comme un temps de réconciliation pour le prince et pour le peuple.

Cependant le vénérable Flavien, après les fatigues d'un long voyage, était arrivé à Constantinople au palais de l'empereur. Admis en sa présence au milieu des courtisans, des chefs de la garde, il s'arrêta loin du prince, les yeux baissés et pleins de larmes, et exprimant par son silence la désolation d'Antioche. L'empereur, lui adressant la parole, rappela les faveurs qu'il avait faites à cette ville, et se plaignit de l'ingratitude de ses habitants, de leurs insultes envers lui et envers la mémoire de l'impératrice Flaccile. Flavien, versant des larmes, retraça lui-même avec vivacité les bienfaits de Théodose, et l'égarément du peuple d'Antioche, qu'il impute à la jalouse haine des esprits infernaux.

⁴⁾ Sans connaissance des lettres, sans culture littéraire.

Puis, revenant sur la colère même du prince, il lui dit ces paroles, que rapporte et qu'avait inspirées Chrysostome : « On a renversé tes statues; mais tu peux t'en élever à toi-même de plus glorieuses. Pardonne aux coupables; ils ne te dresseront pas dans les places publiques des statues d'airain ou d'or, parées de diamants; mais ils te consacreront dans leurs cœurs un monument plus précieux, le souvenir de ta vertu. Tu auras autant de statues vivantes qu'il y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jusqu'à la fin du monde; car non-seulement nous, mais nos successeurs et leur postérité connaîtront cette action si royale et si grande, et l'admireront comme s'ils en avaient eux-mêmes profité. »

« Mais afin que mes discours ne semblent pas une flatterie, je te rapporterai une ancienne parole qui montre que les légions, les trésors et le nombre des sujets n'illustrent pas les princes autant que la philosophie et la clémence. Le bienheureux Constantin, apprenant que l'une de ses statues avait été défigurée à coups de pierres, comme toute la cour l'exhortait à se venger et à punir l'outrage de son front royal, passa légèrement la main sur son visage, et répondit en souriant qu'il ne sentait aucune blessure. Couverts de confusion, les courtisans se désistèrent de leurs sinistres avis; et cette parole est encore célébrée par tout le monde; le temps ne l'a pas fait vieillir, et n'a pas éteint la mémoire d'une telle vertu. A combien de trophées n'est-elle pas préférable? Ce prince a relevé plusieurs villes et a vaincu beaucoup de barbares, mais nous n'en avons point souvenir. Cette parole, au contraire, est dans toutes les bouches. Ceux qui viennent après nous, et ceux qui les suivent l'entendront, et il n'est personne qui puisse l'écouter sans se récrier avec éloge, et sans faire mille vœux pour la mémoire du prince qui l'a dite. Que si cette parole est glorieuse devant les hommes, combien n'aura-t-elle pas mérité de couronnes devant Dieu, qui est l'ami des hommes?

« Mais est-il besoin de rappeler Constantin et des exemples étrangers, lorsque pour l'encourager il ne te faut que toi-même et tes propres actions? Souviens-toi de cet édit proclamé dans tout l'empire, lorsque, aux approches de la fête de Pâques, annonçant aux criminels leur pardon, et aux prisonniers leur délivrance, tu disais dans tes lettres, comme si cet édit n'eût pas encore assez signalé ta clémence : Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les moris !

« Souviens-toi maintenant de ces paroles. Voici le moment de
 « rappeler les morts à la vie. Même avant que la sentence fût
 « portée, Antioche est maintenant descendue⁴ près des portes de
 « l'enfer; retire-la de cet abîme. Il ne faut ni trésors, ni temps,
 « ni travail; il suffit d'un seul mot, et tu ranimes une ville en-
 « sevelie dans les ombres de la mort. Per mets qu'elle soit appelée
 « désormais la ville de ta miséricorde

« Songe que tu délibères, non sur le sort d'une seule ville, mais
 « sur ta gloire, et sur le christianisme tout entier. A cette heure,
 « les Juifs, les Grecs, le monde civilisé, les barbares, ont appris
 « nos malheurs; ils te regardent, ils attendent quel arrêt tu por-
 « teras sur nous. Si ta sentence est humaine et généreuse, ils la
 « célébreront, ils rendront gloire à Dieu, ils se diront l'un à l'au-
 « tre: O ciel! qu'elle est grande la puissance du christianisme!
 « Cet homme qui n'avait pas d'égal sur la terre, qui pouvait tout
 « perdre et tout détruire, elle l'a dompté, elle l'a soumis, elle
 « lui a donné une philosophie que les hommes les plus obscurs
 « n'auraient pas. Il est grand le Dieu des chrétiens! des hommes
 « il sait faire des anges; il les élève au-dessus de la nature

« Regarde combien il sera beau, dans la postérité, que l'on
 « sache qu'au milieu des périls d'un si grand peuple dévoué à la
 « vengeance et aux supplices, quand tous frissonnaient de ter-
 « reur, quand les chefs, les préfets, les juges étaient saisis de
 « crainte et n'osaient élever la voix pour les malheureux, un vieil-
 « lard s'est avancé avec le sacerdoce de Dieu², et par sa seule
 « présence, par ses simples paroles a vaincu l'empereur; et qu'a-
 « lors une grâce que l'empereur avait refusée à tous les grands
 « de sa cour, il l'accorda aux prières d'un vieillard, par respect
 « pour les lois de Dieu. En effet, ô prince! mes concitoyens n'ont
 « pas cru te rendre un médiocre honneur en me choisissant pour
 « cette mission; car ils ont jugé (et ce jugement fait ta gloire)
 « que tu préférerais la religion dans ses plus faibles ministres à toute
 « la puissance du trône. Mais je ne viens pas seulement de leur
 « part; je viens au nom du souverain des cieux pour dire à ton
 « âme clémente et miséricordieuse ces paroles de l'Évangile: Si
 « vous remettez aux hommes leurs offenses, Dieu vous remettra

⁴) Cette phrase est remarquable. Il n'y a pas correspondance entre le plus-que-parfait du subjonctif et le parfait indéfini, qui est, nous l'avons vu, un véritable présent. Mais il y a ici ellipse ou syllepse. Entre le premier *fait* et l'*état* indiqué par le second verbe, un fait est sousentendu: Antioche *descendit*.

« les vôtres. Souviens-toi de ce jour où nous rendrons compte de
 « nos actions, et songe que, si tu as commis des fautes, tu peux
 « les effacer toutes par un pardon ⁴, sans combat, sans effort. Les
 « autres envoyés apportent de l'or, de l'argent et des offrandes
 « semblables ; moi, je m'approche de ta puissance avec le livre de
 « notre sainte loi dans les mains ; je te le présente au lieu de tous les
 « dons, et je te conjure d'imiter ton souverain maître, qui, chaque
 « jour offensé par nos fautes, ne se lasse pas de prodiguer ses bien-
 « faits. Ne confonds pas nos espérances, ne démens pas nos pro-
 « messes. Je veux que tu le saches : si tu veux bien apaiser ta colère,
 « si tu rends à notre ville ton ancienne amitié, je m'en retournerai
 « plein de confiance ; mais si tu as banni Antioche de ta pensée,
 « je n'y retournerai pas, je ne reverrai plus son territoire, je le
 « renierai pour jamais, je deviendrai citoyen d'une autre ville : je ne
 « voudrais pas d'une patrie pour laquelle toi, le plus humain et le
 « plus clément des hommes, tu serais devenu cruel et sans pitié⁵. »

Cette éloquence persuasive toucha l'empereur. La douceur de la loi nouvelle agissait sur cette âme violente et guerrière. « Qu'y a-t-il d'étonnant, dit-il, si nous autres hommes, nous pardonnons à des hommes qui nous ont offensés, lorsque le maître du monde, descendu sur la terre, fait esclave pour nous, et mis en croix par ceux qu'il avait comblés de biens, a prié son père pour ses bourreaux, en disant : Pardonne-leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Et en même temps il pressa le vieillard de repartir, pour porter cette joie au peuple d'Antioche, à la fête de Pâques. Flavien se fit devancer par des courriers rapides ; les fêtes remplacèrent dans Antioche le deuil public ; et suivant le génie de l'Orient, le peuple parut aussi enthousiaste dans sa joie qu'il était naguère abattu dans sa douleur.

Chrysostome rassembla le peuple, pour lui redire les paroles de Flavien et de l'empereur.

⁴ Quoiqu'il soit certain que ceux dont le cœur sera resté fermé à la miséricorde n'obtiendront point miséricorde au jour de la rétribution (Matth. VI. 45), il n'est pas exact de dire qu'on peut, au moyen d'un acte isolé de clémence, acheter de Dieu le pardon de toutes ses fautes. L'Évangile enseigne autre chose. —

⁵ Ce dernier argument n'est pas aussi solide ni aussi touchant que les autres ; on ne le conçoit même pas très-bien. Si Théodose ne pardonne pas à Antioche, Flavien ne retournera pas dans cette ville. Qu'est-ce que cela fait à Théodose ? Et il n'y retournera pas, parce qu'Antioche a encouru la haine d'un prince d'ailleurs clément. Qu'est-ce que cela veut dire ? Le jugement de Théodose est-il un anathème divin ?

Sans doute, il est aisé de concevoir, pour l'espèce humaine, un état plus raisonnable et meilleur que ce despotisme arrêté seulement par d'éloquentes prières. A la pensée d'un tel abaissement et d'un tel secours, on s'indigne autant qu'on admire. Il faut même l'avouer, les luttes de la liberté mourante, à la voix de Démosthènes, ont bien un autre intérêt que cette résignation passive d'un peuple d'Asie, tremblant sous ses maîtres, et défendu par la tribune chrétienne. Mais si l'on se reporte au siècle de Théodose, aux mœurs cruelles de cette époque, si l'on revoit en pensée le massacre de Thessalonique¹, ordonné par le même prince qui laissa vivre Antioche, peut-on méconnaître le bienfait de cette religieuse éloquence? Et même de nos jours, si l'on pense à l'état présent de ces villes d'Asie encore habitées par des Grecs; si l'on songe que ces massacres, ces exterminations, qu'interdisait le christianisme, y sont aujourd'hui le droit commun des barbares conseillés et recrutés par l'Europe, combien ne doit-on pas regretter qu'il n'y ait plus de Flavien et de Chrysostome, pour demander à la politique des rois *l'amnistie d'Antioche*, pour arrêter au nom de Dieu l'effusion du sang chrétien, pour apprendre l'Évangile à ceux qui le prêchent et qui l'ont oublié²?

Chrysostome continua pendant dix années d'instruire le peuple qu'il avait défendu. Ses ouvrages sont le cours le plus complet de prédication morale que nous ait transmis l'antiquité chrétienne. Hormis quelques préjugés, ou quelques complaisances pour les préjugés du temps, on y voit partout un beau génie, une grande connaissance du cœur de l'homme, une charité vraiment évangélique. Ses discours ont encore un intérêt particulier pour nous autres modernes, curieux investigateurs du passé. La civilisation chrétienne d'Orient, cette époque sans analogie avec le moyen âge, et qui joignait à la naïveté du zèle religieux un haut degré d'élégance sociale³, revit tout entière dans les pages éloquentes de Chrysostome.

Que faisait l'orateur, au milieu de cette Babylone chrétienne, enchantée plutôt que corrigée par ses paroles, dans ces églises

¹ Théodose (né en 346, mort en 395) fit massacrer 7000 habitants de Thessalonique, à cause d'une révolte de peu d'importance. Ambroise, archevêque de Milan, reprocha publiquement à l'empereur son crime, et lui imposa une longue pénitence.

— ² Ces réflexions sont belles, touchantes, bien rattachées au récit, qu'elles diversifient heureusement. Il y a de plus, ici, l'exemple d'une belle période et d'un style nombreux. — ³ L'auteur entend par là ce choix délicat, ce bon goût dans les mœurs et dans le langage, qui est un des fruits de la civilisation.

où l'on applaudissait comme au théâtre, et d'où l'on sortait, avant la fin de la synaxe¹, pour courir aux jeux du cirque? Il cherchait surtout à faire naître la charité dans les cœurs, il profitait des mœurs douces de ce peuple pour lui inspirer la pitié. Il était l'apôtre de l'aumône. Nul moraliste, nul orateur de la chaire moderne n'a jamais égalé la vivacité persuasive et l'inépuisable abondance que Chrysostome portait dans cette exhortation. Jamais on n'a su mieux recommander à l'homme les misères de l'homme, mieux émouvoir le cœur, pour exciter à la bienfaisance et à la vertu. Déjà dans la société chrétienne, mille prétextes hypocrites glaçaient la charité², au nom même de la foi. Il faut voir comme le vertueux orateur s'élève au-dessus de ce christianisme pharisaïque, pour accueillir également toutes les souffrances.

Un homme charitable, dit-il, est comme un port ouvert aux infortunés; il doit tous les jours les accueillir. Le rivage reçoit également tous les naufragés, il les sauve de la tempête, bons ou méchants, quelles que soient leurs fautes ou leur péril. Vous devez faire de même pour ces naufragés de la fortune, qui, sur terre, sont battus par le malheur. Sans les juger avec rigueur ni rechercher exactement leur vie, occupez-vous de soulager leur affliction. Pourquoi vous donner les soins d'une surveillance inutile? Dieu vous en décharge. Il ne vous commande que la charité³. Il y a bien de la différence entre un juge et un chrétien qui fait l'aumône. L'aumône même n'a pris son nom que de la pitié qui nous l'inspire⁴. C'est à quoi Saint Paul nous invite quand il dit: «Ne vous laissez pas de faire du bien à tout le monde.» Certes⁵ si nous examinons avec tant de scrupule⁶ et de sévérité les personnes indignes de nos secours, nous n'en trouverons jamais assez qui les méritent; mais si nous distribuons nos offrandes à tous, même aux indignes, nous verrons aussi venir à nous ceux qui les méritent le plus, comme l'éprouva jadis Abraham, qui, n'examinant pas avec un soin trop sévère quels hôtes se présentaient sur le seuil de sa tente, fut assez heureux pour⁷ y recevoir les anges mêmes du ciel.

¹) Assemblée de chrétiens, pour prier, pour célébrer la cène. — ²) Figure heureuse, qui anime cette pensée: On alléguait hypocritement les vérités de la foi, pour se dispenser d'exercer la charité. — ³) Il ne faudrait pas abuser de ces maximes. La charité doit être circonspecte et attentive pour être vraiment charité. Des dons imprudents ont fait souvent plus de mal qu'un refus.

Imitons ce saint patriarche : ne faisons pas d'enquête¹ sur le malheur. La souffrance du pauvre suffit à elle seule pour lui donner droit à nos bienfaits. Lorsqu'un homme s'offre à nous avec la recommandation du malheur, ne demandons rien davantage. En l'assistant, c'est sa nature d'homme, et non le mérite de ses actions ou de sa foi que nous honorons ; c'est sa misère et non sa vertu qui nous touche, afin d'attirer sur nous-mêmes la miséricorde de Dieu. Car si nous voulons, au contraire, discuter rigoureusement les droits de ceux qui ont Dieu pour maître aussi bien que nous, il fera la même chose à notre égard : si nous leur faisons rendre compte de leur vie, il nous demandera compte de la nôtre ; car l'Évangile a dit : *Vous serez jugés comme vous aurez jugé les autres.*

L'éloquent prêtre d'Antioche voulait passer sa vie au milieu de ce peuple ingénieux², où cent mille auditeurs admiraient ses paroles. Mais l'éclat de son génie avait attiré sur lui les regards de tout l'empire. Le siège patriarcal de Constantinople semblait la place désignée pour le plus grand orateur du christianisme.

Cette dignité ne fut vacante qu'après la mort de Théodose, en 527, sous le règne de ses deux fils, qui s'étaient partagé³ le

¹) Ce mot, emprunté à la langue judiciaire, forme ici une *allusion* significative. De même, un peu plus haut (p. 52), le mot *tribune chrétienne*. C'est une heureuse figure de style que celle qui, par le seul choix du mot, fait lever dans l'esprit du lecteur l'idée d'un jugement, d'un parallèle ou d'un contraste. —

²) Et non *partagés*, puisque ce participe n'a point ici la valeur d'un adjectif, et que le seul mot dont il pût devenir l'adjectif (*le monde romain*) est au singulier. — Le caractère logique et rigoureusement conséquent de l'esprit français se montre dans toutes les parties de la grammaire française, mais nulle part mieux que dans la théorie du participe passé. Ce participe est essentiellement passif : son origine ne permet pas d'en douter. Mais le contact de la langue germanique, où ce mot est originairement *participle* ou de nature mixte, l'a fait devenir aussi participe en français ; c'est-à-dire qu'en français tantôt il conserve, tantôt il perd sa nature primitive d'adjectif.

Il la conserve toutes les fois qu'il est positivement employé dans un sens passif ou qu'il a devant lui un mot dont il peut être considéré comme l'adjectif. Hors de ces deux cas il n'est point adjectif, et demeure invariable. Toute la théorie du participe se réduit à cela, et il n'est point de cas qui n'y rentre aisément.

Il ne s'agit donc, pour résoudre les difficultés, si tant est que cette théorie offre des difficultés, que de faire cette double question : Ce participe est-il dans un sens passif ? ou, du moins, est-il précédé, dans la proposition, d'un mot à l'égard duquel il puisse faire la fonction d'adjectif :

« Les villes ont été conquises. »

Le sens est passif ; le participe est donc adjectif, et l'accord doit avoir lieu.

« Les villes que ce héros a conquises. »

monde romain. Arcadius, ou plutôt l'eunuque⁴ Eutrope, songea d'abord à Chrysostome; et ce fut la seule chose agréable au peuple qu'il eût faite pendant la durée de son pouvoir. Chrysostome, dont les humbles refus étaient à craindre, fut attiré dans

Rien ici n'offre un sens directement passif; mais si j'efface les mots qui séparent les *villes* du participe passé, il me reste :

« Les villes conquises. »

Conquises se lie bien comme adjectif au mot *villes*; un état *passif* résulte pour les *villes* de l'action du *héros*; *conquises* est adjectif; il doit y avoir accord.

Il n'en serait pas de même si je disais :

« Ce héros a conquis les villes. »

Dans le cas précédent, le mot *villes*, rencontré d'abord, préparait l'esprit à *conquises* et lui faisait, en quelque sorte, un besoin de cet accord; mais ici le mot *villes* n'ayant pas été vu d'avance, *conquises* avec sa désinence féminine et plurielle serait comme une énigme pour l'esprit. Nous pouvons rendre ceci plus sensible en interposant quelques mots entre le verbe et son régime :

« Ce héros a *conquises*, sans secours, et en moins de jours qu'il n'eût fallu à d'autres de mois ou même d'années, toutes les *villes* qui décorent les rives de ce grand fleuve. »

Rien ne serait moins naturel qu'une syntaxe pareille. Cependant remarquez que dans cette autre phrase :

« Conquises par la valeur de ce héros ces villes, etc. » le mot *conquises* est adjectif, s'annonce comme adjectif, et qu'à cause de cela, bien qu'on n'ait pas encore vu son substantif, on consent volontiers à le voir en revêtir d'avance le genre et le nombre, aussi bien que dans cette phrase :

« *Heureuses* sous le gouvernement de ce héros ces villes etc. »

Le participe passé des verbes neutres conjugués avec *être* est considéré et traité comme adjectif, parce que ces verbes (comme *aller*, *venir*, *mourir*) sont censés exprimer un état.

On peut répéter cette épreuve pour tous les cas possibles; elle ne trompera jamais.

Il n'y a qu'une espèce de verbes où elle est, je ne dirai pas difficile, mais impossible : ce sont les *pronominaux essentiels*; c'est-à-dire les pronominaux qui n'existent que comme tels, et dans lesquels l'analyse ne fait pas retrouver un verbe actif ou un verbe neutre. Car il faut savoir si le verbe est actif ou neutre pour savoir si le régime qui le précède est direct ou indirect (accusatif ou datif, objet ou terme), et par conséquent si le participe remplit ou non, à l'égard de ce régime, le rôle d'adjectif. Le discernement étant impossible quant aux pronominaux essentiels (tels que *s'efforcer*, *s'emparer*, *se repentir*) on a décidé que le pronom personnel qui suit leur sujet serait considéré comme un régime direct. La conséquence, quant au participe, ressort d'elle-même.

Le cas du participe devant un infinitif n'est pas difficile. Il s'agit de savoir si le régime direct qui précède dépend du participe (et dans ce cas il y a accord) ou de l'infinitif (point d'accord) ou de deux ensemble (point d'accord).

Le participe devant un adjectif s'accorde avec le régime direct qui le précède. Quelques auteurs ont douté, et, selon nous, ils ont pu douter. Fénelon écrit : « Des compagnons qu'ils avaient *cru* perdus; » et Rollin : Sainte Marcelle remercia « Dieu de ce que le désastre de la ville l'avait *trouvée* et non *rendu* pauvre. » L'usage demande qu'on écrive *crus*, *trouvée*, *rendue*.

une conférence, et remis presque de force à un serviteur du prince et à un général, qui le conduisirent à Constantinople.

Un concile d'évêques, assemblé dans cette ville, célébra son ordination; mais tant d'honneurs ne firent que porter à l'excès la jalousie sacerdotale⁴. De nombreux compétiteurs avaient brigué cette dignité par des sollicitations et des présents. Les évêques, qui ne pouvaient y parvenir, voulaient du moins qu'elle fût remplie par un choix moins éclatant.

La cour voluptueuse et corrompue redoutait un censeur. L'ambitieux Eutrope s'aperçut bientôt que le pieux évêque ne voudrait pas être sa créature. Le peuple seul, ce peuple qui n'avait plus ni liberté ni gloire, qui voyait ses campagnes envahies par les barbares, se tournait avec une sorte d'idolâtrie vers cet homme dont la renommée remplissait tout l'Orient.

A Constantinople, Chrysostome retrouvait les vices de l'Asie, augmentés encore par la présence d'une cour efféminée. Le faible successeur de Théodose n'avait de lui que le goût d'une vaine magnificence; c'est dans les sermons du vertueux pontife que l'on retrouve la plus curieuse description de ce luxe oriental.

Arcadius ne paraissait en public qu'au milieu d'un cortège de gardes revêtus d'habits magnifiques, portant des boucliers et des lances dorées. Il était sur un char attelé de mules blanches, et tout incrusté de lames d'or et de pierreries. Il portait de riches bracelets, des boucles d'oreilles du plus grand prix, un diadème orné de diamants: sa robe en était couverte, sa chaussure même était d'une singulière magnificence; et tout cet étalage faisait de loin l'admiration de la foule repoussée par les soldats. Les salles, les escaliers, les cours du palais étaient sablés de poudre d'or. C'était là que se rendaient chaque jour les grands de l'empire, qui venaient ramper devant quelque eunuque favori.

Ces jeux du cirque, si chers à la ville d'Antioche, excitaient dans Constantinople encore plus d'engouement et de fureur. Les plus riches citoyens y perdaient souvent leur fortune; la foule y consumait son temps. Mais un spectacle plus séduisant encore, c'étaient des comédies ornées de danses et de chants, où de jeunes femmes paraissaient sur la scène à visage découvert. Constantinople était folle de ces spectacles, que les anciennes mœurs du paganisme n'auraient pas soufferts.

⁴) Un écrivain du 17^e siècle aurait dit *la jalousie des prêtres*.

Chrysostome réprima d'abord la licence hypocrite des prêtres, qui fréquentaient les tables sensuelles des grands et convoitaient les richesses des veuves. Il censurait amèrement tous ces vices. Il attaquait la mollesse des grands, l'oisiveté du peuple; mais cet apostolat chrétien ne corrigeait pas le vice de l'Empire. Pendant qu'Arcadius faisait des lois pour détruire quelques restes de l'ancien polythéisme, pendant que Chrysostome envoyait des missions chez les peuples barbares, Alaric ravageait la Grèce, et Gaïnas, général goth attaché au service de l'Empire, faisait trembler Arcadius, et le forçait d'exiler son ministre Eutrope.

Ce fut un grand jour que celui où l'insolent ministre, proscrit par son maître, poursuivi par le peuple, vint chercher un asile dans Sainte-Sophie, à l'abri de la chaire pontificale. Nous ne reproduirons pas le discours trop connu que prononça Chrysostome pour apaiser la colère du peuple et défendre le *refugié* de l'église chrétienne : mais on sent assez combien ces terribles disgrâces prêtaient d'autorité à l'éloquence chrétienne, combien ces paroles : « Vanités des vanités, et tout n'est que vanité, » retentissaient avec force devant le favori déchu, tremblant au pied de la chaire qui le protégeait, et sauvé de la colère du peuple par la voix du pontife¹.

Ces drames de l'église chrétienne attestaient la misère du pouvoir impérial, mais faisaient ressortir la grandeur et la puissance du culte. Peu de temps après, Chrysostome fut envoyé auprès de Gaïnas, qui, plus animé que satisfait par la mort d'Eutrope, demandait les têtes des autres grands officiers de l'Empire.

Telle était la dégradation de la cour de Byzance, que les victimes furent conduites au camp du barbare; mais Chrysostome les protégeait par ses paroles. Gaïnas, comme la plupart des Goths, s'était avisé² d'être arien, et il n'avait pris de cette religion que la haine contre le parti contraire. Il céda cependant; et Chrysostome, de retour à Constantinople, prononça, devant le peuple, ces paroles qui donnent une idée singulière du règne d'Arcadius : « Je suis le père commun de tous, et je dois penser non-seulement à ceux qui sont debout, mais encore à ceux qui sont tombés; c'est pour cela que je me suis quelque temps éloigné de vous, faisant des voyages, usant de conseils et de prières pour sauver de la mort les principaux de l'Empire. » Puis il se livrait à de pieuses réflexions sur la fragilité des grandeurs et le néant de la vie.

¹) Le discours pour Eutrope a été presque tout entier traduit par Rollin dans son *Traité des Études*, L. IV, Chap. II.

Un chef des Huns vainquit Gaïnas ; et Constantinople se trouva délivrée par le conflit des deux barbares. Elle reprit ses jeux du cirque et ses querelles religieuses ; car on s'occupait sans cesse de ce qu'on appelait la paix de l'Église, et fort peu du salut de l'Empire. Quelques solitaires d'Égypte, chassés par Théophile, patriarche d'Alexandrie, intéressaient plus l'empereur et sa suite que ne le faisaient la Grèce et la Thrace, désolées par les barbares. Tout, dans cette cour, n'était qu'intrigue, hypocrisie, frivolité.

Une ligue se forma pour perdre Chrysostome. On y comptait des prêtres jaloux, des courtisans, de riches matrones offensées par les censures de l'orateur, enfin l'impératrice Eudoxie et peut-être l'empereur. Un concile fut convoqué pour servir leur vengeance. Théophile, patriarche d'Alexandrie, le dominait par ses intrigues et sa haine furieuse. Plusieurs évêques, admirateurs du génie de Chrysostome, ne voulaient pas se séparer de sa cause, et refusaient d'assister au concile. Cependant, Chrysostome parlait dans les chaires de Constantinople avec une véhémence nouvelle. « Que puis-je craindre ? disait-il ; serait-ce la mort ? Mais « vous savez que Dieu est ma vie et que je gagnerais à mourir. « Serait-ce l'exil ? Mais la terre, dans toute son étendue, est au « Seigneur. Serait-ce la perte des biens ? Mais nous n'avons rien « apporté dans ce monde, et nous n'en remporterons rien. Ainsi toutes « les terreurs du monde sont méprisables à mes yeux, et je me ris « de tous les avantages que les autres hommes souhaitent avec passion. » Puis il ajoutait : « Mais vous savez, mes amis, la véritable « cause de ma perte ; c'est que je n'ai point tendu ma demeure de « riches tapisseries ; c'est que je n'ai point revêtu des habits d'or et de « soie ; c'est que je n'ai point flatté la mollesse et la sensualité de « certaines gens. Il reste encore quelque chose de la race de Jézabel, « et la grâce combat encore pour Élie. Hérodiade demande encore une « fois la tête de Jean², et c'est pour cela qu'elle danse. » Ces éloquentes invectives parurent désigner l'impératrice Eudoxie.

Les ennemis de Chrysostome, qui siégeaient au concile, s'armèrent de cette faute ou de cette calomnie, et après avoir solennellement prononcé la déposition du patriarche pour quelques prétendus griefs de discipline ecclésiastique, ils demandèrent à l'empereur de le bannir pour crime de lèse-majesté.³

Chrysostome fut enlevé la nuit, et jeté sur un navire, au milieu des plaintes et des réclamations de tout le peuple ; car ce peuple, dans son abaissement, s'était attaché à ce grand homme

comme à un défenseur. Il aimait sa vie austère et simple, ses censures égales pour les grands et pour les petits. En le perdant, il se sentait privé d'un appui, et se croyait tombé au-dessous même de son esclavage ordinaire. Les imaginations, échauffées par ces regrets, fermentèrent avec l'ardeur superstitieuse de cette époque. Un tremblement de terre, qui fut ressenti dans Constantinople, parut un signe de la colère de Dieu.

Les ennemis de la cour, les mécontents, les orthodoxes, poussèrent des cris de douleur et d'effroi. Le faible Arcadius fut effrayé, et l'impératrice Eudoxie, troublée du tremblement de terre et de la haine du peuple, pressa vivement le retour de celui qu'elle avait fait bannir. On fit partir, pour le rappeler, plusieurs députations successives; Rome menacée n'avait pas envoyé plus d'ambassadeurs à Coriolan. — Théophile et les évêques de son parti prirent la fuite. Le Bosphore se couvrit de vaisseaux qui s'avançaient pour recevoir Chrysostome. Des cierges¹ allumés, des chants populaires célébraient son retour. En reparaissant, il refusa d'abord de reprendre les honneurs de l'épiscopat, et voulut s'arrêter dans un faubourg² de Constantinople. Mais l'enthousiasme du peuple, et ses murmures contre l'empereur et l'impératrice, forcèrent Chrysostome de remonter dans cette chaire que son génie rendait si puissante. Ses premières paroles furent une espèce d'allégorie sur son retour, comparé à la délivrance de Sara, tombée dans les mains de Pharaon. Mais tout en accusant le patriarche d'Alexandrie et ses autres ennemis, il donnait un gage³ de paix à l'impératrice Eudoxie, qu'il nommait la mère des églises, la protectrice des saints, et le soutien des pauvres.

Cette réconciliation toutefois⁴ était de difficile durée. Eudoxie ne pouvait oublier sa haine et sa défaite. Les courtisans, les dames du palais excitaient sa colère. On avait préparé, pour consoler l'orgueil de la princesse, une fête à demi profane; c'était la dédicace d'une statue d'argent, élevée en son honneur sur la place publique, entre le sénat et l'église de Sainte-Sophie. Des chants, des danses célébraient cette espèce de consécration.

Chrysostome, dans une de ses homélies, blâma vivement ces jeux qu'il accusait d'idolâtrie. Eudoxie, offensée, reprit toute sa colère. Chrysostome n'avait pas fait encore annuler les actes du concile qui l'avait condamné; il siégeait sans être absous.⁵ Cette irrégularité, défendue par un concile d'Antioche, fut une arme nouvelle pour ses ennemis. Dans cette espérance, les évêques de la

Grèce et de l'Orient sont convoqués une seconde fois à Constantinople. Théophile, sans oser y reparaître, animait cette intrigue épiscopale.

Pendant que le nouveau concile délibérait, Chrysostome parlait dans Sainte-Sophie, et son éloquence balançait tout le pouvoir de ses ennemis. Quarante évêques s'étaient déclarés pour sa cause ; les autres, plus nombreux, pressaient l'empereur de le bannir avant les fêtes de Pâques ; car on craignait que, dans ce grand jour, il ne parût trop inviolable.

La veille de la fête, Chrysostome reçut l'ordre de quitter son église ; mais on ne put lui enlever la confiance du peuple, qui, désertant alors les églises, alla tenir l'assemblée chrétienne dans les bains publics bâtis par Constantin. La cour, aussi cruelle que faible, envoya des troupes de la garde gothique pour disperser cette foule. Le sang coula près de l'autel ; et des femmes furent outragées par les soldats.

Enfin l'empereur prononça l'exil de Chrysostome. Il fut conduit d'abord à Nicée, et de là, dans une petite ville d'Arménie, séjour affreux, entouré de peuplades barbares. Persécuté, sur la route, par des moines et par un évêque de Césarée, il fut secouru par la veuve du ministre Rufin, mis à mort quelques années auparavant.

Du fond de son exil, il ne cessa d'être en intelligence avec les évêques qui avaient soutenu sa cause, et avec ceux qui se déclarèrent pour lui dans l'Occident. Il consolait ses amis de Constantinople ; il écrivait à l'évêque de Rome pour invoquer sa communion. Des femmes riches venaient de Constantinople, sous mille déguisements, pour le consoler et le servir. Des évêques de toutes les parties de l'Occident lui faisaient passer des secours. On ne concevrait pas la vie singulière de ce temps, si on ne lisait² les lettres que Chrysostome, exilé près du mont Taurus, envoyait sur tous les points du monde. L'Empire était dissous³ ; mais la société chrétienne, plus puissante malgré tant de divisions, communiquait de toutes parts.

Cependant la cour d'Arcadius, qui persécutait les partisans de Chrysostome, sous le nom de *Joannites*, s'offensa du pouvoir que cet illustre banni conservait dans l'Orient. On voulut le changer d'exil⁴, et le reléguer dans un lieu plus lointain, sur les bords du Pont-Euxin. La brutalité des soldats qui le conduisirent aggrava ou peut-être ne fit qu'exécuter les ordres de la cour de Byzance. Forcé de faire de longues marches, tête nue, à l'ardeur

du soleil, insulté par ses gardes, le vieillard, déjà consumé de veilles et d'austérités, n'acheva point ce pénible voyage. Il expira près de Comane, bourgade du Pont.

ÉLOGE DE CORNEILLE,

PAR RACINE.¹

L'ACADÉMIE a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus grands coups qui la *pût*² frapper : car, bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivait; et l'Académie, dont il était le doyen, avait au moins la consolation de voir dans la liste où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudirait pas en lui-même, et ne ressentirait pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite? Vous, monsieur, qui non-seulement étiez son frère, mais qui avez couru longtemps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie³; vous savez en quel état se trouvait la scène française lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

¹) Prononcé à la réception de Thomas Corneille dans l'Académie française. —

²) « Mon pèlerinage au tombeau de Scipion est un de ceux qui a le plus satisfait mon cœur. » *Chateaubriand*. — « Ce fut une des raisons qui porta le barbare Charles d'Anjou à faire périr Conradin. » *Voltaire*. — « Le chancelier de l'Hospital fut un des ministres qui sacrifia le plus les attributions du Parlement à la prérogative royale. » *M. de Barante*. — « Une des choses qui rendait cette maison plus recommandable. » *Racine*. — ³) Condillac (dans l'*Art d'écrire*) voulant montrer comment se fait l'analyse de la pensée dans les langues formées et perfectionnées, a pris pour objet d'étude le passage qui commence ici et qui finit par les mots, qui vivaient en même temps qu'eux.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poème dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable; accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre, et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler.⁴

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poète qui ait possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentiments! Quelle dignité et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais

⁴) Cette phrase est une des plus longues qu'on puisse rencontrer; mais remarquez qu'elle satisfait, dans son ensemble, l'esprit aussi bien que l'oreille. Des phrases beaucoup plus courtes peuvent manquer d'unité; mais tout ce que celle-ci renferme d'idées peut tenir commodément dans une même phrase. On ne peut tout d'une haleine penser qu'un certain nombre de choses ni prononcer qu'un certain nombre de mots. L'esprit s'arrête et demande du repos lorsqu'il voit s'ouvrir, dans l'enceinte d'un même tout grammatical, un ordre nouveau d'idées, qui ne sont liées avec les précédentes que par le nœud de la syntaxe. Il sent qu'une phrase a son unité, comme un livre, comme un drame, comme un tableau; que la limite n'en est pas arbitraire; et qu'on ne peut pas la reculer aussi loin que la grammaire s'y prête. Un instinct nous avertit que passé une certaine borne l'unité cesse, et qu'il est temps de clore la première carrière et d'en ouvrir une nouvelle. Or, on sent, et, à l'examen, on reconnaît que toutes les parties dont se compose le paragraphe ci-dessus peuvent entrer sans difficulté dans une même série grammaticale: les obstacles rencontrés par Corneille, les moyens qu'il leur oppose, les succès qu'il obtient, la gloire qui les couronne, et le sceau ajouté à cette gloire elle-même par le silence de l'envie. Tout cela se tient, se lie, tout cela forme un drame complet, un même tableau.

ne se ressemblant les uns aux autres ! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler ; capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable ; enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation, qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres : personnage véritablement né pour la gloire de son pays ; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.

Oui, monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les États ; nous ne craignons point de dire, à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie, que du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, comme ceux de M. votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse : la postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable¹ parmi les hommes, et fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine². Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivants on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que sous le règne du plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poètes.

¹) Digne de considération. — ²) Voilà encore deux longues phrases. Chacune en soi est irréprochable ; mais peut-être le style de ce morceau est-il trop constamment *périodique*. Dans cette éloquence académique, plutôt *cérémonieuse* que *solennelle*, la période, avec ses longs plis, était le costume officiel de la pensée.

On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent¹ génie; que même, deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restait plus qu'un rayon de connaissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité; et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remerciements pour

LOUIS LE GRAND.

Voilà, monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère: voilà une partie des excellentes¹ qualités qui l'ont fait connaître à toute l'Europe. Il en avait d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges; je veux dire², homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami. Vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il était encore un très-bon académicien: il aimait, il cultivait nos exercices; il y apportait surtout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu vouloir se préférer à aucun de ses confrères? L'a-t-on jamais vu tirer ici aucun avantage des applaudissements qu'il recevait dans le public? Au contraire, après avoir paru en maître, et, pour ainsi dire, régné sur la scène, il venait, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissait, pour me servir de ses propres termes, laissait ses lauriers à la porte de l'Académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et, de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie.

Vous auriez pu bien mieux que moi, monsieur, lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison qu'en faisant l'éloge d'un frère, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue, lorsque, tout d'une voix, nous vous avons appelé pour remplir sa place; persuadés que nous sommes que nous retrouverons en vous, non-seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zèle pour l'Académie.

¹) Excellent a un peu changé d'acception. — ²) Qu'il était. Ellipse.

FRAGMENTS DE L'ÉLOGE DE D'ARGENSON,

PAR FONTENELLE.

Son ambassade finie, le père de M. d'Argenson se retira dans ses terres, peu satisfait de la cour, et avec une fortune assez médiocre, et n'eut plus d'autres vues que celles de la vie à venir. Le fils, trop jeune pour une si grande inaction, voulait entrer dans le service; mais des convenances d'affaires domestiques lui firent prendre la charge de lieutenant-général au présidial¹ d'Angoulême, qui lui venait de son aïeul maternel. Les magistrats que le roi envoya tenir les grands jours² en quelques provinces, le connurent dans leurs voyages, et sentirent bientôt que son génie et ses talents étaient trop à l'étroit sur un si petit théâtre. Ils l'exhortèrent vivement à venir à Paris, et il y fut obligé par quelques démêlés qu'il eut avec sa compagnie. La véritable cause n'en était peut-être que cette même supériorité de génie et de talents, un peu trop mise au jour et trop exercée.

A Paris, il fut bientôt connu de M. de Pontchartrain, alors contrôleur-général, qui, pour s'assurer de ce qu'il valait, n'eut besoin ni d'employer toute la finesse de sa pénétration, ni de le faire passer par beaucoup d'essais sur des affaires de finances dont il lui confiait le soin. On l'obligea³ à se faire maître des requêtes⁴, sur la foi de son mérite, et au bout de trois ans il fut lieutenant de police de la ville de Paris, en 1697.

Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvements célestes sans en avoir aucune connaissance; et même plus l'ordre d'une police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible, et par conséquent il est toujours d'autant plus ignoré

¹) Tribunal dont la compétence, en matière civile, ne s'élevait pas au-delà d'une certaine somme, mais qui jugeait en dernier ressort. Le président portait le titre de lieutenant-général. — ²) Une cour de justice extraordinaire allait de temps en temps dans les provinces, pour réparer les erreurs ou suppléer à l'insuffisance de la justice ordinaire. — ³) *Obliger*, dans cette acception, a été remplacé par *engager*. — ⁴) Magistrats qui rapportaient les requêtes des parties dans le conseil du roi. Les maîtres des requêtes actuels remplissent une fonction analogue, mais plus étendue, auprès du conseil d'État.

qu'il est plus parfait. Mais qui voudrait le connaître et l'approfondir, en serait effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris une consommation immense, dont une infinité d'accidents peuvent toujours tarir quelques sources; réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public, et en même temps animer le commerce; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler; reconnaître, dans une foule infinie, tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse; en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres ne se chargeraient pas ou ne s'acquitteraient pas si bien; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir; les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, et ne les en tirer pas même par des châtimens trop éclatants; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, et ne punir que rarement et utilement; pénétrer, par des conduits souterrains, dans l'intérieur des familles, et leur garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage; être présent partout, sans être vu; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense et tumultueuse, et être l'âme toujours agissante, et presque inconnue, de ce grand corps; voilà quelles sont en général les fonctions du magistrat de la police. Il ne semble pas qu'un homme seul puisse y suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir et des caractères qu'il faut prendre; mais la voix publique répondra si M. d'Argenson a suffi à tout.

Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville, furent portées au plus haut degré; aussi le feu roi se reposait-il entièrement de Paris sur ses soins. Il eût rendu compte d'un inconnu qui s'y serait glissé dans les ténèbres: cet inconnu, quelque ingénieux qu'il fût à se cacher, était toujours sous ses yeux, et si enfin quelqu'un lui échappait, du moins, ce qui fait presque un effet égal, personne n'eût osé se croire bien caché; il avait mérité que, dans de certaines occasions importantes, l'autorité souveraine et indépendante des formalités appuyât ses démarches; car la justice serait quelquefois hors d'état d'agir, si elle n'osait jamais se débarrasser de tant de sages liens dont elle s'est chargée elle-même.

Environné et accablé, dans ses audiences, d'une foule de gens du menu peuple, pour la plus grande partie peu instruits même de ce qui les amenait, vivement agités d'intérêts très-légers et souvent très-mal entendus, accoutumés à mettre à la place du discours un bruit insensé, il n'avait ni l'inattention, ni le dédain qu'auraient pu s'attirer les personnes ou les matières; il se donnait tout entier aux détails les plus vils, ennoblis à ses yeux par leur liaison nécessaire avec le bien public; il se conformait aux façons de penser les plus basses et les plus grossières; il parlait à chacun sa langue, quelque étrangère qu'elle lui fût; il accommodait la raison à l'usage de ceux qui la connaissaient le moins; il conciliait avec bonté des esprits farouches, et n'employait la décision d'autorité qu'au défaut de la conciliation. Quelquefois des contestations peu susceptibles ou peu dignes d'un jugement sérieux, il les terminait par un trait de vivacité plus convenable et aussi efficace. Il s'égayait à lui-même, autant que la magistrature le permettait, des fonctions souverainement ennuyeuses et désagréables, et il leur prêtait de son propre fonds de quoi le soutenir dans un si rude travail.

La cherté étant excessive dans les années 1709 et 1710, le peuple, injuste parce qu'il souffrait, s'en prenait en partie à M. d'Argenson, qui cependant tâchait, par toutes sortes de voies, de remédier à cette calamité. Il y eut quelques émotions¹ qu'il n'eût été ni prudent ni humain de punir trop sévèrement. Le magistrat les calma, et par la sage hardiesse qu'il eut de les braver, et par la confiance que la populace, quoique furieuse, avait toujours en lui. Un jour, assiégé dans une maison où une troupe nombreuse voulait mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, se présenta, parla, et apaisa tout. Il savait quel est le pouvoir d'un magistrat sans armes; mais on a beau le savoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompensée ou suivie de la dignité de conseiller d'État.

Il n'a pas seulement exercé son courage dans des occasions où il s'agissait de sa vie autant que du bien public, mais encore dans celles où il n'y avait pour lui aucun péril que volontaire. Il n'a jamais manqué de se trouver aux incendies et d'y arriver des premiers. Dans ces moments si pressants, et dans cette affreuse confusion, il donnait les ordres pour le secours, et en même temps il en donnait l'exemple, quand le péril était assez grand pour le demander. A l'embrasement des chantiers de la porte

¹) Émeutes, soulèvements.

par des orifices semblables. Il montra que la commotion électrique peut se communiquer instantanément à plus d'une lieue, sans s'affaiblir ; que l'eau est un des meilleurs conducteurs de l'électricité ; que l'air contient souvent une assez grande quantité de cette matière, même lorsqu'il n'y a pas la moindre apparence d'orage. Il est le premier qui ait fait voir que les conducteurs se chargent d'électricité en raison, non pas de leur masse, comme on devait être tenté de le croire, mais de leur surface et surtout de leur longueur. Ces faits, aujourd'hui vulgaires, étaient encore des découvertes réelles et même brillantes, et le docteur Priestley, dans son *Histoire de l'électricité*, leur assigne la place honorable qu'ils méritent. Les articles *aimant* ou *aiguille aimantée* de la première Encyclopédie, remarquables par leur précision et leur clarté, sont de M. Lemonnier.

Mais, à côté de la physique, l'histoire naturelle eut bientôt une grande part à ses affections, et finit par l'emporter entièrement. Lorsque Cassini de Thury et Lacaille allèrent, en 1739, dans le midi de la France, pour y prolonger la méridienne de l'observatoire, Lemonnier, âgé alors de vingt-deux ans, fut envoyé avec eux pour recueillir les observations qui se présenteraient sur leur route. Il décrivit les mines d'ocre, de houille, de fer, d'antimoine et d'améthyste de l'Auvergne, les eaux minérales du Mont-d'Or, et les mines de fer et de jayet du Roussillon. Il examina quelques eaux minérales, particulièrement celles de Barèges ; il fit connaître les mauvaises qualités de certains champignons. Ces premiers travaux en annonçaient de plus heureux, s'ils eussent été suivis : aussi leur auteur regretta-t-il toujours de s'être vu par degrés conduit à abandonner l'étude active des sciences, pour suivre une carrière plus honorée et plus lucrative, mais qui convenait moins à la modération de ses goûts.

Dès sa première jeunesse, il avait été placé à St. Germain-en-Laye comme médecin de l'hôpital ; et, dans l'obligation de passer une grande partie de son temps dans cette petite ville, il y avait cherché une occupation qui pût lui faire oublier la capitale, et le distraire des recherches plus profondes auxquelles il aurait voulu constamment se livrer.

Un jardinier-fleuriste, nommé Richard, avait rassemblé, par goût et par spéculation, un assez grand nombre de plantes étrangères, et montrait beaucoup de talent pour la culture : Lemonnier s'amusa à disposer ces plantes suivant le système de Linné.

Le duc d'Ayen, si célèbre par sa hardiesse à dire la vérité à la cour, et par l'art piquant de se faire une source de faveur de ce qui aurait perdu un courtisan moins habile, visitait quelquefois le jardin de Richard : il y rencontra Lemonnier. Les entretiens du jeune botaniste inspirèrent bientôt le goût des plantes au grand seigneur ; le parc de celui-ci devint un champ plus vaste pour les travaux et les expériences du premier, et ne tarda pas à recevoir ces beaux arbres que l'on y admire encore aujourd'hui.

Louis XV, que son favori entretenait souvent de ses amusements, voulut les connaître par lui-même ; il se fit montrer ses plantations ; il entendit avec intérêt l'histoire, les propriétés de chaque végétal : étonné de trouver que les plaisirs qui instruisent valent au moins les plaisirs qui ne font que fatiguer, il voulut aussi avoir un jardin botanique, et désira connaître l'homme qui avait si bien arrangé celui du duc. Celui-ci, saisissant avec empressement l'occasion de servir son ami, court le chercher, et sans l'avoir prévenu, le conduit devant le monarque. Le jeune homme, surpris, s'intimide, pâlit, se trouve mal. Les rois eux-mêmes ne sont pas insensibles à la petite satisfaction de paraître imposants. Dès ce moment, Louis XV donna à Lemonnier des marques d'une affection qui se changea en véritable faveur, lorsqu'il put mieux le connaître.

Lemonnier avait en effet le genre de mérite propre à frapper les grands ; il savait rendre des idées nettes par des expressions élégantes : aussi le roi, se l'étant attaché comme botaniste, goûta-t-il toujours plus son entretien ; et lorsque les plaisirs et les affaires l'avaient également lassé, il venait souvent, dans son jardin de Trianon, passer auprès de lui des instants que les courtisans enviaient, mais que Lemonnier n'employa jamais que pour l'avantage de la science aimable qui les lui procurait.

Nous avons vu, dans ce siècle, des souverains, des gens du monde, des gens de lettres, chercher dans l'étude des plantes quelque relâche à cette représentation⁴ qui les fatigue tous,

⁴) Les hommes revêtus de grandes dignités sont appelés à paraître en public avec un extérieur qui *représente* leur rang et rappelle leurs fonctions. La représentation consiste dans un air, un costume, des manières qui distinguent l'homme public de l'homme privé. « Il serait aussi pénible de toujours représenter que de toujours méditer. Représenter n'est pas être. » *Buffon*. — « Ce grand seigneur est un des hommes du royaume qui représentent le mieux. » *Montesquieu*. (V. *Chrestomathie*, Tome I, p. 320.)

chacun à sa manière ; un homme de génie¹ a voulu reposer sur elle l'imagination qui l'avait rendu si malheureux, oublier avec elle les injustices et les travers de la société. On se demande pourquoi d'autres parties de l'histoire naturelle, les animaux, par exemple, qui présentent un spectacle plus piquant et plus varié, qui conduisent à des idées plus profondes, n'ont point attiré l'attention de ces divers amateurs. La raison en est fort simple. L'étude des animaux a des difficultés qu'un grand zèle peut seul faire surmonter ; il faut les livrer aux tourments pour apprécier leurs facultés physiques ; leurs ressorts sont intérieurs ; et ce n'est que le scalpel à la main, ce n'est qu'en vivant parmi les cadavres qu'on peut les reconnaître. D'ailleurs nous retrouvons parmi eux le même spectacle que dans le monde : quoi qu'en aient dit nos moralistes, ils ne sont guère moins malheureux que nous ; l'arrogance des forts, la bassesse des faibles, la vile rapacité, de courts plaisirs achetés par de grands efforts, la mort amenée par de longues douleurs, voilà ce qui règne chez les animaux comme parmi les hommes.

Dans les plantes, l'existence n'est point entourée par la peine ; aucune image triste ne ternit à nos yeux leur éclat ; rien ne nous y rappelle nos passions, nos chagrins, nos malheurs ; l'amour y et sans jalousie, la beauté sans vanité, la force sans tyrannie, la mort sans angoisse : rien n'y ressemble à l'espèce humaine.

Aussi a-t-on remarqué que ceux qui se sont livrés à la botanique ont été assez généralement des hommes religieux : c'est qu'ils ne voyaient dans les objets de leurs études que l'ordre, la symétrie, la convenance, et qu'ils n'avaient pas d'occasion d'être frappés de ces distributions bizarres de biens et de maux qui semblent si souvent accuser la Providence².

Lemonnier fut aussi fort religieux, fort pieux³ même⁴ ; mais d'une religion, d'une piété toutes bienfaisantes, comme cette Providence dont les œuvres lui avaient inspiré ces sentiments. Également éloigné de l'orgueilleuse humilité de tant de dévots, et du

¹ J. J. Rousseau. — ² Aux yeux de l'homme du monde : mais pour le chrétien, ces apparentes contradictions ne sont plus un sujet de scandale. Il adore la Providence dans ce qu'il comprend et dans ce qu'il ne comprend pas ; il sait qu'il n'y a au monde qu'un vrai mal, qui ne vient pas de Dieu. — ³ Religieux ne marque qu'un simple respect pour la Divinité ; pieux indique du zèle, de l'amour ; dévot désigne la même disposition qui se produit à l'extérieur par des actes, par un culte régulier. Dévot (substantif) se prend souvent, comme on va le voir, pour dévot de métier, faux dévot.

froid égoïsme de tant de philosophes, il fit ce que⁴ dévots et philosophes auraient eu souvent peine à faire; il produisit à la cour et il favorisa même les hommes dont il pouvait craindre la rivalité.

Ce fut lui qui présenta à Louis XV, pour avoir soin du jardin de Trianon, pendant son absence, le célèbre Bernard de Jussieu⁵,² auquel il fournit par-là l'occasion de développer cette méthode qui, portée depuis à la perfection par son illustre neveu³, a remplacé la France au rang que la Suède lui avait enlevé en botanique.

Lemonnier ne profita du goût de Louis XV, et ensuite de son propre crédit, soit à la cour, soit à l'Académie, que pour faire envoyer, dans toutes les parties du monde, des voyageurs éclairés, chargés d'en rapporter les plantes.

Simon et Michaud allèrent en Perse, Antoine Richard parcourut les îles et les côtes de la Méditerranée; Piraut se rendit sur les bords de l'Euphrate; Aublet, et ensuite Richard fils, à Cayenne; Poivre aux Indes et à la Chine, d'où les missionnaires faisaient d'ailleurs de fréquents envois; Desfontaines visita l'Atlas; La Billardièrre le Liban.

Lemonnier lui-même recherchait dans ses courses les végétaux de l'intérieur de la France. Dès 1743 il avait fait l'herborisation de la forêt de Fontainebleau avec Linnæus, Antoine et Bernard de Jussieu; et ce serait déjà pour tout autre un assez grand honneur que d'avoir été, même pour quelques jours seulement, le compagnon de trois pareils hommes. En 1753, il visita l'Auvergne, et fit imprimer le catalogue des plantes qu'il y avait trouvées. En 1773, il fit quelques herborisations avec J. J. Rousseau.

Ceux de ces voyages qui eurent lieu sous Louis XV enrichirent d'abord le jardin de Trianon; mais lorsque, après sa mort, ce jardin fut abandonné, celui de Paris en reçut les premiers produits. Au reste, ni le prince, ni son botaniste n'avaient voulu s'en réserver la jouissance exclusive: des échanges, des distributions gratuites aux botanistes célèbres, les répandirent dans toute l'Europe. Souvent Linnæus reçut des graines recueillies de la main même de Louis XV, et il en témoigna sa gratitude en donnant le nom du roi, celui du duc d'Ayen et celui de Lemonnier, à autant⁴ de genres de plantes.

⁴) Article supprimé; forme plus vive. «C'était la seule couronne au monde qui fût alors élective; citoyens et étrangers y peuvent prétendre.» *Voltaire*. «Citoyens, étrangers, ennemis... le plaignent et le révèrent.» *Fléchier*. V. aussi T. III, p. 330. — ²) Né en 1699, mort en 1776. — ³) Antoine-Laurent de Jussieu, né en 1748, auteur du *Genera Plantarum*.

Avec tant de secours, Lemonnier aurait pu se placer aisément au rang de nos plus célèbres botanistes ; mais , comme son ami Bernard de Jussieu , il n'écrivit point. Lorsqu'on l'en¹ pressait, il avait coutume de répondre que le temps employé à instruire les autres est² perdu pour s'instruire soi-même : il avait cependant une autre raison qu'il ne dissimulait point à ses amis ; c'étaient les critiques injustes que ses premiers mémoires avaient essuyées³. Timide comme il le fut toujours , il s'effrayait de la moindre contradiction, et son silence n'a pu être balancé en faveur de sa réputation⁴ par tous les autres services qu'il a rendus à la botanique et à l'agriculture, tant les hommes sont injustes dans la distribution de la gloire.

En effet, la première place dans leur mémoire est accordée à ceux qui ont détruit des hommes, la seconde à ceux qui les ont amusés ; à peine en reste-t-il une pour ceux qui les ont servis.

Et pour ne point sortir de l'objet favori des soins de Lemonnier, tandis que, dans ce même pays où nos ancêtres se nourrissaient de glands et de châtaignes, les tables même des gens de fortune médiocre se couvrent aujourd'hui de fruits succulents, de vins délicieux ; que leurs jardins se remplissent de fleurs éclatantes ou suaves, d'arbustes piquants par leur variété, rarement ceux qui jouissent de ces dons savent-ils les noms de ceux qui les leur ont procurés. Cependant la cerise⁴, la pêche⁵, l'abricot⁶, la vigne nous ont été apportés des pays lointains par des agriculteurs ou par des hommes d'état. Ce n'est, en tous genres, qu'en forçant la nature que l'on a embelli la société. Les productions qui enrichissent nos colonies n'en sont point originaires : l'indigo y fut apporté des Indes ; le sucre de Sicile, où il était aussi venu des Indes ; le café, venu d'Arabie au Jardin des plantes, et porté à la Martinique, a fait la fortune de milliers de propriétaires et de négociants, qui ignorent que c'est à Antoine de Jussieu qu'ils le doivent ; et si Poivre⁷ et Sonnerat⁸ n'avaient laissé des témoignages écrits de leurs travaux, Cayenne et l'Île-de-France oublieraient bientôt qu'ils hasardèrent leur vie pour donner à ces îles le girofle⁹ et la muscade.

Lemonnier et quelques-uns de ses amis ont puissamment contribué à faire naître et à encourager en France ce goût pour naturaliser les végétaux utiles. Lemonnier surtout se livra sans

¹) Et non *était*. — ²) Tournure ingénieuse.

interruption à cet objet pendant plus de cinquante années. Les jardins de St.-Germain, de Trianon, de Bellevue furent remplis par lui des arbres étrangers les plus rares. Un terrain qu'il avait acquis de Madame de Marsan son amie, devint une espèce de dépôt, où des graines ou des plants arrivaient de toutes les parties du monde, et d'où il en distribuait les rejetons à tous les amateurs. Il fit plus, il tenta d'en enrichir nos forêts. Des cèdres du Liban furent plantés dans le Roussillon, des pins de Weymouth dans différents endroits de la forêt de Fontainebleau; plusieurs lieux incultes des environs de Rouen furent convertis en superbes forêts de pins maritimes et de sapins du Nord; de pareilles forêts créées aux environs du Mans et en divers endroits des côtes. Avec le temps, notre marine aurait profité de ces travaux, si l'incurie des administrateurs ne les avait laissés¹ détruire depuis quelques années. Il proposa aussi plusieurs fois au ministère de faire planter en France le pin de Riga, si nécessaire pour la mâture,³ que nous allons chercher à grands frais, et dont nous manquons toujours en temps de guerre; mais des gens intéressés à faire venir cet arbre de loin entravèrent constamment ses projets. Lemonnier réussit mieux pour les fleurs et les arbres d'ornement. On lui doit la belle-de-nuit à longues fleurs, le faux acacia à fleurs couleur de rose, l'amandier à feuilles satinées; il a multiplié prodigieusement les kalmias, le rhododendrons et les autres beaux arbustes de l'Amérique septentrionale. C'est lui qui a introduit l'usage du terreau de bruyère, si utile pour la culture des plantes du Cap⁴ et de l'Amérique.

Mais c'est assez le considérer comme agriculteur et comme botaniste; voyons-le un moment sur un autre théâtre.

La faveur de Louis XV, et la confiance qu'il avait obtenue chez les grands comme médecin, devaient l'engager à tourner ses vues du côté de la cour; il y fut tout-à-fait déterminé par une dame à qui son art avait sauvé la vie, la comtesse de Marsan. Elle se lia avec lui d'une amitié assez rare alors entre personnes d'un rang si différent, le logea chez elle, lui fournit toutes facilités pour allier son amour pour la botanique avec l'assiduité nécessaire à la cour; enfin elle le fit placer auprès des enfants de France⁵, dont elle était gouvernante.

¹) Les est gouverné par les deux mots ensemble, *laissé détruire*, qui n'en font qu'un ou plutôt par le seul mot *détruire*. Dans un cas comme dans l'autre il ne peut y avoir accord. — ²) Les enfants du roi ou du dauphin.

Malgré tous ces moyens d'avancement, malgré les services qu'il avait rendus comme médecin en chef de l'armée de Hanovre pendant la guerre de 1756, la modestie de Lemonnier se contenta longtemps de la place de premier médecin ordinaire, qu'il avait achetée, à son retour d'Allemagne, de l'économiste Quesnay.¹ A la mort de Senac, Louis XV eut le dessein de lui donner celle de premier médecin; mais Madame du Barry la demandait impérieusement pour Borden, et le faible roi ne put échapper aux persécutions de sa favorite qu'en supprimant le titre de premier médecin, dont il donna les fonctions et les honneurs à Lemonnier.

Cependant Louis XVI, étant monté sur le trône, conserva auprès de sa personne Lieutaud qui avait été son médecin pendant qu'il était dauphin; Lassone succéda à Lieutaud, par la protection de la reine, et ce ne fut qu'en 1788 que Lemonnier parvint à la première place, qui lui avait été destinée près de vingt ans auparavant.

Sa pratique de la médecine tenait² plus de la prudence que de la hardiesse; il prenait rarement un parti décisif, et cherchait à observer la nature plutôt qu'à la maltriser; il ordonnait peu de remèdes: mais ce qui valait mieux que des remèdes, c'était l'intérêt qu'il prenait à ses malades, l'attention qu'il portait à les consoler, et surtout l'art qu'il avait de pénétrer les causes morales de leurs souffrances; art d'autant plus précieux dans le pays qu'il habitait, que la plupart des maux des gens de cour ont leur source dans les affections de l'âme.

Sa conduite privée fut plus remarquable encore que sa manière d'exercer son art: non-seulement il partagea avec plusieurs de ses devanciers le mérite, qui n'est peut-être pas bien grand pour un savant et pour un philosophe, de demeurer parfaitement étranger aux intrigues qui l'environnaient; il eut de plus le mérite, si rare dans les cours et ailleurs, de montrer du courage et de la constance dans l'amitié. Lorsque le cardinal, neveu de sa protectrice, fut arrêté, il ne cessa jamais de le voir dans sa prison et de braver la haine des personnages tout puissants qui le persécutaient.

Mais ce qui le distinguait le plus, ce fut son noble désintéressement et son extrême charité; car il faut bien employer ce mot, qui n'a point de synonyme. Dès l'instant où il habita la cour, il n'accepta aucun honoraire pour les soins qu'il donnait aux

¹) *Participer de, porter le caractère de...* «Mais votre fermeté tient un peu du barbare.» *Corneille.*

particuliers, et cependant il ne refusa jamais ses soins à personne : chaque fois que sa voiture paraissait, elle était entourée de pauvres qui venaient lui demander des conseils ; il les suivait souvent jusque dans les asiles de la misère, et y répandait ses bienfaits, ses consolations, plus encore que les secours de la médecine. Ce n'était qu'après avoir parcouru ainsi tous les lieux où il pouvait trouver du bien à faire, qu'il se retirait dans son jardin, où il passait le reste du jour avec ses plantes et ses livres chéris, ou dans les pratiques d'une dévotion d'autant plus sincère qu'elle était plus cachée.

Cette conduite le faisait estimer de toutes les classes, et adorer des indigents ; l'air de bonté affectueuse qui se mêlait sur sa physionomie avec la candeur et la dignité modeste, inspirait le respect à ceux qui ne le connaissaient point.

Ce fut à cet extérieur imposant qu'il dut la vie dans la journée du 10 août 1792. Il se trouvait au château, et ne s'y borna point à remplir les fonctions de sa place : malgré son âge et son état, il crut de son devoir de concourir à la défense de ceux qu'il servait, et ce ne fut que lorsque la famille royale se fut rendue à l'Assemblée nationale qu'il se retira dans une pièce qui lui était accordée dans le pavillon de Flore. Il ne tarda pas à entendre les cris de la fureur et ceux du désespoir. Sa porte est bientôt forcée ; la multitude se précipite dans sa chambre, l'entoure, le menace : il se croit déjà leur victime ; il se prépare à la mort lorsqu'un inconnu sans armes l'apostrophe d'une voix dure, et, le prenant par le bras, lui ordonne de le suivre. *Mais le combat dure encore !* s'écrie-t-il. *Ce n'est pas le moment de craindre les balles*, est tout ce qu'on lui répond, et il est entraîné avec rapidité au travers des tas de morts, de mourants, et du feu des deux partis. A son grand étonnement, son conducteur et lui n'éprouvent aucun obstacle dans leur marche, et ils parviennent sains et saufs de l'autre côté de la rivière. Là, cet homme, après avoir réfléchi un instant, dit : « La bataille est gagnée, je n'y suis plus nécessaire, je vais vous accompagner jusqu'à votre demeure. » ; et il l'accompagna en effet jusqu'au Luxembourg, où Lemonnier avait son logement. Pendant le chemin, il lui apprit qu'il était un ancien militaire, engagé par ses opinions politiques à diriger une partie de l'attaque, et qui, frappé de son air vénérable, avait conçu pour lui un intérêt subit et s'était déterminé à lui sauver la vie.

L'attachement de Lemonnier pour son maître tenait à la personne et non à la puissance. Il le prouva en continuant de le voir et de le secourir dans sa prison ; et le dévouement constant que montrèrent à cet infortuné monarque un simple médecin et un ministre longtemps négligé¹⁾, durent sans doute le toucher beaucoup plus que ne le surprit ou ne l'affligea l'abandon de tous ces hommes, si empressés autour de lui dans les jours de sa grandeur.

Lemonnier montra un autre genre de courage dans la manière dont il soutint les pertes et les malheurs qu'il eut bientôt à essuyer.

Je ne parle pas de celle de sa fortune : il était trop sage pour attacher quelque mérite même à ne pas se plaindre de cette perte-là. Cependant quoique sa place de premier médecin lui procurât un très-grand revenu, sa bienfaisance et ses dépenses pour la botanique ne lui avaient pas permis de faire des économies. Il aurait bien trouvé quelque ressource dans la vente de son jardin et de sa bibliothèque : mais comment renoncer à ce qui lui était plus cher que la vie ? Pour éviter ce douloureux sacrifice, il redemanda le nécessaire à la science qui l'avait autrefois conduit à l'opulence ; on vit ce vénérable vieillard établir une petite boutique d'herboriste, et recevoir galement un modique salaire des mêmes hommes auxquels il avait si souvent prodigué son or avec ses conseils : on ne savait ce qui les touchait le plus, du souvenir de ses bienfaits d'autrefois, ou du besoin où il était²⁾ aujourd'hui de leur reconnaissance.

Mais qu'était la fortune auprès des autres coups qui frappaient Lemonnier, lorsqu'il voyait ses protecteurs, ses amis les plus chers, tomber successivement sous la hache des bourreaux ; lorsque ces beaux jardins qu'il avait plantés, dévastés par des barbares, ne lui présentaient plus que des idées lugubres ; lorsqu'il ne pouvait même parcourir le sien sans croire y rencontrer les ombres sanglantes des hommes illustres ou vertueux qu'il y avait autrefois reçus ?

Ne dissimulons pas cependant une circonstance qui, si elle diminue quelque chose du mérite de sa résignation, fait le plus bel éloge de son cœur, et est honorable pour l'humanité : il ne fut abandonné par aucun des amis que la mort ne lui enleva pas.

¹⁾ M. de Malesherbes. — ²⁾ Plus régulièrement : *qu'il avait*.

Jusqu'à ses derniers jours il fut entouré d'un cercle aimable, qu'attirait sa conversation toujours douce et gaie, toujours nourrie d'une quantité d'anecdotes piquantes et placées à propos. Deux de ses nièces faisaient tour à tour le charme de cette société, et dissipaient les moindres nuages qui auraient pu altérer la tranquillité du bon vieillard. Aussi répétait-il souvent : *Mes dernières années ont été les plus heureuses.*

Comment peindre surtout le dévouement de la plus jeune, la seule restée libre ? Dans toute la fraîcheur de la jeunesse, dans tout l'éclat de la beauté, elle veut être son épouse. L'épouse d'un octogénaire devenu pauvre ! C'est qu'une épouse seule pouvait avec décence prendre les soins dont son cœur lui annonçait la prochaine nécessité. Dès lors elle ne le quitte plus ; pendant dix mois d'une maladie douloureuse, elle n'a qu'un lit avec lui, elle le veille la nuit, et le distrait le jour ; les aliments, les remèdes, elle lui prépare tout, elle lui donne tout de ses mains ; elle semble tenir sa vie suspendue par ce courage héroïque, par ce dévouement ignoré de tous les jours, de tous les instants, si supérieur à celui de l'homme qui affronte un moment la mort, parce qu'il n'a que le choix de la gloire ou de l'infamie.

Enfin arrive l'instant que sa piété n'a pu éloigner davantage ; elle tombe de douleur ; une partie de ses membres perdent le mouvement : à peine les secours de l'art peuvent-ils le rappeler après plusieurs mois ; à peine les secours de la religion peuvent-ils rendre le calme à ce cœur si aimant et si abattu.

Je sens que je blesse la modestie de celle dont je parle : mais n'est-ce pas le plus beau trait de l'éloge de son époux, et aurait-elle voulu qu'on ignorât jusqu'à quel point il sut inspirer l'enthousiasme à ceux qui purent connaître son âme ?

M. Lemonnier est mort le 2 septembre 1799, âgé de 82 ans.

III.

HISTOIRE.

CHARLES XII ET ALEXANDRE.

JUGÉS PAR MONTESQUIEU.

CHARLES XII.

Ce prince, qui ne fit usage que de ses seules forces, déterminâ sa chute en formant des desseins qui ne pouvaient être exécutés que par une longue guerre ; ce que son royaume ne pouvait soutenir.

Ce n'était pas un État qui fût dans la décadence qu'il entreprit de renverser, mais un empire naissant. Les Moscovites se servirent de la guerre qu'il leur faisait comme d'une école. A chaque défaite ils s'approchaient de la victoire, et, perdant au dehors, ils apprenaient à se défendre au-dedans.

Charles se croyait le maître du monde dans les déserts de la Pologne, où il errait, et dans lesquels la Suède était comme répandue, pendant que son principal ennemi se fortifiait contre lui, le serrait, s'établissait sur la mer Baltique, détruisait ou prenait la Livonie.

La Suède ressemblait à un fleuve dont on coupait les eaux dans sa source, pendant qu'on le détournait dans son cours.

Ce ne fut point Pultava qui perdit Charles : s'il n'avait pas été détruit dans ce lieu, il l'aurait été dans un autre. Les accidents de la fortune se réparent aisément ; on ne peut pas parer à des événements qui naissent continuellement de la nature des choses.

Mais la nature ni la fortune ne furent jamais si fort contre lui que lui-même.

Il ne se réglait point sur la disposition actuelle des choses, mais sur un certain modèle qu'il avait pris ; encore le suivait-il très-mal. Il n'était point Alexandre, mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre.

Le projet d'Alexandre ne réussit que parce qu'il était sensé. Les mauvais succès des Perses, dans les invasions qu'ils firent en Grèce, les conquêtes d'Agésilas et la retraite des Dix mille, avaient fait connaître au juste la supériorité des Grecs dans leur manière de combattre et dans le genre de leurs armes ; et l'on savait bien que les Perses étaient trop grands pour se corriger.

Ils ne pouvaient plus affaiblir la Grèce par des divisions ; elle était alors réunie sous un chef qui ne pouvait avoir de meilleur moyen pour lui cacher sa servitude que de l'éblouir par la destruction de ses ennemis éternels et par l'espérance de la conquête de l'Asie.

Un empire cultivé par la nation du monde la plus industrielle, et qui travaillait les terres par principe de religion, fertile et abondant en toutes choses, donnait à un ennemi toutes sortes de facilités pour y subsister.

On pouvait juger par l'orgueil de ses rois toujours vainement mortifiés par leurs défaites, qu'ils précipiteraient leur chute en donnant toujours des batailles, et que la flatterie ne permettrait jamais qu'ils pussent douter de leur grandeur.

Et non-seulement le projet était sage, mais il fut sagement exécuté. Alexandre, dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, avait, si j'ose me servir de ce terme, une saillie de raison qui le conduisait, et que ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire, et qui avaient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober. Parlons-en tout à notre aise.

A L E X A N D R E.

Il ne partit qu'après avoir assuré la Macédoine contre les peuples barbares qui en étaient voisins, et achevé d'accabler les Grecs ; il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise : il rendit impuissante la jalousie des Lacédémoniens ; il attaqua les provinces maritimes ; il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer pour n'être point séparé de sa flotte ; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il ne manqua point de subsistances ; et s'il est vrai que la victoire lui donnait tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire.

Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de choses

au hasard. Quand la fortune le mit au-dessus des événements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsque, avant son départ, il marche contre les Triballiens et les Illyriens, vous voyez une guerre comme celle que César fit depuis dans les Gaules. Lorsqu'il est de retour dans la Grèce, c'est comme malgré lui qu'il prend et détruit Thèbes. Campé auprès de leur ville, il attend que les Thébains veuillent faire la paix ; ils précipitent eux-mêmes leur ruine. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. Son industrie fut de séparer les Perses des côtes de la mer, et de les réduire à abandonner eux-mêmes leur marine, dans laquelle ils étaient supérieurs. Tyr était par principe attachée aux Perses, qui ne pouvaient se passer de son commerce et de sa marine ; Alexandre la détruisit. Il prit l'Égypte, que Darius avait laissée dégarnie de troupes pendant qu'il assemblait des armées innombrables dans un autre univers.

Le passage du Granique fit qu'Alexandre se rendit maître des colonies grecques ; la bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Égypte ; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre.

Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Darius, et ne s'occupe qu'à affermir et à régler ses conquêtes : après la bataille d'Arbelles, il le suit de si près qu'il ne lui laisse aucune retraite dans son empire. Darius n'entre dans ses villes et dans ses provinces que pour en sortir : les marches d'Alexandre sont si rapides que vous croyez voir l'empire de l'univers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire.

C'est ainsi qu'il fit ses conquêtes : voyons comment il les conserva. Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres et les Perses comme esclaves : il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu : il abandonna après la conquête tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire : il prit les mœurs des Perses, pour ne pas désoler les Perses en leur faisant prendre les mœurs des Grecs ; c'est ce qui fit qu'il marqua tant de respect pour la femme et pour la mère de Darius et qu'il montra tant de continence. Qu'est-ce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis ? Qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes ? C'est un trait de cette vie dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant puisse se vanter.

Rien n'affermait plus une conquête que l'union qui se fait des deux peuples par les mariages. Alexandre prit des femmes de la nation qu'il avait vaincue : il voulut que ceux de sa cour en prissent aussi ; le reste des Macédoniens suivit cet exemple. Les Francs et les Bourguignons permirent ces mariages : les Visigoths les défendirent en Espagne, et ensuite ils les permirent : les Lombards ne les permirent pas seulement, mais même les favorisèrent. Quand les Romains voulurent affaiblir la Macédoine, ils y établirent qu'il ne pourrait se faire d'union par mariages entre les peuples des provinces.

Alexandre, qui cherchait à unir les deux peuples, songea à faire dans la Perse un grand nombre de colonies grecques : il bâtit une infinité de villes, et il cimentait si bien toutes les parties de ce nouvel empire, qu'après sa mort, dans le trouble et la confusion des plus affreuses guerres civiles, après que les Grecs se furent pour ainsi dire anéantis eux-mêmes, aucune province de Perse ne se révolta. Pour ne point épuiser la Grèce et la Macédoine, il envoya à Alexandrie une colonie de Juifs : il ne lui importait quelles mœurs eussent ses peuples, pourvu qu'ils lui fussent fidèles.

Il ne laissa pas seulement aux peuples vaincus leurs mœurs ; il leur laissa encore leurs lois civiles, et souvent même les rois et les gouverneurs qu'il avait trouvés. Il mettait les Macédoniens à la tête des troupes, et les gens du pays à la tête du gouvernement ; aimant mieux courir risque de quelque infidélité particulière (ce qui lui arriva quelquefois) que d'une révolte générale. Il respecta les traditions anciennes et tous les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples. Les rois de Perse avaient détruit les temples des Grecs, des Babyloniens et des Égyptiens ; il les rétablit. Peu de nations se soumirent à lui, sur les autels desquelles il ne fit des sacrifices : il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation, et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquièrent tout pour tout détruire : il voulut tout conquérir pour tout conserver ; et, quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers moyens dans la grandeur de son génie ; les seconds dans sa frugalité et son économie particulière ; les troisièmes dans son immense prodigalité pour les grandes choses. Sa main se fermait

pour les dépenses privées; elle s'ouvrait pour les dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison? c'était un Macédonien; fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée? il était Alexandre.

Il fit deux mauvaises actions : il brûla Persépolis, et tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repentir, de sorte qu'on oublia ses actions criminelles pour se souvenir de son respect pour la vertu; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs que comme des choses qui lui fussent propres; de sorte que la postérité trouva la beauté de son âme presque à côté de ses emportements et de ses faiblesses; de sorte qu'il fallut le plaindre, et qu'il n'était plus possible de le haïr.

Je vais le comparer avec César : quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains pour une chose de pure ostentation; quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit une chose qui entraînait dans le plan de sa conquête.

HISTOIRE DE GALESWINTHE.

Le mariage de Sighebert, ses pompes, et surtout l'éclat que lui prêtait le rang de la nouvelle épouse, firent, selon les chroniques du temps, une vive impression sur l'esprit du roi Hilpérik. Il lui sembla qu'il menait une vie moins noble, moins royale que celle de son jeune frère. Il résolut de prendre, comme lui, une épouse de haute naissance; et, pour l'imiter en tout point, il fit partir une ambassade chargée d'aller demander au roi des Goths la main de Galeswinthe, sa fille aînée. Mais cette demande rencontra des obstacles qui ne s'étaient pas présentés pour les envoyés de Sighebert. Le bruit des débauches du roi de Neustrie avait pénétré jusqu'en Espagne; les Goths, plus civilisés que les Francs, et surtout plus soumis à la discipline de l'Évangile, disaient hautement que le roi Hilpérik menait la vie d'un païen. De son côté, la fille aînée d'Athanaghild, naturellement timide et d'un caractère doux et triste, tremblait à l'idée d'aller si loin, et d'appartenir à un pareil homme. Sa mère Goïswinthe, qui l'aimait tendrement, partageait sa répugnance,

ses craintes, et ses pressentiments de malheur; le roi était indécis et différait de jour en jour sa réponse définitive. Enfin, pressé par les ambassadeurs, il refusa de rien conclure avec eux, si leur roi ne s'engageait par serment à congédier toutes ses femmes, et à vivre selon la loi de Dieu avec sa nouvelle épouse. Des courriers partirent pour la Gaule, et revinrent apportant de la part du roi Hilpérík une promesse formelle d'abandonner tout ce qu'il avait de reines et de concubines, pourvu qu'il obtînt une femme digne de lui et fille d'un roi.

A travers tous les incidents de cette longue négociation, Galeswinthe n'avait cessé d'éprouver une grande répugnance pour l'homme auquel on la destinait, et de vagues inquiétudes sur l'avenir. Les promesses faites au nom du roi Hilpérík par les ambassadeurs francs, n'avaient pu la rassurer. Dès qu'elle apprit que son sort venait d'être fixé d'une manière irrévocable, saisie d'un mouvement de terreur, elle courut vers sa mère, et jetant ses bras autour d'elle, comme un enfant qui cherche du secours, elle la tint embrassée plus d'une heure en pleurant, et sans dire un mot. Les ambassadeurs francs se présentèrent pour saluer la fiancée de leur roi, et prendre ses ordres pour le départ; mais, à la vue de ces deux femmes sanglotant sur le sein l'une de l'autre et se serrant si étroitement qu'elles paraissaient liées ensemble, tout rudes qu'ils étaient, ils furent émus et n'osèrent parler de voyage. Ils laissèrent passer deux jours, et le troisième, ils vinrent de nouveau se présenter devant la reine, en lui annonçant cette fois qu'ils avaient hâte de partir, lui parlant de l'impatience de leur roi, et de la longueur du chemin. La reine pleura, et demanda pour sa fille encore un jour de délai. Mais le lendemain, quand on vint lui dire que tout était prêt pour le départ: « Un seul jour encore et je ne demanderai plus rien; savez-vous que « là où vous emmenez ma fille il n'y aura plus de mère pour elle? » Mais tous les retards possibles étaient épuisés; Athanaghild interposa son autorité de roi et de père; et, malgré les larmes de la reine, Galeswinthe fut remise entre les mains de ceux qui avaient mission de la conduire auprès de son futur époux.

Une longue file de cavaliers, de voitures et de chariots de bagage, traversa les rues de Tolède, et se dirigea vers la porte du nord. Le roi suivit à cheval le cortège de sa fille jusqu'à un pont jeté sur le Tage, à quelque distance de la ville; mais la reine ne put se résoudre à retourner si vite, et voulut aller

au-delà. Quittant son propre char elle s'assit auprès de Galeswinthe, et, d'étape en étape, de journée en journée, elle se laissa entraîner à plus de cent milles de distance. Chaque jour elle disait : c'est jusque-là que je veux aller, et, parvenue à ce terme, elle passait outre. A l'approche des montagnes, les chemins devinrent difficiles ; elle ne s'en aperçut pas et voulut encore aller plus loin. Mais comme les gens qui la suivaient, grossissant beaucoup le cortège, augmentaient les embarras et les dangers du voyage, les seigneurs goths résolurent de ne pas permettre que leur reine fit un mille de plus. Il fallut se résigner à une séparation inévitable, et de nouvelles scènes de tendresse, mais plus calmes, eurent lieu entre la mère et la fille. La reine exprima, en paroles douces, sa tristesse et ses craintes maternelles. « Sois heureuse, dit-elle ; mais j'ai peur pour toi ; prends garde, ma fille, prends bien garde . . . » A ces mots, qui s'accordaient trop bien avec ses propres pressentiments, Galeswinthe pleura et répondit : « Dieu le veut, il faut que je me soumette ; » et la triste séparation s'accomplit.

Un partage se fit dans ce nombreux cortège ; cavaliers et chariots se divisèrent, les uns continuant à marcher en avant, les autres retournant vers Tolède. Avant de monter sur le char qui devait la ramener en arrière, la reine des Goths s'arrêta sur le bord de la route, et fixant ses yeux vers le chariot de sa fille, elle ne cessa de le regarder, debout et immobile, jusqu'à ce qu'il disparût dans l'éloignement et dans les détours du chemin. Galeswinthe, triste mais résignée, continua sa route vers le nord.

Cependant Hilpérik, fidèle à sa promesse, avait répudié ses femmes et congédié ses maîtresses. Frédégonde elle-même, la plus belle de toutes, la favorite entre celles qu'il avait décorées du nom de reines, ne put échapper à cette proscription générale ; elle s'y soumit avec une résignation apparente, avec une bonne grâce qui aurait trompé un homme plus fin que le roi Hilpérik. Il semblait qu'elle reconnût sincèrement que ce divorce était nécessaire, que le mariage d'une femme comme elle avec un roi ne pouvait être sérieux, et que son devoir était de céder la place à une reine vraiment digne de ce titre. Seulement elle demanda, comme dernière faveur, de ne pas être éloignée du palais, et de rentrer, comme autrefois, parmi les femmes qu'employait le service royal. Sous ce masque d'humilité, il y avait une profondeur d'astuce et d'ambition féminine contre laquelle le roi de Neustrie

ne se tint nullement en garde. Ce fut donc sans arrière-pensée, non par faiblesse de cœur, mais par simple défaut de jugement qu'il permit à son ancienne favorite de rester près de lui dans la maison que devait habiter sa nouvelle épouse.

Galeswinthe se fit remarquer, durant les fêtes de son mariage, par la bonté gracieuse qu'elle témoignait aux convives; elle les accueillait comme si elle les eût déjà connus: aux uns elle offrait des présents, aux autres elle adressait des paroles douces et bienveillantes; tous l'assuraient de leur dévouement, et lui souhaitaient une longue et heureuse vie.

Les premiers mois de mariage furent, sinon heureux, du moins paisibles pour la nouvelle reine; douce et patiente, elle supportait avec résignation tout ce qu'il y avait de brusquerie sauvage dans le caractère de son mari. D'ailleurs, Hilpérik eut quelque temps pour elle une véritable affection; il l'aima d'abord par vanité, joyeux d'avoir en elle une épouse aussi noble que celle de son frère; puis, lorsqu'il fut un peu blasé sur ce contentement d'amour-propre, il l'aima par avarice, à cause des grandes sommes d'argent et du grand nombre d'objets précieux qu'elle avait apportés. Mais après s'être complu quelque temps dans le calcul de toutes ces richesses, il cessa d'y trouver du plaisir, et dès lors aucun attrait ne l'attacha plus à Galeswinthe. Ce qu'il y avait en elle de beauté morale, son peu d'orgueil, la charité envers les pauvres, n'était pas de nature à le charmer; car il n'avait de sens et d'âme que pour la beauté corporelle. Ainsi le moment arriva bientôt où, en dépit de ses propres résolutions, Hilpérik ne ressentit auprès de sa femme que de la froideur et de l'ennui.

Ce moment, épié par Frédégonde, fut mis à profit avec son adresse ordinaire. Il lui suffit de se montrer comme par hasard sur le passage du roi. Frédégonde fut reprise et fit éclat de son nouveau triomphe; elle affecta même envers l'épouse dédaignée des airs hautains et méprisants. Doublement blessée comme femme et comme reine, Galeswinthe pleura d'abord en silence; puis elle osa se plaindre, et dire au roi qu'il n'y avait plus dans sa maison aucun honneur pour elle, mais des injures et des affronts qu'elle ne pouvait supporter. Elle demanda comme une grâce d'être répudiée, et offrit d'abandonner tout ce qu'elle avait apporté avec elle, pourvu seulement qu'il lui fût permis de retourner dans son pays.

L'abandon volontaire d'un riche trésor, le désintéressement par fierté d'âme, étaient des choses incompréhensibles pour le roi Hilpérik ; et, n'en ayant pas la moindre idée, il ne pouvait y croire. Aussi malgré leur sincérité, les paroles de la triste Galeswinthe ne lui inspirèrent d'autre sentiment qu'une défiance sombre et la crainte de perdre, par une rupture ouverte, des richesses qu'il s'estimait heureux d'avoir en sa possession. Maltrisant ses émotions et dissimulant sa pensée avec la ruse du sauvage, il changea tout-à-coup de manières, prit une voix douce et caressante, fit des protestations de repentir et d'amour qui trompèrent la fille d'Athanaghild. Elle ne parlait plus de séparation, et se flattait d'un retour sincère, lorsqu'une nuit, par l'ordre du roi, un serviteur affidé fut introduit dans sa chambre, et l'étrangla pendant qu'elle dormait. En la trouvant morte dans son lit, Hilpérik joua la surprise et l'affliction ; il fit même semblant de verser des larmes, et, quelques jours après, il épousa Frédégonde.

Ainsi périt cette jeune femme, qu'une sorte de révélation intérieure semblait avertir d'avance du sort qui lui était réservé ; figure mélancolique et douce qui traversa la barbarie mérovingienne, comme une apparition d'un autre siècle. Malgré l'affaiblissement du sens moral au milieu de crimes et de malheurs sans nombre, il y eut des âmes profondément émues d'une infortune si peu méritée, et leurs sympathies prirent, selon l'esprit du temps, une couleur superstitieuse. On disait qu'une lampe de cristal, suspendue près du tombeau de Galeswinthe, le jour de ses funérailles, s'était détachée subitement sans que personne y portât la main, et qu'elle était tombée sur le pavé de marbre sans se briser et sans s'éteindre. On assurait, pour compléter le miracle, que les assistants avaient vu le marbre du pavé céder comme une matière molle, et la lampe s'y enfoncer à demi. De semblables récits peuvent nous faire sourire, nous qui les lisons dans de vieux livres, écrits pour des hommes d'un autre âge ; mais, au sixième siècle, quand ces légendes passaient de bouche en bouche, comme l'expression vivante et poétique des sentiments et de la foi populaires, on devenait pensif, et l'on pleurait en les entendant raconter.

M. AUGUSTIN THIERRY,
Récits des temps mérovingiens.

DIÈTE DE VARSOVIE EN 1764.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE DE L'ANARCHIE DE POLOGNE ;

PAR RULHIÈRE.

C. C. DE RULHIÈRE, né en 1735, mort en 1794, attaché de bonne heure à des fonctions diplomatiques, se livra à la recherche des causes secrètes de quelques-uns des grands événements de l'histoire moderne. Son *Histoire (anecdotique) de la révolution de Russie en 1762* (catastrophe dont il fut témoin), ses *Éclaircissements sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes*, et surtout son *Histoire de l'anarchie de Pologne*, ouvrage resté incomplet, lui assignent un rang très-distingué parmi les historiens. On lui a reproché sa partialité pour les vaincus¹ ; mais il serait difficilement égalé dans la patience des recherches et dans l'art de démêler les fils de ces intrigues tortueuses qui ont eu une si grande part aux événements des deux derniers siècles. Il sait, sans artifice de romancier, faire revivre dans leur individualité les hommes qui ont joué un rôle dans le grand drame de l'histoire. Son style, dont la gravité révèle un esprit mûr, sérieusement préoccupé de son sujet, rappelle, à quelques égards, le calme imposant de la narration antique ; toutefois, sans se passionner jamais, il se pénètre du caractère du sujet ; et on le trouvera sans doute rapide et dramatique dans le récit de la diète de Varsovie, pittoresque et imposant dans celui de la bataille de Tchesmé. L'art de narrer et de décrire nous semble porté à un degré remarquable dans ce dernier morceau.²

Pour l'intelligence du premier, quelques explications seront nécessaires. La Pologne, sous le nom de royaume, n'était qu'une confédération de gentils-hommes, sous une royauté élective.³ A la mort de chaque roi, la noblesse

¹) V. la discussion de la classe de littérature et d'histoire ancienne de l'Institut de France, séance du 24 août 1810. Oeuvres de Rulhière. Édition de 1819. T. 1, p. xliij. — ²) « Une diction pure, élégante, harmonieuse, est le moindre mérite de l'ouvrage de Rulhière ; son style animé, pittoresque et flexible, réunit tous les genres de beauté que permet, ou plutôt qu'exige l'histoire ; et, soit qu'il raconte, soit qu'il observe, soit qu'il décrive les événements, soit qu'il peigne les personnages, ou qu'il nous fasse entendre leurs discours, on reconnaît partout le disciple, et souvent l'émule des grands historiens de l'antiquité. » Daunou. — ³) Voir, sur cette singulière constitution, les *Considérations* de J. J. Rousseau sur le gouvernement de la Pologne, et l'*Histoire de Sobieski*, par M. de Salvandy.

s'assemblait pour en élire un nouveau ; et comme il suffisait d'une seule voix pour empêcher ou annuler une élection, c'était à la force à décider ; ensorte que l'anarchie et la guerre civile renaissaient par accès périodiques à chaque élection. Le peuple était compté pour rien ; instrument aveugle des passions de ses maîtres, il ne tient aucune place dans l'histoire du pays ; aussi, quand l'historien de la Pologne parle de *république* et de *liberté*, il ne faut donner à ces mots qu'un sens très-relatif. La Russie, la Prusse et l'Autriche profitèrent des vices de cette constitution pour s'emparer de la Pologne. Ce fut sous l'influence de leurs intrigues et en présence de leurs soldats que s'assembla la diète de 1764, convoquée pour donner un successeur à Auguste III. Poniatowski fut élu, et, sous le titre de roi, ne fut que l'humble vassal de Catherine II. Cet état de choses prépara l'attentat politique, célèbre sous le nom de partage de la Pologne, qui eut lieu en 1772.

Au dernier conseil que tinrent les républicains, avant l'époque fixée pour ouvrir la diète, une jeunesse impétueuse proposa d'attaquer les troupes russes, et de délivrer la capitale. Un chef de Tartares lithuaniens arriva dans cette assemblée, et vint dire au grand-général qu'il avait passé la journée entière, déguisé en paysan, dans le camp des Russes ; qu'il avait observé tous leurs postes, et qu'il s'engageait, ou à périr du dernier supplice, ou à leur faire mettre les armes bas. Mokranouski, la plus sûre espérance des républicains, prit aussitôt la parole. « Il compara l'état « actuel des deux partis, dont l'un, soutenu par plus de quinze « mille hommes aguerris et disciplinés, était maître de la ville et « de tous les postes aux environs, et dont l'autre avait à peine « rassemblé trois mille hommes, parmi lesquels les seuls Tar- « tares lithuaniens avaient quelque usage de la guerre, le reste « étant composé de troupes domestiques, de nouvelles recrues, « d'anciens gardes de châteaux, à qui, depuis leur naissance, la « guerre était inconnue ; il ajouta que le succès même de cette « témérité, en le supposant possible, ne servirait qu'à attirer en « Pologne de nouvelles armées russes et prussiennes, et pouvait « occasionner l'oppression éternelle de la patrie ; que le seul parti « à prendre était de refuser constamment de tenir la diète tant « que les troupes russes seraient en Pologne ; que cette opposition « ferme et constante était un parti plus courageux que la témé- « rité d'un coup de main ; que, si la faction opposée tentait de « tenir une diète illégale, il se chargeait d'y porter lui-même un

«manifeste pour la dissoudre et pour la rompre; enfin que, s'ils s'obstinaient malgré cette opposition, et contre toutes les lois, à tenir une assemblée, il faudrait sortir de Varsovie en s'ouvrant le passage de vive force, rassembler la noblesse dans un camp près de cette ville, et se faire appuyer par les armées polonaises; attendre les secours promis par le kan des Tartares, et ceux que les réclamations adressées aux cours alliées donnaient droit d'espérer, et prêter la main à toutes les confédérations particulières dont la confédération générale doit être formée.» Ce plan de conduite fut agréé; on dressa le manifeste; on y protesta «que la diète de convocation ne pouvait être tenue ni en présence d'une armée étrangère, ni sans le concours de la noblesse de Prusse.» Il fut signé par vingt-deux sénateurs, et quarante cinq nonces¹.

Le 7 de mai, jour fixé pour l'ouverture de la diète, les Russes, dès le point du jour, se rangèrent en bataille hors de la ville; cinq cents grenadiers se tinrent sous les armes dans la cour de l'ambassadeur de Russie; un autre détachement dans celle du prince Reppine; des corps de cavalerie occupèrent les places publiques; des sentinelles et des vedettes furent placées dans tous les carrefours. Poniatouski avait fait faire des embrasures dans les murailles de son palais, et garni de soldats toutes ses fenêtres. Il fut escorté au château de la république par une compagnie de gardes. Plus de deux mille hommes de troupes de la maison Czartorinski escortèrent pareillement les principaux chefs; et tout ce parti, pour se reconnaître, avait arboré une cocarde des couleurs de cette maison.

La salle des sénateurs, celle des nonces, tout le château fut rempli de leurs soldats. Les uns furent placés aux portes, d'autres dans les tribunes ouvertes au public, et sur les bancs mêmes destinés aux nonces. Dans ce formidable appareil, ils prétendaient que la diète serait libre. Ils faisaient inviter tous les nonces à s'y rendre. Leurs émissaires assuraient de leur part qu'on ne commettrait aucune violence, et que tous ces soldats n'étaient présents que pour la sûreté du comte Poniatouski. Malgré cette assurance, leur parti fut le seul qui se rendit à cette assemblée. On n'y comptait que huit sénateurs, de cinquante qui étaient à Varsovie. Le vieux comte Malakouski, maréchal des précédentes

¹) Nonce, député à la diète de Pologne.

diètes, devait ouvrir la séance. Une députation qu'on lui envoya revint dire qu'il ne tarderait pas. Poniatouski, impatient, prétendit qu'on était autorisé, en l'absence du maréchal, à ouvrir la diète, indépendamment de son autorité. Mais les usages anciens trouvèrent des défenseurs. Ils représentèrent qu'on ne pouvait faire à ce vertueux vieillard, qui avait tant de fois présidé aux¹ assemblées de la nation, l'injure de ne pas l'attendre.

Pendant cet intervalle, le général Mokranouski s'était rendu au dépôt des actes publics. Il avait traversé seul toute cette multitude armée qui environnait la diète, et dans le château même où elle était assemblée, il enregistrait de sa main ce manifeste où la loi annulait tout ce que la force allait faire. L'enregistrement fini, il traversa une seconde fois cette foule de soldats, et il alla chercher, pour l'amener dans la diète, le vieux comte Malakouski.

Pendant ce même temps, un envoyé du kan des Tartares parcourait les rues de Varsovie et les dehors de cette ville. Il remarquait tous les postes occupés par les troupes russes. « Il y a, » dit-il, en Crimée un Russe, député pour assurer, au nom de « sa souveraine, qu'elle n'a pas un seul soldat en Pologne; j'ai « été envoyé pour voir: j'ai vu. » Il vint ensuite prendre une audience publique du grand-général. Tous les adversaires du parti dominant s'y étaient rassemblés. Ce Tartare leur annonça authentiquement: « Que son maître avait cent mille hommes, et plus « s'il était nécessaire, au service de la république, et qu'il dési- « rait qu'elle restât libre et tranquille. » Tandis que les républicains opposaient cette démarche et les espérances qu'elle leur donnait aux forces actuelles de leurs adversaires, ceux-ci, impatientes de commencer la diète, après une longue attente virent enfin paraître le maréchal accompagné de Mokranouski; tous deux respectés de leurs ennemis même²; tous deux si considérés dans la république, que, pendant leur vie entière, quiconque eut pour soi l'un d'eux crut en lui seul avoir un grand parti; n'ayant entre eux, dans la carrière des vertus que la différence de leurs âges; l'un dans les dernières années de la vieillesse, plus recommandable par le souvenir de ses actions passées; l'autre dans la plus grande force de l'âge, étant pour de longues années l'espérance des bons

¹) *Présider* les nous paraît meilleur. — ²) Et non *mêmes*. Toutes les fois que ce mot n'exprime pas l'identité, c'est-à-dire que c'est bien de tel objet et non de tel autre qu'il est question, il est adverbe, et conséquemment invariable. Voir, dans ce volume, deux passages de la 14^e Provinciale, annotés.

citoyens. Le maréchal s'avança au milieu de l'assemblée, s'y arrêta debout, et, ayant en main le bâton de sa dignité, qu'il fallait lever pour ouvrir la diète, il le tint renversé. Mokranouski, arrivé à la place qu'il devait occuper comme nonce, lui dit en élevant la voix : « La sage prévoyance de vingt-deux sénateurs et de quarante-cinq nonces nous a appris que nous ne pouvons point délibérer sur les affaires publiques. Voici leur manifeste, dit-il « en le déployant ; je vous prie donc de ne pas lever le bâton, « puisque les troupes russes sont dans le royaume et vous en- « tourment. J'arrête l'activité de la diète. » A ces mots, cette multitude de soldats dispersés dans la salle tirent leurs sabres et se précipitent vers Mokranouski.

Chacun, dans ce tumulte, s'arme pour sa propre défense ; et ce mouvement se communiquant avec rapidité dans les vestibules, dans les escaliers, dans les cours, dans les rues, tout mit le sabre ou le pistolet à la main. La ville entière, incertaine de l'événement, et dans l'attente d'un carnage, était remplie d'épouvante. Un bruit rapidement répandu, qu'on égorgeait Mokranouski, parvint jusque dans le palais du grand-général. Radzivil, se précipitant sur ses armes, et appelant à lui tous ses amis, volait pour le secourir ou le venger ; mais la grande-générale, éperdue, tout en pleurs, se jette aux pieds de Radzivil, et, lui embrassant les genoux, tâche de le retenir par ses efforts et ses prières. Tous les plus sages citoyens se joignent à elle pour représenter au prince que tous les passages sont fermés, tous les postes occupés, et que les plus braves de leur parti périront sans succès et sans gloire. On se résolut donc à attendre¹ l'événement. Déjà, en effet, les hulans qui gardaient les quatre portes de la salle où se tenait la diète, les avaient fermées, soit dans la crainte que Mokranouski ne fût secouru, soit de peur que les nonces ne se dispersassent, et que la diète ne fût rompue. Tous les chefs de ce parti s'étaient jetés au-devant de lui pour le retenir dans la diète, et pour faire autour de lui un rempart contre cette soldatesque. Pendant qu'ils parviennent avec peine à apaiser le tumulte, Mokranouski, dont le premier mouvement avait été de tirer l'épée pour sa défense, fut le premier qui la remit dans le fourreau ; et, dans ce moment de silence, apercevant des nonces

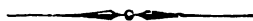
¹) Résoudre, régit de ; se résoudre se construit avec à. La signification est un peu différente.

qui avaient des cocardes, il leur dit: Quoi, messieurs, vous «êtes députés de votre patrie, et vous arborez la livrée d'une «famille!»

Aussitôt que ce tumulte fut apaisé, le vieux Malakouski, debout au milieu de la salle, prend la parole et dit: «Messieurs, «puisque la liberté n'existe plus parmi nous, j'emporte ce bâton, «et je ne le lèverai que lorsque la république sera délivrée de «ses maux.» Une nouvelle rumeur s'éleva. Cent voix lui crient avec fureur de lever le bâton. Mokranouski, d'une voix plus haute, lui dit: «Vous ne pouvez ouvrir la diète en présence des «Russes et de tant de soldats qui remplissent ici la place de nos «frères.» A ces mots, tous ces soldats, le sabre nu, s'élancent une seconde fois vers lui. Les uns, du haut des tribunes, paraissent chercher à le pointer; d'autres tâchent de l'atteindre et de le percer au travers de la foule qui l'environne. Ceux qui le couvrent ne sont plus en état de le défendre, et les épées passent entre eux. Les chefs lui crient: «Mokranouski, rétractez-«vous; nous ne sommes plus les maîtres, vous allez périr.» Il croise les bras, et, les regardant avec tranquillité, il leur répond: «Frappez, je mourrai libre et pour la liberté.» Ces furieux, étonnés, restent le bras suspendu. La nature en cet instant eut quelque pouvoir sur lui; et, saisi de l'idée qu'il allait être déchiré sans être tué sur la place, il s'écria: *Faites vite, achevez. Mais* tandis que l'horreur de cette situation ne pouvait rien de plus sur son âme que de lui faire désirer une mort prompte, les chefs de ce parti tremblèrent de rendre leur gouvernement à jamais odieux, en le commençant par le massacre d'un républicain si justement considéré, et que par cette mort leurs violences ne fussent prouvées à toute l'Europe¹. Ils redoublent d'efforts, et tous se réunissant, parviennent encore à apaiser ce tumulte. Aussitôt on se tourne du côté du maréchal, on lui crie de rendre le bâton, puisqu'il ne le veut pas lever. Cet homme, de quatre-vingts ans, inébranlable au milieu de cette foule, leur dit: «Vous me couperez le poing ou m'arracherez la vie; mais je suis «maréchal élu par un peuple libre, je ne puis être destitué que «par un peuple libre. Je veux sortir.» On l'entoure, on s'oppose à son passage. Mokranouski le voit retenu avec violence, il

¹) Tremblèrent a ici deux régimes de différente nature (*de* et *que*). Cette irrégularité, si c'en est une, est assez fréquente chez nos anciens auteurs. «La gravité évite le contraste, et de montrer le même homme sous deux figures différentes.» La Bruyère.

leur crie : « Messieurs, respectez ce vieillard, laissez-le sortir. S'il « vous faut une victime, me voici : respectez la vieillesse et la « vertu. » Et poussant avec effort ceux qui lui-même l'environnent, il se jette dans cette autre foule, la force de céder, entraîne avec lui ceux qui résistent, et conduit ainsi le maréchal vers une des portes. Les soldats qui la tiennent fermée en refusent le passage ; mais leurs chefs leur font signe de l'ouvrir. Mokranouski s'arrête sur le seuil, et se retourne vers l'assemblée en disant : « Vos gens, qui vont voir le maréchal emporter le « bâton, vont le massacrer. » Un des chefs se résolut à l'accompagner. Mokranouski les suit. A mesure qu'ils avancent au milieu des troupes dont cette diète est gardée, un murmure d'étonnement et de fureur s'élève autour d'eux. Le bruit de leur action les devance, et le danger devient aussi grand que dans la diète même. Mais un jeune homme, dont l'histoire doit regretter le nom, sortant de la foule, se met derrière Mokranouski, et cherchant à tromper cette multitude, il l'appelle à diverses reprises général Gadowski : « Messieurs, c'est le général Gadowski, faites-« lui place. » Et tous ces gens, à qui le visage des vertueux citoyens¹ était inconnu, le laissèrent passer sous ce faux nom. Il traverse avec Malakouski plusieurs détachements russes pour se rendre au palais du grand-général ; et toute la ville, en leur voyant emporter le bâton du maréchal, apprend ainsi que la diète est rompue.



¹) Dites plutôt *des citoyens vertueux*. Car il s'agit ici de distinguer par cette qualité une espèce de citoyens d'une autre. La mobilité de l'adjectif par rapport au substantif est une des difficultés, mais aussi une des délicatesses de notre langue. Le cas mis à part où l'usage et l'oreille prononcent, on pourrait dire en général que l'esprit place l'épithète après le substantif, et que l'âme la place plus volontiers devant. Voici des remarques intéressantes de M. Sélys sur ce point de grammaire.

« La place de l'épithète, avant ou après le substantif, *n'est pas un si grand « secret*, » dit-il dans sa réplique à Rivarol (Mag. encycl. IV^e année, T. IV, p. 76) ; « je pense que c'est tantôt l'oreille qui la détermine, tantôt le sentiment, quelquefois l'imagination, souvent l'usage seul, maître d'étendre à son gré l'acception primitive des mots, par l'ordre dans lequel il les présente. Un auteur téméraire « blesserait un peu l'harmonie, qui est sauvée par un téméraire auteur. Quatre « rideaux pompeux se prononce avec un faste bien plus sonore que quatre pompeux « rideaux. C'est l'euphonie qui ne veut pas que l'on dise le commun bruit, le « commun bien. L'humeur a énoncé l'adjectif le premier dans l'obstiné vieillard. « (Voyez les *Fourberies de Scapin*.) Le *vieillard obstiné* est une construction

INCENDIE DE LA FLOTTE TURQUE PAR LES RUSSES A TCHESMÉ;

PAR LE MÊME.

« Le récit commence au moment où la flotte russe, envoyée dans la Méditerranée pour essayer de faire soulever les îles de la Grèce contre le Grand Seigneur, est jointe par un renfort, commandé par l'Anglais Elphinston, qui se trouve dans les mêmes parages que la flotte ottomane. »

Cette narration est regardée à bon droit comme un chef-d'œuvre. Avant tout elle est remarquable par sa grande clarté, qui résulte, non-seulement du choix des termes, mais surtout de l'ordre avec lequel sont disposés les détails. Chaque fait est précédé de toutes les circonstances qu'il faut avoir présentes à l'esprit pour le bien comprendre. Rien n'est vague; tout est précis sans être minutieux. Les hommes sont peints avec plus de soin encore que les choses, et le tableau de leurs passions diverses jette encore plus d'intérêt dans le récit que les détails pittoresques de la bataille. La digression relative à Hassan ne nous écarte du sujet que pour nous y ramener mieux préparés et plus intéressés. Une fois connu, ce personnage attire nos regards à tous les moments du combat; et, sans absorber notre attention, son héroïque figure devient comme le centre de ce grand et épouvantable mouvement.

L'ESCADRE d'Elphinston, malgré son extrême faiblesse et la fatigue d'une si longue navigation, s'avancait seule contre la flotte

« régulière, froide, et qui ne sent pas la fâcherie. La fâcherie, qui se montre d'abord « sur le front, dans le regard, dans le geste du valet impatienté, doit aussi se « montrer d'abord dans le discours que lui prête Molière. *Un faible enfant* excite « l'attention, et inspire l'intérêt bien autrement qu'*un enfant faible*. Par cette « construction la pitié naît dans le cœur avant que l'objet de ce sentiment soit « exprimé. Andromaque place bien l'épithète lorsque, ayant sous les yeux le tom- « beau qui recèle son fils, elle apostrophe ainsi Ulysse :

« Ces farouches soldats, les laissez-vous ici ? »

« Ce qui a frappé avant tout les yeux et occupe encore l'âme de cette tendre mère, « c'est l'air sinistre de ces Grecs ennemis. Chacun sait enfin que *galant homme* et « *homme galant* ne signifient pas la même chose, et n'ont de commun entre eux « que d'exprimer en général un caractère plus ou moins fait pour mériter et se « concilier de l'affection. »

ottomane. De cette flotte nombreuse dix vaisseaux avaient été envoyés pour contenir les îles. Le capitán-pacha, également présomptueux, ignorant et lâche, en amenait dix autres sur les côtes du Péloponèse; et, de ce nombre, quatre venaient d'entrer dans le port de Napoli pour y déposer des munitions et des troupes, et s'informer de la situation des affaires. Le reste, en vue du port, attendait à la cape que ceux-ci le joignissent¹ pour faire voile ensemble vers Navarin. Mais s'il y avait sur la flotte russe des étrangers qui devaient assurer ses victoires et faire appréhender aux Turcs leur prochaine ruine, il y avait aussi sur la flotte ottomane un étranger, un Persan, destiné à en réparer les défaites, un de ces hommes extraordinaires qui conservent, dans la décadence d'une nation, les mœurs qui furent, dans ses plus beaux siècles, la vraie cause de ses prospérités, un des plus grands caractères que puissent offrir les histoires orientales, et, par les étranges vicissitudes de sa vie, justifiant en quelque sorte les opinions de ces peuples sur la fatalité. Hassan, regardé au moment où j'écris, comme le seul espoir de l'empire ottoman, devenu capitán-pacha, et depuis douze ans, au milieu d'une cour orageuse, maintenu dans cette place par la reconnaissance publique, après avoir soumis tous les rebelles, ramené la paix dans toutes les provinces, et raffermi, du moins pour un temps, tous les débris de cet empire ébranlé, avait été enlevé par les Turcs, dans son enfance, sur les frontières de Perse, vendu comme esclave à un habitant de Rodosto, dans le voisinage de Constantinople, et employé par son maître comme batelier. A la fleur de son âge, il s'échappa à l'aide d'un Grec, qui le conduisit à Smyrne, et il s'y enrôla dans les recrues qu'on y faisait pour Alger. Admis dans cette milice, la garde et la maîtresse d'un trône auquel tout soldat a droit de parvenir, il ne tarda pas à se signaler chez ces barbares Africains par son intrépidité dans les chasses du lion. Deux fois dans ces chasses, laissé pour mort au milieu des déserts, perdu dans les sables, sans nourriture, sans eau, couvert de sang et de blessures², ces aventures mêmes le firent approcher du dey, combler de faveur; et bientôt

¹) Se réunissent à eux.

« . . . Sois libre, et rejoins sans effroi

« Ta mère, hélas ! plus heureuse que moi. » *Millevoe*.

²) Construction brisée ou *anacoluthie*. V. une note du morceau sur le Cygne, par Buffon, dans ce volume.

ses services l'élevèrent au second gouvernement du royaume : mais la cour de ces pirates a les vices de toutes les cours. Le refus de prendre parti dans les rivalités d'un favori et d'un ministre, lui en fit deux ennemis. Près d'être perdu, et n'ayant plus qu'un moment pour s'évader, il marche avec les troupes de son gouvernement contre une des forteresses que les Espagnols conservent sur ces côtes ; il feint de s'y présenter pour une de ces bravades consacrées chez les Musulmans de ce pays, à qui le fanatisme persuade que tous ceux qui périssent par l'artillerie des Espagnols sont autant de martyrs. Arrivé le soir devant cette place, il fait à minuit détendre son camp et charger les équipages, comme s'il avait intention d'attaquer la ville au point du jour ; mais, à la faveur de l'obscurité, s'éloignant de ses troupes, qui ne pouvaient soupçonner son dessein, il fait filer ses bagages vers la ville, où le gouverneur, prévenu, l'attendait, et s'y introduit avec quelques esclaves fidèles et toutes ses richesses. Accueilli par le roi d'Espagne, il traverse ce royaume, la France, l'Italie, se rend à Naples, et s'y embarque pour Constantinople. Réclamé par un envoyé d'Alger, il est arrêté sans être entendu, et conduit dans une de ces prisons du sérail où une justice prompte appelle toujours le bourreau en même temps que l'accusé. Le sultan s'y rendit déguisé, soit que le spectacle des supplices devienne quelquefois un délassement au milieu des ennuis et des délices d'un sérail, soit que l'équité de Mustapha fût inquiète d'un jugement si rigoureux. Hassan reconnut le maître de l'empire, et lui parla avec cette même intrépidité qu'il avait si souvent portée dans ses combats contre les lions. Il lui rendit compte des richesses réclamées par ses accusateurs ; il prouva que c'était sa propre fortune, acquise dans ses emplois par les moyens que ces gouvernements tyranniques autorisent. Il lui dit : « Qu'injustement persécuté à Alger, il était venu chercher asile à Constantinople, non comme un vil fugitif dans une terre étrangère, mais comme un opprimé à qui son innocence donne droit de recourir au chef suprême des Musulmans, et que, n'y trouvant encore que l'oppression, la captivité et la mort, il le citait au tribunal devant lequel le maître et l'esclave, le juge et l'accusé sont égaux. » Mustapha aimait le courage et cherchait la justice. Hassan l'étonna et lui plut ; et dans cette prison même il lui donna le commandement d'un vaisseau de guerre. Hassan refusa d'abord cet emploi, n'ayant pour l'exercer d'autres connaissances

que celles que lui avaient acquises son premier état de batelier et de courts voyages sur mer. Mais la volonté d'un sultan est regardée comme un décret du ciel. Hassan n'avait adopté ni les mœurs efféminées de Constantinople, ni les secrètes inobservances de tous les préceptes de la loi. Musulman dévot, et fermement attaché au système de la prédestination, y puisant un nouveau motif de s'abandonner à son intrépidité naturelle et de se jeter aveuglément dans tous les périls, attaché aux nations franques par reconnaissance des services qu'il en avait reçus, et sachant par l'instinct naturel de son génie, malgré l'ignorance où l'avait laissé l'éducation la plus grossière, admirer leurs arts, leur police¹, leur discipline, il était devenu en peu d'années le troisième amiral de la flotte ottomane, et en cette qualité il montait le même vaisseau que le capitán-pacha. Il était, sur ce vaisseau, ce qu'on nomme dans la marine française capitaine de pavillon².

Pendant que les six vaisseaux turcs attendaient à la cape³, en vue du port de Napoli, Elphinston, avec ses trois seuls vaisseaux et ses deux frégates, s'approcha sous le pavillon vénitien; et aussitôt qu'il fut à la portée du canon, arborant pavillon russe, il attaque avec le courage le plus déterminé cette partie séparée de la flotte ennemie. Hassan engage le vaisseau d'Elphinston avec une bravoure égale à celle de cet Anglais. Mais il fut aussitôt abandonné, et les cinq autres vaisseaux se réfugièrent dans le port voisin. Hassan seul, exposé à tout le feu de la flotte russe, eut quelque peine à se dégager, et parvint à se retirer d'abord sous le feu d'une petite forteresse, bâtie à la pointe d'un rocher qui défend l'accès de ce port, où ce feu protégea son entrée. Elphinston l'y poursuivit, y bloqua cette flotte pendant deux jours, s'approcha d'assez près pour l'y canonner: mais un vent violent du nord l'exposait à se briser à la côte. Un de ses vaisseaux toucha sur des bas-fonds; et, se contentant alors de ce premier avantage, et d'avoir déconcerté les projets des ennemis⁴, il se retira pendant la nuit du golfe d'Argos, vers l'île de Cerigo ou de Cythère, pour aller au-devant des secours qu'il attendait.

¹) *Police* a longtemps signifié l'ensemble des institutions civiles et politiques d'une nation. Le sens de ce mot s'est peu à peu rétréci. — ²) Commandant un vaisseau sur lequel est embarqué un officier-général, un commandant de division. — ³) « Ne conservant que très-peu de voiles, afin de présenter le côté et de ne plus faire de route. » *Académie*. — ⁴) *Se contentant* a deux régimes de différente nature. V. p. 94, note 1.

Les Turcs ne profitèrent pas d'abord de son éloignement. Une grande contrariété d'opinions divisait leurs principaux chefs. Le capitán-pacha, avait pris la ferme résolution de ne plus combattre, et sa lâcheté se couvrait de prétextes plausibles. Il soutenait « que ces Russes, chassés du Péloponèse, discrédités auprès des Grecs, n'étant plus maîtres d'aucun port, n'ayant aucune île dont ils pussent tirer des vivres, exposés à périr de faim et de misère, seraient bientôt forcés de quitter l'Archipel avec toute l'ignominie qui suit une folle entreprise; que, dans leur désespoir, le hasard d'un combat étant leur unique ressource, il fallait leur ôter cette ressource même; que ce hasard¹ n'était point égal pour les deux flottes, les Russes ne pouvant y perdre² que leur flotte même, et les Turcs une partie de leur empire.» Hassan représentait « que l'opprobre d'avoir fui devant trois vaisseaux et de s'être caché dans un port, aurait de funestes suites s'il n'était pas réparé; que les espérances des Grecs renaitraient; que leur faveur générale rendrait les Russes maîtres de ce grand nombre d'îles uniquement habitées par des Grecs; qu'ils y trouveraient d'inépuisables ressources; que les dix vaisseaux turcs enchaînés dans ce port, dont la sortie était difficile, y seraient aisément bloqués par un petit nombre de vaisseaux ennemis; que le reste de la flotte ottomane demeurerait séparé, et dans un danger perpétuel d'être attaqué avec toutes les forces russes réunies; qu'il fallait profiter de l'éloignement des Russes, rejoindre les dix vaisseaux qu'on avait laissés en arrière, et qu'après cette jonction au milieu des îles de l'Archipel, contenues alors par la présence d'une flotte si nombreuse, on pourrait ou chercher le combat avec plus d'avantage, ou, par une sage circonspection, le refuser sans honte.» Le pacha, gouverneur du Péloponèse, qui commandait dans cette forteresse, mit fin à ces disputes. Cet homme timide, sans s'exposer lui-même à aucun péril, avait conduit avec succès, du fond de sa citadelle, toute la guerre du Péloponèse, et ne craignait plus rien pour sa presqu'île. Il avait vu avec épouvante les vaisseaux russes braver et canonner la flotte sous le feu même de ses deux forts. Il tremblait qu'ils ne revins-
sent bientôt l'y bombarder; et répétant sans cesse qu'il n'avait plus aucun besoin de secours, il menaçait le capitán-pacha de faire tirer le canon du château sur la flotte, si elle s'obstinait à ne

¹) Cette chance. — ²) *Attendu que les Russes ne pouvaient...* On peut remarquer ici l'agrément de l'emploi du participe présent.

point reprendre la mer. Elle sortit de ce port la nuit du 30 au 31 de mai; et au point du jour, elle aperçut dans l'éloignement l'escadre russe beaucoup plus nombreuse que les jours précédents, et prit la fuite à toutes voiles. Les Russes, après quelques heures de poursuite, la perdirent de vue au milieu des îles dont cette mer est coupée. La flotte ottomane, successivement augmentée de tous les vaisseaux dont elle s'était séparée, errait dans ces parages étroits, se portant sans cesse d'un rivage à un autre, toujours soigneuse déviter le combat, et quelquefois poursuivie par l'escadre russe. Hassan représenta au capitain-pacha la honte de cette conduite. « Il fallait, disait-il, puisqu'on avait pris la résolution prudente d'éviter les ennemis, ne pas avoir le déshonneur de fuir perpétuellement devant eux, au risque perpétuel d'être forcé au combat. Il fallait se retirer, ou aux Dardanelles, ou dans quelque autre station inattaquable, et de là attendre le parti que prendrait la flotte russe désormais fatiguée, sans vivres, ne trouvant partout que des côtes ennemies ou contenues par le voisinage de la flotte ottomane. » On était alors vers les côtes d'Asie : le capitain-pacha, se confiant pour la défense des Dardanelles à leurs propres forces, résolut de se retirer dans le golfe de Smyrne. La flotte, après avoir atteint l'île de Chio, au lieu d'entrer dans le golfe, tourna l'île et fut jetée par ses mauvaises manœuvres dans le canal qui sépare Chio de la côte d'Asie. A l'aspect de cette côte, l'amiral ottoman crut y avoir trouvé la station inexpugnable qu'il cherchait.

Ce canal a, dans sa plus grande largeur, quatre lieues françaises, si on y comprend l'enfoncement de deux golfes opposés, l'un sur le rivage de l'île, et au fond duquel est bâtie la ville de Chio; l'autre sur le rivage de l'Asie, et au fond duquel est bâtie une petite ville, connue dans l'antiquité sous le nom de Siscus, et aujourd'hui sous le nom de Tcheshmé. A l'entrée du canal, dont la longueur est de sept lieues françaises, sont situées les petites îles Spalmodari, environnées d'écueils. Il n'y a pas une plage, pas un rocher sur ces mers, qui n'ait quelque nom dans l'histoire. Ce fut dans ce canal que se donna autrefois, entre la flotte d'Antiochus et celle des Romains, une célèbre bataille qui commença à décider du sort de l'Asie. Les vaisseaux turcs se rangèrent le long du rivage d'Asie, dans une position presque semblable à celle qu'avait prise la flotte d'Antiochus : quinze vaisseaux de ligne, trois grandes frégates, sept grands vaisseaux

armés et quelques galères amarrées sur leurs ancres, formèrent un croissant dont les deux extrémités étaient appuyées par des bancs de sable et des rochers à fleur d'eau. Des batteries furent établies sur ces rochers et sur la côte. Dans cette position formidable, les Turcs ne croyaient pas que les Russes eussent jamais l'audace de les attaquer ; et quand ils apprirent l'approche de leur escadre, ils reçurent cette nouvelle avec joie.

Les Russes s'étaient d'abord avancés dans les mers de l'Attique, et, paraissant à la vue de Négrepont et d'Athènes, ils avaient tenté vainement de faire soulever ces deux villes, que l'exemple du Péloponèse avait effrayées. Ils entrèrent ensuite dans l'Archipel, et trouvèrent toutes les Iles contenues par la même crainte. Cette escadre était encore alors commandée par Elphinston ; mais de funestes divisions avaient eu lieu au moment de sa jonction avec l'escadre de Spiritof. Par une suite de l'incroyable légèreté avec laquelle une si grande entreprise avait été imaginée et conduite, il n'avait point été décidé d'avance à qui devaient appartenir le pavillon amiral et le commandement suprême. Le chef d'escadre anglais, avec toute la violence de son caractère, avec toute la fierté d'une nation accoutumée à régner sur les mers, avec la juste confiance que lui inspirait un premier succès, refusait de se soumettre à aucune autorité. Spiritof, brave et déterminé, mais sans expérience et sans talent, uniquement choisi afin qu'un nom russe fût en tête de tous les ordres, et plus encore en tête de toutes les relations, ne voulait point céder ce vain honneur et tous les Russes se joignaient à lui avec une égale opiniâtreté. Le seul Théodore⁴ leur répondait « que l'honneur national était de vaincre. » Il avait d'abord employé le pouvoir souverain qui lui était confié en l'absence de son frère, pour faire obéir Spiritof. Celui-ci, les larmes aux yeux, avait déposé le pavillon amiral. Après un long intervalle, Alexis, ayant rejoint l'escadre sur les côtes de l'île de Paros, et rassemblé toutes les forces russes, la dispute sur le commandement fut aussitôt renouvelée, et remise à la décision de ce chef suprême. Alexis, élevé dans les derniers rangs du peuple russe, imbu, dès son enfance, de cette haine inquiète et jalouse qu'ils conservent contre les étrangers, décida autrement que son frère. Le pavillon amiral fut reporté sur le vaisseau de Spiritof, au mépris de tous les

⁴) L'un des Orlof.

emportements d'Elphinston, qui s'indigna de se voir soumis à de pareils chefs, conduits eux-mêmes par des Anglais, ses subalternes dans la marine de sa patrie. On apprit alors par un navire grec que la flotte ottomane était vers l'île de Chio, et on partit pour l'aller chercher dans ces parages.

Le capidan-pacha, à la nouvelle qu'on apercevait l'escadre russe, quitta son vaisseau, et se fit mettre à terre sous un de ces prétextes que la lâcheté sait toujours imaginer. Il feignit d'avoir de nouveaux ordres à donner pour l'établissement de quelques batteries. Sa felouque étant fort remarquable, toute la flotte ottomane le vit prendre terre; et il n'y eut aucun Turc qui ne se crût trahi.

Le brave Hassan, resté seul commandant de la capitane, reçut ordre d'aller avec deux frégates se montrer à l'escadre ennemie, pour se faire poursuivre et l'attirer dans le canal, où sa destruction paraissait assurée. Il approcha d'assez près pour en compter toutes les voiles, et revint prendre sa position à la tête de la ligne turque, entre les deux vaisseaux chargés particulièrement de suivre et de défendre la capitane.

Le lendemain 5 juillet, à 7 heures du matin, le vent du nord favorisant l'entrée de l'escadre russe dans le canal, elle s'avancé, composée de neuf vaisseaux et de quelques frégates. Elle défila entre les îles Spalmodari, et mit tous ses canots à la mer, à la vue de la flotte ennemie. L'aspect de la grande supériorité et du bel ordre de la flotte ottomane imprima quelque terreur à tous les esprits. On avait jusque-là ignoré le renfort que les Turcs avaient reçu; et quand on aperçut tous leurs vaisseaux sur leurs ancres, rangés en forme de croissant, la droite appuyée en terre ferme, la gauche sur la pointe d'un banc de sable, cette disposition, plus habile qu'on ne s'y était attendu, déconcerta les mesures qu'on avait prises; mais les Russes, après le honteux abandon du Péloponèse, après avoir perdu la faveur des Grecs, sans ports, sans asile, réduits à ne pouvoir rien entreprendre, venaient en désespérés chercher cette flotte, résolus de vaincre ou de périr. Un signal appela tous les commandants à bord du vaisseau amiral. Il fut décidé dans ce conseil que les neuf vaisseaux se partageraient en trois divisions égales. Spiritof, encouragé par l'honneur du pavillon qu'il avait recouvré, et conduit en effet par Gregg, contre-amiral anglais, commandait l'avant-garde. Alexis, comme généralissime, devait conduire le corps de

bataille, mais se tenait sur une autre frégate dans un extrême éloignement. Elphinston, mécontent et irrité, conduisait l'arrière-garde. Le premier vaisseau de l'avant-garde russe mit toutes ses voiles et porta vent en arrière sur la capitane turque, qui était le second vaisseau de cette grande ligne, amarrée sur ses ancres le long du rivage. Le vaisseau russe, en envoyant sa bordée, reçut lui seul tout le feu des trois premiers vaisseaux turcs, et trouvant sa position trop désavantageuse, après avoir ainsi engagé l'attaque, il mit ses deux canots devant et s'éloigna. Le vaisseau qui le suivait s'avança avec une plus grande intrépidité : c'était l'amiral russe, monté par Spiritof, par Gregg et par Théodore. Il donna sa bordée au travers des trois vaisseaux turcs, et, en recevant les leurs, un de ces gros boulets de marbre dont les Turcs font usage dans leurs énormes pièces, emporta son gouvernail. Ce vaisseau, couvert de toutes ses voiles, ne pouvant plus alors manœuvrer et obéir, dérivant sur la capitane, prêt à tomber sur elle, continuait de la foudroyer, et, soit par l'extrême promptitude de son artillerie, soit par la rapidité avec laquelle cette énorme masse était entraînée sur la capitane, il faisait partager à son ennemi tout son péril. Hassan, qu'un ordre rigoureux attachait au rivage, s'efforçait cependant d'éviter le choc du vaisseau qui, en l'écrasant de son artillerie, tombait sur lui à toutes voiles ; et le désordre où il avait mis le vaisseau russe lui faisant concevoir l'espoir d'un plus grand avantage, dans le même temps que, par l'adresse de ses mouvements sur ses câbles, il évita le choc dont il était menacé, il longea le vaisseau ennemi, y fit jeter les crampons et parvint à lui donner l'abordage. C'étaient des deux parts les plus beaux vaisseaux des deux flottes, les équipages les plus nombreux, les troupes d'élite. Un combat désespéré s'engagea entre eux. Les Turcs, animés par la bravoure de leur capitaine et par l'espoir d'une si belle prise, s'élançaient dans le vaisseau russe, s'y précipitaient du haut des vergues, y entraient par les sabords. Les Russes jetaient dans le vaisseau ennemi des matières enflammées, des grenades, des pots à feu, espérant pouvoir se dégager et détacher les crampons pendant que les Turcs éteindraient l'incendie de leur vaisseau. Une vingtaine de plongeurs maltais, armés de longs fers pointus, s'élancèrent à la mer, y plongèrent, et travaillèrent sous l'eau à trouer et à trépaner le vaisseau turc. Les deux autres divisions russes avaient manœuvré pour se porter contre le centre et la gauche de la

flotte turque, dont tous les vaisseaux présentaient constamment le travers, et chacune de ces divisions, parvenue à la hauteur où devait commencer son attaque, se tenait à la juste portée de son artillerie, n'osait s'engager plus avant dans ce formidable cercle, et portait la plus grande attention sur l'événement du combat qui continuait avec fureur entre la capitane et le vaisseau amiral.

La valeur de Hassan, déjà couvert de sang et de blessures, était près de l'emporter sur toute résistance. Le vaisseau russe était jonché de morts. Les Russes, désespérant enfin de détacher les crampons, se jetèrent eux-mêmes dans le vaisseau ennemi. Au milieu du tumulte et de la fumée, et en passant ainsi dans le vaisseau les uns des autres, les Russes qui se précipitaient dans le vaisseau turc y massacraient ceux de leurs compatriotes qui les y avaient devancés ; et les Turcs égorgaient les Russes qui se trouvaient dans le vaisseau russe. Le feu prit plusieurs fois sur les deux vaisseaux, et l'embrasement fut éteint sans que l'attaque et la défense fussent moins opiniâtres. Les Turcs, qui ont à l'arme blanche une intrépidité, une légèreté, une adresse infiniment supérieure à celle de toute autre nation, après neuf quarts d'heure de cette horrible mêlée, étaient enfin près de se rendre maîtres du vaisseau russe. Elphinston, qui suivait de l'œil tous les événements du combat, fier de pouvoir secourir et sauver l'amiral russe, lui envoya les trois chaloupes de sa division : une fut coulée à fond par les canons turcs ; deux abordent le vaisseau russe, y portent des troupes fraîches : et ce renfort ranimant les courages, on parvint à repousser les Turcs, à détacher le vaisseau, et déjà les chaloupes l'emmenaient à la remorque, chargé d'une troupe de Turcs, qui, de vainqueurs devenus presque prisonniers, continuaient à s'y défendre. Mais de ce même côté où ils se défendaient encore et dont ils étaient maîtres, deux felouques turques, également chargées de troupes, étaient prêtes à l'aborder. Hassan, resté sur son vaisseau, et qui voyait avec désespoir sa proie lui échapper, s'élance à la mer, nage vers une de ces chaloupes, et parvenu à y monter, quittant à la hâte ses vêtements mouillés, sans turban, un sabre à la bouche, deux pistolets attachés au cou, il gravit sur le vaisseau russe où le combat recommence avec une nouvelle furie. La force du courant et des voiles ramenant le vaisseau russe vers la côte, il tombe une seconde fois sur la capitane. Gregg, voyant alors son vaisseau aux mains de l'ennemi, monta lui-même aux cordages, mit

de sa main le feu aux voiles, et, se jetant aussitôt dans les chaloupes avec Spiritof et une vingtaine d'officiers, abandonna son vaisseau à l'ennemi et aux flammes. Hassan, maître du vaisseau embrasé, aperçut à travers du feu et de la fumée l'évasion des officiers russes. Il vit ce qui restait de leurs soldats et de leurs matelots, dociles encore dans la confusion de la défaite et de l'incendie, n'ajoutant point à la confusion par de vains efforts pour leur propre salut, et respectant, par une obéissance tout à la fois héroïque et servile, la fuite de leurs officiers. Il considéra la mer couverte de canots de leur escadre, qui s'approchaient pour recueillir ceux qui pourraient encore échapper. Hassan, dans sa victoire même, exposé au plus extrême péril, s'arrêta, plein d'étonnement, pour contempler la discipline de ses ennemis : et son admiration, à ce que lui-même a raconté, suspendit un moment le soin de son salut. Aucun ordre pareil ne pouvait exister chez les Turcs. Les plus lâches, dans le combat, s'étaient servis des canots pour fuir : les felouques étaient loin et la capitane non moins embrasée que le vaisseau russe. Il n'avait plus d'autre ressource que de s'élancer une seconde fois à la mer, tout affaibli qu'il était⁴ par cinq blessures et par le sang qui en coulait. Un ami lui restait, un Algérien, qui l'avait depuis longtemps accompagné dans tous ses périls et toujours partagé sa fortune. Au moment où ils allaient ensemble s'élancer dans les flots, ils virent étendu sur le pont un esclave espagnol qui avait donné, dans le combat, des preuves du plus grand courage, et qui respirait encore. Hassan arrête son compagnon, lui dit que laisser ce brave homme sur le vaisseau, c'est l'abandonner aux flammes, et que la mer peut le sauver. Ils le prennent, le précipitent avant eux, et la fortune seconde leur pitié. Tous deux s'élancent après lui. Au moment où Hassan prit cette résolution, un Grec, excellent nageur, monté sur un canot russe, le voit de loin, le reconnaît, s'élance à la mer ; mais sa chute et les vagues dérobent un moment à ses yeux celui qu'il voulait saisir ; il s'élance sur un autre Turc, et ces deux malheureux, au milieu des flots, se saisissent à la vue des deux escadres, et se poignent l'un

⁴) Plusieurs auraient mis *fût* (subjonctif) ; syntaxe qui serait exacte s'il y avait *quelque* au lieu de *tout*. Quoique l'usage ait fini par donner le même sens à ces deux formes, elles diffèrent primitivement d'intention. *Quelque... que* explique une simple supposition et revient à ceci : quand même telle chose serait. *Tout* n'implique pas question comme *quelque* ou *quel*, mais affirmation.

l'autre. Pendant ce temps, l'Algérien, qui n'avait aucune blessure, parvint à saisir Hassan ; et, nageant vers un débris qui flottait sur l'eau, l'y conduisit, l'y attacha, et le traîna ainsi au rivage.

Les deux vaisseaux embrasés, se détachant par l'effet de l'incendie, voguaient au gré des vents et des vagues. Le vaisseau russe, bien plus enflammé, brûlant avec rapidité, aborda près de terre et sauta le premier. Le vaisseau turc, ne brûlant encore que par le haut, était porté au milieu de la flotte ottomane. Cette flotte épouvantée coupa ses câbles, et chaque vaisseau, déployant ses principales voiles, suivit la côte. Les deux divisions russes qui se trouvaient aussi sous le vent du vaisseau enflammé n'inquiétèrent point cette fuite, et seulement, à mesure que les vaisseaux turcs, en longeant le rivage, passaient à leur portée, les uns et les autres se canonnaient en désordre et dans l'éloignement. Les vaisseaux turcs, en suivant ainsi la côte, rencontrèrent le petit golfe de Tcheshmé, et y entrèrent comme dans un asile.

L'armée russe jeta l'ancre à la même place que l'armée turque venait d'abandonner ; et apercevant les vaisseaux ennemis amoncelés dans une baie étroite, dont l'entrée se trouvait encore resserrée par un rocher qui s'élevait au milieu des eaux, on conçut l'espérance d'y incendier toute cette flotte.

Quatre vaisseaux russes furent aussitôt détachés pour fermer la sortie de cette baie, mais les courants firent tomber ces quatre vaisseaux sous le vent, sans que de tout le jour aucune manœuvre pût les rapprocher.

Chacune des deux escadres demeurait ainsi dans un extrême péril ; l'une, malgré sa force, amoncelée entre deux rochers où il était facile de la détruire ; l'autre, malgré sa faiblesse, séparée en deux divisions hors de portée de se secourir mutuellement.

Hassan, qui s'était fait porter au lieu du danger, représenta au capitain-pacha combien la flotte ottomane était exposée dans cette anse. Mais celui-ci, de plus en plus attaché à sa résolution de ne point combattre, se croyait sous la protection de la petite forteresse de Tcheshmé et des batteries qu'il faisait établir sur les côtes. Il défendit à tout vaisseau de prendre le large, et envoya par terre aux Dardanelles, pour en faire venir encore quelques vaisseaux. Il employa toute la journée suivante à établir des batteries sur le rivage. Une fut placée sur le rocher qui rétrécissait l'entrée du golfe. Quatre vaisseaux placés en travers dans l'intérieur du golfe, couvraient toute la flotte, et défendaient le pas-

sage. Mais pendant cette même journée, l'escadre russe, parvenue à se réunir, préparait des brûlots pour une expédition plus terrible qu'un combat.

Au milieu de la nuit, ces brûlots s'avancent, soutenus par trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde. Un de ces vaisseaux, monté par Gregg, arriva le premier à l'entrée du port, et y resta longtemps exposé au feu de la batterie et des quatre vaisseaux ennemis, faisant de son côté un feu terrible et continu avec des grenades, des boulets rouges, des carcasses, des fusées et de la mitraille. Les deux autres vaisseaux arrivèrent enfin à la même portée et commencèrent un feu semblable, tandis que la bombarde, placée à leur tête, envoyait au loin ses bombes dans l'intérieur du golfe. Pendant ce temps, les deux brûlots approchent, conduits l'un et l'autre par des officiers anglais. L'un, dont le commandant ne put bien faire comprendre ses ordres par les Esclavons et les Grecs qui formaient son équipage, prit feu trop tôt, et brûla inutilement; l'autre s'en éloigna et gagna le front de l'ennemi. Le crampon s'accrocha à quelques grillages d'un des plus gros vaisseaux turcs. Cinq minutes après, le vaisseau turc fut enflammé, et le feu gagna aussitôt sur les trois autres vaisseaux qui fermaient le port.⁴

⁴) Nous aimons à rappeler ici les beaux vers de M. Casimir Delavigne sur les brûlots de Canaris :

« Ténédos ! Ténédos !
 Deux esquifs à ta voix ont sillonné les flots :
 Tels, vomis par ton sein sur la plaine azurée,
 S'avançaient ces serpents hideux,
 Se dressant, perçant l'air de leur langue acérée,
 De leurs anneaux mouvants fouettant l'onde autour d'eux,
 Quand la triste Ilion les vit sous ses murailles,
 A leur triple victime attachés tous les deux,
 La saisir, l'enlacer de leurs flexibles nœuds,
 L'emprisonner dans leurs écailles.
 Tels, et plus terribles encor,
 Ces deux esquifs de front fendent les mers profondes.
 De vos rames battez les ondes ;
 Allez, vers ce vaisseau, cinglez d'un même essor.
 L'incendie a glissé sous la carène ardente ;
 Il se dresse à la poupe, il siffle autour des flancs ;
 De cordage en cordage il s'élance, il serpente,
 Enveloppe les mâts de ses replis brûlants,
 De sa langue de feu, qui s'allonge à leur cime,
 Saisit leurs pavillons consumés dans les airs,

Les vaisseaux russes, auxquels on avait envoyé toutes les chaloupes, se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instants les flammes, poussées par les vents, s'élevèrent, s'étendirent, et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée tout entière. Le golfe de Tcheshmé ne paraissait qu'un immense globe de feu. De lamentables cris sortaient de cette mer enflammée. La plus grande partie des équipages turcs était descendue à terre dans la journée précédente. Ce qui restait dans les navires se précipite dans la mer et cherche à fuir au rivage; mais, les canons de ces vaisseaux étant chargés, à mesure que la flamme les échauffait, les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre, d'affreux éclats retentissaient du sein de cette horrible enceinte, et dispersaient au loin des débris, des corps expirants, des troncs mutilés.

Les habitants de Chio, accourus au rivage et tremblant de voir leur ville pillée par les vainqueurs, voyaient distinctement, à la lueur de l'incendie et sur toute la surface de la mer, les différentes scènes de cette horrible catastrophe: les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés; la forteresse de Tcheshmé, la ville et une mosquée, bâties en amphithéâtre sur une colline, abîmées de fond en comble, et tous les habitants de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées.¹ On entendait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et les rochers. Au moment de cette destruction, il y eut un si horrible fracas, que Smyrne, distant de dix lieues, sentit la terre trembler. Athènes, à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles, prétend en avoir entendu le bruit; les vaisseaux russes, quoique assez éloignés, étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après minuit jusqu'à six heures du matin.

Les chaloupes russes sauvaient² quelques-uns des malheureux qui, après être sautés en l'air ou s'être précipités eux-mêmes dans

Et, pour la dévorer embrassant la victime,
Avec ses mâts rompus, ses ponts, ses flancs ouverts,
Ses foudres, ses rochers engloutis par les mers,
S'enfonce en grondant dans l'abîme.»

¹) Plusieurs exemples du participe présent, qui diffère de l'adjectif verbal en ce qu'il exprime un rapport de temps. — ²) Rien n'empêcherait de dire *sauvèrent*;

la mer, erraient sur les flots ; et quoique le plus grand nombre des Turcs fût parvenu à se jeter à la côte, tous les rivages d'alentour furent couverts de cadavres. Il y eut de brûlés 15 gros vaisseaux de 74 à 100 pièces de canons, 9 de 15 à 30, et plusieurs galères ; un seul vaisseau de 60 canons et cinq galiotes échappèrent aux flammes, et tombèrent entre les mains des Russes.

LA FÊTE DE LA FÉDÉRATION ;

PAR M. THIERS.

« La municipalité de Paris proposa pour le 14 Juillet 1790 (premier anniversaire de la prise de la Bastille) une fédération générale de la France, qui se ferait par des députés de toutes les gardes nationales et de tous les corps de l'armée. Ce projet fut accueilli avec enthousiasme, et des préparatifs immenses furent faits pour rendre la fête digne de son objet. »

Le jour s'approchait, et les préparatifs se faisaient avec la plus grande activité. La fête devait avoir lieu au Champ-de-Mars, vaste terrain qui s'étend entre l'école militaire et le cours de la Seine. On avait projeté de transporter la terre du milieu² sur les côtés, de manière à former un amphithéâtre suffisant pour la masse des spectateurs. Douze mille ouvriers y travaillaient sans relâche ; et cependant il était à craindre que les travaux ne fussent pas achevés le 14 ; les habitants veulent alors se joindre eux-mêmes aux travailleurs. En un instant toute la population est transformée en ouvriers. Des religieux, des militaires, des hommes de toutes les classes saisissent la pelle et la bêche ; des femmes élégantes elles-mêmes contribuent² aux travaux. Bientôt l'entraînement est général ; on s'y rend par sections, avec des bannières de diverses couleurs, et au son du tambour. Arrivés, on se mêle, et on travaille en commun. La nuit venue et le signal donné¹,

mais l'auteur présente ce fait comme simultané à ceux qui précèdent, comme un détail du tableau commencé ; dans ce sens il faut dire *sauvaient*. — ¹) Cette forme nous rend l'ablatif absolu des Latins : « Mais, Rome prise enfin, Seigneur, où courrons-nous ? » *Boileau*. « Je suis parti, les cieus d'un noir crêpe voilés. » *Molière*. « Nos besoins satisfaits, le reste de nos biens n'est plus à nous. » *Marmontel*.

chacun se rejoint aux siens et retourne à ses foyers. Cette douce union régna jusqu'à la fin des travaux. Pendant ce temps les fédérés arrivaient continuellement, et étaient reçus avec le plus grand empressement et la plus aimable hospitalité. L'effusion était générale et la joie sincère, malgré les alarmes que le très-petit nombre d'hommes restés inaccessibles à ces émotions s'efforçaient de répandre. On disait que des brigands profiteraient du moment où le peuple serait à la fédération pour piller la ville. On supposait¹ au duc d'Orléans,² revenu de Londres, des projets sinistres³; cependant la gaieté nationale fut inaltérable, et on ne crut à aucune de ces méchantes prophéties.

Le 14 arrive enfin : tous les fédérés des provinces et de l'armée, rangés sous leurs chefs et leurs bannières, partent de la place de la Bastille, et se rendent aux Tuileries.⁵ Les députés du Béarn⁶, en passant à la place de la Ferronnerie où avait été assassiné Henri IV, lui rendent un hommage, qui, dans cet instant d'émotion, se manifeste par des larmes. Les fédérés, arrivés au jardin des Tuileries, reçoivent dans leurs rangs la municipalité et l'assemblée. Un bataillon de jeunes enfants, armés comme leurs pères, devançait⁷ l'assemblée; un groupe de vieillards la suivaient,⁸ et rappelaient⁹ ainsi les antiques souvenirs de Sparte. Le cortège s'avance au milieu des cris et des applaudissements du peuple. Les quais étaient couverts de spectateurs; les maisons en étaient chargées. Un pont, jeté en quelques jours sur la Seine, conduisait par un chemin jonché¹⁰ de fleurs d'une rive à l'autre, et aboutissait en face du champ de la Fédération. Le cortège le traverse, et chacun prend sa place. Un amphithéâtre magnifique, disposé dans le fond, était destiné aux autorités nationales. Le roi et le président étaient assis à côté l'un de l'autre sur des sièges pareils, semés de fleurs de lis d'or. Un balcon¹¹ élevé derrière le roi portait la reine et la cour. Les ministres étaient à quelque distance du roi, et les députés rangés des deux côtés. Quatre cent mille spectateurs chargeaient les amphithéâtres latéraux; soixante mille fédérés armés faisaient leurs évolutions dans le champ intermédiaire; et au centre s'élevait, sur une base de vingt-cinq pieds, le magnifique autel de la patrie. Trois cents prêtres revêtus d'aubes¹² blanches et d'écharpes tricolores en couvraient les marches, et devaient servir le sacrifice.¹³

L'arrivée des fédérés dura trois heures. Pendant ce temps le ciel était couvert de sombres nuages, et la pluie tombait par

torrents. Ce ciel, dont l'éclat se marie si bien à la joie des hommes, leur refusait en ce moment la sérénité et la lumière. Un des bataillons arrivés dépose ses armes, et a l'idée de former une danse; tous l'imitent aussitôt, et en un instant le champ intermédiaire est plein de soixante mille hommes, soldats et citoyens, qui opposent la gaité à l'orage. Enfin la cérémonie commence; le ciel, par un hasard heureux, se découvre et éclaire de son éclat cette scène solennelle. L'évêque d'Autun commence la messe; les chœurs accompagnent la voix du pontife; le canon y mêle ses bruits solennels. Le saint sacrifice achevé, Lafayette descend de son cheval⁴, monte les marches du trône et vient recevoir les ordres du roi, qui lui confie la formule du serment. Lafayette le porte à l'autel, et dans ce moment toutes les bannières s'agitent, tous les sabres étincellent. Le général, l'armée, le président, les députés, crient: *Je le jure!* Le roi, debout, la main étendue vers l'autel, dit: *Moi, roi des Français, je jure d'employer le pouvoir que m'a délégué l'acte constitutionnel de l'État, à maintenir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par moi.* Dans ce moment la reine, entraînée par le mouvement général, saisit dans ses bras l'auguste enfant, héritier du trône, et du haut du balcon où elle est placée, le montre à la nation assemblée. A ce moment des cris extraordinaires de joie, d'amour, d'enthousiasme, se dirigent vers la mère et l'enfant, et tous les cœurs sont à elle. C'est dans ce même instant que la France tout entière, réunie dans les quatre-vingt-trois chefs-lieux des départements, faisait le même serment d'aimer le roi qui les aimerait. Hélas! dans ce moment la haine même s'attendrit, l'orgueil cède; tous sont heureux du bonheur commun, et fiers de la dignité de tous. Pourquoi ces plaisirs si profonds de la concorde sont-ils sitôt oubliés?

Cette auguste cérémonie achevée, le cortège reprend sa marche, et le peuple se livre à des fêtes.⁵ Les réjouissances durèrent plusieurs jours. Une revue générale des fédérés eut lieu. Soixante mille hommes étaient sous les armes et présentaient un magnifique spectacle, tout à la fois militaire et national. Le soir, Paris offrit une fête charmante. Le principal lieu de réunion était aux Champs-Élysées et à la Bastille. On lisait sur le terrain de cette ancienne prison, changé en une place: *Ici l'on danse.* Des feux brillants rangés en guirlandes remplaçaient l'éclat du jour. Il avait été défendu à l'opulence de troubler cette paisible fête par le

mouvement des voitures. Tout le monde devait se faire peuple et se trouver heureux de l'être. Les Champs-Élysées présentaient une scène touchante. Chacun y circulait sans bruit, sans tumulte, sans rivalité, sans haine. Toutes les classes confondues y circulaient au doux éclat des lumières et se trouvaient heureuses d'être ensemble. Ainsi, même au sein de la civilisation,² on semblait avoir retrouvé le temps de la fraternité primitive.

Les fédérés, après avoir assisté aux imposantes discussions de l'assemblée nationale, aux pompes de la cour, aux magnificences de Paris ; après avoir été témoins de la bonté du roi, qu'ils visitèrent tous, et dont ils reçurent de touchantes expressions d'amour, retournèrent transportés d'ivresse, pleins de bons sentiments et d'illusion. Après tant de scènes déchirantes, et prêt à en raconter de plus terribles encore, l'historien s'arrête avec plaisir sur ces scènes³ si fugitives, où tous les cœurs n'eurent qu'un même sentiment, l'amour du bien commun.⁴

La fête si touchante de la fédération ne fut encore qu'une émotion passagère. Le lendemain les cœurs voulaient encore ce⁵ qu'ils avaient voulu la veille, et la guerre était recommencée.



IV.

V O Y A G E S.

M O S C O U,

PAR MADAME DE STAËL.

Madame de STAËL (1766—1817), fille du célèbre Necker, ministre d'État de Louis XVI, reçut une éducation distinguée, qu'acheva la conversation des hommes supérieurs qui fréquentaient la maison de son père. Initiée de bonne heure à l'intelligence des grandes affaires, elle prit un intérêt actif et passionné aux premières crises de la révolution. Dès lors, elle passa une grande partie de sa vie à voyager; elle vit l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne; et presque chacun des pays qu'elle visita, comme chacune des époques importantes de sa vie, devint pour elle l'occasion d'un ouvrage. Le célèbre roman de *Corinne ou l'Italie* (2 vol. 1807), l'*Allemagne* (3 vol. 1814), les *Considérations sur la révolution française* (3 vol., ouvrage posthume), sont les chefs-d'œuvre de ce talent brillant et fort, qui semble composé de la vive sensibilité d'une femme, et de ce que la pensée d'un homme peut avoir de profond. On lui reproche avec raison quelque recherche dans l'expression.⁴ La conversation de M^{me} de Staël était, dit-on, au moins égale à ses ouvrages. L'influence qu'elle pouvait exercer par ce don de la parole, et l'usage

⁴) « On a reproché à M^{me} de Staël de la recherche et de l'effort; mais en a-t-on « démêlé le principe secret? A-t-on remarqué que cette *recherche* est celle d'une « âme altérée de vérité, avide de convaincre et d'être convaincue, et qui vou- « drait épuiser chaque idée? A-t-on vu que cet *effort* est un effort de l'âme?... « M^{me} de Staël écrivait trop avec toute son âme, et avec une âme remplie de trop « sérieux besoins, pour être parfaitement artiste; artiste! on ne l'est, dans toute « la force du terme, qu'au prix d'un désintéressement trop grand peut-être pour « que la conscience y puisse souscrire; c'est la paix de l'âme ou son indifférence « qui fait l'artiste complet; et si Fénelon, par exemple, a pleinement joui de ce « privilège, ce n'est pas seulement en vertu de son heureux génie, mais parce que, « dès l'entrée de sa carrière, le divin donateur l'avait dispensé de *chercher*. D'au- « tres sont artistes à une autre condition; à la condition de vouloir l'être, de vouloir « l'être toujours, et de ne vouloir être rien de plus. Ils disposent de leurs idées; « leurs idées ne disposent pas d'eux. » *Semur*, T. VI.

qu'elle était disposée à en faire en faveur des idées libérales, inquiétèrent Bonaparte; il exila M^{me} de Staël. Nous devons à cet acte de tyrannie un livre très-agréable : *Dix années d'exil*, auquel nous empruntons le morceau suivant.

Des coupoles dorées annoncent de loin Moscou; cependant, comme le pays environnant n'est qu'une plaine, ainsi que toute la Russie, on peut arriver dans la grande ville sans être frappé de son étendue. Quelqu'un disait avec raison que Moscou était ⁰² plutôt une province qu'une ville. En effet, l'on y voit des cabanes, des maisons, des palais, un bazar comme en Orient; des églises, des établissements publics, des pièces d'eau³, des bois, des parcs. La diversité des mœurs et des nations qui composent la Russie se montrait dans ce vaste séjour. Voulez-vous, me disaient-ils, acheter des schalls de Cachemire dans le quartier des Tartares? Avez-vous vu la ville chinoise? L'Asie et l'Europe se trouvaient réunies dans cette immense cité. On y jouissait de plus de liberté qu'à Pétersbourg, où la cour doit nécessairement exercer beaucoup d'influence. Les grands seigneurs établis à Moscou ne recherchaient point les places, mais ils prouvaient leur patriotisme par des dons immenses faits à l'État, soit pour des établissements publics pendant la paix, soit comme secours pendant la guerre. Les fortunes colossales des grands seigneurs russes sont employées à former des collections de tous genres, à des entreprises⁰⁴, à des fêtes dont les Mille et une Nuits ont donné les modèles; et ces fortunes se perdent aussi très-souvent par les passions effrénées de ceux qui les possèdent. Quand j'arrivai dans Moscou, il n'était question que des sacrifices que l'on faisait pour la guerre. Un jeune comte de Momonoff levait un régiment pour l'État, et n'y voulait servir que comme sous-lieutenant; une comtesse Orloff, aimable et riche à l'asiatique, donnait le quart de son revenu. Lorsque je passais devant ces palais entourés de jardins, où l'espace était prodigué dans une ville comme ailleurs au milieu de la campagne, on me disait que le propriétaire de cette superbe demeure venait de donner mille paysans à l'État, cet autre deux cents. J'avais de la peine à me faire⁶ à cette expression, *donner des hommes*; mais les paysans eux-mêmes s'offraient avec ardeur, et leurs seigneurs n'étaient, dans cette guerre, que leurs interprètes.

⁴) Imparfait *par attraction*. Voir plus loin : *l'Égypte et les Pyramides*, par Volney, 2^e partie, note 1. — ²) V. page 94, note 1.

Dès qu'un Russe se fait soldat, on lui coupe la barbe, et de ce moment il est libre. On voulait que tous ceux qui auraient servi dans la milice fussent aussi considérés comme libres; mais alors la nation l'aurait été, car elle s'est levée presque en entier. Espérons qu'on pourra sans secousses amener cet affranchissement si désiré; mais en attendant, on voudrait que les barbes fussent conservées, tant elles donnent de force et de dignité à la physiologie. Les Russes à longue barbe ne passent jamais devant une église sans faire le signe de la croix, et leur confiance dans les images visibles de la religion est très-touchante¹. Leurs églises portent l'empreinte de ce goût de luxe qu'ils tiennent de l'Asie; on n'y voit que des ornements d'or, d'argent et de rubis. On dit qu'un homme, en Russie, avait proposé de composer un alphabet avec des pierres précieuses, et d'écrire ainsi la Bible. Il connaissait la meilleure manière d'intéresser à la lecture l'imagination des Russes. Cette imagination, jusqu'à présent néanmoins, ne s'est manifestée ni par les beaux-arts, ni par la poésie. Ils arrivent très-vite, en toutes choses, jusqu'à un certain point, et ne vont pas au-delà; l'impulsion fait faire les premiers pas, mais les seconds appartiennent à la réflexion; et ces Russes, qui n'ont rien des peuples du Nord, sont, jusqu'à présent, très-peu capables de méditation.

Quelques-uns des palais de Moscou sont en bois², afin qu'ils puissent être bâtis plus vite, et que l'inconstance naturelle à la nation, dans tout ce qui n'est pas la religion et la patrie, se satisfasse en changeant facilement de demeure. Plusieurs de ces beaux édifices ont été construits pour une fête; on les destinait à l'éclat d'un jour, et les richesses dont on les a décorés les ont fait durer jusqu'à cette époque de destruction universelle. Un grand nombre de maisons sont colorées en vert, en jaune, en rose, et sculptées en détail comme des ornements de dessert.

Le Kremlin³, cette citadelle où les empereurs de Russie se sont défendus contre les Tartares, est entouré d'une haute muraille crénelée⁴ et flanquée de tourelles qui, par leurs formes bizarres, rappellent plutôt un minaret de Turquie qu'une forteresse comme la plupart de celles de l'occident. Mais quoique le caractère extérieur des édifices de la ville soit oriental, l'impression du christianisme se retrouvait dans cette multitude d'églises si vénérées qui

¹) Oui, comme toute marque de confiance religieuse; mais la superstition, qui néglige la réalité pour s'attacher à l'image, est une chose triste.

attiraient les regards à chaque pas. On se rappelait Rome en voyant Moscou ; non assurément que les monuments y fussent du même style, mais parce que le mélange de la campagne solitaire et des palais magnifiques, la grandeur de la ville et le nombre infini des temples, donnent à la Rome asiatique quelques rapports avec la Rome européenne.

C'est vers les premiers jours d'août¹ qu'on me fit voir l'intérieur du Kremlin : j'y arrivai par l'escalier que l'empereur Alexandre avait monté peu de jours auparavant, entouré d'un peuple immense qui le bénissait, et lui promettait de défendre son empire à tout prix. Ce peuple a tenu parole. On m'ouvrit d'abord les salles où l'on renfermait les armes des anciens guerriers de Russie : les arsenaux de ce genre sont plus dignes d'intérêt dans les autres pays de l'Europe. Les Russes n'ont pas pris part aux temps de la chevalerie ; ils ne se sont pas mêlés des croisades. Constamment en guerre avec les Tartares, les Polonais et les Turcs, l'esprit militaire² s'est formé chez eux au milieu des atrocités de tout genre qu'entraînaient la barbarie des nations asiatiques, et celle des tyrans qui gouvernaient la Russie. Ce n'est donc pas la bravoure généreuse des Bayard ou des Percy, mais l'intrépidité d'un courage fanatique, qui s'est manifestée dans ce pays depuis plusieurs siècles. Les Russes, dans les rapports de la société, si nouveaux pour eux, ne se signalent point par l'esprit de chevalerie, tel que les peuples de l'Occident le conçoivent, mais ils se sont toujours montrés terribles contre leurs ennemis. Tant de massacres ont eu lieu dans l'intérieur de la Russie, jusqu'au règne de Pierre le Grand et par-delà, que la moralité de la nation et surtout celle des grands seigneurs, doit en avoir beaucoup souffert. Ces gouvernements despotiques, dont la seule limite est l'assassinat du despote³, bouleversent les principes de l'honneur et du devoir dans la tête des hommes ; mais l'amour de la patrie, l'attachement aux croyances religieuses, se sont maintenus dans toute leur force à travers⁴ les débris de cette sanglante histoire⁵, et la nation qui conserve de telles vertus peut encore étonner le monde.

On me conduisit, de l'ancien arsenal, dans les chambres occupées jadis par les czars, et où l'on conserve les vêtements qu'ils portaient le jour de leur couronnement. Ces appartements n'ont

¹) Construction brisée ; v. pag. 97, note 2. — ²) C'est-à-dire à travers les meurtres et les violences dont cette histoire est remplie. L'expression de l'auteur est moins exacte, mais plus poétique.

aucun genre de beauté, mais ils s'accordent très-bien avec la vie dure que menaient et que mènent encore les czars. La plus grande magnificence règne dans les palais d'Alexandre; mais lui-même couche sur la dure,¹ et voyage comme un officier cosaque.

On faisait voir, dans le Kremlin, un trône partagé, qui fut occupé d'abord par Pierre 1^{er} et Ivan, son frère. La princesse Sophie, leur sœur, se plaçait derrière la chaise d'Ivan, et lui dictait ce qu'il devait dire; mais cette force empruntée ne résista pas longtemps à la force native de Pierre 1^{er}, et bientôt il régna seul. C'est à dater de son règne que les czars ont cessé de porter le costume asiatique. La grande perruque² du siècle de Louis XIV arriva avec Pierre 1^{er}, et, sans porter atteinte à l'admiration qu'inspire ce grand homme, il y a je ne sais quel contraste désagréable entre la férocity de son génie et la régularité cérémonieuse de son vêtement. A-t-il eu raison d'effacer, autant qu'il le pouvait, les mœurs orientales du sein de sa nation? devait-il placer sa capitale au nord et à l'extrémité de son empire? C'est une grande question qui n'est point encore résolue: les siècles seuls peuvent commenter de si grandes pensées³.

Je montai sur le clocher de la cathédrale, appelée Ivan Veliki, d'où l'on domine toute la ville: de là j'é voyais ce palais des czars qui ont conquis par leurs armes les couronnes de Casan, d'Astracan et de Sibérie. J'entendais les chants de l'église où le catholico⁴, prince de Géorgie, officiait au milieu des habitants de Moscou, et formait une réunion chrétienne entre l'Asie et l'Europe. Quinze cents églises attestaient la dévotion du peuple moscovite.

Les établissements du commerce à Moscou portaient un caractère asiatique; des hommes à turban, d'autres habillés selon les divers costumes de tous les peuples de l'Orient, étalaient les marchandises les plus rares; les fourrures de la Sibérie et les tissus de l'Inde offraient toutes les jouissances du luxe à ces grands seigneurs, dont l'imagination se plaît aux zibelines des Samoièdes comme aux rubis des Persans. Ici, le jardin et le palais Rasoumowski renfermaient la plus belle collection de plantes et de minéraux; ailleurs, un comte de Boutourlin avait passé trente ans de sa vie à rassembler une belle bibliothèque: parmi les livres qu'il possédait, il y en avait sur lesquels on trouvait

⁴) Belle personnification des siècles, transformés en commentateurs. L'auteur a voulu dire que ce n'est qu'après plusieurs siècles qu'on peut juger de si grandes pensées.

des notes de la main de Pierre I^{er}. Ce grand homme ne se doutait pas que cette même civilisation européenne¹, dont il était si jaloux, viendrait dévaster les établissements d'instruction publique qu'il avait fondés au milieu de son empire dans le but de fixer, par l'étude, l'esprit impatient des Russes.

Plus loin était la maison des enfants trouvés, l'une des plus touchantes institutions de l'Europe; des hôpitaux pour toutes les classes de la société se faisaient remarquer dans les divers quartiers de la ville; enfin, l'œil ne pouvait se porter que sur des richesses ou sur des bienfaits, sur des édifices de luxe ou de charité, sur des églises ou sur des palais, qui répandaient du bonheur ou de l'éclat sur une vaste portion de l'espèce humaine. On apercevait les sinuosités de la Moscowa, de cette rivière qui, depuis la dernière invasion des Tartares, n'avait plus roulé de sang dans ses flots: le jour était superbe; le soleil semblait se complaire à verser ses rayons sur les coupoles étincelantes². Je me rappelai ce vieux archevêque, Platon, qui venait d'écrire à Alexandre une lettre pastorale, dont le style oriental m'avait vivement émue: il envoyait l'image de la Vierge, des confins de l'Europe, pour conjurer loin de l'Asie l'homme qui voulait faire porter aux Russes tout le poids des nations enchaînées sur ses pas³. Un moment la pensée me vint que Napoléon pourrait se promener sur cette même tour d'où j'admirais la ville qu'allait anéantir sa présence; un moment je songeai qu'il s'enorgueillissait de remplacer, dans le palais des czars, le chef de la grande horde qui sut aussi s'en emparer pour un temps; mais le ciel était si beau que je repoussais cette crainte. Un mois après, cette belle ville était en cendres, afin qu'il fût dit que tout pays qui s'était allié avec cet homme serait ravagé par les feux dont il dispose. Mais combien ces Russes et leur monarque n'ont-ils pas racheté cette erreur! Le malheur même de Moscou a régénéré l'empire; et cette ville religieuse a péri comme un martyr, dont le sang répandu donne de nouvelles forces aux frères qui lui survivent.

¹) L'abstrait pour le concret; la civilisation pour les peuples civilisés. —

²) C'est un des charmes des belles descriptions de la nature que cette association fictive des êtres inanimés aux impressions de l'homme. Au milieu des émotions que ces spectacles nous causent, nous aimons à prêter aux objets qui nous entourent quelque chose de notre propre vie. — ³) Image superbe.

LA FÊTE D'INTERLAKEN,

PAR LA MÊME.

POUR aller à la fête, il fallait s'embarquer sur l'un de ces lacs dans lesquels les beautés de la nature se réfléchissent, et qui semblent placés au milieu des Alpes pour en multiplier les ravissants aspects. Un temps orageux nous dérobait la vue distincte des montagnes; mais, confondues avec les nuages, elles n'en étaient que plus redoutables. La tempête grossissait, et bien qu'un sentiment de terreur s'emparât de mon âme, j'aimais cette foudre du ciel qui confond l'orgueil de l'homme. Nous nous reposâmes un moment dans une espèce de grotte avant de nous hasarder à traverser la partie du lac de Thun qui est entourée de rochers inabordables. C'est dans un lieu pareil que Guillaume Tell sut braver les abîmes et s'attacher à des écueils¹ pour échapper à ses tyrans. Nous aperçûmes alors dans le lointain cette montagne qui porte le nom de Vierge (*Jungfrau*); aucun voyageur n'a jamais pu gravir jusqu'à son sommet²; elle est moins haute que le Mont-Blanc, et cependant elle inspire plus de respect, parce qu'on la sait inaccessible.³

Nous arrivâmes à Unterseen, et le bruit de l'Aar, qui tombe en cascades autour de cette petite ville, disposait l'âme à des impressions rêveuses. Les étrangers, en grand nombre, étaient logés dans des maisons de paysans, fort propres, mais rustiques. Il était assez piquant de voir se promener dans la rue d'Unterseen de jeunes Parisiens, tout à coup transportés dans les vallées de la Suisse; ils n'entendaient plus que le bruit des torrents, ils ne voyaient plus que des montagnes, et cherchaient si, dans ces lieux solitaires, ils pourraient s'ennuyer assez pour retourner avec plus de plaisir encore dans le monde.

Le soir qui précéda la fête, on alluma des feux sur les montagnes; c'est ainsi que jadis les libérateurs de la Suisse donnèrent le signal de leur sainte conspiration. Ces feux placés sur les sommets ressemblaient à la lune lorsqu'elle se lève derrière les montagnes, et qu'elle se montre à la fois ardente et paisible. On eût dit que des astres nouveaux venaient assister au plus touchant

¹) On y a gravi depuis lors. — ²) On sait qu'elle est... Gallic. « Je la crois fine, dit-il. » *La Fontaine*. — « Je vous crois du même âge. » *Montesquieu*. — V. aussi page 6, l. 3, et p. 14, l. 18.

spectacle que notre monde puisse encore offrir. L'un de ces signaux enflammés semblait placé dans le ciel, d'où il éclairait les ruines du château d'Unspunnen, autrefois possédé par Berthold, le fondateur de Berne, en mémoire de qui se donnait la fête. Des ténèbres profondes environnaient ce point lumineux; et les montagnes, qui pendant la nuit ressemblent à de grands fantômes, apparaissaient comme l'ombre gigantesque des morts qu'on voulait célébrer.

Le jour de la fête le temps était doux, mais nébuleux; il fallait que la nature répondît à l'attendrissement de tous les cœurs. L'enceinte choisie pour les jeux est entourée de collines parsemées d'arbres, et des montagnes à perte de vue sont derrière ces collines. Tous les spectateurs, au nombre de près de six mille, s'assirent sur les hauteurs en pente, et les couleurs variées des habillements ressemblaient, dans l'éloignement, à des fleurs répandues sur la prairie. Jamais un aspect plus riant ne put annoncer une fête; mais quand les regards s'élevaient, des rochers suspendus semblaient, comme la destinée, menacer les humains au milieu de leurs plaisirs.

Lorsque la foule des spectateurs fut réunie, on entendit venir de loin la procession de la fête; procession solennelle en effet, puisqu'elle était consacrée au culte du passé⁴. Une musique agréable l'accompagnait; les magistrats paraissaient à la tête des paysans; les jeunes paysannes étaient vêtues selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton; les hallebardes et les bannières de chaque vallée étaient portées en avant de la marche par des hommes à cheveux blancs, habillés précisément comme on l'était il y a cinq siècles, lors de la conjuration de Grutli. Une émotion profonde s'emparait de l'âme en voyant ces drapeaux si pacifiques qui avaient pour gardiens des vieillards. Le vieux temps était représenté par ces hommes âgés pour nous, mais si jeunes en présence des siècles! Je ne sais quel air de confiance dans tous ces êtres faibles touchait profondément, parce que cette confiance ne leur était inspirée que par la loyauté de leur âme. Les yeux se remplissaient de larmes au milieu de la fête, comme dans ces

⁴) Voilà encore une de ces métaphores qui appartiennent à notre siècle. Il suffit d'une expression comme celle-là pour fixer la date d'un ouvrage. Les mots ne sont pas nouveaux; mais leur association est nouvelle et tient à des idées que nos pères n'avaient pas. Ainsi la langue et les mœurs s'expliquent mutuellement.

jours heureux et mélancoliques où l'on célèbre la convalescence de ce qu'on aime.

Enfin les jeux commencèrent ; et les hommes de la vallée et les hommes de la montagne montrèrent, en soulevant d'énormes poids, en luttant les uns contre les autres, une agilité et une force de corps très-remarquables. Cette force rendait autrefois les nations plus militaires ; aujourd'hui que la tactique et l'artillerie disposent du sort des armées, on ne voit dans ces exercices que des jeux agricoles.^a La terre est mieux cultivée par des hommes aussi robustes ; mais la guerre ne se fait^b qu'à l'aide de la discipline et du nombre, et les mouvements même^c de l'âme ont moins d'empire sur la destinée humaine depuis que les individus ont disparu dans les masses, et que le genre humain semble dirigé comme la nature inanimée par des lois mécaniques.

Après que les jeux furent terminés et que le bon bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dina sous des tentes, et l'on chanta des vers en l'honneur de la tranquille félicité des Suisses. On faisait passer à la ronde, pendant le repas, des coupes en bois, sur lesquelles étaient sculptés Guillaume Tell et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvait avec transport au repos, à l'ordre, à l'indépendance ; et le patriotisme du bonheur^d s'exprimait avec une cordialité qui pénétrait toutes les âmes.

« Les prairies sont aussi fleuries que jadis, les montagnes aussi verdoyantes : quand toute la nature sourit, le cœur seul de l'homme pourrait-il n'être qu'un désert ? »

Non, sans doute, il ne l'était pas ; il s'épanouissait avec confiance au milieu de cette belle contrée,^e en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentiments les plus purs. Un pays pauvre, d'une étendue très-bornée, sans luxe, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitants comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. Depuis cinq siècles que dure la prospérité de

^a) Je doute que ce mot puisse remplacer *agreste* ou *rustique*. — ^b) Privé de l'auxiliaire *werden* (devenir), le français le remplace quelquefois par la forme pronominale. « La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir. » *La Rochefoucauld*. — « L'homme, qui est esprit, se mène par les yeux et les oreilles. » *La Bruyère*. — « Le divin exemplaire qui se lit dans les cieux. » *Villemain*. — ^c) Et non *mêmes*. — ^d) L'auteur a voulu dire sans doute : le patriotisme animé, exalté, augmenté par le sentiment du bonheur.

la Suisse, on compte plutôt de sages générations que de grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception quand l'ensemble est aussi heureux. On dirait que les ancêtres de cette nation règnent encore au milieu d'elle : toujours elle les respecte, les imite, et les recommence.⁴⁾ La simplicité des mœurs et l'attachement aux anciennes coutumes, la sagesse et l'uniformité dans la manière de vivre, rapprochent de nous le passé et nous rendent l'avenir présent. Une histoire toujours la même ne semble qu'un seul moment dont la durée est de plusieurs siècles.

La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traversent ; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours : puisse-t-il n'être point interrompu ! puisse la même fête être souvent célébrée au pied²⁾ de ces mêmes montagnes ! L'étranger les admire comme une merveille, l'Helvétien les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfants.

L'ÉGYPTÉ ET SES PYRAMIDES ;

PAR VOLNEY.

M. DE VOLNEY (1757—1820) doit la meilleure partie de sa réputation à ses *Voyages en Syrie et en Égypte* et à son *Tableau des États-Unis*. Il y développe un talent d'observation rare, une grande sagacité, un jugement sain et des connaissances étendues. Son style, clair et précis, atteint souvent à l'élégance. Chénier a dit dans son *Tableau de la littérature française* : « M. de Volney, en traversant l'Égypte et la Syrie, écrivit un des beaux ouvrages du dix-huitième siècle, et le chef-d'œuvre du genre. » Il est à regretter que la même sagesse qui distingue cet ouvrage n'ait pas présidé à la composition des *Ruines* du même auteur, ou plutôt ne l'ait pas empêché d'écrire ce livre, qui sape la base de toutes les religions. On loue avec raison le style précis et la marche logique du *Catéchisme de la loi naturelle*, où l'auteur a le malheur de donner l'intérêt personnel pour unique base à la vertu. M. de Volney a rendu des services à la philologie générale, ou à l'étude comparée des différentes langues du globe.

⁴⁾ N'y a-t-il pas un peu de recherche dans cette expression : *recommencer ses ancêtres* ? — ²⁾ Voyez, à la 3^{me} ligne du même morceau, *aux pieds des Alpes*.

Si l'on se rappelle ce que j'ai exposé de la nature et de l'aspect du sol ; si l'on se peint un pays plat, coupé de canaux, inondé pendant trois mois, fangeux et verdoyant pendant trois autres, poudreux et gercé le reste de l'année ; si l'on se figure sur ce terrain des villages de boue et de briques ruinés, des paysans nus et hâlés, des buffles, des chameaux, des sycomores, des dattiers clair-semés, des lacs, des champs cultivés, et de grands espaces vides ; si l'on y joint un soleil étincelant sur l'azur d'un ciel presque toujours sans nuages, des vents plus ou moins forts, mais perpétuels, l'on aura pu se former une idée rapprochée de l'état physique du pays. On a pu juger de l'état civil des habitants par leurs divisions en races, en sectes, en conditions ; par la nature d'un gouvernement qui ne connaît ni propriété ni sûreté de personnes, et par l'usage d'un pouvoir illimité confié à une soldatesque licencieuse et grossière ; enfin l'on peut apprécier la force de ce gouvernement en résumant son état militaire, la qualité de ses troupes ; en observant que, dans toute l'Égypte et sur les frontières, il n'y a ni fort, ni redoute, ni artillerie, ni ingénieurs ; et que, pour la marine, on ne compte que les vingt-huit vaisseaux et cayasses de Suez, armés chacun de quatre pierriers rouillés, et montés par des marins qui ne connaissent pas la boussole : c'est au lecteur à établir sur ces faits l'opinion qu'il doit prendre d'un tel pays¹. S'il trouvait, par hasard, que je le lui présente sous un point de vue différent de quelques autres relations, cette diversité ne devrait point étonner. Rien de moins unanime que les jugements des voyageurs sur les pays qu'ils ont vus : souvent contradictoires entre eux, celui-ci déprime ce que celui-là vante ; et tel peint comme un lieu de délices ce qui pour tel autre n'est qu'un lieu fort ordinaire. On leur reproche cette contradiction ; mais ils la partagent avec leurs censeurs mêmes, puisqu'elle est dans la nature des choses. Quoi que nous puissions faire, nos jugements sont bien moins fondés sur les qualités réelles des objets que sur les affections² que nous recevons, ou que nous portons déjà en les voyant. Une expérience journalière prouve qu'il s'y mêle toujours des idées étrangères ; et de là vient que le même pays qui nous a paru beau dans un temps, nous paraît quelquefois désagréable dans un autre. D'ailleurs, le préjugé des habitudes premières est tel que jamais l'on ne peut s'en dégager. L'habitant

¹) M. de Volney visita l'Égypte en 1783. — ²) *Affections* est ici synonyme d'*impressions*.

des montagnes hait les plaines ; l'habitant des plaines déprise les montagnes. L'Espagnol veut un ciel ardent ; le Danois un temps brumeux. Nous aimons la verdure des forêts ; le Suédois préfère la blancheur des neiges : le Lapon transporté de sa chaumière enfumée dans les bosquets de Chantilly¹, y est mort de chaleur et de mélancolie. Chacun a ses goûts, et juge en conséquence. Je conçois que, pour un Égyptien, l'Égypte est et sera toujours le plus beau pays du monde, quoiqu'il n'ait vu que celui-là². Mais s'il m'est permis d'en dire mon avis comme témoin oculaire, j'avoue que je n'en ai pas pris une idée si avantageuse. Je rends justice à son extrême fertilité, à la variété de ses produits, à l'avantage de sa position pour le commerce ; je conviens que l'Égypte est peu sujette aux intempéries qui font manquer nos récoltes ; que les ouragans de l'Amérique y sont inconnus ; que les tremblements qui, de nos jours, ont dévasté le Portugal et l'Italie, y sont très-rares, quoique non pas sans exemples ; je conviens même que la chaleur qui y accable les Européens n'est pas un inconvénient pour les naturels ; mais c'en est un grave que ces vents meurtriers du sud ; c'en est un autre que ce vent de nord-est, qui donne des maux de tête violents ; c'en est encore un que cette multitude de scorpions, de cousins, et surtout de mouches, telle que l'on ne peut manger sans courir risque d'en avaler. D'ailleurs, nul pays d'un aspect plus monotone ; toujours une plaine nue à perte de vue ; toujours un horizon plat et uniforme ; des dattiers sur leur tige maigre, ou des huttes de terre sur des chaussées : jamais cette richesse de paysage où la variété des objets, où la diversité des sites occupent l'esprit et les yeux par des scènes et des sensations renaissantes ; nul pays n'est moins pittoresque, moins propre aux pinceaux des peintres et des poètes : on n'y trouve rien de ce qui fait le charme et la richesse de leurs tableaux ; et il est remarquable que ni les arabes ni les anciens ne font mention de poètes d'Égypte. En effet, que chanterait l'Égyptien sur le chalumeau de Gessner et de Théocrite ? il n'a ni clairs ruisseaux, ni frais gazons, ni antres solitaires ; il ne connaît ni les vallons, ni les coteaux, ni les roches pendantes.

¹) Magnifique maison de plaisance des princes de Condé. — ²) L'auteur entend bien qu'en effet l'Égyptien n'a vu que ce pays-là. Pourquoi donc le subjonctif ? Parce que le sens propre et l'intention primitive du mot *quoique* réclament le subjonctif. En effet, qu'a signifié ce mot originairement ? *Supposé même que...* En admettant que...

Thompson ¹ n'y trouverait ni le sifflement des vents dans les forêts, ni les roulements du tonnerre dans les montagnes, ni la paisible majesté des bois antiques, ni l'orage imposant, ni le calme touchant qui lui succède : un cercle éternel des mêmes opérations ramène toujours les gras troupeaux, les champs fertiles, le fleuve boueux, la mer d'eau douce, et les villages semblables aux îles. Que si la pensée se porte à l'horizon qu'embrasse la vue, elle s'effraie de n'y trouver que des déserts sauvages, où le voyageur égaré, épuisé de soif et de fatigue, se décourage devant l'espace immense qui le sépare du monde ; il implore en vain la terre et le ciel ; ses cris, perdus sur une plaine rase, ne lui sont pas même rendus par des échos : dénué de tout, et seul dans l'univers, il périt de rage et de désespoir devant une nature morne, sans la consolation même de voir verser une larme sur son malheur.² Ce contraste est sans doute ce qui donne tant de prix au sol de l'Égypte. La nudité du désert rend plus saillante l'abondance du fleuve, et l'aspect des privations ajoute au charme des jouissances : elles ont pu être nombreuses dans les temps passés, et elles pourraient renaître sous l'influence d'un bon gouvernement ; mais dans l'état actuel, la richesse de la nature y est sans effet et sans fruit. En vain célèbre-t-on les jardins de Rosette et du Caire ; l'art des jardins, cet art si cher aux peuples policés, est ignoré des Turcs, qui méprisent les champs et la culture. Dans tout l'empire, les jardins ne sont que des vergers sauvages, où les arbres, jetés sans soin, n'ont pas même le mérite du désordre. En vain se récrie-t-on sur les orangers et les cédrats qui croissent en plein air : on fait illusion à notre esprit, accoutumé d'allier ³ à ces arbres des idées d'opulence et de culture, qui chez nous les accompagnent. En Égypte, arbres vulgaires, ils s'associent à la misère des cabanes qu'ils couvrent, et ne rappellent que l'idée de l'abandon de la pauvreté. En vain peint-on le Turc mollement couché sous leur ombre, heureux de fumer sa pipe sans penser : l'ignorance et la sottise ont sans doute leurs jouissances, comme l'esprit et le savoir ; mais, je l'avoue, je n'ai pu envier le repos des esclaves, ni appeler bonheur l'apathie des automates.

¹) Célèbre poète anglais du 18^e siècle. Son poème des *Saisons* est un des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise. — ²) Comparez ce morceau avec la description de l'Arabie par Buffon (Hist. naturelle, article du *Chameau*). — ³) On dit *accoutumé à*. L'auteur a voulu sans doute éviter l'hiatus.

J'ai déjà exposé comment la difficulté habituelle des voyages en Égypte, devenue plus grande en ces dernières années, s'opposait aux recherches sur les antiquités. Faute de moyens, et surtout de circonstances propres, on est réduit à ne voir que ce que d'autres ont vu, et à ne dire que ce qu'ils ont déjà publié. Par cette raison, je me bornerai à quelques considérations générales.

Les pyramides de Djizé sont un exemple frappant de cette difficulté d'observer dont j'ai fait mention. Quoique situées à quatre lieues seulement du Caire, où il réside des Francs; quoique visitées par une foule de voyageurs, on n'est point encore d'accord sur leurs dimensions. On a mesuré plusieurs fois leur hauteur par les procédés géométriques, et chaque opération a donné un résultat différent. Pour décider la question, il faudrait une nouvelle mesure solennelle, faite par des personnes connues; mais, en attendant, on doit taxer d'erreur tous ceux qui donnent à la grande pyramide autant d'élévation que de base, attendu que son triangle est très-sensiblement écrasé.

La ligne du rocher sur lequel sont assises les pyramides ne s'élève pas au-dessus du niveau de la plaine de plus de quarante à cinquante pieds. La pierre dont il est formé est une pierre

4) Faut-il *s'opposait* ou *s'oppose*? — L'imparfait par attraction est un des points les moins éclaircis de la grammaire française. Il nous semble que la substitution de l'imparfait au présent doit être interdite dans le cas où le 2^e verbe énonce une vérité constante, sans époque, qui, de plus, ne peut par aucun acte de l'esprit être attachée plus particulièrement au moment du fait énoncé par le 1^{er} verbe. Ainsi je comprends qu'on ait dit: « Le religieux lui répondit (à un pénitent) que la miséricorde de Dieu était infinie; » parce que cette vérité générale peut, sans grand effort, être détournée vers le cas particulier; mais je doute qu'on puisse approuver les phrases suivantes:

« Il tomba dans une erreur assez naturelle en oubliant que le mois d'octobre avait trente et un jours. » *M. Nodier*. — « L'affaire dont il s'agissait était de savoir si les peines des damnés étaient éternelles. » *J. J. Rousseau*. — « Il savait déjà qu'une boule de cuivre grossissait les objets placés à son foyer. » *Fontenelle*. — « Bacon a dit que la conversation n'était pas un chemin qui conduisait à la maison, mais un sentier où l'on se promenait au hasard avec plaisir. » *Mme de Staël*.

Lorsque l'imparfait est admissible dans la seconde proposition, il ne l'est pas pour cela dans une troisième subordonnée à la seconde. Ainsi Fénelon n'aurait pas dû dire: « Diogène disait que les couronnes étaient des marques de gloire aussi fragiles que ces bouteilles d'eau qui se rompaient en se formant. »

Je crois, en revanche, que les phrases suivantes sont correctes:

« J'avais déclaré que le poème de Lucrèce me parait souverainement ennuyeux. » *Dussault*.

« De grands critiques ont souvent répété que le héros d'un poème ou d'une tragédie ne doit pas être parfait. » *Villemain*.

calcaire blanchâtre, d'un grain pareil au beau moëllon. Celle des pyramides est d'une nature semblable. Au commencement du siècle, on croyait, sur l'autorité d'Hérodote, que les matériaux en avaient été transportés d'ailleurs; mais des voyageurs, observant la ressemblance dont nous parlons, ont trouvé plus naturel de les faire tirer du rocher même; et l'on traite aujourd'hui de fable le récit d'Hérodote, et d'absurdité cette translation de pierres. On calcule que l'aplanissement des rochers en a dû fournir la meilleure partie; et pour le reste, on suppose des souterrains invisibles, que l'on agrandit autant qu'il est besoin. Mais si l'opinion ancienne à des invraisemblances, la moderne n'a que des suppositions. Ce n'est point un motif suffisant de juger que de dire: «Il est incroyable que l'on ait transporté des carrières éloignées, il est absurde d'avoir multiplié des frais qui deviennent énormes, etc.» Dans les choses qui tiennent aux opinions et aux gouvernements des peuples anciens, la mesure des probabilités est délicate¹ à saisir: aussi, quelque invraisemblable que paraît le fait dont il s'agit, si l'on observe que l'historien a puisé dans les archives originales; qu'il est très-exact dans tous ceux que l'on peut vérifier; que le rocher libyque n'offre en aucun endroit des élévations semblables à celles qu'on veut supposer, et que les souterrains sont encore à connaître; si l'on se rappelle les immenses carrières qui s'étendent de Saouâdi à Manfalout, dans un espace de vingt-cinq lieues; enfin si l'on considère que leurs pierres, qui sont de la même espèce, n'ont aucun autre emploi apparent, on sera porté tout au moins à suspendre son jugement, en attendant une évidence qui le détermine. Pareillement, quelques écrivains se sont lassés de l'opinion que les pyramides étaient des tombeaux, et ils en ont voulu faire des temples ou des observatoires; ils ont regardé comme absurde qu'une nation sage et polie eût une affaire d'État du sépulcre de son chef, et comme extravagant qu'un monarque écrasât son peuple de corvées pour enfermer un squelette de cinq pieds dans une montagne de pierres: mais, je le répète, on juge mal les peuples anciens quand on

¹) *Délicat* est un de ces termes, assez nombreux dans la langue française, qu'on pourrait appeler *mutuels* ou *bilatéraux*, parce qu'il sont applicables à deux termes corrélatifs, et deviennent tour à tour subjectifs et objectifs, personnels et réels: *apprendre*, *ceindre*, *certain*, *curieux*, *dépouiller*, *difficile*, *facile*, *fin*, *gai*, *glorieux*, *goût*, *grave*, *heureux*, *honteux*, *hôte*, *indifférence*, *intéressé*, *louche*, *louer*, *manquer*, *paître*, *refuser*, *répugner*, *réussir*, *revêtir*, *sain*, *saisir*, *savant*, *semer*, *sensible*, *sentir* (rießen), *sourd*, *sûr*, *tendre*, *triste*, *vain*.

prend pour termes de comparaison nos opinions, nos usages. Les motifs qui les ont animés peuvent nous paraître extravagants, peuvent l'être même aux yeux de la raison, sans avoir été moins puissants, moins efficaces. On se donne des entraves gratuites de contradictions en leur supposant une sagesse conforme à nos principes; nous raisonnons trop d'après nos idées, et pas assez d'après les leurs. En suivant ici soit les unes, soit les autres, on jugera que les pyramides ne peuvent avoir été des observatoires d'astronomie, parce que le mont Moqattam en offrait un plus élevé et qui borne ceux-là; parce que tout observatoire élevé est inutile en Égypte, où le sol est très-plat, et où les vapeurs dérobent les étoiles plusieurs degrés au-dessus de l'horizon; parce qu'il est impossible de monter sur la plupart des pyramides; enfin, parce qu'il était inutile de rassembler onze observatoires aussi voisins que le sont les onze pyramides, grandes et petites, que l'on découvre du local de Djizé. D'après ces considérations, on pensera que Platon, qui a fourni l'idée en question, n'a pu avoir en vue que des cas accidentels, ou qu'il n'a ici que son mérite ordinaire d'éloquent orateur. Si, d'autre part, on pèse les témoignages des anciens et les circonstances des lieux; si l'on fait attention qu'auprès des pyramides il se trouve trente à quarante¹ moindres monuments, offrant des ébauches de la même figure pyramidale; que ce lieu stérile, éloigné de la terre cultivable, a la qualité requise des Égyptiens pour être un cimetière, et que près de là était celui de toute la ville de Memphis, la plaine des momies, on sera persuadé que les pyramides ne sont que des tombeaux. L'on croira que les despotes d'un peuple superstitieux ont pu mettre de l'importance et de l'orgueil à bâtir pour leur squelette une demeure impénétrable, quand on saura que, dès avant Moïse, il était de dogme à Memphis que les âmes reviennent au bout de six mille ans habiter les corps qu'elles avaient quittés: c'était par cette raison que l'on prenait tant de soin de préserver ces corps de la dissolution et que l'on s'efforçait d'en conserver les formes au moyen des aromates, des bandelettes et des sarcophages. Celui qui est encore dans la chambre sépulcrale de la grande pyramide est précisément dans les dimensions naturelles: et cette chambre, si obscure et si étroite, n'a jamais pu convenir qu'à loger un mort. Il faut donc revenir à l'opinion,

¹) De trente à quarante.

toute vieillie qu'elle peut-être, que les pyramides sont des tombeaux; et cet emploi, indiqué par toutes les circonstances locales, est constaté par le nom même de ces monuments, qui, selon une analyse conforme à tous les principes de la science, me donne, mot à mot, *chambre ou caveau du mort*¹.

L'époque de la construction de la plupart des pyramides n'est pas connue; mais celle de la grande est si évidente qu'on n'eût jamais dû la contester. Hérodote l'attribue à *Cheops*, avec un détail de circonstances qui prouve que ses auteurs² étaient bien instruits. Or, ce *Cheops*, dans sa liste, la meilleure de toutes, se trouve le second roi après *Protée*, qui fut contemporain de la guerre de Troie; et il en résulte, par l'ordre des faits, que sa pyramide fut construite vers les années 140 et 160 de la fondation du temple de Salomon, c'est-à-dire 830 ans avant J. C.

La main du temps, et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. On commence à voir ces montagnes factices dix lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête qu'on croit être à leur pied; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve. La hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leurs pieds; tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect; mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport. Après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau,

¹) De *bour*, souterrain, sépulcre, et *a-mit*, le mort. — ²) Les auteurs qu'il cite. On dit familièrement : *Je vous cite mon auteur*, c'est-à-dire la personne de qui je tiens ce fait.

il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière ; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses , et du transport , et de la coupe , et de l'entassement de tant de matériaux . On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages : ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Égypte ; ces labyrinthes , ces temples , ces pyramides , dans leur massive structure , attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts , que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres . Alors on pardonne à l'avarice , qui , violant leurs tombeaux , a frustré leur espoir : on en accorde moins de pitié à ces ruines ; et tandis que l'amateur des arts s'indigne , dans Alexandrie , de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin , le philosophe , après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose , ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort , qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines , et qui soumet au plus humble de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile .

R O M E ;

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

LES premiers ouvrages de M. de Chateaubriand révélèrent surtout un grand coloriste . Les parties plus intérieures de son talent se sont fait jour peu à peu , à mesure que son imagination , sans se refroidir , s'est calmée . Il parut pendant longtemps ne demander aux sujets les plus sérieux que des images . Toutefois l'épisode de *René* dans le *Génie du Christianisme* , et celui de *Velléda* dans les *Martyrs* , annonçaient que la passion avait une large place dans ce magnifique talent , et qu'elle finirait par le simplifier . On ne peut se dissimuler que les beautés de style , dans les premiers ouvrages de M. de Chateaubriand , sont en grande partie factices . On y voit trop la main du peintre , allant et revenant de la palette à la toile , et de la toile à la palette . Ce n'est pas une parole naïve qui tire sa couleur de sa vie même : il y a peu de passages où l'artiste ne se déclare , et cette

suite de pages brillantes ressemble moins à un entretien d'homme à homme, qu'à une exposition de tableaux ; l'auteur lui-même fait tableau. Ces images, ces couleurs, qu'il demande à tous ses souvenirs, n'étaient sans doute pas combinées au hasard ; choisies par l'écrivain en vue de la secrète affinité qu'elles avaient avec son âme, elles y trouvaient leur unité ; elles y formaient, en dépit de quelques disparates, un tout vivant ; il avait fondu ensemble, en les assimilant à lui-même, ces éléments étrangers, et de plein droit il leur imposait son nom. Néanmoins ce qu'il y avait de factice et d'arbitraire dans cette association des formes bibliques avec un sentimentalisme raffiné, et de l'ingénuité sauvage avec les recherches de l'esprit français, ne put tromper longtemps ni la critique, ni l'auteur lui-même, qui, dans les réimpressions successives de ses premiers ouvrages, a jeté à l'écart tout ce qu'il a pu de ce costume étranger. Ce qui lui était propre lui est demeuré : la poésie du désert et des ruines, une mélancolie pleine d'imagination et de mouvement, tout ce qu'il y a d'enchantement dans les idées à la fois vastes et vagues, enfin je ne sais quoi de généreux et de chevaleresque dans la pensée, qui dissimule admirablement chez lui l'absence du vrai sérieux. Aujourd'hui, l'imagination a laissé la passion et même la raison se faire leur part dans cette brillante prose ; on y trouve, avec un grand éclat, plus de vraie chaleur ; avec autant de grandeur, plus de précision ; les hommes et les temps y sont quelquefois supérieurement jugés ; cependant la profondeur et l'invention philosophiques ne sont pas les attributs les plus éminents de ce poétique génie ; et si, sous le rapport du style, il a beaucoup donné à son siècle, sous le rapport des idées il en a beaucoup reçu, et trop accepté peut-être. Il y a aujourd'hui en M. de Châteaubriand deux hommes qui, je crois, ne s'entendent pas trop bien, et entre lesquels je ne vois guère de point commun que l'amour de la gloire et le culte de l'honneur.

J'ARRIVE de Naples, mon cher ami¹, et je vous porte un fruit de mon voyage, sur lequel vous avez des droits : quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. *Tenet nunc Parthenope*. Il y a longtemps que j'aurais dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un génie tel que² le vôtre ; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant je ne veux pas quitter Rome sans

¹) Ce morceau est une lettre adressée à M. de Fontanes en 1804. — Il pourra être aussi utile que piquant d'indiquer les corrections que l'auteur a faites à cette lettre depuis sa première publication. Nous rétablirons en forme de notes, et en italique, le texte primitif. — ²) Comme.

vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus¹ que je vous écrirais au hasard et sans suite tout ce que je penserais de l'Italie, comme je vous disais² autrefois l'impression que faisaient sur mon cœur les solitudes du Nouveau-Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous³ peindre les *dehors* de Rome, ses⁴ campagnes et ses ruines.

Vous avez lu, mon cher ami, tout ce qu'on a écrit sur ce sujet; mais je ne sais si⁵ les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subito, in nocte una, sterilitas et viduitas*⁶. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans des lieux où il ne passe plus personne; quelques traces desséchées des torrents de l'hiver; ces traces⁷, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles⁸ ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres; mais partout s'élèvent⁹ des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais, des herbes flétries¹⁰ avaient trompé mon œil: parfois¹¹, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs: les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants; une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde¹² ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs

¹) *Marquais.* — ²) *Donner une idée générale des.* — ³) *C'est-à-dire de ses.*

⁴) *Sais pas si.* — ⁵) « Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour, stérilité et venvage. » *Esaié.* — ⁶) *Qui.* — ⁷) *Qui.* — ⁸) *Mais vous voyez partout.* — ⁹) *Et ce n'était que des herbes flétries qui.* — ¹⁰) *Quelquesfois.* — ¹¹) *Garde seulement.*

sont tels¹ que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron*, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble dans son orgueil avoir voulu s'isoler; elle s'est séparée des autres cités de la terre; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous dire² ce qu'on éprouve, lorsque Rome nous apparaît tout-à-coup au milieu de ses *royaumes vides*, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qui saisissaient³ les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent; votre âme⁴ est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob⁵.

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? Vous vous tromperiez beaucoup, elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

Salve, magna parens frugum, saturnia tellus

Magna virum⁶ !

Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront⁷; si vous⁸ les contemplez en artiste, en poète, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vigne ne vous donnerait pas⁹ d'aussi fortes émotions que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est¹⁰ demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est comparable pour la beauté aux¹¹ lignes de l'horizon romain, à¹² la douce inclinaison des plans, et aux contours suaves et

¹) Que vous voyez ces champs tels. — ²) Peindre. — ³) Qu'éprouvaient. — ⁴) Et votre âme. — ⁵) Elle n'est point l'héritière de Jacob. — ⁶) « Salut, terre féconde, terre de Saturne, mère des grands hommes ! » — ⁷) Sans doute. — ⁸) Mais si vous. — ⁹) Ne donnerait pas à votre âme. — ¹⁰) Pour ainsi dire. — ¹¹) Rien n'est beau comme les. — ¹²) Comme.

fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les cotéaux sont¹ taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière répandue dans les lointains, arrondit les objets, et dissimule² ce qu'ils pourraient avoir de dur³ ou de heurté⁴ dans leurs formes. Les ombres ne⁵ sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masse si obscure de rochers et de⁶ feuillages dans laquelle⁷ il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les⁸ eaux: toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré, dans les paysages de Claude Lorrain, cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? eh bien! c'est la lumière de Rome.

Je ne me lassais point de voir, à la *Villa-Borghese*, le soleil se coucher sur les cyprès du mont *Marius* et sur les pins de la *Villa Pamphili*, plantés par Le Nôtre⁹. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à *Ponte-Mole*, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes¹⁰ de la *Sabine* apparaissent alors de lapis lazuli et d'or pâle, tandis que leur base et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages, comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique: quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses consuls et de ses Césars sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire¹¹ pas aussi vite que dans nos climats: lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elles se raniment¹² sur quelque autre point de l'horizon; un crépuscule succède¹³ à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants *bucoliques*: les bergers n'y sont plus: *dulcia linquimus arva*¹⁴;

¹) Y sont. — ²) Fait disparaître. — ³) Trop dur. — ⁴) Trop heurté. — ⁵) N'y. — ⁶) Dans les rochers et les. — ⁷) Où. — ⁸) Le ciel, les. — ⁹) Célèbre dessinateur de jardins du 17^e siècle. — ¹⁰) De la montagne. — ¹¹) Disparaît. — ¹²) Tout à coup. — ¹³) Semble succéder. — ¹⁴) Nous quittons nos chères campagnes. Virg. Egl. 1^{re}.

mais on voit encore les grandes victimes du *Clitumne*, des bœufs blancs, ou des troupeaux de cavales demi-sauvages, qui descendent¹ au bord du Tibre et viennent² s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins ou au siècle de l'Arcadien Evandre, alors que³ le Tibre s'appelait encore Albula, et que le pieux Enée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrais toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissants que ceux de Rome : lorsque le soleil enflammé, ou que la lune large et rougie s'élève⁴ au-dessus du Vésuve comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de l'Apouille, l'île de Caprée, la côte du⁵ Pausilippe, Baïe, Misène, Cumès, l'Averne, les Champs-Élysées, et toute cette terre virgilienne, présentent un spectacle magique ; mais il n'a pas, selon moi, le *grandiose* de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux : il y a deux mille ans que Cicéron se croyait exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivait à ses amis : *Urbem, mi Rufe, cole, et in hac luce vive*⁶. Cet attrait de la belle Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer⁷ quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vint mourir sur cette terre des beaux paysages ; au⁸ moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connaître M. d'Agincourt, qui y vit seul, depuis vingt-cinq-ans, et qui promet à la France d'avoir aussi son Winckelmann.

Quoique Rome, vue intérieurement, offre l'aspect de⁹ la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le¹⁰ Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles¹¹ de Bélisaire, depuis les monuments apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté des¹² femmes est un autre trait distinctif : elles rappellent, par leur port et leur démarche, les Clélie et les Cornélie ; on croirait voir des statues antiques de Junon et de Pallas descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part on retrouve chez les Romains ce ton

¹) Descendre seuls. — ²) Venir. — ³) Poétique, pour lorsque. — ⁴) Se lève. —

⁵) De. — ⁶) « C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, c'est dans cette lumière qu'il faut vivre. » — ⁷) Seulement. — ⁸) Et au. — ⁹) Ressemble aujourd'hui à. — ¹⁰) Sublime. — ¹¹) Gothiques. — ¹²) De ses.

des chairs auquel les peintres ont donné le nom de¹ *couleur historique* et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il est² naturel que des hommes dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre, aient servi de modèle ou de type aux Raphaël ou aux Dominiquin, pour représenter les personnages de l'histoire.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont ces troupeaux de chèvres, et surtout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, couchés³ aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passaient autrefois pour conduire le triomphateur romain à ce Capitole que Cicéron appelle *le conseil public de l'univers*.

A tous les bruits ordinaires des grandes cités se mêle ici le bruit des eaux, que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blandusie ou d'Égérie. Du haut des collines qui sont renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective; ce qui mêle la ville et les champs d'une manière⁴ pittoresque. En hiver, les toits des maisons sont couverts d'herbes, comme les⁵ toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui⁷ va bien à son histoire: ses premiers dictateurs conduisaient la charrue; elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et⁹ le plus grand de ses poètes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfants de Romulus.

Quant au Tibre, qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout à fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome comme s'il n'y était pas; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver; il se dérobe¹⁰ entre les méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez¹¹ recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des *dehors* de Rome. Vous sentez qu'elles doivent prendre différents caractères selon les souvenirs qui s'y attachent.

¹) Que les peintres appellent. — ²) Semble. — ³) Que l'on trouve couchés. —

⁴) Tout-à-fait. — ⁵) A peu près. — ⁶) Vieux. — ⁷) Vous rappelle que ses premiers dictateurs. — ⁸) Que. — ⁹) Que. — ¹⁰) Furtivement. — ¹¹) Tant.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil, qui se couchait, versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions¹, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que² le soleil disparut à³ l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne, me causa une vive émotion; je songeai que l'édifice⁴ moderne tomberait⁵ comme l'édifice antique; je songeai⁶ que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés; je rappelai dans ma mémoire⁷ que ces mêmes juifs qui, dans leurs premières captivités, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone⁸, avaient⁹, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre¹⁰; que les voûtes¹¹ qui répétaient les sons de cette cloche chrétienne étaient l'ouvrage d'un empereur païen, marqué dans les prophéties pour la destruction finale¹² de Jérusalem. Sont-ce là, mon cher ami, d'assez hauts sujets de méditations¹³, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas soit digne d'être vue?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colisée, pour le voir dans une autre saison et sous un autre aspect: j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre parmi des herbes séchées¹⁴. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge; on ne m'a point

¹) Et des panthères. — ²) Au moment où. — ³) Descendit sous. — ⁴) Ce grand édifice moderne. — ⁵) A son tour. — ⁶) Et. — ⁷) Je me rappelai. — ⁸) Aux édifices de l'Égypte et de Babylone. — ⁹) Avaient aussi. — ¹⁰) Cette énorme enceinte. —

¹¹) Que le monument sous les voûtes duquel résonnait cette. — ¹²) Totale. —

¹³) Fournis par une seule ruine. — ¹⁴) Entre des ruines et des herbes séchées.

répondu ; l'ermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire , des chagrins récents¹, ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu² ; j'ai cru voir³ les ruines d'un édifice que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi , mon très-cher ami , que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant. L'homme cherche au-dehors des raisons pour s'en convaincre : il va méditer sur les ruines des empires⁴ ; et il ne songe pas⁵ qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris !

Avant de partir pour Naples, j'étais allé passer quelques jours seul à Tivoli. Je parcourus les ruines des environs , et surtout celle de la *Villa Adriana*. Surpris par la pluie, au milieu de ma course , je me réfugiai dans les salles des *Thermes* voisines du *Pécile* , sous un figuier qui avait renversé le pan d'un mur en croissant⁶. Dans un petit salon octogone⁷, une vigne vierge perçait⁸ la voûte de l'édifice, et son gros cep lisse, rouge et tortueux, montait le long du mur comme un serpent. Tout autour de moi , à travers les arcades des ruines , s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine. Des buissons de sureau remplissaient les salles désertes, où venaient se réfugier quelques merles⁹. Les fragments de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre , dont la verdure satinée se dessinait comme un travail en¹⁰ mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tombées dans ces palais de la mort ; l'acanthé sauvage rampait à leurs pieds , sur des débris, comme si la nature s'était plu à reproduire sur les¹¹ chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses, et les sommités des ruines ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure ; le vent¹² agitait les guirlandes humides , et toutes les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplais ce tableau¹³, mille idées confuses se pressaient dans mon esprit ; tantôt j'admirais, tantôt je détestais la grandeur romaine ; tantôt je pensais aux vertus , tantôt aux vices de ce propriétaire du monde , qui avait voulu rassembler une image de son empire dans son jardin. Je me rappelai les événements qui avaient renversé cette *villa* superbe ; je la voyais

¹) Des souvenirs récents et douloureux. — ²) Cette enceinte. — ³) Au point que j'ai cru voir. — ⁴) Restes des monuments des empires. — ⁵) Il oublie. — ⁶) En s'élevant. — ⁷) Ouvert devant moi. — ⁸) Avait percé. — ⁹) Solitaires. — ¹⁰) De. — ¹¹) Ces. — ¹²) En. — ¹³) Pittoresque et sauvage.

dépouillée de ses plus beaux ornements par le successeur d'Adrien; je voyais les barbares¹ y passer comme un tourbillon, s'y cantonner quelquefois, et, pour se défendre dans ces mêmes monuments qu'ils avaient à moitié détruits, couronner l'ordre grec et toscan du créneau gothique; enfin des religieux chrétiens, ramenant la civilisation dans ces lieux, plantaient la vigne et conduisaient la charrue dans le temple des stoïciens et les salles de l'Académie. ² Le siècle des arts renaissait, et de nouveaux souverains achevaient de bouleverser ce qui restait encore des ruines de ce³ palais, pour y trouver quelque chef-d'œuvre des arts. A ces diverses pensées se mêlait une voix intérieure qui me répétait ce qu'on a cent fois écrit sur la vanité des choses humaines. . . .

Il faudrait maintenant vous décrire le temple de la Sibylle à Tivoli, et l'élégant⁴ temple de Vesta suspendu sur la cascade; mais le loisir⁵ me manque. Je regrette encore de ne pouvoir vous peindre cette⁶ cascade célébrée par Horace; mais je l'ai vue dans une saison triste⁷, et je n'étais pas moi-même fort gai. Je vous dirai plus, j'ai été importuné du bruit des eaux, de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me souviens encore du plaisir que j'éprouvais lorsque⁸, la nuit, au milieu du désert, mon bûcher à demi éteint, mon guide dormant⁹, mes chevaux paissant¹⁰ à quelque distance¹¹, j'écoutais la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures, tantôt plus forts, tantôt plus faibles, croissant et décroissant à chaque instant, me faisaient tressaillir; chaque arbre était pour moi une espèce de lyre harmonieuse, dont les vents tiraient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible à ces charmes de la nature¹²; je doute que la cataracte même du Niagara me causât la même admiration qu'autrefois¹³. Quand

¹) Adrien, les barbares. — ²) Bientôt. — ³) Ces. — ⁴) Le charmant. — ⁵) Le temps. — ⁶) Charmante. — ⁷) Assez triste. — ⁸) Je me rappelle encore avec quelles délices, la nuit, au milieu du désert, lorsque. — ⁹) Dormait. — ¹⁰) Que mes chevaux paissaient. — ¹¹) Je me rappelle, dis-je, avec quelles délices. — ¹²) Et. — ¹³) « Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario : sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié, jusqu'au Saut, le fleuve accourt, par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux

on est très-jeune, la nature muette parle beaucoup, parce qu'il y a surabondance dans¹ l'homme; tout son avenir est devant lui; il espère communiquer² ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères; mais dans un âge plus avancé, lorsque la perspective que nous avons devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante, *les jardins parlent peu*.³ Pour qu'elle nous intéresse encore, il faut⁴ qu'il s'y attache des souvenirs de la société, parce que nous nous suffisons moins à nous-mêmes; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir à voix basse entre des amis*.⁵

La *Villa d'Est* est la seule *villa* moderne qui m'ait intéressé au milieu des débris des *villa* de tant d'empereurs et de consulaires. Je passai presque tout un jour à cette superbe *villa*. Je ne pouvais me lasser d'admirer la perspective dont on jouit du haut de ses terrasses; au-dessous de vous s'étendent les jardins avec leurs platanes et leurs cyprès; après les jardins viennent les restes de la maison de Mécène, placée au bord de l'Anio; de l'autre côté de la rivière, sur la colline en face, règne un bois de vieux oliviers, où l'on trouve des débris de la *villa* de Varus; un peu plus loin à gauche dans la plaine, s'élèvent les trois monts *Monticelli*, *san Francesco* et *san Angelo*, et entre les sommets de ces trois monts voisins apparaît le sommet lointain et azuré de l'antique Soracte; à l'horizon et à l'extrémité des campagnes romaines, en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Monte-Fiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostie, la mer, Frascati, surmonté des pins de Tusculum; enfin, revenant chercher

branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent, en tournoyant, au fond du gouffre; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.» *Atala*. — ¹) *Le cœur de*. — ²) *Reporter*. —

³) La Fontaine. — ⁴) *Il faut, pour qu'elle*, etc. — ⁵) Horace.

Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette immense perspective se termine au mont Ripoli, autrefois occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied de laquelle se trouve la *Villa Adriana* avec toutes ses ruines.

On peut découvrir au milieu de ce tableau le cours du Teverone, qui descend vers le Tibre, et que l'œil suit jusqu'au pont où s'élève le mausolée de la famille Plotia, bâti en forme de tour. Le grand chemin de Rome se déroule aussi dans la campagne ; c'était l'ancienne voie Tiburtine, autrefois bordée de sépulcres, et le long de laquelle des meules de foin, élevées en pyramides, imitent encore des tombeaux.

Il serait difficile de trouver dans le reste du monde une vue plus étonnante et plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas de Rome, dont on aperçoit les dômes, et qui seule dit tout ; je parle seulement des lieux et des monuments renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène, rassasié des biens de la terre, mourut d'une maladie de langueur ; Varus quitta ce¹ coteau pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie ; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites² pour bouleverser leur patrie ; sous ces hauts pins de Frascati, Cicéron dictait ses *Tusculanes* ; Adrien fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé. Vers cette source de la Solfatare, la reine captive de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert ; c'est ici que le roi Latinus consulta le dieu Faune dans la forêt de l'Albunée ; c'est ici qu'Hercule avait son temple, et que la sibylle tiburtine dictait ses oracles ; ce sont là les montagnes des vieux Sabins, les plaines de l'antique Latium ; terre de Saturne et de Rhée, berceau de l'âge d'or chanté par tous les poètes, rians coteaux de Tibur et de Lucrétile, dont le seul génie français a pu retracer les grâces, et qui attendaient le pinceau de Poussin et de Claude Lorrain.

Je descendis de la *Villa d'Est* vers les trois heures après midi ; je passai le Teverone sur le pont de Lupus, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine. En traversant le bois de vieux oliviers dont je viens de vous parler, j'aperçus une petite chapelle blanche, dédiée à la madone *Quintilanea*, et bâtie sur les ruines de

¹) Beau. — ²) Enchantées.

la villa de Varus. C'était un dimanche : la porte de cette chapelle était ouverte, j'y entrai ; je vis trois petits autels disposés en forme de croix ; sur celui du milieu s'élevait un grand crucifix d'argent, devant lequel brûlait une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme, qui avait l'air très-malheureux, était prosterné auprès d'un banc ; il priait avec tant de ferveur qu'il ne leva pas même les yeux sur moi au bruit de mes pas. Je sentis ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une église, c'est-à-dire un certain *apaisement* des troubles du cœur (pour parler comme nos vieilles Bibles), et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque distance de cet homme, et, inspiré par le lieu, je prononçai cette prière : « Dieu du voyageur, qui avez voulu que le pèlerin vous adorât dans cet humble asile, bâti sur les ruines du palais d'un grand¹ de la terre ; vous qui avez établi votre culte de miséricorde dans l'héritage de ce Romain², mort loin de son pays, dans les forêts de la Germanie, nous ne sommes ici que des fidèles prosternés au pied de votre autel solitaire. Accordez à cet inconnu, si profondément humilié devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous demande ; faites que les prières de cet homme servent à leur tour à guérir mes infirmités, afin que ces deux chrétiens qui sont étrangers³ l'un à l'autre, qui ne se sont rencontrés qu'un instant dans la vie, et qui vont se quitter pour ne plus se voir ici-bas, soient tout étonnés, en se retrouvant au pied de votre trône, de se devoir mutuellement une partie de leur bonheur, par les miracles de la charité. »⁴

Mon pèlerinage au tombeau de Scipion l'Africain est un de ceux qui a⁵ le plus satisfait mon cœur, bien que j'aie manqué le but de mon voyage. On m'avait dit que son mausolée existait encore, et qu'on y lisait même le mot *patria*, seul reste de cette inscription qu'on prétend y avoir été gravée⁶ : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os*. Je me suis rendu à Patria, l'ancienne Litterne ; je n'ai point trouvé le tombeau, mais j'ai erré sur les ruines de la maison que le plus grand et le plus aimable des hommes habitait dans son exil : il me semblait voir le vainqueur d'Annibal se promener au bord de la mer sur la côte opposée à celle

¹) D'un des grands. — ²) Malheureux. — ³) Qui semble. — ⁴) Inconnus. —

⁵) Ont. — ⁶) Nous avons hérité du latin (*accusativus cum infinitivo*) cette forme de syntaxe, qui est commune chez nos vieux auteurs : « Quand je vey son cueur estre mien. » *Marot*. — « Je ne dy pas t'amour estre effacé. » *Le même*. On dit encore tous les jours avec Montesquieu : « Un homme qu'il me dit être un géomètre. »

de Carthage, et se consolant de l'injustice de Rome par les charmes de l'amitié et le souvenir de ses vertus.

.....

Pour cette fois j'ai fini; je vous envoie ce *monceau* de ruines, faites-en tout ce qu'il vous plaira. Dans la description des divers objets dont je vous ai parlé, je crois n'avoir omis rien de remarquable, si ce n'est que le Tibre est toujours le *flavus Tiberinus* de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes dont² il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages; le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête, qui l'ont troublé dans sa source.

¹) *Aucune circonstance.* — ²) D'où serait plus régulier, puisqu'il y a idée de lieu. C'est ainsi que Bossuet a dit, en parlant d'un fleuve : « Les montagnes d'où il tire son origine. » Et Racine, exprimant l'idée d'origine sans y joindre celui de lieu, a dit :

« Misérable ! et je vis, et je soutiens la vue

« De ce sacré soleil dont je suis descendue ! »

M. de Châteaubriand a sacrifié une faible nuance grammaticale à l'harmonie, et nous pensons qu'il a bien fait.



V.

GENRE DIDACTIQUE.

NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LA RELIGION;

PAR PASCAL.

BLAISE PASCAL, né à Clermont en Auvergne, en 1623, mourut à Paris en 1662. Très-jeune encore, il prit place parmi les grands mathématiciens. Il aborda et résolut les plus hautes questions, et ouvrit la voie à de grandes découvertes. Ses réflexions, et la retraite que lui commandait sa mauvaise santé, tournèrent toutes ses facultés vers la religion, pour laquelle il abandonna les sciences. Il servit cette grande cause par sa vie, qui fut remplie de bonnes œuvres, et par ses écrits. Lié avec les solitaires de Port-Royal, il les défendit contre les Jésuites, leurs adversaires, dans une suite de lettres, célèbres sous le nom de *Provinciales*. L'examen de la politique et des doctrines morales des Jésuites fait la principale matière de cet ouvrage, où la plaisanterie comique et l'éloquence véhémement sont employées avec un égal succès, et où Molière et Démosthènes sont souvent égalés.⁴ Ce livre, devenu populaire, acheva de fixer la langue française, qui a fait des acquisitions depuis, mais qui a adopté toutes celles de Pascal. Ce grand homme, pour qui les hautes spéculations de la science n'étaient plus qu'une distraction dans ses maux, consacra tout ce qui lui restait

⁴ M^{me} de Sévigné écrit à sa fille (21 décembre 1689) : « Nous lisons Abbadie et l'Histoire de l'Eglise ; c'est marier le luth à la voix . . . Quelquefois, pour nous divertir, nous lisons les petites Lettres de Pascal : quel charme ! et comme mon fils les lit ! je songe toujours à ma fille, et combien cet excès de justesse de raisonnement serait digne d'elle : mais votre frère dit que vous trouvez que c'est toujours la même chose : ah ! tant mieux ; peut-on avoir un style plus parfait, une raillerie plus fine, plus naturelle, plus délicate, plus digne fille de ces dialogues de Platon, qui sont si beaux ! et lorsque, après les dix premières lettres, il s'adresse aux R. P., quel sérieux ! quelle solidité ! quelle force ! quelle éloquence ! quel amour pour Dieu et pour la vérité ! quelle manière de la soutenir et de la faire entendre ! c'est tout cela qu'on trouve dans les huit dernières lettres, qui sont sur un ton tout différent. »

de forces à la composition d'une apologie de la religion, qu'il ne put achever. Les fragments de cet ouvrage, publiés sous le titre de *Pensées*, suffiraient à la gloire de Pascal. A la vue de ces matériaux dispersés, l'Imagination achève l'édifice pour lequel ils étaient préparés, et s'étonne de sa grandeur. Peut-être son imperfection même ajoutée au respect en ajoutant au regret. Le style de Pascal est éminemment caractérisé par la *vérité*, surtout dans les *Pensées*. Son style est sa pensée même. On voit que les tournures, les mots sont nés avec le sentiment ou l'idée qu'ils expriment. De là vient qu'il est constamment mâle, nerveux, original. Il réjouit l'intelligence comme la poésie flatte l'imagination. L'élégance et la grâce se font moins remarquer ; la période, dans les *Provinciales* surtout, gagnerait à être déchargée des incidentes qui l'embarrassent. On peut regretter aussi que Pascal ait consommé, ou consacré du moins, la proscription de la vieille langue, qu'il n'ait point assez conservé, ainsi que s'exprime M. Tissot, « la franchise, l'abandon, le tour « vif et rapide, et la naïveté du langage de nos pères. Il parvint, ajoute « le même critique, à faire adopter à notre langue des beautés étrangères, « et lui laissa perdre quelques-unes des siennes propres. On est d'autant plus « surpris de cette direction du talent de Pascal, que son génie vaste, son esprit « profondément méditatif, devaient avoir besoin d'une langue pleine de richesse et de liberté... L'expression de Pascal m'a semblé plus hardie dans « le recueil de ses *Pensées*. Elle respire quelquefois toute l'audace de ses « incursions dans le monde intellectuel. »

Dans le morceau qu'on va lire, Pascal montre d'abord l'extrême importance de connaître ce que nous deviendrons après la mort. Selon lui, ceux qui l'ignorent et s'en affligent ont droit à la compassion ; ceux qui l'ignorent et ne s'en soucient pas ne méritent que du mépris. Il s'arrête à cette seconde proposition. Il prouve l'absurdité de cette conduite, et la rend sensible en mettant dans la bouche des indifférents le raisonnement d'après lequel ils semblent se conduire. Un sentiment si dénaturé, dit-il, sert de preuve à la religion chrétienne, qui a fait un dogme de la dépravation de la nature humaine. Mais il y a dans ces hommes plus que de l'insouciance ; ils se font souvent une joie et une gloire de cette philosophie. Plusieurs même feignent de partager cette opinion qu'ils n'ont pas. L'auteur montre combien cela les rend ridicules aux yeux de tous les gens sensés. Il conclut qu'il n'y a que deux sortes d'hommes raisonnables : ceux qui, connaissant Dieu, le servent, et ceux qui, ne le connaissant pas, le cherchent.

L'IMMORTALITÉ de l'Âme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des rou-

tes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement⁴ qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre premier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir⁵ sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante, c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends, au contraire, que l'amour-propre⁵, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison doit nous donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis; et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit nous mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la

⁴) Ellipse : autrement que. — ⁵) On *éclaircit* une chose, on *éclaire* une personne. — ⁵) *Amour-propre*, chez les écrivains de cette époque, signifie *amour de soi*. Ainsi, on comprendrait mal les *Maximes* de La Rochefoucauld en prenant le mot *amour-propre* dans le sens moderne.

chose du monde la plus fragile ; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrions les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils pouvaient l'anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance ; et la mort, qui doit l'ouvrir, les mettra infailliblement, dans peu de temps, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence ; et c'est déjà assurément un très-grand mal que d'être dans ce doute ; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher¹ quand on y est. Ainsi, celui qui doute et qui ne cherche pas, est tout ensemble et bien, injuste et bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une aussi extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments ? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource ? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables ? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur ?

Ce repos, dans cette ignorance, est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme ; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus² que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en

¹) V. neutre, pris dans un sens absolu, pour *faire des recherches*. — ²) Forme vieillie, pour *pas plus*.

ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point, plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui dure un instant sans retour. Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais ; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui doit m'arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce que l'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes, mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher : et, en traitant avec mépris ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables ; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement¹ des principales vérités qu'elle nous enseigne. Car la foi chrétienne ne va² principalement qu'à établir ces deux choses, la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état ; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misère, cela n'est pas naturel. Ils sont tout autres à l'égard de

¹) Confirmation. — ²) Ne tend.

toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent ; et ce même homme qui passe les jours et les nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble, sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse ; c'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel.

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer et à se divertir. C'est l'état où se trouvent toutes ces personnes, avec cette différence que les maux dont ils⁴ sont menacés sont bien autres que la simple perte de la vie et un supplice passager, que ce prisonnier appréhenderait. Cependant ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

Ainsi, non-seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu prouve la véritable religion, mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, et qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour vivre dans cet état, et encore plus pour en faire vanité. Car quand ils auraient une certitude entière qu'ils n'auraient² rien à craindre après la mort que de tomber dans le néant, ne serait-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité ? N'est-ce donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas assurés, de faire gloire d'être dans ce doute ?

Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer et du néant semble si beau, que non-seulement ceux qui sont dans ce doute malheureux se glorifient, mais que ceux mêmes qui n'y sont pas croient qu'il est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de ce dernier genre, que ce sont

⁴) Pour *elles*; syllepse. — ²) V. page 10, note 1.

des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug; et la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais s'ils ont encore tant soit peu de sens commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir, c'est de paraître honnête, fidèle, judicieux, et capable de servir utilement ses amis; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qu'il a secoué le joug; qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite; qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soi-même¹? Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie? Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire qu'il doute si notre âme est autre chose qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton fier et content? Est-ce donc une chose à dire galement, et n'est-ce pas une chose à dire au contraire tristement, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement. Et en effet, si on leur fait rendre compte de leurs sentiments, et des raisons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choses si faibles et si basses qu'ils persuaderont plutôt du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne: Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il², en vérité, vous me convertirez. Et il avait² raison; car qui n'au-

¹) *A lui-même.* *Soi* ne se rapporte qu'à un sujet indéfini ou à un nom de chose. Mais cela ne faisait pas règle au 17^e siècle. « Revenu chez *soi*, il reprend ses mœurs. » *La Bruyère.* La règle actuelle veut *lui*. Mais aujourd'hui encore la netteté et l'euphonie obligeraient de dire avec Corneille: « Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui. » — ²) Pour *elle*; syllepse.

rait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables ?

Ainsi, ceux qui ne font que feindre ces sentiments sont bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents¹ des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de ne pas avoir plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent point. Cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à ne point en avoir². Rien ne découvre davantage une étrange faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême bassesse de cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles. Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu³. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés⁴ pour en être véritablement capables ; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent encore être chrétiens, et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux⁵ qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connaissent ; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas encore⁶.

QUATORZIÈME PROVINCIALE DE PASCAL ;

SUR L'HOMICIDE.

« La quatorzième Provinciale, dit le chancelier d'Aguesseau, est un chef-d'œuvre d'éloquence qui peut le disputer à tout ce que l'antiquité a le plus admiré ; et je doute que les Philippiques de Démosthènes et de Cicéron offrent rien de plus fort et de plus parfait. »

M. Villemain professe pour ce chef-d'œuvre la même admiration ; et voici comme il en rend compte : « Qu'un homme sensible à l'éloquence et accoutumé au génie de Démosthènes, relise la quatorzième Provinciale, la fameuse lettre sur l'homicide. Pascal enferme d'abord ses adversaires entre la rell-

¹) *Impertinent* signifie en cet endroit : *sot, déraisonnable, ridicule*, comme dans cet hémistiche de Boileau : *L'impertinent auteur !* — ²) V. le morceau suivant, note sur le mot *puissance*. — ³) Très-belle antithèse. — ⁴) D'une naissance basse, et ici par extention, *sans éducation, sans culture*. *Honnêtes gens*, qui vient après, signifie le contraire, gens d'une condition honorable, de bonne société. — ⁵) Syllepse. — ⁶) M. Cousin a signalé des changements faits à ce morceau par les premiers éditeurs de Pascal ; mais, en attendant que le texte ait été entièrement rétabli, nous maintenons le morceau tel qu'il est dans toutes les éditions.

gion corrompue et l'humanité outragée : alors il s'avance contre eux par une progression lente et inévitable, descendant toujours des plus hauts principes, s'appuyant sur toutes les autorités sacrées, et portant le scrupule de la plus rigoureuse logique dans la démonstration des plus manifestes vérités. Il emploie, pour ainsi dire, à la défaite de ses ennemis une surabondance de force, et l'on voit qu'il les retient si longtemps sous le glaive de son éloquence, moins pour les réfuter que pour les punir. Chaque fois qu'il achève un argument la cause est gagnée ; mais il recommence, pour trainer ses adversaires vaincus à travers toutes les humiliations de leur erreur. »

Voici le plan de cette lettre :

L'auteur annonce son dessein, qui est de réfuter les maximes des Jésuites sur l'homicide. — Selon la religion, Dieu seul est maître de la vie des hommes. — On ne doit la leur ôter qu'avec l'autorité de Dieu, et selon la justice. — Hors de là, l'homicide est un crime. — Lois romaines, lois de Moïse citées. — Comment les Jésuites peuvent-ils permettre au nom de l'*Évangile* ce que la *Loi* (de Moïse) défend ? — Ils se fondent sur ce que, la défense étant permise, le meurtre l'est aussi. C'est une défense meurtrière, qu'aucune législation n'a permise pour la conservation du bien. — Autrement, où poser la limite ? — Les Jésuites l'ont indéfiniment reculée. L'auteur le prouve par des citations. — Comparaison des maximes des Jésuites avec les lois ecclésiastiques. — Comparaison des mêmes maximes avec la marche des tribunaux dans les causes capitales. — Où faut-il placer les auteurs de telles maximes ? Est-ce parmi les amis ou les ennemis de Jésus-Christ ? L'auteur, opposant les maximes de Jésus-Christ à celles des Jésuites, répond qu'ils parlent et agissent comme les ennemis du Sauveur.

MES RÉVÉRENDIS PÈRES !

Si je n'avais qu'à répondre aux trois impostures qui restent sur l'homicide¹, je n'aurais pas besoin d'un long discours, et vous les verriez ici réfutées en peu de mots ; mais comme je trouve bien plus important de donner au monde de l'horreur de vos opinions sur ce sujet que de justifier la fidélité de mes citations, je serai obligé d'employer la plus grande partie de cette lettre à la réfutation de vos maximes, pour vous représenter combien vous êtes éloignés des sentiments de l'Église, et même de la nature. Les permissions de tuer que vous accordez en tant de rencontres font paraître qu'en cette matière vous avez tellement oublié la loi de Dieu, et tellement éteint les lumières naturelles, que vous avez

¹) Où plutôt sur la manière dont Pascal avait exposé la doctrine des Jésuites sur l'homicide.

besoin qu'on vous remette dans les principes les plus simples de la religion et du sens commun ; car qu'y a-t-il de plus naturel que ce sentiment , « qu'un particulier n'a pas droit sur la vie d'un autre ? » « Nous en sommes tellement instruits de nous-mêmes, » dit saint Chrysostome , que quand Dieu a établi le précepte de « ne point tuer , il n'a pas ajouté que c'est à cause que l'homme est un mal ; parce , dit ce père , que la loi suppose qu'on « a déjà appris cette vérité de la nature . »

Aussi ce commandement a été imposé aux hommes dans tous les temps. L'Évangile a confirmé celui de la loi ; et le Décalogue n'a fait que renouveler celui que les hommes avaient reçu de Dieu , avant la loi , en la personne de Noé , dont tous les hommes devaient naitre ; car dans ce renouvellement du monde , Dieu dit à ce patriarche : « Je demanderai compte aux hommes de la vie « des hommes , et au frère de la vie de son frère. Quiconque « versera le sang humain , son sang sera répandu , parce que « l'homme est créé à l'image de Dieu . »

Cette défense générale ôte aux hommes tout pouvoir sur la vie des hommes , et Dieu se l'est tellement réservé à lui seul , que , selon la vérité chrétienne , opposée en cela aux fausses maximes du paganisme , l'homme n'a pas même pouvoir sur sa propre vie. Mais parce qu'il a plu à sa providence de conserver les sociétés des hommes , et de punir les méchants qui les troublent , il a établi lui-même des lois pour ôter la vie aux criminels , et ainsi ces meurtres , qui seraient des attentats punissables sans son ordre , deviennent des punitions louables par son ordre , hors duquel il n'y a rien que d'injuste. C'est ce que saint Augustin a représenté admirablement au livre 1^{er} de la *Cité de Dieu* , c. 21. : « Dieu , dit-il , a fait lui-même quelques exceptions à cette « défense générale de tuer , soit par les lois qu'il a établies pour « faire mourir les criminels , soit par les ordres particuliers qu'il « a donnés quelquefois pour faire mourir quelques personnes. Et « quand on tue en ces cas-là , ce n'est pas l'homme qui tue , « mais Dieu , dont l'homme n'est que l'instrument , comme une « épée entre les mains de celui qui s'en sert ; mais , si l'on excepte « ces cas , quiconque tue se rend coupable d'homicide . »

Il est donc certain , mes pères , que Dieu seul a le droit d'ôter la vie , et que néanmoins , ayant établi des lois pour faire mourir les criminels , il a rendu les rois ou les républiques dépositaires de ce pouvoir ; et c'est ce que saint Paul nous apprend , lorsque,

parlant du droit que les souverains ont de faire mourir les hommes, il le fait descendre du ciel, en disant : « que ce n'est pas « en vain qu'ils portent l'épée, parce qu'ils sont ministres de Dieu « pour exécuter ses vengeances contre les coupables. »

Mais comme c'est Dieu qui leur en a donné le droit, ils sont obligés de l'exercer ainsi qu'il le ferait lui-même, c'est-à-dire avec justice, selon cette parole de Saint Paul au même lieu : « Les princes ne sont pas établis pour se rendre terribles aux « bons, mais aux méchants. Qui veut n'avoir point sujet de re- « douter leur puissance n'a qu'à bien faire ; car ils sont ministres « de Dieu pour le bien. » Et cette restriction rabaisse si peu¹ leur puissance, qu'elle la relève au contraire beaucoup davantage ; parce que c'est la rendre semblable à celle de Dieu, qui est impuissant pour faire le mal, et tout-puissant pour faire le bien² ; et que c'est la distinguer de celle des démons, qui sont impuissants pour le bien, et n'ont de puissance que pour le mal. Il y a seulement cette différence entre Dieu et les souverains, que, Dieu étant³ la justice et la sagesse même, il peut faire mourir sur-le-champ qui il lui plaît, en la manière qu'il lui plaît ; car, outre qu'il est le maître souverain de la vie des hommes, il est sans doute⁴ qu'il ne la leur ôte jamais ni sans cause, ni sans connaissance, puisqu'il est aussi incapable d'injustice que d'erreur ; mais les princes ne peuvent pas agir de la sorte, parce qu'ils sont tellement ministres de Dieu, qu'ils sont hommes néanmoins, et non pas Dieu. Les mauvaises impressions les pourraient surprendre, les faux soupçons les pourraient aigrir, la passion les pourrait emporter ; et c'est ce qui les a engagés eux-mêmes à descendre dans les moyens humains, et à établir dans leurs états des juges auxquels ils ont communiqué ce pouvoir, afin que cette

¹) Et cette restriction est si loin de... Et il s'en faut tant que cette restriction...

— ²) La logique a peut-être quelque chose à reprendre ici : le mot *puissant* n'a pas exactement le même sens dans les deux phrases : dans l'une, la *puissance* est matérielle, extérieure ; au lieu que, quand on dit que Dieu est *impuissant* pour le mal, cela ne peut s'entendre que dans un sens moral. Le même mot prêté à deux idées à la fois est une négligence assez commune, et quelquefois une des armes favorites du sophisme. Nous trouvons une faute semblable dans ce passage de la *Mort de César* :

« . . . Vous mettez dans mon sein

« Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain. »

V. aussi Chrest. T. III (4^e éd.), p. 81, l. 17. — ³) Remarquez ici, et en mille endroits, combien cet emploi particulier que la langue française fait du participe présent, est commode et agréable. — ⁴) Locution passée d'usage. On dirait *hors de doute*.

autorité que Dieu leur a donnée ne soit employée que pour la fin pour laquelle ils l'ont reçue.

Concevez donc, mes pères, que pour être exempt d'homicide, il faut agir tout ensemble¹ et par l'autorité de Dieu, et selon la justice de Dieu; et que, si ces deux conditions ne sont jointes, on pèche, soit en tuant avec son autorité, mais sans justice, soit en tuant avec justice, mais sans son autorité. De la nécessité de cette union il arrive, selon saint Augustin, «que celui qui sans autorité tue un criminel se rend criminel lui-même, par cette raison principale qu'il usurpe une autorité que Dieu ne lui a pas donnée;» et les juges au contraire, qui ont cette autorité, sont néanmoins homicides, s'ils font mourir un innocent contre les lois qu'ils doivent suivre.

Voilà, mes pères, les principes du repos et de la sûreté publique, qui ont été reçus dans tous les temps et dans tous les lieux, et sur lesquels tous les législateurs du monde, sacrés et profanes, ont établi leurs lois, sans que jamais les païens même² aient apporté d'exception à cette règle, sinon lorsqu'on ne peut autrement éviter la perte de la pudicité ou de la vie, parce qu'ils ont pensé qu'alors, comme dit Cicéron, les lois mêmes semblent offrir leurs armes à ceux qui sont dans une telle nécessité³.

¹) Tout à la fois. — ²) Et non pas *mêmes*. — ³) Cette période peut sembler un peu longue et un peu chargée. Cependant on ne peut dire qu'elle pèche contre l'unité. Rien ne détermine absolument la longueur et la complication de la période; mais il faut qu'elle soit *une* pour la pensée, pour la grammaire et pour l'oreille. La première de ces unités, la seule dont nous voulions parler ici, existe lorsque toutes les idées particulières contenues dans la période, sont les parties intégrantes d'une seule idée principale. Une période doit faire l'effet de plusieurs cercles concentriques, c'est-à-dire décrits autour d'un même centre. Si courte que soit la phrase suivante de l'abbé Sicard, elle est trop longue parce qu'elle manque d'unité : « Mais gardons-nous, par une dissection trop longtemps prolongée, de flétrir des « beautés dont on peut dire que la persévérante continuité serait trop fatigante. » Dans cette autre phrase, du cardinal Maury, il est curieux de voir l'unité sacrifiée au besoin de flatter, et une faute de langage naissant d'une faiblesse de l'âme : « J'ai dû m'empresser d'autant plus de relever une particularité si remarquable, que « votre élection m'a ramené parmi vous au moment où la bonté de l'empereur « venait de me rattacher à la France, en me plaçant auprès d'un jeune prince qui « se montre en toute occasion, par sa magnanimité, ses talents, son activité, ses « exploits, sa sagesse et son humanité, le digne frère du premier des monarques « et des guerriers. » Mais rien ne vaut, dans ce genre, le passage suivant de l'*Année française* : « Le chancelier fut chargé de veiller seul au salut de la patrie, pendant « que le roi, muni de 80,000 hommes, se battait dans les vignes de Poitiers contre « le Prince Noir, qui le prend lui et son fils, les mène à Londres, où le maire, « qui était marchand de vin, leur donne un souper digne du vainqueur, des

Mais que, hors cette occasion, dont je ne parle point ici, il y ait jamais eu de loi qui ait permis aux particuliers de tuer, et qui l'ait souffert, comme vous faites, pour se garantir d'un affront, et pour éviter la perte de l'honneur ou du bien, quand on n'est point en même temps en péril de la vie; c'est, mes pères, ce que je soutiens que jamais les infidèles¹ même n'ont fait. Ils l'ont, au contraire, défendu expressément; car la loi des XII tables de Rome portait « qu'il n'est pas permis de tuer un voleur de jour qui ne se défend point avec les armes. » Ce qui avait déjà été défendu dans l'Exode, c. 22. Et la loi *Furem, ad Legem Corneliam*, qui est prise d'Ulpien², « défend de tuer même les voleurs de nuit qui ne nous mettent pas en péril de mort. »

Dites-nous donc, mes pères, par quelle autorité vous permettez ce que les lois divines et humaines défendent? et par quel droit Lessius a pu dire: « L'Exode défend de tuer les voleurs de jour qui ne se défendent pas avec des armes, et on punit en justice ceux qui tueraient de cette sorte. Mais néanmoins on n'en serait pas coupable en conscience, lorsqu'on n'est pas certain de pouvoir recouvrer ce qu'on nous dérobe³, et qu'on est en doute, comme dit Sotus, parce qu'on n'est pas obligé de s'exposer au péril de perdre quelque chose pour sauver un voleur. Et tout cela est encore permis aux ecclésiastiques mêmes⁴. » Quelle étrange hardiesse! La loi de Moïse punit ceux qui tuent les voleurs, lorsqu'ils n'attaquent pas notre vie, et la loi de l'Évangile, selon vous, les absoudra! Quoi, mes pères! Jésus-Christ est-il venu pour détruire la loi, et non pas pour l'accomplir? « Les juges puniraient, dit Lessius, ceux qui tueraient en cette occasion; mais on n'en serait pas coupable en conscience. » Est-ce donc que la morale de Jésus-Christ est plus cruelle et moins ennemie du meurtre que celle des païens, dont les juges ont pris ces lois civiles qui le condamnent? Les chrétiens font-ils

« vaincus, et des rois d'Écosse et de Chypre, qui s'y trouvèrent. » — ⁴) Les païens. — ²) Préfet du prétoire (président du tribunal suprême) sous Héliogabale et Alexandre Sévère; mort en 250. La moitié des *Pandectes* est tirée de ses écrits. Les *Pandectes* ou *Digestes* sont un recueil des décisions des anciens jurisconsultes, qui fut fait en 529, par ordre de Justinien. — ³) Le double rapport du mot *on* dans une même phrase est une faute assez grave. V. encore, un peu plus loin: « Quand on nous donne un soufflet, doit-on l'endurer? » et dans Molière:

« . . . Eût-on, d'autre part, cent belles qualités,

« On regarde les gens par leurs méchants côtés. »

⁴) Écrivez *même*.

plus d'état¹ des biens de la terre, ou font-ils moins d'état de la vie des hommes, que n'en ont fait les idolâtres et les infidèles? Sur quoi vous fondez-vous, mes pères? Ce n'est sur aucune loi expresse, ni de Dieu ni des hommes, mais seulement sur ce raisonnement étrange: « Les lois, dites-vous, permettent de se défendre contre les voleurs et de repousser la force par la force. « Or, la défense étant permise, le meurtre est aussi réputé permis, sans quoi la défense serait souvent impossible.² »

Cela est faux, mes pères, que, la défense étant permise, le meurtre soit aussi permis. C'est cette cruelle manière de se défendre qui est la source de toutes vos erreurs, et qui est appelée, par la faculté de Louvain, une défense meurtrière, *defensio occisiva*, dans leur³ censure de la doctrine de votre père Lamy sur l'homicide. Je vous soutiens donc qu'il y a tant de différence, selon les lois, entre tuer et se défendre, que, dans les mêmes occasions où la défense est permise, le meurtre est défendu quand on n'est point en péril de mort. Écoutez-le, mes pères, dans Cujas, au même lieu: « Il est permis de repousser celui qui vient pour s'emparer de notre possession; *mais il n'est pas permis de le tuer.* » Et encore: « Si quelqu'un vient pour nous frapper, et non pas pour nous tuer, il est bien permis de le repousser, *mais il n'est pas permis de le tuer.* »

Qui vous a donc donné le pouvoir de dire, comme font Molina, Réginaldus, Filiutius, Escobar, Lessius et les autres⁴: « Il est permis de tuer celui qui vient pour nous frapper, » et ailleurs: « Il est permis de tuer celui qui veut nous faire un affront, « selon l'avis de tous les casuistes, *ex sententia omnium*, » comme dit Lessius? Par quelle autorité, vous qui n'êtes que des particuliers, donnez-vous ce pouvoir de tuer aux particuliers et aux religieux même? Et comment osez-vous usurper ce droit de vie et de mort qui n'appartient essentiellement qu'à Dieu, et qui est la

¹) Vieilli: On dit aujourd'hui *faire cas*. — ²) Voici le syllogisme ramené à la forme régulière: « Les lois permettent, etc. Or la défense est souvent impossible sans le meurtre. Donc, le meurtre est permis. » Où est le vice de ce syllogisme? —

³) Leur pour *sa*; syllepse. V. p. 180 et 161. — ⁴) Molina, fameux Jésuite espagnol (1555—1601), commentateur de S. Thomas (1227—1274), défenseur du libre arbitre, inventeur de la *Science moynenne* ou conditionnelle (de Dieu relativement au sort des âmes), a donné son nom au *molinisme*, si souvent opposé au *jansénisme*, doctrine de Port-Royal. — Escobar, espagnol et jésuite (1589—1669), a écrit une *Summula casuum conscientiae*, 1626. Il a donné, par l'entremise de Pascal, un mot à la langue française, *escobarderie*.

plus glorieuse marque de la puissance souveraine? C'est sur cela qu'il fallait répondre, et vous pensez y avoir satisfait en disant simplement dans votre treizième imposture, « que la valeur pour laquelle Molina permet de tuer un voleur qui s'enfuit sans nous faire aucune violence, n'est pas aussi petite que j'ai dit, et qu'il faut qu'elle soit plus grande que six ducats. » Que cela est faible, mes pères! Où voulez-vous la déterminer? à quinze ou seize ducats? Je ne vous en ferai pas moins de reproches. Au moins vous ne sauriez dire qu'elle passe la valeur d'un cheval; car Lessius décide nettement qu'il est permis de tuer un voleur qui s'enfuit avec notre cheval. Mais je vous dis de plus que, selon Molina, cette valeur est déterminée à six ducats, comme je l'ai rapporté; et si vous n'en voulez pas demeurer d'accord, prenons un arbitre que vous ne puissiez refuser¹. Je choisis donc pour cela votre père Réginaldus, qui, expliquant ce même lieu de Molina, déclare que Molina y détermine la valeur pour laquelle il n'est pas permis de tuer, à trois, ou quatre, ou cinq ducats. Et ainsi, mes pères, je n'aurai pas seulement Molina, mais encore Réginaldus.

Il ne me sera pas moins facile de réfuter votre quatorzième imposture touchant la permission de tuer un voleur qui nous veut ôter un écu, selon Molina. Cela est si constant, qu'Escobar vous le témoignera; il dit que « Molina détermine régulièrement la valeur pour laquelle on peut tuer, à un écu. » Aussi vous me reprochez seulement, dans la quatorzième imposture, que j'ai² supprimé les dernières paroles de ce passage: « que l'on doit garder en cela la modération d'une juste défense. » Que ne vous plaignez-vous donc aussi de ce qu'Escobar ne les a point exprimées? Mais que vous êtes peu fins! Vous croyez que l'on n'entend pas ce que c'est, selon vous, que se défendre. Ne savons-nous pas que c'est user d'une défense meurtrière? Vous voudriez faire entendre que Molina a voulu dire par là que, quand on se trouve en péril de la vie en gardant son écu, alors on peut tuer, puisque c'est pour défendre sa vie. Si cela était vrai, mes pères, pourquoi Molina dirait-il, au même lieu, *qu'il est contraire en cela à Carerus et Bald*, qui permettent de tuer pour sauver sa vie? Je vous déclare donc qu'il entend simplement que si l'on peut sauver son écu sans tuer le voleur, on ne doit pas le tuer; mais que, si l'on ne

¹) Ou *récuser*. — ²) *D'avoir*.

peut le sauver qu'en tuant, encore même qu'on ne coure nul risque de la vie, comme si le voleur n'a point d'armes, il est permis d'en prendre et de le tuer pour sauver son écu; et qu'en cela on ne sort point, selon lui, de la modération d'une juste défense. Et pour vous le montrer, laissez-le s'expliquer lui-même: « On ne laisse pas de demeurer dans la modération d'une juste « défense, quoiqu'on prenne des armes contre ceux qui n'en ont « point, ou qu'on en prenne de plus avantageuses qu'eux. Je sais « qu'il y en a qui sont d'un sentiment contraire: mais je n'ap- « prouve point leur opinion, même dans le tribunal extérieur¹. » Aussi, mes pères, il est constant que vos auteurs permettent de tuer pour la défense de son bien et de son honneur, sans qu'on soit en aucun péril de sa vie; et c'est par le même principe qu'ils autorisent les duels, comme je l'ai fait voir par tant de passages sur lesquels vous n'avez rien répondu. Vous n'attaquez dans vos écrits qu'un seul passage de votre père Layman, qui le permet, « lorsque autrement on serait en péril de perdre sa fortune et son « honneur: » et vous dites que j'ai supprimé ce qu'il ajoute *que ce cas-là est fort rare*. Je vous admire, mes pères; voilà de plaisantes impostures que vous me reprochez. Il est bien question de savoir si ce cas-là est rare! il s'agit de savoir si le duel y est permis. Ce sont deux questions séparées. Layman, en qualité de casuiste, doit juger si le duel y est permis, et il déclare que oui. Nous jugerons bien sans lui si ce cas-là est rare, et nous lui déclarerons qu'il est fort ordinaire; et si vous aimez mieux en croire votre bon ami *Diana*, il vous dira qu'il est fort commun. Mais qu'il soit rare ou non, et que Layman suive en cela Navarre, comme vous le faites tant valoir, n'est-ce pas une chose abominable qu'il consente² à cette opinion, que, pour conserver un faux honneur, il soit permis en conscience d'accepter un duel, contre tous les édits de tous les états chrétiens, et contre tous les canons de l'Eglise, sans que vous ayez encore ici, pour autoriser toutes ces maximes diaboliques, ni loi, ni canon, ni autorité de l'Ecriture ou des Pères, ni exemple d'aucun saint, mais seulement ce raisonnement impie: « L'honneur est plus cher que la vie; or, il « est permis de tuer pour défendre sa vie; donc il est permis « de tuer pour défendre son honneur. » Quoi, mes pères, parce que le dérèglement des hommes leur a fait aimer ce faux hon-

¹) Par opposition à la conscience, qui est le *tribunal intérieur*. — ²) Dans notre langue moderne, on *consent* à une action, non à une opinion.

neur plus que la vie que Dieu leur a donnée pour le servir, il leur sera permis de tuer pour le conserver ! C'est cela même qui est un mal horrible, d'aimer cet honneur-là plus que la vie ; et cependant cette attache¹ vicieuse, qui serait capable de souiller les actions les plus saintes si on les rapportait à cette fin, sera capable de justifier les plus criminelles, parce qu'on les rapporte à cette fin !

Quel renversement, mes pères ! et qui ne voit à quels excès il peut conduire ? Car enfin il est visible qu'il portera jusqu'à tuer pour les moindres choses quand on mettra son honneur à les conserver ; je dis même jusqu'à tuer pour *une pomme*. Vous vous plaindriez de moi, mes pères, et vous diriez que je tire de votre doctrine des conséquences malicieuses, si je n'étais appuyé sur l'autorité du grave² Lessius, qui parle ainsi : « Il n'est pas permis de tuer « pour conserver une chose de petite valeur, comme pour un écu, « ou pour une pomme, *aut pro pomo* ; si ce n'est qu'il³ nous fût « honteux de la perdre ; car alors on peut la reprendre, et même « tuer, s'il est nécessaire, pour la ravoir, *et, si opus est, occidere* ; « parce que ce n'est pas tant défendre son bien que son honneur. » Cela est net, mes pères ; et pour finir votre doctrine par une maxime qui comprend toutes les autres, écoutez celle-ci de votre père Héreau, qui l'avait prise de Lessius : « Le droit de se défendre « s'étend à tout ce qui est nécessaire pour nous garder de toute injure. »

Que d'étranges suites sont enfermées dans ce principe inhumain ! et combien tout le monde est-il obligé de s'y opposer, et surtout les personnes publiques ! Ce n'est pas seulement l'intérêt général qui les y engage, mais encore le leur propre, puisque vos casuistes cités dans une de mes lettres étendent leur permission de tuer jusqu'à eux⁴ ; et ainsi les factieux qui craindront la

¹) Un peu vieilli ; on dit *attachement*. On trouve encore dans Rollin : « Cette attache à l'argent est un défaut qui déshonore infiniment les gens de lettres. » —

²) Grave, c.-à-d. digne de considération, dont l'opinion a du poids. Allusion aux *docteurs graves*, dont les opinions, selon les Jésuites, étaient *probables* par elles-mêmes et pouvaient être suivies en conscience. Il est vrai qu'on négligeait de dire à quel titre un docteur était *grave*. On a appelé cette doctrine le *probabilisme*. Voyez la V^e Provinciale de Pascal. — ³) On dirait aujourd'hui : *à moins qu'il ne nous fût* . . . — ⁴) Pour elles ; syllepse. V. p. 150 et 158. La syllepse consiste à revêtir un mot d'une forme qui rappelle, non le mot précédent auquel il se rapporte, mais l'idée exprimée ou suscitée par ce premier mot. Très-souvent, en grammairaire, la forme emporte le fond : ici le fond emporte la forme. La syllepse est une grâce de langage, elle est souvent une nécessité ; si bien que ni l'auteur ne la remarque en la faisant, ni le lecteur en la rencontrant. Singulière irrégularité.

punition de leurs attentats, lesquels ne leur paraissent jamais injustes, se persuadant aisément qu'on les opprime par violence, croiront en même temps « que le droit de se défendre s'étend à « tout ce qui leur est nécessaire pour se garder de toute injure. » Ils n'auront plus à vaincre les remords de la conscience, qui arrêtent la plupart des crimes dans leur naissance, et ils ne penseront plus qu'à surmonter les obstacles du dehors. Je n'en parlerai point ici, mes pères, non plus que des autres meurtres que vous avez permis, qui sont encore plus abominables, et plus importants aux États que tous ceux-ci, dont Lessius traite si ouvertement dans les doutes 4 et 10, aussi bien que tant d'autres de vos auteurs. Il serait à désirer que ces horribles maximes ne fussent jamais sorties de l'enfer, et que le diable, qui en est le premier auteur, n'eût jamais trouvé des hommes assez dévoués à ses ordres pour les publier parmi les chrétiens.

Il est aisé de juger par tout ce que j'ai dit jusqu'ici combien le relâchement de vos opinions est contraire à la sévérité des lois civiles, et même païennes. Que sera-ce donc si on les compare avec les lois ecclésiastiques, qui doivent être incomparablement plus saintes, puisqu'il n'y a que l'Église qui connaisse et qui possède la véritable sainteté ? Aussi cette chaste épouse du fils de Dieu, qui, à l'imitation de son époux, sait bien répandre son sang pour les autres, mais non pas répandre pour elle celui des autres, a pour le meurtre une horreur toute particulière, et proportionnée aux lumières particulières que Dieu lui a communiquées. Elle considère les hommes non-seulement comme hommes, mais comme images du Dieu qu'elle adore. Elle a pour chacun d'eux un saint respect, qui les lui rend tous vénérables, comme rachetés d'un prix infini pour être faits les temples du Dieu vivant ; et ainsi elle croit que la mort d'un homme que l'on tue sans l'ordre de son Dieu n'est pas seulement un homicide, mais un sacrilège qui la prive d'un de ses membres ; puisque, soit qu'il soit fidèle, soit

larité, dont l'absence frapperait plus que ne fait sa présence. « La fatalité avait « décidé que leur aveugle idole (Napoléon) les entraînerait dans le gouffre ; il s'y « est perdu, il y est tombé de lui-même. » *M. Lemercier.*

« On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer,

« Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer. » *Racine.*

« Oh ! c'est qu'un cœur d'enfant dans le présent se noie,

« Et qu'un jour est pour eux un océan de joie. » *Lamartine.*

« C'est peut-être un enfant d'Israël ;

« Mon père les proscriit. » *V. Hugo.*

qu'il ne le soit pas, elle le considère toujours, ou comme étant l'un de ses enfants, ou comme étant capable de l'être.

Ce sont, mes pères, ces raisons toutes¹ saintes qui, depuis que Dieu s'est fait homme pour le salut des hommes, ont rendu leur condition si considérable² à l'Église, qu'elle a toujours puni l'homicide qui les détruit, comme un des plus grands attentats qu'on puisse commettre contre Dieu. Je vous en rapporterai quelques exemples, non pas dans la pensée que toutes ces sévérités doivent être gardées, je sais que l'Église peut disposer diversement de cette discipline extérieure, mais pour faire entendre quel est son esprit immuable sur ce sujet; car les pénitences quelle ordonne pour le meurtre peuvent être différentes selon la diversité des temps; mais l'horreur qu'elle a pour le meurtre ne peut jamais changer par le changement des temps.

L'Église a été longtemps à ne réconcilier³ qu'à la mort ceux qui étaient coupables d'un homicide volontaire, tels que sont ceux que vous permettez. Le célèbre concile d'Ancyre les soumet à la pénitence pendant toute leur vie, et l'Église a cru depuis être assez indulgente envers eux en réduisant ce temps à un très-grand nombre d'années. Mais, pour détourner encore davantage les chrétiens des homicides volontaires, elle a puni très-sévèrement ceux même qui étaient arrivés par imprudence; comme on peut le voir dans saint Basile, dans saint Grégoire de Nysse, dans les décrets du pape Zacharie et d'Alexandre II. Les canons rapportés par Isaac, évêque de Langres, ordonnent sept ans de pénitence pour avoir tué en se défendant. « Et on voit que saint Hildebert, évêque du Mans, répondit à Yves de Chartres: qu'il avait eu raison « d'interdire un prêtre pour toute sa vie, qui⁴, pour se défendre, « avait tué un voleur d'un coup de pierre. »

N'ayez donc plus la hardiesse de dire que vos décisions sont conformes à l'esprit et aux canons de l'Église. On vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer pour défendre son bien seulement; car je ne parle pas des occasions que l'on aurait de défendre aussi sa vie, *se suaque liberando*: vos propres auteurs confessent qu'il n'y en a point⁵, comme entre autres votre père Lamy: « Il n'y a, dit-il, aucun droit divin ni humain qui per-

¹) C'est par ménagement pour l'oreille qu'on n'écrit pas *tout saintes*, puisque évidemment le premier de ces mots est adverbe. — ²) *Respectable*. — ³) Pendant longtemps l'Église n'a . . . *Être longtemps* à signifie pourtant: *être longtemps avant de*. —

⁴) Qui ne devrait pas être séparé de son antécédent. — ⁵) Point de canon qui le permette.

« mette expressément de tuer un voleur qui ne se défend pas. » Et c'est néanmoins ce que vous permettez expressément. On vous défie d'en trouver aucun qui permette de tuer pour l'honneur, pour un soufflet, pour une injure ou une médisance. On vous défie d'en trouver aucun qui vous permette de tuer les témoins, les juges et les magistrats, quelque injustice qu'on en appréhende. L'esprit de l'Église est entièrement éloigné de ces maximes séditionnelles qui ouvrent la porte aux soulèvements auxquels les peuples sont si naturellement portés. Elle a toujours enseigné à ses enfants qu'il ne faut pas rendre le mal pour le mal ; qu'il faut céder à la colère ; ne point résister à la violence ; rendre à chacun ce qu'on lui doit, honneur, tribut, soumission ; obéir aux magistrats et aux supérieurs, même injustes, parce qu'on doit toujours respecter en eux la puissance de Dieu qui les a établis sur nous. Elle leur défend encore plus fortement que les lois civiles de se faire justice à eux-mêmes ; et c'est par son esprit que les rois chrétiens ne se la¹ font pas dans les crimes même de

*) Strictement, c'est une faute que de rapporter un pronom à un subst. sans article. Cette règle a une très-bonne raison. Le pronom ne peut se rapporter qu'à un substantif ; car il n'est jamais que substantif ; il l'est purement ; il est plus que le substantif lui-même ; ou, du moins, il suppose toujours une idée individuelle, que le substantif, abandonné à lui-même, ne présente pas. Le substantif, sans secours, exprime l'idée abstraite d'une substance, d'une espèce, mais non l'idée concrète d'un certain objet, ou de certains objets dont l'existence a été perçue ou conçue dans un certain lieu ou dans un certain temps. Je me place, en parlant ainsi, au point de vue des langues qui font usage de l'article. Dans toutes les autres, l'idée concrète et l'idée abstraite ressortent également du substantif ; et le lieu où il se trouve, le *contexte*, si l'on peut dire ainsi, enseigne quelle est celle de ces idées que le substantif exprime. Mais dans les langues qui ont l'article, le substantif n'arrive à toute la vigueur de signification dont il est susceptible qu'à la faveur de l'article, ou de quelque autre mot où l'article est impliqué (*ce, quelque, son*, etc.). Jusque-là il n'exprime, même lorsqu'il est au pluriel, qu'une notion générique ou spéciale, et non individuelle.

L'article est le mot qui fait lever et tenir debout l'idée individuelle. C'est là tout son usage et tout son sens. Mais il est peu probable qu'il ait été conçu d'abord dans cette simplicité. On est descendu du *plus* vers le *moins*, du composé à l'élémentaire. L'article fut probablement, à l'origine, un adjectif démonstratif, c'est-à-dire quelque chose de bien moins simple que ce qu'il est devenu dès lors. *La maison* signifia d'abord *cette maison*. Cela est fort naturel. Il fallut bien que l'individualité posât quelque part. On n'est pas *une certaine chose* sans être *en un certain lieu*. L'individualité pure dut être déterminée par quelque chose de plus particulier. Nous retrouvons encore la fusion de ces deux notions dans les cas où nous substituons l'article à l'adjectif démonstratif ; ainsi quand nous disons : « L'enfant est vraiment obstiné ! » pour dire : « Cet enfant est vraiment obstiné. »

C'est donc au moyen de l'article, ou de quelqu'un de ses équivalents, que le

lèse-majesté au premier chef, et qu'ils remettent les criminels entre les mains des juges pour les faire punir selon les lois et dans les formes de la justice, qui sont si contraires à votre conduite, que l'opposition qui s'y trouve vous fera rougir ; car puisque ce discours¹ m'y porte, je vous prie de suivre cette comparaison entre la manière dont on peut tuer ses ennemis, selon vous, et celle dont les juges font mourir les criminels.

Tout le monde sait, mes pères, qu'il n'est jamais permis aux particuliers de demander la mort de personne ; et que, quand un homme nous aurait ruinés, estropiés, brûlé nos maisons, tué notre père, et qu'il se disposerait encore à nous assassiner et à nous perdre d'honneur, on n'écouterait point en justice la demande que nous ferions de sa mort. De sorte qu'il a fallu établir des personnes publiques qui la demandent de la part du roi, ou plutôt de la part de Dieu. A votre avis, mes pères, est-ce par grimace et par feinte que les juges chrétiens ont établi ce règlement ? Et ne l'ont-ils pas fait pour proportionner les lois civiles à celles de l'Évangile, de peur que la pratique extérieure de la justice ne fût contraire aux sentiments intérieurs que des chrétiens doivent avoir ? On voit assez combien ce commencement des voies de la justice vous confond ; mais le reste vous accablera.

Supposez donc, mes pères, que ces personnes publiques demandent la mort de celui qui a commis tous ces crimes ; que fera-t-on là-dessus ? lui portera-t-on incontinent le poignard dans

substantif, dans notre langue, devient substantif dans toute la force du terme ; et l'on comprend que le pronom, qui est substantif à ce taux-là et à nul autre, refuse de correspondre à un substantif que l'article n'accompagne pas. Il n'y a dans notre grammaire aucune règle plus impérieuse. L'embarras qui donne souvent cette règle n'en fait pas excuser l'infraction. Ainsi l'on n'admet aucune des phrases suivantes :

« Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse. » *Corneille.*

« Ils n'ont plus soif . . . Elle n'est pas étanchée, et ils ne la sentent plus. »

Traduction de Byron.

« C'est une question de morale, laquelle se mêle peu de la conduite des souverains. » *Voltaire.*

« Je ne leur dois que justice en parlant d'eux, et je la leur rends. » *J.-J. Rousseau.*

« Il ne suffit pas d'avoir raison ; c'est la gâter, c'est la déshonorer que de la soutenir d'une manière brusque et hautaine. » *Fénelon.*

« On passe sa vie dans une idée de perfection qu'on ne trouve pas chez autrui, et qu'on ne peut attraper soi-même. » *Mme de Lambert.*

« Il m'a paru que vous m'écoutiez avec attention tandis que je lisais. — Est-ce qu'on peut la refuser au ridicule ? *Diderot.*

— ¹) *Discours* est pris dans l'ancienne acception de *raisonnement, discussion, sujet.*

le sein ? Non, mes pères ; la vie des hommes est trop importante, on y agit avec plus de respect ; les lois ne l'ont pas soumise à toutes sortes de personnes, mais seulement aux juges dont on a examiné la probité et la naissance. Et croyez-vous qu'un seul suffise pour condamner un homme à mort ? Il en faut sept pour le moins, mes pères. Il faut que, de ces sept, il n'y en ait aucun qui ait été offensé par le criminel, de peur que la passion n'altère ou ne corrompe son jugement ; et vous savez, mes pères, qu'afin que leur esprit soit aussi plus pur, on observe encore de donner les heures du matin à ces fonctions : tant on apporte de soin pour les préparer à une action si grande, où ils tiennent la place de Dieu, dont ils sont les ministres, pour ne condamner que ceux qu'il condamne lui-même.

Et c'est pourquoi, afin d'y agir comme fidèles dispensateurs de cette puissance divine d'ôter la vie aux hommes, ils n'ont la liberté de juger que selon les dépositions des témoins, et selon toutes les autres formes qui leur sont prescrites ; ensuite desquelles ils ne peuvent en conscience prononcer que selon les lois, ni juger dignes de mort que ceux que les lois y condamnent ; et alors, mes pères, si l'ordre de Dieu les oblige d'abandonner au supplice le corps de ces misérables, le même ordre de Dieu les oblige de prendre soin de leurs âmes criminelles ; et c'est même parce qu'elles sont criminelles qu'ils sont plus obligés à en prendre soin ; de sorte qu'on ne les envoie à la mort qu'après leur avoir donné moyen de pourvoir à leur conscience. Tout cela est bien pur et bien innocent ; et néanmoins l'Eglise abhorre tellement le sang, quelle juge encore incapables du ministère de ses autels ceux qui auraient assisté à un arrêt de mort, quoique accompagné de toutes ces circonstances si religieuses : par où il est aisé de concevoir quelle idée l'Eglise a de l'homicide.

Voilà, mes pères, de quelle sorte, dans l'ordre de la justice, on dispose de la vie des hommes : voyons maintenant comment vous en disposez. Dans vos nouvelles lois, il n'y a qu'un juge, et ce juge est celui-là même qui est offensé. Il est tout ensemble le juge, la partie et le bourreau. Il se demande à lui-même la mort de son ennemi, il l'ordonne, il l'exécute sur-le-champ ; et sans respect ni du corps, ni de l'âme de son frère, il tue et damne celui pour qui Jésus-Christ est mort ; et tout cela pour éviter un soufflet, ou une médisance, ou une parole outrageuse, ou d'autres offenses semblables, pour lesquelles un juge, qui a

l'autorité légitime, serait criminel d'avoir condamné à la mort ceux qui les auraient commises, parce que les lois sont très-éloignées de les y condamner; et enfin, pour comble de ces excès, on ne contracte ni péché ni irrégularité en tuant de cette sorte, sans autorité et contre les lois, quoiqu'on soit religieux et même prêtre. Où en sommes-nous, mes pères? Sont-ce des religieux qui parlent de cette sorte? Sont-ce des chrétiens? Sont-ce des Turcs? Sont-ce des hommes? Sont-ce des démons? Et sont-ce là les *mystères révélés par l'Agneau à ceux de sa société*, ou des abominations suggérées par le Dragon à ceux qui suivent son parti?

Car enfin¹, mes pères, pour qui voulez-vous qu'on vous preune? pour des enfants de l'Évangile, ou pour des ennemis de l'Évangile? On ne peut être que d'un parti ou de l'autre, il n'y a point de milieu. « Qui n'est point avec Jésus-Christ est contre lui. » Ces deux genres d'hommes partagent tous les hommes. Il y a deux peuples et deux mondes répandus sur toute la terre, selon saint Augustin: le monde des enfants de Dieu, qui forme un corps dont Jésus-Christ est le chef et le roi; et le monde ennemi de Dieu, dont le diable est le chef et le roi; et c'est pourquoi Jésus-Christ est appelé le roi et le Dieu du monde, parce qu'il a partout des sujets et des adorateurs, et que le diable est aussi appelé dans l'Écriture le prince du monde et le dieu de ce siècle, parce qu'il a partout des suppôts et des esclaves. Jésus-Christ a mis dans l'Église, qui est son empire, les lois qu'il lui a plu, selon sa sagesse éternelle; et le diable a mis dans le monde, qui est son royaume, les lois qu'il a voulu y établir. Jésus-Christ a mis l'honneur à souffrir, le diable à ne point souffrir; Jésus-Christ a dit à ceux qui reçoivent un soufflet de tendre l'autre joue, et le diable a dit à ceux à qui on veut donner un soufflet de tuer ceux qui voudront leur faire cette injure. Jésus-Christ déclare heureux ceux qui participent à son ignominie, et le diable déclare malheureux ceux qui sont dans l'ignominie. Jésus-Christ dit: Malheur à vous quand les hommes diront du bien de vous! et le diable dit: Malheur à ceux dont le monde ne parle pas avec estime!

Voyez donc maintenant, mes pères, duquel de ces deux royaumes vous êtes. Vous avez ouï le langage de la ville de paix, qui s'appelle la Jérusalem mystique, et vous avez ouï le langage de la ville de trouble, que l'Écriture appelle la *spirituelle Sodome*:

¹) Remarquez cette transition naturelle, vive et large, qui, se rattachant à une des idées particulières de la Lettre, amène la conclusion générale de l'ouvrage.

lequel de ces deux langages entendez-vous? lequel parlez-vous? Ceux qui sont à Jésus-Christ ont les mêmes sentiments que Jésus-Christ, selon saint Paul; et ceux qui sont enfants du diable, *ex patre diabolo*, qui a été homicide dès le commencement du monde, suivent les maximes du diable, selon la parole de Jésus-Christ. Écoutons donc le langage de votre école, et demandons à vos auteurs: Quand on nous donne un soufflet, doit-on¹ l'endurer plutôt que de tuer celui qui le veut donner? ou bien est-il permis de tuer pour éviter cet affront? *Il est permis*, disent Lessius, Molina, Escobar, Réginaldus, Filiutius, Baldellus et autres jésuites, *de tuer celui qui nous veut donner un soufflet*. Est-ce là le langage de Jésus-Christ? Répondez-nous encore. Serait-on sans honneur en souffrant un soufflet sans tuer celui qui l'a donné? « N'est-il pas véritable, dit Escobar, que tandis² qu'un « homme laisse vivre celui qui lui a donné un soufflet, il demeure « sans honneur? » Oui, mes pères, *sans cet honneur* que le diable a transmis de son esprit superbe en celui de ses superbes enfants. C'est cet honneur qui a toujours été l'idole des hommes possédés par l'esprit du monde. C'est pour se conserver cette gloire, dont le démon est le véritable distributeur, qu'ils lui sacrifient leur vie par la fureur des duels à laquelle ils s'abandonnent, leur honneur par l'ignominie des supplices auxquels ils s'exposent, et leur salut par le péril de la damnation auquel ils s'engagent, et qui les a fait priver de la sépulture même par les canons ecclésiastiques; mais on doit louer Dieu de ce qu'il a éclairé l'esprit du roi par des lumières plus pures que celles de votre théologie. Ses édits si sévères sur ce sujet n'ont pas fait que le duel fût un crime; ils n'ont fait que punir le crime qui est inséparable du duel. Il a arrêté par la crainte de la rigueur de sa justice ceux qui n'étaient pas arrêtés par la crainte de la justice de Dieu: et sa piété lui a fait connaître que l'honneur des chrétiens consiste dans l'observation des ordres de Dieu et des règles du christianisme, et non pas dans ce fantôme d'honneur, que vous prétendez, tout vain qu'il soit³, être une excuse légitime

¹) V. p. 157, n. 3. — ²) *Tandis* pour aussi longtemps ou tant: cette acception ne s'est pas conservée. — ³) Lisez *est*; quoique de bons écrivains se soient permis l'emploi du subjonctif: « Tout paresseux que je *sois*, je voudrais être gagé pour critiquer tous les livres qui se font. » Fontenelle. — « J'ai besoin de partir de ce point de comparaison, tout pénible qu'il *soit* à ma vanité. » M. Nodier. — « Tout révolté qu'il *fût*, Schiller devint le disciple passionné de Shakspeare. » M. de Barante.

pour les meurtres. Ainsi vos décisions meurtrières sont maintenant en aversion à tout le monde, et vous seriez mieux conseillés de changer de sentiment, si ce n'est par principe de religion, au moins par maxime de politique. Prévenez, mes pères, par une condamnation volontaire de ces opinions inhumaines, les mauvais effets qui en pourraient naitre, et dont vous seriez responsables; et pour concevoir plus d'horreur de l'homicide, souvenez-vous que le premier crime des hommes corrompus a été un homicide en la personne du premier juste; que leur plus grand crime a été un homicide en la personne du chef de tous les justes, et que l'homicide est le seul crime qui détruit tout ensemble l'État, l'Église, la nature et la piété.



PREMIÈRE VUE SUR LA NATURE;

PAR BUFFON.

G. L. LECLERC, comte de BUFFON, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, intendant du Jardin du roi, né à Montbar en 1707, mort à Paris en 1788, se place avec Montesquieu, Voltaire et J. J. Rousseau, à la tête de la littérature du 18^e siècle. Les mathématiques occupèrent sa jeunesse. Mais il ne tarda pas à consacrer à l'histoire naturelle les ressources d'un génie vaste, d'un santé robuste, et d'un travail infatigable. Un seul ouvrage, immense à la vérité, devint l'objet de sa vie: c'était une *Histoire naturelle générale et particulière*, dont les premiers volumes parurent en 1749. Ce début lui marqua pour jamais sa place parmi les écrivains et les savants. La dignité prudente de sa conduite conserva pure la considération que lui avaient procurée ses premiers travaux, et toute sa vie ne fut qu'un paisible triomphe. Sa réputation de naturaliste a, depuis sa mort, souffert quelques atteintes: comme écrivain, il a conservé son rang. Le premier parmi les modernes, il a mis en contact l'histoire naturelle et l'éloquence. Le premier, il a ennoblé les plus petits objets et les détails les plus vulgaires par la grandeur des vues générales qu'il y attache habituellement. La dignité de son langage, qui tient à celle de sa pensée, nous fait voir en lui moins encore l'interprète que le prophète de la nature. La richesse semble un des caractères principaux de sa diction, dont la plénitude absorbe tout l'objet qu'elle veut décrire. Il n'a point d'égal dans la description; il rend avec un égal bonheur les formes et le caractère de chaque objet. Les termes sont pesés avec une

rigoureuse justesse, et la phrase formée avec un art qui n'est jamais trop sensible. Peut-être un peu plus de mouvement pourrait animer cette prose noble, quelquefois même pompeuse. Peut-être la sensibilité aurait-elle complété ce talent rare, qui devait presque autant à l'art et au travail qu'à la nature. L'ouvrage de Buffon, resté incomplet, n'en est pas moins un des plus beaux monuments du 18^e siècle.

Toutes les parties du talent de Buffon sont rassemblées dans le morceau qu'on va lire. « Si Longin, a dit M. Lemercier, eût pu connaître ce morceau « de notre Pline, je ne doute pas qu'il ne l'eût jugé le prototype du beau. » En voici une courte analyse :

Définition de la nature et de son action. — Vue générale de l'univers, où deux forces combinées entretiennent le mouvement et maintiennent l'équilibre. — Effet de l'action inégale de ces deux forces. — Le soleil, centre et source de vie du système dont nous faisons partie ; les planètes et les comètes obéissant à sa loi ou reconnaissant sa puissance ; la terre favorisée entre toutes les planètes. — Vue du globe que nous habitons : la mer, et ses courants ; l'air, et ses courants, qui sont les vents ; la terre enfin, fleurie et végétante, séjour et domaine de l'homme. — Le perfectionnement, l'éducation de la nature, confiés à l'homme. Ce qu'elle est sans lui (ou la nature sauvage) ; ce qu'elle devient par lui (ou la nature cultivée) ; ce qu'elle est lorsqu'il lui retire ses soins (ou la nature dégénérée). — La guerre amène ce dernier état ; la paix et l'union sont les conditions de la puissance que l'homme exerce sur la nature. — L'auteur demande à Dieu de rendre aux hommes la paix en leur donnant l'amour.

La nature est le système des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La nature n'est point une chose, car cette chose serait tout ; la nature n'est point un être, car cet être serait Dieu ; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à celle du premier Être, n'a commencé d'agir¹ que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est, de la puissance divine, la partie qui se manifeste ; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage : bien différente de l'art humain, dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant ; un ouvrier sans cesse actif, qui

¹) De pour à, afin d'éviter l'hiatus. Nos classiques, et principalement J. J. Rousseau, n'ont pas d'autre raison pour la substitution de la première de ces propositions à la seconde après les verbes *commencer, obliger* et quelques autres.

sait tout employer, qui, travaillant d'après soi-même¹, toujours sur le même fonds², bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable; le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'univers son objet, le mouvement et la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde; les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace et le temps ne peuvent que mesurer et limiter sans jamais les détruire; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir: les unes pénètrent et transportent les corps, les autres les échauffent et les animent; l'attraction et l'impulsion sont les deux principaux instruments de l'action de cette puissance sur les corps bruts: la chaleur et les molécules organiques vivantes sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation et le développement des êtres organisés.

Avec de tels moyens, que ne peut la nature! Elle pourrait tout si elle pouvait anéantir et créer; mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir; anéantir et créer sont les attributs de la toute-puissance; altérer, changer, détruire, développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables décrets, la nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, et dans tous ses ouvrages elle présente le sceau de l'Éternel: cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle sur lequel elle opère; modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables et prononcés pour jamais; modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque infini qu'il soit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé; et rien encore ne s'est anéanti; la nature balance entre ces deux limites sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre: tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles.

Quels objets! Un volume immense de matière qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses; mais des milliers de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde; des millions de globes opaques, circulant autour des premiers, en composent l'ordre et l'architecture mouvante: deux for-

¹) V. p. 151, p. 1. — ²) *Fonds* et non pas *fond*.

ces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent et les animent; chacune agit à tout instant, et toutes deux, combinant leurs efforts, tracent les zones des sphères célestes, établissent dans le milieu du vide des lieux fixes et des routes déterminées; et c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes et le repos de l'univers.

La première de ces forces est également répartie; la seconde a été distribuée en mesure inégale: chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction, chaque globe a une quantité différente de force d'impulsion; aussi est-il des astres fixes et des astres errants, des globes, qui ne semblent être faits que pour attirer, et d'autres pour pousser; des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, et d'autres une impulsion particulière; des astres solitaires et d'autres accompagnés de satellites; des corps de lumière et des masses de ténèbres; des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée; des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, et reviennent après des siècles se parer de nouveaux feux; des soleils qui paraissent, disparaissent, et semblent alternativement se rallumer et s'éteindre; d'autres qui se montrent une fois et s'évanouissent ensuite pour jamais. Le ciel est le pays des grands événements⁴; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir: un soleil qui périt et qui cause la

⁴) Appeler le ciel *un pays*, et les faits qui s'y passent, *des événements*, c'est causer à notre esprit une surprise aussi agréable que vive. Le choix des termes, qui sont pris dans la sphère de nos expériences, ajoute pour nous à l'intérêt de l'idée, et, bien loin de lui faire perdre rien de sa grandeur, l'augmente par le contraste. Le rapprochement est piquant; mais comme pourtant il est simple, l'impression est digne de l'objet. Des noms familiers, appliqués à des objets inaccessibles ou infinis, en font mieux ressortir la grandeur ou l'éloignement; mais ici l'effet dépend de la mesure, et c'est manquer le but que de l'outrepasser. Du noble au trivial, il n'est souvent qu'un pas.

Buffon avait, plus qu'aucun écrivain de son siècle, le talent et le goût des métaphores neuves et variées. Il a mis à contribution, au profit du langage figuré, certains ordres d'idées ou d'objets où l'on n'avait point encore touché; il a rapproché des sphères qui s'ignoraient. Quelques passages de son Discours sur le style offrent des preuves de ce que nous disons. On peut même croire qu'il a dû réprimer son penchant pour les métaphores frappantes et singulières. Avec moins de goût et de gravité, il eût été aisément le précurseur de cette école moderne dont le style, riche de reflets et d'allusions, offre l'aspect bigarré d'un bazar en désordre. L'accumulation bizarre et incohérente des images dans le morceau que nous allons citer, est une anticipation sur le style encyclopédique des écrivains de notre époque. Remarquez que Buffon parle en qualité de directeur de l'Académie, devant laquelle il avait condamné solennellement, lors de son installation, le même style dont vous allez le voir se servir:

« La louange publique, signe éclatant du mérite, est une monnaie plus pré-

catastrophe d'un monde ou d'un système de mondes, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille et qui s'éteint : l'homme, borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde, et ne voit les mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine reconnaissable parmi les autres globes, et tout à fait invisible pour les sphères éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, et mille fois plus petite que d'autres planètes qui, comme elle, sont subordonnées à la puissance de cet astre et forcées à circuler autour de lui. Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure et le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons notre univers. Toutes ces planètes avec leurs satellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même sens et presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre dont l'essieu porte toute la charge, et qui¹, tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embraser et répandre la chaleur et la lumière jusqu'aux extrémités de la circonférence. Tant que ces mouvements dureront (et ils seront éternels, à moins que la main du premier moteur ne s'oppose et n'emploie autant de force pour les détruire qu'il en a fallu pour les créer), le soleil brillera et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde; et comme dans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière et de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais; car les autres soleils qui lancent aussi continuellement leurs feux, rendent à notre soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui.

cieuse que l'or, mais qui perd son prix et même devient vile lorsqu'on la convertit en effets de commerce. Subissant autant de déchet, par le change, que le métal, signe de notre richesse, acquiert de valeur par la circulation, la louange réciproque, nécessairement exagérée, n'offre-t-elle pas un commerce suspect entre particuliers...? Pourquoi les voûtes de ce lycée ne forment-elles jamais que des échos multipliés d'éloges retentissants?... Une couche antique d'encens brûlé revêt leurs parois, et les rend sourds à cette parole divine qui ne frappe que l'âme.....

« Comme un bouquet de fleurs assorties dont chacune brille de ses couleurs et porte son parfum, l'éloge doit présenter les vertus, les talents, les travaux de l'homme célèbre. Qu'on passe sous silence les vices, les défauts, les erreurs, c'est retrancher du bouquet les feuilles desséchées, les herbes épineuses, et celles dont l'odeur serait désagréable... Mais la vérité... se révolte contre ces mensonges colorés auxquels on fait porter son masque : ... portant d'une main l'éponge de l'oubli, et de l'autre le burin de la gloire, elle efface sous nos yeux les caractères du prestige, et grave pour la postérité les seuls traits qu'elle doit consacrer.» — ¹) Ce *qui*, dans l'intention de l'auteur, se rapporte à *essieu*, mais grammaticalement il se rapporte à *roue*. Il est singulier qu'une négligence aussi forte ait échappé à l'œil des critiques, et de Buffon lui-même.

Les comètes, en beaucoup plus grand nombre que les planètes, et dépendantes comme elles de la puissance du soleil, présentent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge, et contribuent de tout leur poids à son embrasement : elles font partie de notre univers, puisqu'elles sont sujettes, comme les planètes, à l'attraction du soleil ; mais elles n'ont rien de commun entre elles ni avec les planètes dans leur mouvement d'impulsion ; elles circulent chacune dans un plan différent et décrivent des orbes plus ou moins allongés dans les périodes différentes de temps, dont les unes sont de plusieurs années, et les autres de quelques siècles : le soleil tournant sur lui-même, mais au reste immobile au milieu de tout, sert en même temps de flambeau, de foyer, de pivot à toutes ces parties de la machine du monde.

C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile et qu'il régit les autres globes ; comme la force a été donnée proportionnellement à la masse, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, et qu'il contient mille fois plus de matière que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni se soustraire à sa puissance, qui, s'étendant à des distances immenses, les contient toutes, et lui ramène au bout d'un temps celles qui s'éloignent le plus ; quelques-unes même à leur retour s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable ; elles sont sujettes à des vicissitudes étranges par ces alternatives de chaleur et de froid extrême, aussi bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt est prodigieusement accéléré, et ensuite infiniment retardé : ce sont, pour ainsi dire, des mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus régulières, les mouvements plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos¹, où tout étant constant, la na-

*) Étranges lieux de repos que des orbites ! Mais la phrase le veut ainsi. On s'étonne de rencontrer chez l'un de nos plus parfaits écrivains de telles disconvenances, et peut-être plus de constructions brisées (*anacoluthes*) que chez aucun autre. L'extrême attention que Buffon donnait à son style n'était pas précisément grammaticale ; elle portait sur le rapport de l'expression avec l'idée : les articulations de la phrase arrêtaient moins son regard que la cohésion logique de ses parties et sa correction substantielle. La phrase de Buffon, riche et touffue, semble avoir crû d'un seul jet dans son esprit ; tant les détails se serrent contre l'idée principale ; tant l'idée principale embrasse avec force les accessoires ; tant est sensible l'unité de pensée et d'effet. Ce caractère du style de Buffon ne se borne pas à la phrase : la même unité lie les phrases dans le paragraphe et les paragraphes dans le discours. Aucun écrivain n'est plus compact ; aucun pourtant n'est moins dur, n'est plus abon-

ture peut établir un plan, agir uniformément, se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes choisis entre les astres errants, celui que nous habitons paraît encore être privilégié : moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus et Mercure, qui paraissent trop voisins de l'astre de lumière.

Aussi avec qu'elle magnificence la nature ne brille-t-elle pas sur la terre ! Une lumière pure s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe ; un élément transparent et léger l'environne ; une chaleur douce et féconde anime, fait éclore tous les germes de vie ; des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement ; des éminences distribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles ; des cavités immenses faites pour les recevoir partagent les continents : l'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre ; ce n'est point un élément froid et stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier.

Le doigt de Dieu a marqué leurs confins ; si la mer anticipe sur les plages de l'occident, elle laisse à découvert celles de l'orient : cette masse immense d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvements célestes ; elle balance par des oscillations régulières de flux et de reflux, elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit, elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, et que tous deux, réunissant leurs forces dans les temps des équinoxes, causent les grandes marées : notre correspondance avec le ciel n'est nulle part mieux marquée.

De ces mouvements constants et généraux résultent des mouvements variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment au fond des eaux des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre ; des courants qui, suivant la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont les angles se correspondent, et coulant au milieu des ondes comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet les fleuves de la mer.

L'air, encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à

dant. Les disconvenances grammaticales qu'il offre çà et là sont peut-être un témoignage de sa préoccupation pour un style solide et plein : l'écrivain aime mieux briser sa phrase que sa pensée, ou plutôt, sans qu'il s'en aperçoive, le large flot de sa phrase emporte ou surmonte les règles d'une syntaxe commune. M^{me} Necker, qui a conservé de précieuses traditions sur les procédés de ce grand artiste, observe « qu'il ne « pouvait rendre raison d'aucune des règles de la langue française, mais qu'il n'a pas « mis dans ses ouvrages un mot dont il ne pût rendre compte. »

un plus grand nombre de puissances; l'action éloignée du soleil et de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense, y causent des agitations continuelles: les vents sont ses courants; ils poussent, ils rassemblent les nuages, ils produisent les météores, et transportent au-dessus de la surface aride des continents terrestres les vapeurs humides des plages maritimes; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvements de la mer, ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent les courants, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes; la mer irritée s'élève vers le ciel, et vient en mugissant se briser contre des digues inébranlables qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter¹.

La terre, élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri des éruptions; sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différents, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme, placé pour seconder la nature, préside à tous les êtres; seul, entre tous, capable de connaître et digne d'admirer², Dieu l'a fait spectateur de l'univers et témoin de ses merveilles; l'étincelle divine dont il est animé le rend participant aux mystères divins; c'est par cette lumière qu'il pense et réfléchit, c'est par elle qu'il voit et lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la Divinité.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance; fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose.

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a

¹) Arrivé de détail en détail à la description de la surface de la terre, Buffon, envisage cette partie de son sujet d'un point de vue particulier. La mer et l'atmosphère ne comportaient qu'une description physique, mais la terre présente une circonstance qui s'empare tout d'abord de l'attention de l'auteur: la terre est l'habitation de l'être que Dieu a créé à son image; la terre est le domaine de l'homme. C'est du haut de cette idée que Buffon va contempler la nature; c'est à cette idée qu'il va tout subordonner. La nature attend de l'homme son exploitation, ses plus nobles usages, et, si l'on ose le dire, sa discipline et son éducation. Les trois aspects, les trois états de la terre, sont déterminés par l'absence de l'homme, par son action, par son abandon. C'est de ces trois faits que Buffon tire les trois tableaux qu'il lui reste à peindre. Il y a loin de cette vue au mépris soi-disant philosophique de Voltaire et de son école pour l'être que Dieu « a fait un peu inférieur aux anges (Hébr. II, 47). » — ²) Construction brisée, ou *anacoluthie*. V. p. 181.

jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées ; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté ; d'autres en plus grand nombre, gisants au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans sa décrépitude : la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages, qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes ; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages ; l'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir, est contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie ; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit¹ : La

¹) Nous n'avons pas entrepris de relever une à une les beautés de cette *Vue de la Nature*. Quelque chaque passage eût pu mériter un éloge, c'est surtout dans l'ordre et le mouvement des idées (v. Chrest. fr. T. III, p. 140) que nous avons trouvé la principale beauté de ce morceau, et c'est là que nous invitons le lecteur à la chercher. Ici nous remarquons la manière dont l'auteur passe à son deuxième tableau, celui de la nature cultivée. Ce n'est plus une simple description, c'est de l'histoire et du drame ; une époque est signalée, un personnage est introduit ; et quelle époque ! quel personnage ! que de vie et de grandeur à la fois Buffon comique, ou plutôt conserve à son sujet, par cette personification de l'humanité !

nature brute est hideuse et mourante; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante: desséchons ces marais, anéantis ces eaux mortes en les faisant couler; formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer; bientôt au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; il se multiplieront pour se multiplier encore; servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture: une nature nouvelle va sortir de nos mains.

Qu'elle est belle, cette nature cultivée! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement; il en est la production la plus noble; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle recelait dans son sein: que de trésors ignorés! que de richesses nouvelles! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées reléguées; l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société; mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine

de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède ; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés ; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature ; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur et de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entredétruire, se détruit en effet ; et après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie.

Grand Dieu ! dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers ; vous qui, du trône immobile de l'empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion ; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieus et de mondes ; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée ! Qu'elle soit dans le silence ! Qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses !

Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création ; mais l'homme est votre être de choix ; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle ; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour. Ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies ; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme ; le fer homicide n'armera plus sa main ; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations : l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, mois-

sonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre; la nature accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration.

L E P A O N .

Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger : son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter, ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour du printemps : mais s'il éprouve quelque vive émotion, toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête, les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son col, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel

éclat plus doux et plus moëlleux , de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses : chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année. Le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté : car on prétend qu'il en jouit en effet ; qu'il est sensible à l'admiration ; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges ; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

BUFFON.

L E C Y G N E .

DANS toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans ; la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur ; avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense, il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'épée ; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi ;

tous les autres oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature : il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et que liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux ; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux : la nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages ; coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et res-sentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon.

A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde ; son large estomac en représente la carène ; son corps penché en avant pour cingler se redresse à l'arrière et se relève en poupe ; la queue est un vrai gouvernail ; les pieds sont de larges rames ; et ses grandes ailes, demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages ; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards ; et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée⁴, soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se

⁴) Il y a peu d'exemples aussi beaux de la figure grammaticale qu'on appelle *anacoluthie* ou construction interrompue. Ce terme n'a pas besoin de définition ; quant à la chose elle-même, elle a besoin, pour se justifier, d'ajouter une grâce au discours. Il est à remarquer qu'elle ne fausse pas le rapport des mots, mais qu'elle abandonne une proposition commencée, pour en entamer une seconde, qui se lie à la première par les idées et non par les mots. Cette figure, ou cette li-

faire admirer de plus près en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux; ils décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale.

Les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux; seul, entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'était, disaient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendait ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger et douloureux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formaient son chant funèbre. On entendait ce chant lorsque, au lever de l'aurore, les vents et les flots étaient calmés; on avait même vu des cygnes

cence, était commune autrefois: elle l'est moins aujourd'hui. « Plusieurs seigneurs d'Angleterre qui un temps fut qu'ils faisaient mourir leurs ennemis. » *Comines*.

« Qui demanderait à tous les hommes où ils vont, ils répondraient tous qu'ils vont à la mort ou à l'éternité. » *Nicole*.

« Quoi! déjà de Titus épouse en espérance,

« Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance? » *Racine*.

« Ne sait-il pas qu'en toute langue mettez un *car* mal à propos, il n'y a point de raisonnement qui ne devienne absurde? » *Boileau*.

Ce dernier exemple rappelle ce passage d'une improvisation de Mirabeau:

« Votez donc ce subside extraordinaire, qui puisse-t-il être suffisant! »

expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens, n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs: poètes, orateurs, philosophes même, l'ont adoptée comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables; elles étaient aimables et touchantes; elles valaient bien de tristes, d'arides vérités; c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante: *c'est le chant du cygne!*

LE MÊME.

LE MOIS DE MAI DANS NOS CLIMATS.

Si le pôle sud est, dans notre mois de mai, le tombeau de la nature, le pôle nord en est le berceau. Le soleil, au milieu de sa course torridienne, vogue jour et nuit autour de la coupole de glace qui couronne notre hémisphère; il en couvre les sommets de ses teintes d'or et de pourpre. Les vents du midi accourent du sein brûlant du Zara, et viennent en démolir les énormes voussours. Les flots attiédés et agités des mers septentrionales en battent les contours, et y creusent de toutes parts des voûtes profondes. D'immenses rochers de glaces, supportés par d'immenses piédestaux, se détachent tout à coup de ses flancs, mille fois plus volumineux que ces avalanches qui se précipitent des glaciers des Alpes dans leurs vallées profondes, en renversant les villages et les forêts. Ils roulent dans l'Océan avec les bruits des tonnerres et des volcans; ils entraînent avec eux les masses de granit, les bases des montagnes qui leur servaient d'appui, et en dispersent les débris sur les rivages des mers. Emportés par les courants du pôle, ils vont achever de se fondre dans les latitudes plus tempérées. Quelques-uns, comme ceux que rencontra le voyageur Ellis, ont trois cents toises d'élévation au-dessus des flots, et plus d'une lieue de circonférence. Des fleuves tombent en cascades de leurs sommets. Il est tel de

ces réservoirs flottants de l'Océan, qui y verse plus d'eaux que le Rhin et le Danube à la fois n'en apportent dans son sein. Ils sont entourés d'un champ mobile de glaces brisées, de plus de deux cents lieues de longueur et de cinquante de largeur, comme celui qui s'opposa aux dernières tentatives de l'intrépide Cook. Quelquefois ces glaces se resserrent, se congèlent, et servent de pont au détroit du Nord, qui sépare l'Asie de l'Amérique. Quelquefois elles s'entassent en glissant les unes sur les autres. Elles forment alors de leurs cristaux mille édifices fantastiques, des obélisques, des arcades, des temples gothiques, des palais chinois, tout éclatants du bleu du saphir et du vert de l'émeraude. Cependant l'Océan, comme un fleuve immense qui coule en mille torrents des sources du nord, les entraîne vers le midi. Il circule autour du globe, et va porter la fraîcheur de la zone boréale aux zones torridiennes, et la chaleur des toridiennes aux extrémités de la zone australe. Les dernières îles du nord apparaissent au sein des mers septentrionales. Vogelsang, Cloven, Clif, Hackluyt, lèvent leurs têtes noires et humides du milieu des flots mugissants. La terre présente au soleil toutes les mamelles et tous les enfants de notre hémisphère. Le père du jour, pour les réchauffer, se reflète dans leurs brumes, en arcs-en-ciel, en anneaux lumineux, en éblouissantes parhélies¹. Les écueils azurés se tapissent, sous les flots, d'algues brunes; et les rouges granits dans les airs, de mousses et de lichen verdoyants. Des troupeaux de rennes accourent en bramant de joie dans ces prairies nouvelles; les bouleaux au feuillage d'un vert tendre, et les sombres sapins tout jaunes d'étamines, entourent les grands lacs de la Laponie. Des nuées d'oiseaux aquatiques viennent du midi faire leurs nids dans les roseaux. D'un autre côté, des légions de poissons descendent du nord, côtoient nos rivages, et vont frayer dans les fleuves du midi, ombragés de forêts. La vie animale, diversifiée sous mille formes, est répandue dans tout notre hémisphère, depuis les sables du brûlant Zara, où l'affreux céraste se lève avec sa hideuse femelle, et où la panthère fait entendre la nuit ses rugissements, jusqu'aux échoueries du Spitzberg, où les chevaux marins aux longs crocs, rangés au soleil par bataillons avec leurs petits, et les ours blancs acharnés, au milieu des glaces flottantes, sur les cadavres des baleines, disputent, la gueule béante, à l'audacieux Européen les dernières limites de l'empire du jour, de la terre et des mers.

¹ Parhélie ou parélie. L'Académie fait ce mot masculin.

Mais c'est surtout dans nos climats tempérés que le mois de mai présente les plus douces harmonies de la vie animale. L'aurore, couronnée de roses, entr'ouvre dans les cieux les portes de l'Orient, et annonce aux êtres sensibles le matin du jour et de l'année. Le zéphyr se lève au sein des mers, fait ondoyer leurs flots azurés, les myrtes de leurs rivages, les fleurs des prairies, et les primeurs étincelantes de rosée. Des légions d'insectes, revêtus de robes brillantes, soulèvent les mottes de leurs souterrains, et, réjouis de voir la lumière, se répandent, en bourdonnant de joie, sur les plantes qui leur sont destinées. Les collines retentissent du bèlement des brebis, et les vallées profondes du mugissement des bœufs. Sur les lisières des bois, le bouvreuil, caché dans l'épine blanche, charme, par son doux ramage, sa compagne dans son nid, tandis que l'aloquette matinale contemplant la sienne du haut des airs, fait retentir les bocages de ses chants d'allégresse. Le soleil paraît dans toute sa splendeur, et chaque degré de l'arc qu'il parcourt dans les cieux, voit éclore de nouvelles vies et de nouvelles amours. On entend dans l'atmosphère, sur les eaux, au sein des rochers, des voix qui appellent et des voix qui répondent. La nuit même a ses concerts. Le rossignol, ami de la solitude et du silence, module, à la clarté de la lune, ses chants mélodieux. En vain le jaloux coucou leur oppose son cri monotone, il ne fait que redoubler, par ce triste contraste, leur harmonie ravissante : le héraut du printemps fait répéter aux échos lointains ses joies, ses peines et ses amours. Tout est animé le jour et la nuit, à la lumière et dans l'ombre. Des chants mélodieux, des bruits confus de doux murmures, font retentir les mousses, les roseaux, les herbes, les vergers, et les forêts.

La puissance végétale ne fut créée que pour la puissance animale. En effet, si la terre ne produisait que des végétaux, ce serait en vain que les fleurs orneraient les prairies de leurs diverses couleurs, et que les fruits suspendus aux vergers exhalaient au loin leurs parfums. Il n'y aurait point d'yeux pour les voir, d'odorat pour les sentir, de goût pour les savourer ; bientôt le globe entier serait couvert d'herbes flétries et de fruits en dissolution. Les forêts, renversées par la vieillesse, n'offriraient que des végétaux parasites, croissant sur les débris de leurs troncs. En vain quelques arbres, sortant du milieu de leurs ruines, s'élèveraient vers les cieux, et brilleraient le matin des feux et des larmes de l'aurore ; en vain les vents en balanceraient les cimes décorées de toutes les pom-

pes de la végétation : leurs sombres murmures n'annonceraient point, dans le silence des bois, une Providence qui n'aurait fait lever le soleil que sur des êtres insensibles, et qui n'aurait fait résulter du luxe de la vie végétale que l'inertie et la mort. Que dis-je ? les bouleversements mêmes du globe, ses rochers brisés, ses monts entr'ouverts, les plus affreuses secousses des tremblements de terre, ne présenteraient que les ruines de la matière ; mais l'ordre dans toutes les parties de la végétation et le désordre dans son ensemble, ses plans à la fois ébauchés et imparfaits, montreraient son organisation comme l'ouvrage d'un être doué à la fois d'un pouvoir immense et d'une intelligence bornée.

Sans doute l'homme, frappé de ces inconséquences, pourrait craindre que cet être ne vint à confondre lui-même les lois primitives des éléments ; et, tremblant pour sa propre existence, il aimerait mieux admettre pour premier principe un mouvement aveugle et constant dans l'univers, qu'un dieu capricieux dans la nature.

Mais les puissances de la terre ne sont abandonnées, ni au jeu du hasard, ni aux lois monotones du mouvement : une sagesse infinie harmonie leurs destins ; elle ne créa les végétaux que pour les besoins des animaux ; elle fit voler les oiseaux dans les airs, nager les poissons dans les eaux, marcher les quadrupèdes sur la terre ; et, distribuant leurs tribus innombrables dans tous les sites de la végétation, elle en fit résulter une infinité d'harmonies nouvelles. Les prairies furent pâturées par les quadrupèdes, les algues par les poissons, les fruits des arbres par les oiseaux ; la fourmi essémina les graines des hauts cyprès, et le ver, avec sa tarière, réduisit en poudre les troncs nouveaux des chênes renversés par les vents.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques, teinte de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuillage du plus beau vert, et balancée par le zéphyr ; le papillon la surpasse en harmonies de couleurs, de formes et de mouvements. Considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont il vole, la régularité des écailles qui les recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes ; les six pattes, armées de griffes, avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos ; la trompe roulée dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs ; les anten-

nes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête; et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée au nombre de plus de douze mille. Mais ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, d'odorer, de savourer, de sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes *nectarées* de son sein; c'est pour en protéger les œufs collés comme un bracelet autour de ses branches qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche, et, après s'être joué du chasseur, il prend sa volée, et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

Ici le philosophe m'arrête: l'Être tout puissant, dit-il, est sans doute infiniment intelligent; mais il n'est pas bon, puisqu'il a livré à l'inquiétude et à la mort un être innocent et sensible.

La mort est une suite nécessaire des générations de la vie. Si le papillon ne mourait pas, s'il vivait seulement la vie d'un homme, la terre ne suffirait pas à sa postérité, mais il vit sans craindre la mort, et il meurt sans regretter la vie; il voltige çà et là sans se soucier de l'embuscade perfide de l'araignée, ni du vol infatigable de l'hirondelle, qui l'engloutit quelquefois tout entier. Peu lui importe pour lui-même l'avenir avec ses perspectives de terreur ou de gloire. Il ne s'inquiète point si un naturaliste barbare le clouera tout vivant avec une épingle sous un cristal où il sera rongé des mites, ou si la bonne nature, attendant la fin de sa carrière, destinera son brillant squelette à l'immortalité, en versant sur lui une larme d'ambre jaune. Quand les Hyades pluvieuses ramènent les frimas et les autans, il ne s'afflige point de la rapidité de ses jours; il confie à la nature le soin de ses enfants, qu'il ne doit jamais voir. Content d'avoir prévu leurs premiers besoins et d'y avoir pourvu, sans s'embarrasser de leur reconnaissance, il meurt satisfait de sa destinée. Que pourrait-il désirer désormais sur la terre? il a vécu sur les fleurs et il a vu le soleil près d'entrer dans la région des ténèbres; il cherche un peu d'ombre au pied de la plante qu'il a aimée, et, comme cet empereur qui voulut mourir debout, en empereur, se ressouvenant de sa beauté, il se pose sur ses pattes, et, les ailes étendues, il expire en papillon. Oh! que le

philosophe lui-même serait sage, si, comme le papillon, il vivait et mourait sans autre souci que de parcourir avec la vertu la carrière que la nature lui a tracée!

BERNARDIN DE ST.-PIERRE, *Harmonies de la Nature*.

DE L'ESCLAVAGE DES NÈGRES.

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais.

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête, et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très-sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre, que de l'or, qui chez des nations policées est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié?

MONTESQUIEU.

MORCEAUX DE LA BRUYÈRE.

LA fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son faible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher et manier ; elle ne perd rien à être vue de près : plus on la connaît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel. Elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue : son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands et très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits¹.

Je vais, Clitiphon, à votre porte ; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre : plutôt aux Dieux que je ne fusse ni votre client ni votre fâcheux ! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé, et que vous ne pouvez m'écouter que² d'une heure entière : je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux qui vous empêche de m'entendre ? vous enflez quelques mémoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphes ; je n'avais qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oui ou non. Voulez-vous être rare ? rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le serez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir. O homme important et chargé d'affaires, qui, à votre tour,

¹) Comparez ce morceau avec ce que Bossuet a dit de la bonté du grand Condé dans l'oraison funèbre de ce prince. — ²) Supprimez *que*.

avez besoin de mes offices ! venez dans la solitude de mon cabinet ! le philosophe est accessible ; je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter : j'admire Dieu dans ses ouvrages , et je cherche par la connaissance de la vérité à régler mon esprit et (à) devenir meilleur. Entrez , toutes les portes vous sont ouvertes , mon anti-chambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant , passez jusqu'à moi sans me faire avertir ; vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or , si c'est une occasion de vous obliger ; parlez , que voulez-vous que je fasse pour vous ? faut-il quitter mes livres , mes études , mon ouvrage , cette ligne qui est commencée ? quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile !

Champagne, au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery , signe un ordre qu'on lui présente, qui ôterait le pain à toute une province si l'on n'y remédiait : il est excusable, quel moyen de comprendre dans la première heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim ?

Ni les troubles , Zénobie , qui agitent votre empire , ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux , ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice ; l'air y est sain et tempéré , la situation en est riante , un bois sacré l'ombrage du côté du couchant ; les dieux de Syrie , qui habitent quelquefois la terre , n'y auraient pu choisir une plus belle demeure ; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent , qui vont et qui viennent , qui roulent et qui charrient le bois du Liban , l'airain et le porphyre ; les grues et les machines gémissent dans l'air , et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé , et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de l'habiter , vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien , grande reine ;

employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris ; tracez-y de vastes et de délicieux jardins , dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes ; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable : et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison , pour l'embellir , et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

F R A G M E N T.

« IL disait que l'esprit dans cette belle personne était un diamant bien mis en œuvre. Et, continuant de parler « d'elle, c'est, ajouta-t-il, comme une nuance de raison et d'agré-
« ment qui occupe les yeux et le cœur de ceux qui lui parlent ; on ne « sait si on l'aime ou si on l'admire ; il y a en elle de quoi faire
« une parfaite amie, il y a aussi de quoi vous mener plus loin
« que l'amitié : trop jeune et trop fleurie pour ne pas plaire,
« mais trop modeste pour songer à plaire, elle ne tient compte
« aux hommes que de leur mérite, et ne croit avoir que des
« amis. Pleine de vivacité et capable de sentiments, elle surprend
« et elle intéresse ; et sans rien ignorer de ce qui peut entrer
« de plus délicat et de plus fin dans les conversations, elle a
« encore ces saillies heureuses qui, entre autres plaisirs qu'elles
« font, dispensent toujours de la réplique ; elle vous parle comme
« celle qui n'est pas savante, qui doute et qui cherche à s'éclair-
« cir, et elle vous écoute comme celle qui sait beaucoup, qui
« connaît le prix de ce que vous lui dites, et auprès de qui vous
« ne perdez rien de ce qui vous échappe. Loin de s'appliquer à
« vous contredire avec esprit, et d'imiter *Elvire* qui aime mieux
« passer pour une femme vive que marquer du bon sens et de
« la justesse, elle s'approprie vos sentiments, elle les croit siens,
« elle les étend, elle les embellit ; vous êtes content de vous d'avoir
« pensé si bien et d'avoir mieux dit encore que vous n'aviez cru.
« Elle est toujours au-dessus de la vanité, soit qu'elle parle, soit

qu'elle écrive ; elle oublie les traits où il faut des raisons , elle a déjà compris que la simplicité est éloquente. S'il s'agit de servir quelqu'un et de vous jeter dans les mêmes intérêts , laissant à Elvire les jolis discours et les belles-lettres qu'elle met à tous usages , *Artenice* n'emploie auprès de vous que la simplicité , l'ardeur , l'empressement et la persuasion. Ce qui domine en elle , c'est le plaisir de la lecture , avec le goût des personnes de nom et de réputation , moins pour en être connue que pour les connaître. On peut la louer d'avance de toute la sagesse qu'elle aura un jour , et de tout le mérite qu'elle se prépare par les années , puisqu'avec une bonne conduite elle a de meilleures intentions , des principes sûrs , utiles à celles qui sont comme elle exposées aux soins et à la flatterie ; et qu'étant assez particulière sans pourtant être farouche , ayant même un peu de penchant pour la retraite , il ne lui saurait peut-être manquer que les occasions , ou ce qu'on appelle un grand théâtre , pour y faire briller toutes ses vertus.»

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau , mais pour ce qui est rare , unique , pour ce qu'on a , et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait , mais à ce qui est couru , à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement , mais une passion , et souvent si violente , qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont cours , mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare , et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg ; il y court au lever du soleil , et il en revient à son coucher ; vous le voyez planté , et qui a pris racine , au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire* : il ouvre de grands yeux , il frotte ses mains , il se baisse , il la voit de plus près , il ne l'a jamais vue si belle , il a le cœur épanoui de joie : il la quitte pour l'*orientale* ; de là il va à la *veuve* , il passe au *drap d'or* , de celle-ci à l'*agathe* , d'où il revient enfin à la *solitaire* , où il se fixe , où il se lasse , où il s'assied , où il oublie de dîner : aussi est-elle nuancée , bordée , huilée , à pièces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice ; il la contemple , il l'admire ; Dieu et la nature sont en tout cela ce

qu'il n'admire point ; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez lui fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange ; il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre ; parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruits cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espèce ; toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié et prend l'autre : quelle chair ! dit-il ; goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs ; et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune.

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande faiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connaissances, et quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son âme n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter ; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui

ne peut finir, dont notre âme est l'image, et, si j'ose dire, une portion comme esprit, et comme immortelle?

Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer ; il était inévitable de ne pas donner tout au travers, et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat de mystères ! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente, quelle candeur, quelle innocence de mœurs ! Quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice ! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance ; y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? par où échapper ? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? S'il faut périr, c'est par là que je veux périr ; il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière : mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené et entraîné dans ma religion, c'en est fait.

Plusieurs millions d'années, plusieurs centaines de millions d'années, en un mot tous les temps ne sont qu'un instant, comparés à la durée de Dieu, qui est éternelle : tous les espaces du monde entier ne sont qu'un point, qu'un léger atome, comparés à son immensité. S'il est ainsi comme je l'avance (car qu'elle proportion du fini à l'infini ?), je demande : qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme ? qu'est-ce qu'un grain de poussière qu'on appelle la terre ? qu'est-ce qu'une petite portion de cette terre que l'homme possède et qu'il habite ? Les méchants prospèrent pendant qu'ils vivent ; quelques méchants, je l'avoue. La vertu est opprimée et le crime impuni sur la terre ; quelquefois, j'en conviens. C'est une injustice. Point du tout, il faudrait, pour tirer cette conclusion, avoir prouvé qu'absolument les méchants sont heureux, que la vertu ne l'est pas, et que le crime demeure impuni : il faudrait du moins que ce peu de temps où les bons

*

souffrent, où les méchants prospèrent, eût une durée, et que ce que nous appelons prospérité et fortune ne fût pas une apparence fausse et une ombre vaine qui s'évanouit; que cette terre, cet atome, où il paraît que la vertu et le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû, fût le seul endroit de la scène où se doivent passer la punition et les récompenses.

De ce que je pense, je n'infère pas plus clairement que je suis esprit, que je conclus de ce que je fais ou ne fais point, selon qu'il me plaît, que je suis libre: or, liberté c'est choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, et ainsi une action bonne ou mauvaise, et ce qu'on appelle vertu ou crime. Que le crime absolument soit impuni, il est vrai, c'est injustice; qu'il le soit sur la terre, c'est un mystère. Supposons pourtant avec l'athée, que c'est injustice; toute injustice est une négation ou une privation de justice; donc toute injustice suppose justice. Toute justice est une conformité à une souveraine raison: je demande, en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avait moins de trois angles. Or, toute conformité à la raison est une vérité; cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été; elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles vérités. Cette vérité d'ailleurs ou n'est point, et ne peut-être, ou elle est l'objet d'une connaissance: elle est donc éternelle, cette connaissance; et c'est Dieu.

Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance, et que rien ne leur manque, j'infère de là que nul homme qui est sur la terre n'est dans l'abondance, et que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, et auxquelles les deux autres se réduisent, l'argent et les terres; si tous sont riches, qui cultivera les terres, et qui fouillera les mines? Ceux qui sont éloignés des mines ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes et minérales ne pourront en tirer des fruits; on aura recours au commerce et on (*je*) le suppose. Mais si les hommes abondent de biens, et que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots ou les choses échangées? qui mettra des vaisseaux en mer? qui se chargera de les conduire? qui entre-

prendra des caravanes? On manquera alors du nécessaire et des choses utiles; s'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions et de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, et à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les lois frivoles et inutiles, entraîne une anarchie universelle, attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez, au contraire, que tous les hommes sont pauvres, en vain le soleil se lève pour eux sur l'horizon, en vain il échauffe la terre et la rend féconde, en vain le ciel verse sur elle ses influences, les fleuves en vain l'arrosent, et répandent dans les diverses contrées la fertilité et l'abondance; inutilement aussi la mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers et les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, et en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches et les autres pauvres et indigents, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie; ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protègent, gouvernent; tout ordre est rétabli, et Dieu se découvre.

Mettez l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté, la dépendance, les soins et la misère de l'autre, ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine: une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités sont vicieuses, et partent de l'homme: toute compensation est juste et vient de Dieu.

LETTRE SUR LE SUICIDE.

PAR J. J. ROUSSEAU.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, le plus éloquent écrivain du 18^e siècle, naquit à Genève en 1712, et mourut à Ermenonville près de Paris, en 1778, après une longue suite de chagrins et d'infortunes dont il fut le principal artisan.

Son caractère, qui le rendit malheureux, fut peut-être une des sources de son éloquence. Les désordres de l'état social allumèrent son indignation; et plus préoccupé du désir de corriger les hommes que du soin de se corriger lui-même, il ne cessa de guerroyer contre son siècle et contre la civilisation. Le gouvernement, les mœurs, l'éducation furent tour à tour l'objet de ses attaques. Il défendit de grandes vérités; mais trop souvent chez lui la vérité devient erreur par l'exagération ou les fausses applications. Ses ouvrages sont une lecture pleine de l'attrait le plus puissant, mais souvent dangereuse. Les principaux sont: le *Discours sur les arts et les sciences*, celui *sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, la *Lettre sur les spectacles*, le *Contrat social*, l'*Émile*, traité sur l'éducation, et le roman de la *Nouvelle Héloïse*. Son style est de la plus rare perfection; peut-être l'admirable justesse de l'expression fait-elle une partie de sa force; c'est une chose remarquable qu'une verve qui va jusqu'à l'emportement jointe à une correction scrupuleuse. J. J. Rousseau travaillait avec lenteur, et corrigeait beaucoup ses écrits.

AUTREFOIS je trouvais en toi du sens, de la vérité; tes sentiments étaient droits, tu pensais juste; et je ne t'aimais pas seulement par goût, mais par choix, comme un moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raisonnements de cette lettre dont tu parais si content? Un misérable et perpétuel sophisme, qui, dans l'égarement de ta raison, marque celui de ton cœur, et que je ne daignerais pas même relever si je n'avais pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose. Toi qui crois Dieu existant, l'âme immortelle et la liberté de l'homme, tu ne penses pas sans doute qu'un être intelligent reçoive un corps et soit placé sur la terre au hasard, seulement pour vivre, souffrir et mourir? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral? Je te prie de me répondre clairement sur ce point; après quoi nous reprendrons pied à pied ta lettre, et tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particulière, qui change tellement l'état des choses que chacun se croit dispensé d'obéir à la règle qu'il prescrit aux autres; et l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui¹. Encore un coup, parlons de toi.

¹) Exagéré.

Il t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre? La preuve en est singulière: c'est que tu as envie de mourir. Voilà, certes, un argument fort commode pour les scélérats; ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre; et dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre? Je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi? fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux, mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps? Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité; tu ne rougis pas d'épuiser des lieux-communs cent fois rebattus, et tu dis: La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré: mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter? Penses-tu que je n'aie pas démêlé sous ta feinte impartialité, dans le dénombrement des maux de cette vie, la honte de parler des tiens? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchise, et dis ouvertement à ton ami: Je n'ai pu satisfaire une passion coupable; me voilà forcé d'être homme de bien: j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis: La vie est un mal. Tôt ou tard du seras consolé, et tu diras: La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner: car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui; et puisque c'est dans la mauvaise

disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord, c'est changer l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons ; tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'âme, directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'empirent en vieillissant, et détruisent enfin cette machine mortelle. Il n'en est pas ainsi des douleurs de l'âme, qui, pour vives qu'elles soient¹, portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent ; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagère, et l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendrait insupportables ? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violents remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la constance et n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré, de la mort ou du temps ? Attends et tu seras guéri : que demandes-tu davantage ?

Ah ! c'est ce qui redouble mes peines de songer qu'elles finiront ! Vain sophisme de la douleur ! bon mot sans justesse, sans raison, et peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère ! Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimerait mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on sacrifie une plaie pour la faire cicatriser ? Et quand la douleur aurait un charme qui nous ferait aimer à souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir ?

¹) « Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes. » *Corneille*. Au lieu de *tout* ou *quelque*. Cette vieille locution avait sa grâce, et nos écrivains modernes l'ont redemandée à l'ancienne langue, ainsi que beaucoup d'autres, passées d'usage.

Penses-y bien, jeune homme ; que sont dix , vingt , trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même , son prix dépend de son emploi . Le bien seul qu'on a fait demeure , et c'est par lui qu'elle est quelque chose .

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre , puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien , et que si c'est un mal d'avoir vécu , c'est une raison de plus de vivre encore . Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme , qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être , et de tromper ta destination . Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne , songes-tu que c'est à ton ami que tu oses le dire ?

Tu parles des devoirs du magistrat et du père de famille , et parce qu'il ne te sont pas imposés , tu te crois affranchi de tout . Et la société , à qui tu dois ta conservation , tes talents , tes lumières ; la patrie à qui tu appartiens , les malheureux qui ont besoin de toi , ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes , tu n'oublies que ceux d'homme et de citoyen . Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger , parce qu'il ne doit le verser que pour son pays , et qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des lois ? Les lois , les lois , jeune homme ! le sage les méprise-t-il ? *Socrate* innocent , par respect pour elles , ne voulut pas sortir de prison . Tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie , et tu demandes : Quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriser par des exemples . Tu m'oses nommer des Romains ! Que tes exemples sont mal choisis , et que tu juges basement des Romains , si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge ! Regarde les beaux temps de la république , et cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs , même après les plus cruelles infortunes . *Régulus*¹ , retournant à Carthage , prévint-il par sa mort les tourments qui l'attendaient ? Que n'eût point donné *Postumius* pour que cette ressource lui fût permise aux Fourches Caudines² ? Quel effort de courage le sénat même n'admira-t-il pas dans le consul *Varron*³ pour avoir pu survivre à sa défaite ? Par quelle raison tant de généraux se laissèrent-ils

¹) Tite-Live, L. XIX. — ²) Tite-Live, IX, 6. — ³) Tite-Live, XXII, 49.

volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie était si cruelle, et à qui il en coûtait si peu de mourir? C'est qu'ils devaient à la patrie leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs, et que la honte et les revers ne les pouvaient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les lois furent anéanties, et que l'État fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle et leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être; ils avaient rempli leurs fonctions sur la terre; ils n'avaient plus de patrie; ils étaient en droit de disposer d'eux, et de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvaient plus rendre à leur pays¹.

Mais toi, qui es-tu? qu'as-tu fait? crois-tu t'excuser sur ton obscurité? ta faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs? et pour n'avoir² ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses lois? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien . . . je suis inutile au monde . . .

¹) Nous ne supprimons pas ce dernier passage, tout faux qu'il est. Il peut servir à montrer aux élèves le côté faible du talent de Rousseau, que le goût des contrastes vigoureux entraîne souvent dans la déclamation. Il y a quelque chose de séduisant pour l'imagination dans l'idée de ces patriotes qui ne veulent plus vivre quand la patrie n'est plus, et dont les derniers soupirs se confondent avec les derniers soupirs de la liberté. Ainsi pouvaient agir des Romains, qui, dans une appréciation étroite de la vie, avaient absorbé leur qualité d'hommes dans leur qualité de citoyens, et que cette fausse vue pouvait rendre féroces envers eux-mêmes comme elle les rendait impitoyables envers le reste des hommes. Aujourd'hui, dans les États même où il y a le plus d'esprit public, l'homme sait bien que la patrie ne forme qu'une de ses relations ici-bas, qu'elle n'est qu'un des objets de ses devoirs, et qu'il est plus beau de les servir tous que de s'enflammer pour un seul. Quand la liberté a succombé malgré nos efforts, l'humanité existe encore, Dieu existe encore, comme objet et centre de tous nos devoirs moraux; en changeant la forme de notre existence, il n'en a pas détruit toutes les conditions; en altérant toutes nos relations, il ne les a pas toutes anéanties; il n'a pas détruit surtout celle qui nous lie éternellement à lui; et même au sein d'une patrie esclave, nous entendons sa voix continuer à nous dire: *Vous n'êtes point à vous-mêmes*. 1. Cor. VI. 19.

²) *Parce que tu n'as*. Le français préfère toujours l'infinif; et l'emploi de *pour* lui permet dans ce cas de le substituer à un mode personnel qui embarrasserait la phrase d'une conjonction et d'un pronom. V. p. 204, l. 38, un exemple tout pareil. Le Misanthrope dit chez Molière:

« Je hais tous les hommes,
« Les uns parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
« Et les autres *pour être* aux méchants complaisants.

Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe ?

Écoute-moi, jeune insensé : tu m'es cher ; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir. Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimidé ; ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit : prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs ; tu n'es qu'un méchant.

D E L'É L O Q U E N C E.

P A R V O L T A I R E.

L'ÉLOQUENCE est née avant les règles de la rhétorique, comme les langues se sont formées avant la grammaire. La nature rend les hommes éloquents dans les grands intérêts et dans les grandes passions. Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre oeil que les autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide et de métaphore : sans qu'il y prenne garde, il anime tout, et fait passer dans ceux qui l'écoutent une partie de son enthousiasme. Un philosophe très-éclairé¹ a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures, que rien n'est plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *tropes*. Ainsi dans toutes les langues le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'esprit est accablé : il se partage, il s'épuise : le sang se glace, la tête se renverse : on est enflé d'orgueil, enivré de vengeance. La nature se peint partout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

¹) Dumarsais, *Traité des Tropes*. « Je suis persuadé, dit-il, qu'il se fait plus de figures un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. »

C'est elle dont l'instinct enseigne à prendre d'abord un air, un ton modeste avec ceux dont on a besoin. L'envie naturelle de captiver ses juges et ses maîtres, le recueillement de l'âme profondément frappée, qui se prépare à déployer les sentiments qui la pressent, sont les premiers maîtres de l'art.

C'est cette même nature qui inspire quelquefois des débuts vifs et animés : une forte passion, un danger pressant appellent tout d'un coup l'imagination ; ainsi un capitaine des premiers Califes voyant fuir les Musulmans, s'écria : « Où courez-vous ? Ce n'est pas là que sont les ennemis. » On attribue ce même mot à plusieurs capitaines ; on l'attribue à Cromwell. Les âmes fortes se rencontrent beaucoup plus souvent que les beaux-esprits. Rasi, un capitaine musulman, voit les Arabes effrayés qui s'écrient que leur général Dérar est tué : « Qu'importe, dit-il, que Dérar soit mort ? Dieu est vivant et vous regarde : marchez. » C'était un homme bien éloquent que ce matelot anglais qui fit résoudre la guerre contre l'Espagne en 1740 : « Quand les Espagnols, m'ayant mutilé, me présentèrent la mort, je recommandai mon âme à Dieu et ma vengeance à ma patrie. »

La nature fait donc l'éloquence, et si on a dit que les poètes naissent, et que les orateurs se forment, on l'a dit quand l'éloquence a été forcée d'étudier les lois, le génie des juges et la méthode du temps : la nature seule n'est éloquente que par élans.

Les préceptes sont toujours venus après l'art. Lisias fut le premier qui recueillit les lois de l'éloquence, dont la nature donne les premières règles.

Platon dit ensuite, dans son *Gorgias*, qu'un orateur doit avoir la subtilité des dialecticiens, la science des philosophes, la diction presque des poètes, la voix et les gestes des plus grands acteurs.

Aristote fit voir ensuite que la véritable philosophie est le guide secret de l'esprit dans tous les arts. Il creusa les sources de l'éloquence dans son livre de la rhétorique ; il fit voir que la dialectique est le fondement de l'art de persuader, et qu'être éloquent, c'est savoir prouver.

Il distingua les trois genres, le délibératif, le démonstratif et le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent à prendre un parti sur la guerre et sur la paix, sur l'administration publique, etc. ; dans le démonstratif, de faire voir ce qui est digne de louange ou de blâme ; dans le judiciaire, de persuader, d'absoudre ou de condamner, etc. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre.

Il traite ensuite des passions et des mœurs, que tout orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'éloquence. Enfin il traite à fond de l'élocution, sans laquelle tout languit; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles soient justes et nobles; il exige surtout la convenance, la bienséance. Tous ses préceptes respirent la justesse éclairée d'un philosophe, et la politesse d'un Athénien; et, en donnant les règles de l'éloquence, il est éloquent avec simplicité.

Il est à remarquer que la Grèce fut la seule contrée de la terre où l'on connût alors les lois de l'éloquence, parce que c'était la seule où la véritable éloquence existât. L'art grossier était chez tous les hommes; des traits sublimes ont échappé¹ partout à la nature dans tous les temps; mais remuer les esprits de toute une nation polie; plaire, convaincre et toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs. Les Orientaux étaient presque tous esclaves; c'est un caractère de la servitude de tout exagérer; ainsi l'éloquence asiatique fut monstrueuse. L'Occident était barbare du temps d'Aristote.

L'éloquence véritable commença à se montrer dans Rome du temps des Gracques, et ne fut perfectionnée que du temps de Cicéron. Marc-Antoine l'orateur, Hortensius, Curion, César, et plusieurs autres, furent des hommes éloquents.

Cette éloquence périt avec la république, ainsi que celle d'Athènes. L'éloquence sublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté²; c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons et des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raisons, et aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Cicéron, après avoir donné les exemples dans ses harangues, donna les préceptes dans son livre de l'Orateur³; il suit presque toute la méthode d'Aristote, et l'explique avec le style de Platon.

¹) *Sont échappés.* Andrieux, écrivain d'ailleurs si correct, a écrit: « Le secret m'a échappé, et je ne puis m'en repentir. » Mais il a dit correctement: « Je vous demande pardon pour l'expression qui m'est échappée. » — ²) « Un esclave ne peut être éloquent; cet axiome est de Longin, et rien n'est mieux senti ni mieux prouvé. Quand la Grèce cessa d'être libre, ses orateurs disparurent: elle eut des rhéteurs et des sophistes. Le plus éloquent des Romains mérita le surnom de père de la patrie. Après Cicéron plus de patrie, comme aussi plus de tribune. Chez les Français, la chaire fut éloquente, parce qu'elle fut libre: l'orateur républicain, l'orateur sacré jouissent de la même indépendance: protégés, l'un par la loi commune, l'autre par le privilège de la religion, tous deux s'élèvent à un point d'où ils peuvent tout dire. » *Chénier.* — ³) *De Oratore.*

Il distingue le genre simple, le tempéré et le sublime. Rollin a suivi cette division dans son *Traité des Études* ; et, ce que Cicéron ne dit pas, il prétend que le tempéré est une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés ; le simple, une table servie proprement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, et dont on bannit tout raffinement ; que le sublime foudroie et que c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste¹.

Sans se mettre à cette table, et sans suivre ce foudre², ce fleuve et cette rivière, tout homme de bon sens voit que l'éloquence simple est celle qui a des choses simples à exposer, et que la clarté et l'élégance sont tout ce qui lui convient. Il n'est pas besoin d'avoir lu Aristote, Cicéron et Quintilien pour sentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen, est ridicule : c'était pourtant le vice du barreau jusqu'au milieu du XVII^e siècle ; on disait avec emphase des choses triviales ; on pourrait compiler des volumes de ces exemples ; mais tous se réduisent à ce mot d'un avocat, homme d'esprit, qui, voyant que son adversaire parlait de la guerre de Troie et du Scamandre, l'interrompt, en disant : « La cour observera que « ma partie ne s'appelle pas *Scamandre*, mais *Michaut*. »

Le genre sublime ne peut regarder que de puissants intérêts, traités dans une grande assemblée : on en voit de vives traces dans le parlement d'Angleterre : on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1759, quand il s'agissait de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de Démosthène et de Cicéron a dicté plusieurs traits de ces discours ; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs et des Romains, parce qu'ils manquent de cet art et de ce charme de la diction, qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'appareil, de ces harangues publiques, de ces compliments étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre, ainsi que les trois objets de l'éloquence qu'Aristote considère, et le grand mérite de l'orateur est de les mêler à propos.

La grande éloquence n'a guère pu, en France, être connue au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs, comme dans

¹) Ce passage de Rollin est un peu défiguré par la malice de Voltaire. — ²) On dit un foudre d'éloquence, un foudre de guerre ; mais partout ailleurs ce mot est féminin.

Athènes, dans Rome, et comme aujourd'hui dans Londres, et n'a point pour objets de grands intérêts publics : elle s'est réfugiée dans les oraisons funèbres , où elle tient un peu de la poésie. Bossuet, et après lui Fléchier, semblent avoir obéi à ce précepte de Platon, qui veut que l'élocution d'un orateur soit quelquefois celle même d'un poète.

L'éloquence de la chaire avait été presque barbare jusqu'au P. Bourdaloue ; il fut un des premiers qui firent parler la raison.

Les Anglais ne vinrent qu'ensuite , comme l'avoue Burnet, évêque de Salisbury. Ils ne connurent point l'oraison funèbre ; ils évitèrent dans les sermons les traits véhéments, qui ne leur parurent point convenables à la simplicité de l'Évangile, et ils se défirent de cette méthode des divisions recherchées que l'archevêque Fénelon condamne dans ses dialogues sur l'éloquence.

Quoique nos sermons roulent sur l'objet le plus important de l'homme, cependant il s'y trouve peu de ces morceaux frappants qui, comme les beaux endroits de Cicéron et de Démosthène, sont devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur sera pourtant bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. Massillon, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus : il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire ; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire ; le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau ; le voici :

« Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car, vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans ce moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

« Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc: Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite! Croyez-vous que les choses du moins fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent; mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ: qui sont ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion: voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour: paraissent maintenant, justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite: froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu: ô Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage? »

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en même temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes, et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant.

On demande si l'éloquence est permise aux historiens. Celle qui leur est propre consiste dans l'art de préparer les événements, dans leur exposition toujours nette et élégante, tantôt vive et pressée, tantôt étendue et fleurie; dans la peinture vraie et forte des mœurs générales et des principaux personnages, dans les réflexions incorporées naturellement au récit, et qui n'y paraissent point ajoutées. L'éloquence de Démosthène ne convient pas à Thucydide: une harangue directe qu'on met dans la bouche

d'un héros qui ne la prononça jamais, n'est guère qu'un beau défaut¹.

Si pourtant ces licences pouvaient quelquefois se permettre, voici une occasion où Mézeray, dans sa grande histoire, semble obtenir grâce pour cette hardiesse approuvée chez les anciens; il est égal à eux pour le moins dans cet endroit: c'est au commencement du règne de Henri IV, lorsque ce prince, avec très-peu de troupes, était pressé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes, et qu'on lui conseillait de se retirer en Angleterre. Mézeray s'élève au-dessus de lui-même en faisant parler ainsi le maréchal de Biron, qui d'ailleurs était un homme de génie, et qui peut fort bien avoir dit une partie de ce que l'historien lui attribue²:

«Quoi! sire³, on vous conseille de monter sur mer, comme «s'il n'y avait point d'autre moyen de conserver votre royaume «que de le quitter? Si vous n'étiez pas en France, il faudrait «percer au travers de tous les hasards et de tous les obstacles⁴ «pour y venir; et maintenant que vous y êtes, on voudrait que «vous en sortissiez! Et vos amis seraient d'avis que vous fissiez «de votre bon gré ce que le plus grand effort de vos ennemis «ne saurait vous contraindre de faire? En l'état où vous êtes⁵, «sortir de France, seulement pour vingt-quatre heures, c'est s'en «bannir pour jamais. Le péril au reste n'est pas si grand qu'on «vous le dépeint; ceux qui nous pensent envelopper, sont, ou «ceux-mêmes que nous avons tenus enfermés si lâchement dans «Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, et qui auront plus «d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, sire, nous

¹) Il y a pourtant quelque chose à dire en faveur de ces harangues, et nous transcrivons volontiers les observations que fait à ce sujet un historien moderne (M. Olivier): «Ces harangues, dit-il, sont si bien hors d'usage que ce serait un «paradoxe de les défendre, quoiqu'il y ait pourtant quelque raison de les regretter. «Sobrement et habilement employées, elles n'induisaient personne en erreur, elles «donnaient au récit une variété de plus, à l'ensemble de la composition une couleur «civique et populaire; elles étaient tout à la fois pour l'auteur l'occasion d'un «nouveau rôle et un cadre ingénieux de réflexions. C'est là qu'il déposait, suspendant le récit sans le couper, tout ce qui s'appellerait aujourd'hui *résumé, considérations générales, philosophie de l'histoire*, que l'on présente toujours un «peu brusquement, pédantesquement, sans préparation et sans voile. Les Grecs «ne l'entendaient pas ainsi; et cette manière de donner à penser sans le dire, de faire «d'un système un tableau, d'une idée une action, d'une pensée un caractère, «sentait bien le peuple artiste qui l'avait inventée.» — ²) Voltaire a fait quelques changements au texte de Mézeray. Nous les noterons. — ³) *C'est donc tout de bon, sire, qu'on vous conseille . . .* — ⁴) *Du monde.* — ⁵) *En l'état que sont les choses.*

« sommes en France, il nous y faut enterrer ; il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter ou perdre la vie¹ ; et quand même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre sacrée personne que la fuite, je sais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme, que de vous sauver par ce moyen. Votre Majesté ne souffrirait jamais qu'on dît qu'un cadet de la maison de Lorraine lui aurait fait perdre terre : encore moins qu'on la vît mendier à la porte d'un prince étranger. Non, non, sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour vous au-delà de la mer : si vous allez au-devant du secours d'Angleterre, il reculera ; si vous vous présentez au port de La Rochelle en homme qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches et du mépris². Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier votre personne à l'inconstance des flots et à la merci de l'étranger, qu'à tant de braves gentilshommes et tant de vieux soldats qui sont prêts à lui servir de remparts et de boucliers ; et je suis trop serviteur de votre majesté pour lui dissimuler que, si elle cherchait sa sûreté ailleurs que dans leur vertu, ils seraient obligés de chercher la leur dans un autre parti que dans le sien. »

Ce discours fait un effet d'autant plus beau que Mézeray met ici en effet dans la bouche du maréchal de Biron ce que Henri IV avait dans le cœur.

Nous ajoutons, comme objet de comparaison et comme complément, quelques paragraphes de la *Lettre* de Fénelon à l'*Académie française*. Il manque au morceau de Voltaire, si agréable d'ailleurs et même si solide, une inspiration élevée qu'on sentira aisément dans les pages de Fénelon.

« Il ne faut pas faire à l'éloquence le tort de penser qu'elle n'est qu'un art frivole, dont un déclamateur se sert pour imposer à la faible imagination de la multitude, et pour trafiquer de la parole. C'est un art très-sérieux, qui est destiné à instruire, à réprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les lois, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons et heureux. Plus un déclamateur ferait d'efforts, plus je me révolterais contre sa vanité. Son empressement pour faire admirer son esprit me paraîtrait le rendre indigne de toute admiration. Je cherche un homme sérieux, qui parle pour moi et non pour lui ; qui veuille mon salut, et non sa vaine gloire. L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. Rien

¹) Ou y perdre la vie. — ²) On peut bien dire que vos espérances s'en iront au vent avec le vaisseau qui vous emportera, et il ne faut point parler de retour qui serait aussi impossible que de la mort à la vie. Omis.

n'est plus méprisable qu'un parleur de métier, qui fait de ses paroles ce qu'un charlatan fait de ses remèdes.

« Je prends pour juges de cette question les païens mêmes. Platon ne permet, dans sa République, aucune musique avec les tons efféminés des Lydiens. Les Lacédémoniens excluaient de la leur tous les instruments trop composés qui pouvaient amollir les cœurs. L'harmonie qui ne va qu'à flatter l'oreille n'est qu'un amusement de gens faibles et oisifs; elle est peu digne d'une république bien policée. Elle n'est bonne qu'autant que les sons y conviennent au sens des paroles, et que les paroles y inspirent des sentiments vertueux. La peinture, la sculpture et les autres beaux-arts doivent avoir le même but. L'éloquence doit, sans doute, entrer dans le même dessein. Le plaisir n'y doit être mêlé que pour faire le contrepoids des mauvaises passions, et pour rendre la vertu aimable.

« Le véritable orateur n'orne son discours que de sentiments nobles, que d'expressions fortes et proportionnées à ce qu'il tâche d'inspirer. Il pense, il sent, et la parole suit. *Il ne dépend point des paroles*, dit saint Augustin, *mais les paroles dépendent de lui*. Un homme qui a l'âme forte et grande, avec quelque facilité naturelle de parler et un grand exercice, ne doit jamais craindre que les termes lui manquent. Ses moindres discours auront des traits originaux que les déclamateurs fleuris ne pourront jamais imiter. Il n'est point esclave des mots; il va droit à la vérité. Il sait que la passion est comme l'âme de la parole. Il remonte d'abord au premier principe sur la matière qu'il veut débrouiller. Il met ce principe dans son vrai point de vue; il le tourne et le retourne, pour y accoutumer ses auditeurs les moins pénétrants. Il descend jusqu'aux dernières conséquences par un enchaînement court et sensible. Chaque vérité est mise en sa place par rapport au tout. Elle prépare, elle amène, elle appuie une autre vérité, qui a besoin de son secours. Cet arrangement sert à éviter les répétitions qu'on peut épargner au lecteur; mais il ne retranche aucune des répétitions par lesquelles il est essentiel de ramener souvent l'auditeur au point qui décide lui seul de tout.

« Il faut lui montrer souvent la conclusion dans le principe. De ce principe, comme du centre, se répand la lumière sur toutes les parties de cet ouvrage, de même qu'un peintre place dans son tableau le jour, en sorte que d'un seul endroit il distribue à chaque objet son degré de lumière. Tout le discours est un; il se réduit à une seule proposition mise au plus grand jour par des tours variés. Cette unité de dessein fait qu'on voit d'un seul coup-d'œil l'ouvrage entier, comme on voit de la place publique d'une ville toutes les rues et toutes les portes, quand toutes les rues sont droites, égales et en symétrie. Le discours est la proposition développée. La proposition est le discours en abrégé.

Denique sit quodvis simplex, duntaxat et unum.

HORAT. *Art. Poët.* v. 23.

« Quiconque ne sent pas la beauté et la force de cette unité et de cet ordre n'a encore rien vu au grand jour ; il n'a vu que des ombres dans la caverne de Platon. Que dirait-on d'un architecte qui ne sentirait aucune différence entre un grand palais dont tous les bâtiments seraient proportionnés, pour former un tout dans le même dessein, et un amas confus de petits édifices qui ne seraient point un vrai tout, quoiqu'ils fussent les uns auprès des autres ? Quelle comparaison entre le Collée et une multitude confuse de maisons irrégulières d'une ville ? Un ouvrage n'a une véritable unité que quand on ne peut en rien ôter sans couper dans le vif.

« Il n'a un véritable ordre que quand on ne peut en déplacer aucune partie sans affaiblir, sans obscurcir, sans déranger le tout.

« Tout auteur qui ne donne point cet ordre à son discours ne possède pas assez sa matière : il n'a qu'un goût imparfait et qu'un demi-génie. L'ordre est ce qu'il y a de plus rare dans les opérations de l'esprit. Quand l'ordre, la justesse, la force et la véhémence se trouvent réunis, le discours est parfait. Mais il faut avoir tout vu, tout pénétré et tout embrassé, pour savoir la place précise de chaque mot. C'est ce qu'un déclamateur livré à son imagination et sans science ne peut discerner.

« Isocrate est doux, insinuant, plein d'élégance ; mais peut-on le comparer à Homère ? Allons plus loin. Je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je le fais ; il embellit tout ce qu'il touche ; il fait honneur à la parole ; il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire ; il a je ne sais combien de sortes d'esprits ; il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine ; mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas et ne se laisse point oublier. Démosthène paraît sortir de soi, et ne voir que la patrie : il ne cherche point le beau ; il le fait sans y penser. Il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole ; comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie : c'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer parce qu'on est saisi. On pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue : on n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé de ses deux orateurs ; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthène. »



AVIS D'UNE MÈRE A SA FILLE.

PAR MADAME DE LAMBERT.

QUELQUES essais de morale, qui remplissent à peine deux petits volumes, ont recommandé à la mémoire des gens de goût le souvenir de madame de Lambert, née en 1647, et morte en 1733. Elle est au premier rang de ces femmes qui sont sorties de l'obscurité sans sortir de leur sexe, et dont les écrits réunissent à la fermeté du jugement et à la précision de la pensée, ce charme de réserve et de pudeur que la profession d'auteur n'enlève pas nécessairement à une femme. Les idées morales de madame de Lambert sont élevées et délicates, et fort au-dessus de celles qui semblent avoir inspiré, dans des ouvrages d'imagination du 17^e siècle, quelques écrivains de son sexe; mais, dans des écrits de morale et d'éducation, le 17^e siècle eût peut-être exigé, d'une femme surtout, quelque chose de plus positif dans les idées religieuses. On sent dans les *Avis* de cette mère à son fils et à sa fille que le 17^e siècle penche déjà vers le 18^e, quoique, pour le sentiment des convenances et le respect de son sexe, M^{me} de Lambert soit tout à fait de l'époque de Louis XIV. Quant au style, on n'en était déjà plus à la phrase nombreuse, liée et doucement sinueuse; le tour bref et sententieux commençait à prévaloir; la lettre de Fénelon à l'Académie française nous en offre un exemple; à une époque qui avait été littéraire de fort bonne foi et fort à son aise, succédait celle d'un style moins écrit et plus semblable à l'action. Les *Avis* de M^{me} de Lambert sont comme un chapelet de maximes, mais chaque grain de ce chapelet est une perle. Il n'y a pourtant, malgré cette façon d'écrire, commandée peut-être à l'auteur par son sujet et par son but, ni affectation ni roideur; et dans cette grande précision de la pensée et de l'expression, la grâce est loin de manquer. *Incessu patuit femina.*

Vous arrivez dans le monde : venez-y, ma fille, avec des principes; vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend. Apportez-y toute votre religion : nourrissez-la dans votre cœur par des sentiments; soutenez-la dans votre esprit par des réflexions et par des lectures convenables.

Rien n'est plus heureux et plus nécessaire que de conserver un sentiment qui nous fait aimer et espérer, qui nous donne un avenir agréable, qui accorde tous les temps, qui assure tous les devoirs, qui répond de nous à nous-mêmes, et qui est notre garant envers les autres. De quel secours la religion ne vous sera-

t-elle pas contre les disgrâces qui vous menacent? car un certain nombre de malheurs vous *est* destiné. Un ancien *disait qu'il s'enveloprait du manteau de sa vertu* : enveloppez-vous de celui de votre religion ; elle vous sera d'un grand secours contre les faiblesses de la jeunesse, et un asile assuré dans un âge plus avancé.

Les femmes qui n'ont nourri leur esprit que des maximes du siècle, tombent dans un grand vide en avançant dans l'âge ; le monde les quitte, et leur raison leur ordonne aussi de le quitter. A quoi se prendre? le passé nous fournit des regrets ; le présent, des chagrins ; et l'avenir, des craintes. La religion seule calme tout, et console de tout : en vous unissant à Dieu, elle vous réconcilie avec le monde et avec vous-même.

Une jeune personne qui entre dans le monde, a une haute idée du bonheur qu'il lui prépare ; elle cherche à la remplir : c'est la source de ses inquiétudes : elle court après son idée ; elle espère un bonheur parfait. C'est ce qui fait la légèreté et l'inconstance.

Les plaisirs du monde sont trompeurs : ils promettent plus qu'ils ne donnent ; ils nous inquiètent dans leur recherche, ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte.

Pour fixer vos désirs, pensez que vous ne trouverez point hors de vous de bonheur solide ni durable. Les honneurs et les richesses ne se font point sentir longtemps : leur possession donne de nouveaux désirs ; l'habitude des plaisirs les fait disparaître. Avant que de les avoir goûtés, vous pouvez vous en passer ; au lieu que la possession vous a rendu nécessaire ce qui était superflu : vous êtes plus mal à votre aise que vous n'étiez auparavant : en les possédant, vous vous y accoutumez, et en les perdant, ils vous laissent du vide et du besoin. Ce qui se fait sentir, c'est le passage d'un état à un autre ; c'est l'intervalle d'un temps malheureux à un temps heureux. Dès que l'habitude est formée, le sentiment du plaisir s'évanouit. On y gagnerait, si on pouvait tout d'un coup tirer de la raison tout ce qu'il faut pour son bonheur ; l'expérience nous renvoie à nous-mêmes : épargnez-vous ce qu'elle coûte, et dites-vous de bonne heure, d'une manière ferme et qui vous fixe : *La vraie félicité est dans la paix de l'âme, dans la raison, dans l'accomplissement de nos devoirs*. Ne nous croyons heureuses, ma fille, que lorsque nous sentirons nos plaisirs naître du fond de notre âme.

Les vertus d'éclat ne font point le partage des femmes ; mais bien les vertus simples et paisibles. La renommée ne se charge point de nous. Un ancien dit *que les grandes vertus sont pour les hommes* ; il ne donne aux femmes que le seul mérite d'être inconnues. *Ce ne sont pas celles, dit-il, qu'on loue le plus, qui sont les mieux louées, mais celles dont on ne parle point.* La pensée me paraît fausse ; mais pour réduire cette maxime en conduite, je crois qu'il faut éviter le monde et l'éclat, qui prennent toujours sur la pudeur, et se contenter d'être à soi-même son propre spectateur.

Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi ; ne régler que soi et sa famille ; être simple, juste et modeste ; vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat, et bien du courage pour consentir à n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. La grandeur et la réputation sont des soutiens à notre faiblesse : c'en est une que de vouloir se distinguer et s'élever. L'âme se repose dans l'approbation publique, et la vraie gloire consiste à s'en passer. Qu'elle n'entre donc pas dans les motifs de vos actions : c'est bien assez qu'elle en soit la récompense.

Les jeunes personnes sont sujettes à s'ennuyer : comme elles ignorent tout, elles courent avec inquiétude vers les objets sensibles. L'ennui est pourtant le moindre des maux qu'elles aient à craindre. Les joies excessives ne sont point à la suite des vertus. Tout ce qui s'appelle plaisir vif, est danger. Quand on serait assez retenue pour ne point blesser les bienséances et pour demeurer dans les bornes prescrites à la pudeur, dès que le plaisir du cœur s'est fait sentir, il répand dans l'âme je ne sais quelle douceur, qui donne du dégoût pour tout ce qui s'appelle vertu : il vous arrête et vous ralentit sur vos devoirs. Une jeune personne ne voit pas les suites de ce poison, dont le moindre effet est de troubler le repos de la vie, de gâter le goût, et de rendre insipides tous les plaisirs simples. Quand on établit une personne assez heureuse pour n'avoir pas le cœur touché, comme il y a en nous un sentiment qui cherche à s'unir, et que ce sentiment n'a point été employé, elle se porte et se donne naturellement à la personne qu'on lui destine.

Quand nous avons le cœur sain, nous tirons parti de tout, et tout se tourne en plaisirs. Nous approchons des plaisirs avec un goût de malade ; souvent nous croyons être délicats, que nous ne sommes que dégoûtés. Quand on ne s'est pas gâté l'esprit et le cœur par

les sentiments qui séduisent l'imagination, ni par aucune passion ardente, la joie se trouve aisément : la santé et l'innocence en sont les vraies sources. Mais dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs, on devient insensible aux plaisirs modérés. On se gâte le goût par les divertissements ; on s'accoutume tellement aux plaisirs ardents, qu'on ne peut se rabattre sur les simples.

Il faut craindre ces grands ébranlements de l'âme, qui préparent l'ennui et le dégoût ; ils sont plus à redouter pour les jeunes personnes, qui résistent moins à ce qu'elles sentent. *La tempérance*, disait un ancien, *est la meilleure ouvrière de la volupté*. Avec cette tempérance, qui fait la santé de l'âme et du corps, on a toujours une joie douce et égale ; on n'a besoin ni de spectacles, ni de dépenses. Une lecture, un ouvrage, une conversation, font sentir une joie plus pure que l'appareil des plus grands plaisirs. Enfin, les plaisirs innocents sont d'un meilleur usage ; ils sont toujours prêts : ils sont bienfaisants, ils ne se font point acheter trop cher. Les autres flattent, mais ils nuisent ; le tempérament de l'âme s'altère et se gâte, comme celui du corps.

Mettez de la règle dans toutes vos vues et dans toutes vos actions. Il serait heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune ; mais comme la vôtre est bornée, elle vous assujettit à la règle : soyez retenue sur la dépense. Si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le désordre dans vos affaires ; dès que vous n'avez plus d'économie, vous ne pouvez répondre de rien.

Le faste entraîne la ruine. La ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs. Mais pour être réglée, il ne faut pas être avare. Songez que l'avarice profite peu, et déshonore beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite réglée, qu'à éviter la honte et l'injustice attachées à une conduite déréglée : il ne faut retrancher les dépenses superflues, que pour être en état de faire mieux celles que la bienséance, l'amitié et la charité inspirent.

C'est le bon ordre, et non l'attention aux petites choses, qui fait les grands profits. Pline, en renvoyant à son ami une obligation considérable qu'il avait de son père, avec une quittance générale, lui dit : *J'ai peu de bien, je suis obligé à beaucoup de dépenses ; mais je me suis fait un fonds de ma frugalité, et c'est d'où je tire les services que je rends à mes amis*. Prenez sur vos goûts et sur vos plaisirs, pour avoir de quoi satisfaire aux sentiments de générosité que toute personne qui a le cœur bien fait doit avoir.

N'écoutez pas les besoins de la vanité. *Il faut être, dit-on, comme les autres* ; ce *comme-là* s'étend bien loin. Ayez une émulation plus noble : ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité et de droiture que vous. Sentez le besoin de la vertu ; la pauvreté de l'âme est pire que celle de la fortune.

C'est un devoir, ma fille, que d'employer le temps. Quel usage en faisons-nous ? Peu de gens savent l'estimer selon sa juste valeur. *Rendez-vous compte, dit un ancien, de toutes vos heures, afin qu'ayant profité du présent, vous ayez moins besoin de l'avenir.* Le temps fait avec rapidité. Apprenez à vivre, c'est-à-dire, à en faire un bon usage. Mais la vie se consomme en espérances vaines, à courir après la fortune, ou à l'attendre. Tous les hommes sentent le vide de leur état ; toujours occupés, sans être remplis. Songez que la vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'emploi que vous en devez faire. Pensez que vous avez un esprit à cultiver, et à nourrir de la vérité ; un cœur à épurer et à conduire ; et un culte de religion à rendre.

Comme les premières années sont précieuses, songez, ma fille, à en faire un usage utile. Pendant que les caractères s'impriment aisément, ornez votre mémoire de choses précieuses : pensez que vous faites la provision de toute votre vie. La mémoire se forme et s'étend en l'exerçant.

N'éteignez point en vous le sentiment de curiosité ; il faut seulement le conduire et lui donner un bon objet. La curiosité est une connaissance commencée, qui vous fait aller plus loin et plus vite dans le chemin de la vérité ; c'est un penchant de la nature qui va au-devant de l'instruction : il ne faut pas l'arrêter par l'oisiveté et la mollesse.

Il est bon que les jeunes personnes s'occupent de sciences solides. L'histoire grecque et romaine élève l'âme, nourrit le courage par les grandes actions qu'on y voit. Il faut savoir l'histoire de France. Il n'est pas permis d'ignorer l'histoire de son pays. Je ne blâmerais pas même un peu de philosophie, surtout de la nouvelle, si on en est capable. Elle vous met de la précision dans l'esprit, démêle vos idées, et vous apprend à penser juste. Je voudrais aussi de la morale ; à force de lire Cicéron, Pline, et les autres, on prend du goût pour la vertu. Il se fait une impression insensible, qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices se corrige par l'exemple de tant de vertus, et rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces sortes de lectures.

On n'aime point à voir ce qui nous accuse et ce qui nous condamne toujours.

La poésie peut avoir des inconvénients : j'aurais pourtant peine à interdire la lecture des belles tragédies de Corneille. Mais souvent les meilleures vous donnent des leçons de vertu, et vous laissent l'impression du vice.

La lecture des romans est plus dangereuse : je ne voudrais pas que l'on en fit un grand usage ; ils mettent du faux dans l'esprit. Le roman n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affaiblit la pudeur, met le désordre dans le cœur ; et pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, hâte et précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme ni l'illusion de l'amour ; plus il est adouci, plus il est modeste, et plus il est dangereux. Je ne voudrais point les défendre ; toutes défenses blessent la liberté, et augmentent le désir. Mais il faut autant qu'on peut s'accoutumer à des lectures solides, qui ornent l'esprit, et fortifient le cœur : on ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer.

Si vous pouvez régler votre imagination et la rendre soumise à la vérité et à la raison, ce sera une grande avance pour votre perfection et pour votre bonheur. Les femmes sont ordinairement gouvernées par leur imagination ; comme on ne les occupe à rien de solide, et qu'elles ne sont, dans la suite de leur vie, chargées, ni du soin de leur fortune, ni de la conduite de leurs affaires, elles ne sont livrées qu'à leurs plaisirs. Spectacles, habits, romans et sentiments, tout cela est de l'empire de l'imagination. Je sais qu'en la réglant, vous prenez sur les plaisirs : c'est elle qui en est la source, et qui met dans les choses qui plaisent le charme et l'illusion qui en font tout l'agrément. Mais pour un plaisir de sa façon, quels maux ne vous fait-elle point ! Elle est toujours entre la vérité et vous ; la raison n'ose se montrer où règne l'imagination. Nous ne voyons que comme il lui plaît : les gens qu'elle gouverne savent ce qu'elle fait souffrir. Ce serait un heureux traité à faire avec elle, que de lui rendre ses plaisirs, à condition qu'elle ne vous fît point sentir ses peines. Enfin rien n'est plus opposé au bonheur qu'une imagination délicate, vive et trop allumée.

Donnez-vous une véritable idée des choses : ne jugez point comme le peuple : ne cédez point à l'opinion : relevez-vous des préjugés de l'enfance. Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode suivante, je m'en suis bien trouvée. Examinez ce qui fait

votre peine, écarterez tout le faux qui l'entoure, et tous les ajoutés de l'imagination : vous verrez que souvent ce n'est rien , et qu'il y a bien à rabattre. N'estimez les choses que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions que de la fortune : ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous en avons.

Faites usage de la solitude. Rien n'est plus utile ni plus nécessaire pour affaiblir l'impression que font sur nous les objets sensibles. Il faut donc de temps en temps se retirer du monde, se mettre à part. Ayez quelques heures dans la journée pour lire, et pour faire usage de vos réflexions. *La réflexion, dit un père de l'Eglise, est l'œil de l'âme ; c'est par elle que s'introduisent la lumière et la vérité. Je le mènerai dans la solitude, dit la Sagesse, et là je parlerai à son cœur ; c'est là où la vérité donne ses leçons, où les préjugés s'évanouissent, où la prévention s'affaiblit, et où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ses droits. Quand on jette la vue sur l'inutilité, sur le vide de la vie, on est forcé de dire avec Pline : Il vaut mieux passer sa vie à ne rien faire, qu'à faire des riens.*

Le premier devoir de la vie civile est de songer aux autres ; ceux qui ne vivent que pour eux tombent dans le mépris et dans l'abandon. Quand vous voudrez trop exiger des autres, on vous refusera tout, amitié, sentiments, services. La vie civile est un commerce d'offices mutuels ; le plus honnête y met davantage : en songeant au bonheur des autres, vous assurez le vôtre ; c'est habileté que de penser ainsi.

Rien de plus haïssable que les gens qui font sentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'amour-propre outré fait les grands crimes ; quelques degrés au-dessous, il fait les vices : mais pour peu qu'il en reste, il affaiblit les vertus, et les agréments de la société.

Ne soyez point précipitée dans vos jugements : n'écoutez point les calomnies ; résistez même aux premières apparences, et ne vous pressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Il faudrait, dans les jugements particuliers, imiter l'équité des jugements solennels. Jamais les juges ne décident sans avoir examiné, écouté, et confronté les témoins avec les intéressés : mais nous, sans mission, nous nous rendons les arbitres de la réputation : toute preuve suffit, toute autorité paraît bonne, quand il faut

condamner. Conseillés par la malignité naturelle, nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres. De là viennent les haines, et les inimitiés : car tout se sait.

Quoique l'humilité n'ait été regardée que comme une vertu chrétienne, il faut pourtant convenir qu'elle est une vertu de la société, et si nécessaire, que, sans elle, vous êtes d'un commerce difficile. C'est l'idée que vous avez de vous-même qui vous fait soutenir vos droits avec tant de hauteur, et prendre sur ceux d'autrui.

Il ne faut jamais compter à la rigueur avec personne. L'exacte honnêteté ne demande point tout ce qui vous est dû. Avec vos amis ne craignez point d'être en avance. Si vous voulez être une amie aimable, n'exigez rien avec trop de rigueur. Mais afin que les manières ne se démentent point, comme elles expriment les dispositions du dedans, faites souvent de sérieuses réflexions sur vos faiblesses, et vous montrez vous-même à découvert. Vous tirerez de cet examen, des sentiments d'humilité pour vous, et d'indulgence pour les autres.

Soyez humble, sans être honteuse. La honte est un orgueil secret. L'orgueil est une erreur sur ce que l'on vaut, et une injustice sur ce que l'on veut paraître aux autres.

Accoutumez-vous à voir sans étonnement et sans envie ce qui est au-dessus de vous, et sans mépris ce qui est au-dessous. Que le faste ne vous impose pas : il n'y a que les petites âmes qui se prosternent devant la grandeur ; l'admiration n'est due qu'à la vertu.

Soyez inviolable dans vos paroles : mais pour leur acquérir une entière confiance, songez qu'il faut une extrême délicatesse à la garder. Respectez la vérité même dans les choses indifférentes : songez que rien n'est si méprisable que de la blesser. On a dit que le mensonge fait voir que l'on méprise les dieux, et qu'on craint les hommes ; que celui-là est semblable aux dieux, qui dit la vérité, et qui fait du bien. Il faut aussi éviter les serments ; la seule parole d'une honnête personne doit avoir toute l'autorité des serments.

La politesse est une envie de plaire. La nature la donne, l'éducation et le monde l'augmentent. La politesse est un supplément de la vertu. On dit qu'elle est venue dans le monde, quand cette fille du ciel l'a abandonné. Dans les temps les plus grossiers, où la vertu régnait davantage, on connaissait moins la politesse : elle est venue avec la volupté : elle est la fille du luxe et de la délicatesse. On a douté si elle tenait plus du vice que de la vertu.

Sans oser décider, ni la définir, m'est-il permis de dire mon sentiment ? Je crois qu'elle est un des plus grands liens de la société, puisqu'elle contribue le plus à la paix. Elle est une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. La vraie politesse est modeste, et comme elle cherche à plaire, elle sait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfère point aux autres, qu'on leur donne le premier rang dans notre estime.

L'exacte politesse défend qu'on étale avec hauteur son esprit et ses talents. Il y a aussi de la dureté à se montrer heureux à la vue de certains malheurs. Il ne faut que du monde pour polir les manières ; mais il faut beaucoup de délicatesse pour faire passer la politesse jusqu'à l'esprit. Avec une politesse fine et délicate, on vous passe bien des défauts, et on étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent de manières, ont plus besoin de qualités solides, et leur réputation se forme lentement. Enfin, la politesse coûte peu, et rend beaucoup.

Le silence convient toujours à une jeune personne ; il y a de la modestie et de la dignité à le garder. Vous jugez les autres, et vous ne hasardez rien. Mais gardez-vous d'avoir un silence fier et insultant ; il faut qu'il soit l'effet de votre retenue, et non pas de votre orgueil. Mais comme on ne peut pas toujours se taire, il faut savoir que la première règle pour bien parler, c'est de bien penser.

Il faut surtout éviter le caractère plaisant : c'est toujours un mauvais personnage, et rarement en faisant rire se fait-on estimer. Ayez attention aux autres, bien plus qu'à vous : songez plutôt à les faire valoir qu'à briller. Il faut savoir bien écouter, et ne montrer ni dans ses yeux, ni dans ses manières, un air distrait. Conte peu : narrez d'une manière fine et serrée : que ce que vous direz soit neuf, ou que le tour en soit nouveau. Le monde est rempli de gens qui portent des sons à l'oreille sans rien dire à l'esprit. Il faut, quand on parle, plaire ou instruire. Quand vous demandez de l'attention, il faut la payer par l'agrément. Un discours médiocre ne saurait être trop court.

Approuvez, mais admirez rarement ; l'admiration est le partage des sots. Éloignez de vos discours l'art et la finesse. La principale prudence consiste à parler peu, et à se défier plus de soi-même que des autres. Une conduite droite, la réputation de probité, attire plus de confiance et d'estime, et à la longue plus d'avantages de la fortune, que les voies détournées. Rien ne vous rend digne des plus grandes choses, et ne vous met au-dessus des autres, que l'exacte probité.

Accoutumez-vous à avoir de la bonté et de l'humanité pour vos domestiques. Un ancien dit *qu'il faut les regarder comme des amis malheureux*. Songez que vous ne devez qu'au hasard l'extrême différence qu'il y a de vous à eux : ne leur faites point sentir leur état ; n'appesantissez point leur peine. Rien n'est si bas que d'être haut à qui vous est soumis.

N'usez point de termes durs ; il en est d'une espèce qui doivent être ignorés d'une personne polie et délicate. Le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir. Sommes-nous en droit de vouloir nos domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours ? Il faut en souffrir. Quand vous vous faites voir pleine d'humeur et de colère (car souvent on se démasque devant son domestique), quel spectacle n'offrez-vous point à leurs yeux ? ne vous ôtez-vous pas le droit de les reprendre ? Il ne faut pas avoir avec eux une familiarité basse : mais vous leur devez du secours, des conseils, et des bienfaits proportionnés à votre état et à leur besoin.

Il faut se conserver de l'autorité dans son domestique, mais une autorité douce. Il ne faut pas aussi toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables : mais il ne faut appeler l'autorité que quand la persuasion manque. Songez que l'humanité et le christianisme égalent tout. L'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointes à la fausse idée qu'on vous donne de vous-même, vous font regarder les domestiques comme des gens d'une autre nature que la vôtre. Que ces sentiments sont contraires à la modestie que vous vous devez, et à l'humanité que vous devez aux autres !

Si par malheur, ma fille, vous ne suivez pas mes conseils, s'ils sont perdus pour vous, ils seront utiles pour moi. Par ces préceptes je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me sont de nouveaux engagements pour travailler à la vertu. Je fortifie ma raison, même contre moi, et me mets dans la nécessité de lui obéir ; ou je me charge de la honte d'avoir su la connaître, et de lui avoir été infidèle.

Rien de plus humiliant, ma fille, que d'écrire sur des matières qui me rappellent toutes mes fautes. En vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre : je vous donne des armes contre moi ; et je vous permets d'en user, si vous voyez que j'aie les vices opposés aux vertus que je vous recommande ; car les conseils sont sans autorité, dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple.

PENSÉES DE DIVERS AUTEURS.

L'HOMME n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

Diseur de bons mots, mauvais caractère.¹

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

On ne montre pas sa grandeur pour être² en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux.

L'homme qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec soi.

On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

Ceux qui font des antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie.

La vraie éloquence se moque de l'éloquence.

Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature.

La propre volonté ne se satisferait jamais quand elle aurait tout ce qu'elle souhaite; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce.

La pitié chrétienne anéantit le *moi* humain, et la civilisation le cache et le supprime.

PASCAL.

L'amour de Dieu est le bon sens de l'amour de soi. ABBADIE.

Le stupide et le bel-esprit sont également fermés à la vérité.

¹) Mauvais genre d'esprit. Voyez p. 224, au milieu. — ²) V. page 202, n. 2.

Il y a seulement cette différence, qu'ordinairement le stupide la respecte, et que le bel-esprit la méprise.

MALEBRANCHE.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Le vrai moyen d'être trompés, c'est de nous croire plus fins que les autres.

Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats ; mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme¹.

Louer les princes² des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures.

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer.

Nos actions sont comme les bouts-rimés, que chacun fait rapporter à ce qui lui plait.

L'esprit nous sert quelquefois à faire hardiment des sottises.

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître.

Nous gagnerions plus de³ nous laisser voir tels que nous sommes que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas⁴.

LA ROCHEFOUCAULD.

On n'a jamais pris longtemps l'ombre pour le corps : il faut être, si l'on veut paraître. Le monde n'a point de longues injustices.

M^{me} DE SÉVIGNÉ.

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire.

Rien n'est moins selon Dieu et selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifférentes, par de longs et de fastidieux serments. Un honnête homme qui dit oui et non mérite d'être cru : son caractère

¹) « Seigneur, il est bien dur pour un cœur magnanime

« De devoir des bienfaits à ceux qu'on mésestime. » *Voltaire*.

²) Les hommes, en général. — ³) d. — ⁴) Voyez la même idée développée par Boileau dans son Épître sur le Vrai.

jure pour lui , donne créance à ses paroles , et lui attire toute sorte de confiance.

Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime , il faut quelquefois se contraindre pour eux , et avoir la générosité de recevoir.

Celui-là peut prendre , qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner.

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui on vient de donner.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien , plutôt que de ceux de qui l'on espère du bien.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer , qui blâment toujours , qui ne sont contents de personne , vous reconnaîtrez que ce sont ceux-mêmes dont personne n'est content.

Il n'y a pour l'homme que trois événements , naître , vivre et mourir ; il ne se sent pas naître , il souffre à mourir , et il oublie de vivre.

Deux choses toutes contraires nous préviennent également , l'habitude et la nouveauté.

Quand une lecture vous élève l'esprit , et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux , ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon , et fait de main d'ouvrier.

Dans un méchant homme , il n'y a pas de quoi faire un grand homme.

LA BRUYÈRE.

Les grandes pensées viennent du cœur.

La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

On ne peut-être juste si l'on n'est humain.

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

C'est être médiocrement habile que de faire des dupes.

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

La clarté orne les pensées profondes.

Ceux qui se moquent des penchants sérieux aiment sérieusement les bagatelles.

Les sots admirent qu'un homme à talent ne soit pas une bête pour les intérêts.

La nécessité de mourir est la plus amère de nos afflictions.

La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps.

Le bon sens est une qualité du caractère plus encore que de l'esprit.

Apprenons à subordonner les petits intérêts aux grands, même éloignés, et faisons généreusement et sans compter tout le bien qui tente nos cœurs : on ne peut-être dupe d'aucune vertu.

VAUVENARGUES.

Vivre dans l'embarras, c'est vivre à la hâte : le repos allonge la vie. Le monde nous dérobe à nous-mêmes, et la solitude nous y rend. Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs d'eux-mêmes.

MAD. DE LAMBERT.

Une des premières vertus sociales est de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à soi-même.

Les grands qui écartent les hommes à force de politesse sans bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respects sans attachement.

Les âmes sensibles ont plus d'existence que les autres.

L'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt.

Le peuple doit être le favori d'un roi.

DUCLOS.

Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise.

Une belle action est celle qui a de la bonté, et qui demande de la force pour la faire.

La raillerie est un discours en faveur de son esprit contre son bon naturel.

MONTESQUIEU.

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidents fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes ; et il est bon d'y avoir une retraite agréable ; mais elle ne peut l'être si elle n'y a été préparée par les mains de la vertu.

Il est plus aisé de s'abstenir que de se contenir.

Les grands plaisirs changent les heures en moments ; mais l'art des sages peut changer les moments en heures. FONTENELLE.

On passerait toute une longue vie à travailler sans principes, que l'on n'apprendrait jamais rien. L'expérience est bien plutôt le fruit des réflexions sur ce qu'on a vu, que le résultat d'une multitude de faits auxquels on n'a pas donné toute l'attention qu'ils méritent. M. d'ARGENSON.

Rien de plus vain que la gloire au-delà du tombeau, à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié, qu'elle n'ait été utile à la vertu, secourable au malheur, et qu'il ne nous soit donné de jouir dans le ciel d'une idée consolante, généreuse, libératrice, laissée par nous sur la terre. M. DE CHATEAUBRIAND.

L'amour-propre est flatté des hommages, l'orgueil s'en passe, la vanité les publie.

La justice épargne bien de la peine à l'esprit. MEILHAN.

On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières, qu'aux palais.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer ; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

La générosité n'est que la pitié des âmes nobles. CHAMFORT.

Ce n'est pas la tête qu'il faut se casser pour avancer dans la carrière de la vérité, c'est le cœur.

J'ai désiré de faire du bien, mais je n'ai pas désiré de faire du bruit, parce que j'ai senti que le bruit ne *faisait* pas de bien, comme le bien ne *faisait* pas de bruit. SAINT-MARTIN.

L'énergie de l'âme s'endort dans les vagues rêveries de l'espérance ; le travail actuel pèse à celui qui croit pouvoir se reposer

sur l'avenir : mais que tout à coup la perspective du bonheur se ferme devant lui, il recueille toutes ses forces dans le moment présent, et, appuyé sur son malheur, s'élance à de nouvelles destinées.

La gloire est le superflu de l'honneur ; et, comme toute autre espèce de superflu, celui-là s'acquiert souvent aux dépens du nécessaire.

MME. GUIZOT.

La nature humaine est si faible que les hommes honnêtes qui n'ont pas de religion me font frémir avec leur périlleuse vertu, comme les danseurs de corde avec leurs dangereux équilibres.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique.

M. DE LÉVIS.

Le sublime est le naïf du grand.

PALISSOT.

Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur.

BEAUMARCHAIS.

Il vaut mieux courir le risque de s'ennuyer une heure ou deux que d'affliger gratuitement qui que ce soit une minute.

ARNAULT.

L'homme ne s'aime jamais tant que lorsqu'il s'oublie.

M. LE COMTE MOLÉ.

L'enfance est un état plutôt qu'un âge ; et l'on y retombe toujours quand la volonté est désordonnée, violente à la fois et dépourvue de raison.

M^{me} NECKER-DE-SAUSSURE.



VI.

GENRE ORATOIRE¹.

SAINT PAUL ;

PAR BOSSUET.

AIN que vous compreniez quel est ce prédicateur, destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la première aux Corinthiens.

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace² : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique : et la raison en est évidente ; car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles paroles nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur ; mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement, Chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée ; et si vous considérez sa condition, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité », d'où il était aisé de conclure combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations !

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : « Il ne sait, dit-il, autre chose que son

¹) Discours adressés à une assemblée pour la convaincre et la remuer. —

²) *Efficace* ne se dit à l'ordinaire que des choses.

maître crucifié » : c'est-à-dire, qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés ? Mais, grand Paul ! si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Évangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du fils de Dieu ! c'est la volonté de mon maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable. Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout ; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira *en* cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage *en* l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes : il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans les tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses concitoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron¹.

Et d'où vient cela, Chrétiens ? C'est que Paul a des moyens pour persuader, que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a

¹) « On n'imagine rien, et il n'y a rien au-delà d'une pareille éloquence. »

pas appris. Une puissance surnaturelle , qui se plaît de¹ relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'austère simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables épîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, où plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements ; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine ; ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de Saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend².

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus , persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire : enfin dans ses admirables épîtres elle a expliqué de si grands secrets , qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller³ la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul.

EXTRAIT DE L'ORAISON FUNÈBRE DE LA DUCHESSÉ D'ORLÉANS ,

PAR BOSSUET.

Nous commençons par donner l'analyse du discours entier.

La mort subite de la princesse, précipitée du sein des grandeurs et de la plus brillante félicité dans le tombeau, est une nouvelle preuve du néant des choses humaines, et de la vérité de cette parole de l'Ecclésiaste : « Tout est vanité. »

L'auteur restreint cette idée, et dit que tout est vanité dans l'homme, si l'on regarde le cours de sa vie mortelle, et que tout est grand en

¹) On dit *se plaire à* . . . Racine a dit : « Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré. » — ²) « Je ne connais, dit Maury, rien de plus juste, de plus riche et de plus pompeux en fait de similitudes dans les orateurs anciens et modernes. » — ³) S'élever, atteindre.

l'homme, si nous le considérons dans le point de vue d'une économie future et d'un jugement dernier. Ces deux vérités, appliquées l'une et l'autre à la duchesse d'Orléans, font toute la division du discours de Bossuet.

I^{re} P A R T I E .

Tout est vanité dans l'homme, *grandeur, qualités de l'esprit et du cœur*. La princesse possédait ces deux avantages :

La *grandeur*, par sa naissance et par son mariage ;

Les *qualités de l'esprit et du cœur*. Sa pénétration et sa sagacité la faisaient admirer ; elle n'en était pas moins modeste ; elle était modeste et réservée parce qu'elle étudiait ses défauts ; et elle se guidait dans cette étude par la lecture de l'histoire, qui est la conseillère des princes ; cette lecture lui faisait dédaigner les lectures frivoles, et donnait de la solidité à son esprit ; aussi pouvait-on lui confier les plus grandes affaires ; mais elle répondait à tant de confiance par une discrétion à toute épreuve. Elle le prouva dans le voyage d'Angleterre, où elle montra tant de dextérité et de prudence, et sut concilier les intérêts et les vues de deux puissants monarques.

Mais tout cela ne saurait échapper au néant, qui engloutit également les grandes fortunes et les grands talents.

Les *grandes fortunes* : car puisque notre vie est un rien, que peuvent être les simples décorations de la vie ?

Les *grands talents* : car toutes les pensées qui n'ont pas Dieu pour objet sont périssables par leur nature.

Ainsi rien n'a pu garantir cette princesse du sort réservé à tout ce qui s'élève sur la terre. Bien plus, son élévation même a été pour Dieu un motif de la frapper, afin que nous tirions une plus grande instruction d'une plus grande chute. Et quoi de plus capable de nous convaincre de notre néant que cette mort affreuse et subite ? L'auteur en prend occasion de peindre les circonstances de cette mort, l'effroi qu'elle produisit, la douleur de la famille royale. Il montre toutes les espérances trompées ; et, traçant d'abord le brillant avenir que chacun se plaisait à composer pour Madame, il oppose à ce tableau l'image de la princesse descendant dans les souterrains de St.-Denys, où son corps se changera peu à peu en un *je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue*.

II^e P A R T I E .

Mais quoi ! tout est-il perdu ? tout désespéré ? Non ; ce qui, en nous, est fait à l'image de Dieu, doit retourner à Dieu. L'auteur donne une sublime définition de l'âme. Il établit :

que nous n'avons d'existence solide et véritable que par cette âme ;
que tout ce qui n'y appartient pas n'est qu'illusion et prestige, et qu'il
y faut renoncer ;

qu'il ne faut donc s'attacher qu'à la crainte de Dieu , qui est le tout
de l'homme. C'est le seul moyen de sauver quelque chose du naufrage
de la mort.

Le développement de ces idées forme la 1^{re} section de cette seconde
partie. Dans une seconde section, l'auteur applique ces idées à la prin-
cesse ; il dit qu'elle est restée attachée à ce principe de crainte et d'amour
de Dieu, et cela par l'effet de deux grâces signalées de Dieu : la *vocation* et
la *persévérance finale*.

- a) La *vocation*. Dieu l'a tirée de l'hérésie où la retenaient sa naissance
et sa captivité, et l'a déposée dans le sein de l'Église.
- b) La *persévérance finale*. L'auteur relève d'abord le prix de cette
grâce , qui met notre âme irrévocablement en sûreté ; et il montre
que la grâce de Dieu , dans la mort de la princesse , s'est manifestée
de deux manières :

1^o en ce que , bien que l'attaque de la mort ait été subite , la
princesse s'est trouvée à l'instant même prête à la défense ;

2^o en ce que Dieu a accompli son œuvre en peu de temps ; il
s'est hâté de tirer la princesse du milieu des iniquités. L'au-
teur relève le prix de cette grâce en faisant considérer à com-
bien de dangers la princesse était exposée dans ce monde du
côté de l'âme, dangers qu'une mort prompte fait évanouir. Le
plus grand de ces dangers était la gloire , dans laquelle la
princesse était comme *précipitée* par ses propres vertus. L'au-
teur en fait l'éloge pour montrer combien elles étaient propres
à lui acquérir une gloire qui aurait pu lui devenir funeste. Il
peint son affabilité envers tous, ses préférences pour le vrai
mérite, sa reconnaissance des plus petits services, sa libéralité
pleine de grâce , son talent de gagner tous les cœurs. Toutes
ces vertus la menaçaient de plus de gloire que le chrétien n'en
peut supporter. C'est pourquoi Dieu l'a retirée du monde.

L'auteur finit par engager ses auditeurs à profiter du spectacle qu'ils ont
sous les yeux , à se convaincre du néant des choses humaines par la mort
de la princesse , et à chercher comme elle à mourir dans la paix de Dieu.

J'ÉTAIS donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-
haute et très - puissante princesse HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE,
DUCHESSE D'ORLÉANS. Elle que j'avais vue si attentive pendant

que je rendais le même devoir à la reine sa mère , devait être sitôt après le sujet d'un discours semblable , et ma triste voix était réservée à ce déplorable ministère. O vanité ! ô néant ! O mortels ignorants de leurs destinées ! L'eût-elle cru, il y a dix mois ? Et vous, messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant de larmes en ce lieu , qu'elle dût sitôt vous rassembler pour la pleurer elle-même ? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes , n'était-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence , sans être encore réduite à pleurer votre mort⁴⁾ et la France qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat , n'avait-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous , au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances ? « Vanité des vanités, et tout est vanité. » C'est la seule parole qui me reste, c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette princesse ; j'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que me présente l'Ecclesiaste , où , quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux, dans un seul malheur, déplorer toutes les calamités du genre humain, et, dans une seule mort, faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte qui convient à tous les états et à tous les événements de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement : tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

⁴⁾ Henriette-Anne d'Angleterre , fille de Charles I^{er} et d'Henriette-Marie de France, naquit à Exeter le 16 juin 1644, cinq ans environ avant la mort sanglante de son père. Le 31 mars 1664 elle épousa Philippe d'Orléans, frère unique de Louis XIV. Elle faisait l'ornement de la cour la plus polie et la plus galante de l'Europe, lorsqu'elle mourut subitement le 30 juin 1670, empoisonnée, dit-on, dans un verre de chicorée, par des agents du chevalier de Lorraine qu'elle avait fait exiler.

Mais dis-je la vérité ? L'homme que Dieu a fait à son image n'est-il qu'une ombre ? Ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, racheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien ? Reconnaissons notre erreur ; sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposait¹ ; et l'espérance publique, frustrée tout à coup par la mort de cette princesse, nous poussait trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours en lui disant : « Crains Dieu, et garde ses commandements ; car c'est là tout l'homme ; et sache que le Seigneur examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien ou de mal. » Ainsi tout est vain en l'homme si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui, à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste ; l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité : la princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi ; voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son âme, épurée de tous les sentiments de la terre, et pleine du ciel où elle touchait, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai crues dignes d'être proposées à un si grand prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

« Nous mourons tous², » disait cette femme dont l'Écriture a loué la prudence au second livre des Rois, « et nous allons sans cesse au

¹) *Nous en imposait* serait plus exact, puisque l'idée de l'auteur est celle d'*abuser*, non celle d'*imprimer du respect*. — ²) « Il y a beaucoup de raisons

« tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour. » En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots; ils ne cessent de s'écouler; tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues.

Et certainement, messieurs, si quelque chose pouvait élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle; si l'origine qui nous est commune souffrait quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre, qu'y aurait-il dans l'univers de plus distingué que la princesse dont je parle? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit, pour l'élévation d'une princesse, se trouve rassemblé et puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des rois, et partout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France, la plus grande sans comparaison de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source; je vois les rois d'Écosse, les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus

de nous comparer à des eaux courantes, comme fait l'Écriture Sainte. Car de même que, quelque inégalité qui paraisse dans le cours des rivières qui arrosent la surface de la terre, elles ont toutes cela de commun, qu'elles viennent d'une petite origine; que dans le progrès de leur course, elles roulent leurs flots en bas par une chute continuelle, et qu'elles vont enfin perdre leur nom avec leurs eaux dans le sein immense de l'Océan, où l'on ne distingue point le Rhin, ni le Danube, ni ces autres fleuves renommés d'avec les rivières les plus inconnues; ainsi tous les hommes commencent par les mêmes infirmités. Dans le progrès de leur âge, les années se poussent les uns les autres comme des flots; leur vie roule et descend sans cesse à la mort, par sa pesanteur naturelle; et enfin après avoir fait, ainsi que des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils vont tous se confondre dans ce gouffre infini du néant, où ne se trouvent plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces augustes noms qui nous séparent les uns des autres, mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent.» (*Bossuet*, Oraison funèbre de Henri de Gornay.)

belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur sceptre. Mais cette princesse, née sur le trône, avait l'esprit et le cœur plus élevés que sa naissance. Les malheurs de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse, et dès lors on voyait en elle une grandeur qui ne devait rien à la fortune. Nous disions avec joie que le ciel l'avait arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du roi son père, pour la donner à la France : don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avait été plus durable. Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre ? Hélas ! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la princesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort, éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur par le souvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, messieurs de l'admiration que la princesse d'Angleterre donnait à toute la cour : votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes nos paroles. Elle croissait au milieu des bénédictions de tous les peuples, et les années ne cessaient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la reine sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimait pas plus tendrement que faisait Anne d'Espagne. Anne, vous le savez messieurs, ne trouvait rien au-dessus de cette princesse. Après nous avoir donné une reine, seule capable par sa piété et par ses autres vertus royales¹, de soutenir la réputation d'une tante si illustre, elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avait de plus grand, que Philippe de France, son second fils, épousât la princesse Henriette : et quoique le roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse², sût que la princesse sa sœur, recherchée de tant de rois, pouvait honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

¹) Ceci passe la mesure, non-seulement du vrai, mais de l'illusion permise. L'épouse de Louis XIV n'avait rien de remarquable que l'extrême faiblesse de son esprit et sa parfaite nullité. — ²) Il est question de Charles II. L'histoire a jugé le jugement de Bossuet, et comme elle n'a fait que répéter, en le motivant, le jugement des contemporains de ce prince, nous n'avons pas la ressource de supposer que l'énorme flatterie qui tache, dans cet endroit, l'éloquence de Bossuet, n'était qu'un retentissement de l'opinion publique égarée. Faible ressource d'ailleurs ! Bossuet n'était pas fait pour servir d'écho à l'erreur du vulgaire.

Que si son rang la distinguait, j'ai eu raison de dire qu'elle était encore plus distinguée par son mérite. Je pourrais vous faire remarquer qu'elle connaissait si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyait avoir atteint la perfection quand on avait su plaire à Madame; je pourrais encore ajouter que les plus sages et les plus expérimentés admiraient cet esprit vif et perçant qui embrassait sans peine les plus grandes affaires, et pénétrait avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire en un mot? Le roi, dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette princesse, et l'a mise par son estime au-dessus de tous nos éloges¹.

Cependant ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Tout éclairée qu'elle était, elle n'a point présumé de ses connaissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé? Mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contre elle. Madame s'éloignait toujours autant de la présomption que de la faiblesse; également estimable, et de ce qu'elle savait trouver les sages conseils², et de ce qu'elle était capable de les recevoir. On les sait bien connaître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisait tant à cette princesse : nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang, ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudiait ses défauts, elle aimait qu'on lui en fît des leçons sincères : marque assurée d'une âme forte que ses fautes ne dominant pas, et qui ne craint point de les envisager de près, par une secrète conscience des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'était le dessein d'avancer dans cette étude de sagesse qui la tenait si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des princes. C'est là que les plus grands rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, et que, dégradés à jamais par les mains de la mort,

¹) Puisque ce grand homme devait flatter, je suis bien aise qu'il l'ait fait, en général, avec si peu de goût et de délicatesse qu'il soit permis de croire que l'adulation n'était pas naturelle à son mâle et hardi génie. — ²) *Conseils* est ici le synonyme de *desseins* ou de *résolutions*. L'orateur veut dire que la princesse était capable de se décider par elle-même, et de prendre, sans *conseils*, les meilleurs partis. Mais il donne, à la fin de la phrase, un autre sens au même mot.

ils viennent subir, sans cour et sans suite, le jugement de tous les peuples et de tous les siècles. C'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable princesse étudiait les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire: elle y perdait insensiblement le goût des romans et de leurs fades héros; et, soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisait ces froides et dangereuses fictions. Ainsi, sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui semblait ne promettre que des jeux, elle cachait un sens et un sérieux dont ceux qui traitaient avec elle étaient surpris.

Aussi pouvait-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires, et de la société des hommes, ces âmes sans force, aussi bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète! «Ils ressemblent, dit le Sage, à une ville sans murailles, qui est ouverte de toutes parts», et qui devient la proie du premier venu. Que Madame était au-dessus de cette faiblesse! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât d'une flatterie délicate ou d'une douce conversation, qui souvent, épanchant le cœur, en fait échapper le secret¹, n'était capable de lui faire découvrir le sien; et la sûreté qu'on trouvait en cette princesse, que son esprit rendait si propre aux grandes affaires, lui faisait confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets d'État, discourir sur le voyage d'Angleterre, ni que j'imite ces politiques spéculatifs qui arrangent suivant leurs idées les conseils des rois, et composent sans instruction les annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux que pour dire que Madame y fut admirée plus que jamais². On ne parlait qu'avec transport de la bonté de cette princesse, qui, malgré les divisions trop ordinaires dans les cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvait assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différends d'une manière qui conciliait les intérêts les plus opposés. Mais qui pourrait penser sans verser des larmes aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le roi son frère? Ce grand roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se

¹) Image charmante. — ²) L'orateur fait bien. La princesse prêta son concours à des négociations dont l'histoire a flétri l'objet.

lissait point d'admirer les excellentes qualités de Madame. O platé irrémédiable ! ce qui fut *en* ce voyage le sujet d'une si juste admiration est devenu pour ce prince le sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, le digne lien des deux plus grands rois du monde, pourquoi leur avez-vous été sitôt ravie ? Ces deux grands rois se connaissent, c'est l'effet des soins de Madame : ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entre eux une immortelle médiatrice¹. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux, et qu'une princesse si chérie de tout l'univers ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux si grands rois l'élevait au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire ! Pouvons-nous encore entendre ces mots dans le triomphe de la mort² ? Non, messieurs, je ne puis soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'éloquence humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel ; quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paraître grand, est par son fond incapable d'élévation. Écoutez à ce propos le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, non d'un religieux qui médite dans un cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde révère le plus, par ceux qui le connaissent le mieux, et ne lui veux donner, pour le convaincre, que des docteurs assis sur le trône. « O Dieu, dit le roi-prophète, vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous. » Il est ainsi, chrétiens ; tout ce qui se mesure finit, et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout à fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouverez point de mieux marquée

¹) Il est impossible de ne pas s'arrêter ici pour admirer l'aveuglement d'un aussi grand esprit, ou pour déplorer la complaisance d'un aussi grand caractère. Tout le monde sait que Charles II était pensionné par Louis XIV pour lui livrer les intérêts de l'Angleterre. — ²) Il n'y a pas de transition ingénieuse qui vaille la simplicité avec laquelle Bossuet passe, au moyen d'un mot, d'une exclamation, dans la seconde partie de son sujet.

ni qui, vous paraisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur ; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : « Vous voilà blessé comme nous ; vous êtes devenu semblable à nous. » Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant ni de forcer la bassesse de notre nature.

.. Mais peut-être, au défaut de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées, pourront nous distinguer du reste des hommes ? Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées qui n'ont pas Dieu pour objet sont du domaine de la mort. « Ils mourront, dit le roi prophète, et en ce jour périront toutes leurs pensées : » c'est-à-dire les pensées des conquérants, les pensées des politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies ; enfin ils auront tout prévu, excepté la mort, qui emportera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David (car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même trône) ; c'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste, faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfants des hommes, y comprend la sagesse même. « Je me suis, dit-il, appliqué à la sagesse, et j'ai vu que c'était encore une vanité, » parce qu'il y a une fausse sagesse, qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien fait pour Madame, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendaient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre princesse ne paraîtra dans ce discours que comme un exemple, et le plus grand qui se puisse proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit, puisque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que d'une main si prompte et si souveraine elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction: il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devons être assez convaincus de notre néant; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! O nuit effroyable! où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle: Madame se meurt; Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse; partout on entend des cris; partout on voit la douleur, et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète: «Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont aux peuples de douleur et d'étonnement.»

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise: *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam*, «je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais.» La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort, plus puissante, nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc, elle devait périr sitôt! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup: Madame cependant a passé du matin au soir ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait, avec quelle grâce! vous le savez: le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales! Hélas! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux; le passé et le présent nous garantissaient l'avenir, et on pouvait tout

attendre de tant d'excellentes qualités. Elle allait s'acquérir deux puissants royaumes par des moyens agréables : toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y aurait jamais été odieux ; on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée ; elle l'eût attendue sans impatience comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusqu'à la mort lui en donnait les moyens , et certes c'est le bonheur de nos jours que l'estime se puisse joindre avec le devoir , et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince , qu'on en révere la puissance et la majesté. Les inclinations de Madame ne l'attachaient pas moins fortement à tous ses autres devoirs : la passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur n'avait point de bornes. Pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondait avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandre, la joie de cette princesse était incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles ; et si quelque chose manquait encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle était l'agréable histoire que nous faisons pour Madame ; et pour achever ses nobles projets il n'y avait que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui semblait si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable , mais triste mort. A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé, par sa naturelle situation, au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde¹ ; son grand cœur ni ne s'aigrit ni ne s'emporta contre elle : elle ne la brave pas non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue ! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que par le dernier effort de notre courage, nous avons pour ainsi dire surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par le-

¹) Les maîtres de l'art ont trouvé ceci recherché ; je n'ose donc pas dire que je le trouve naïf et aimable ; et je me borne à consigner ici la critique des maîtres.

quel nous semblions la défier¹. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ! la voilà telle que la mort nous l'a faite² ; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître , cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job ; avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore : la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure ; notre chair change bientôt de nature ; notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien , parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine , ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi , qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes³ !

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant, et que, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines ? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines ? Mais quoi, messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous ? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance ? Lui, aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource ce qu'il a fait capable de le connaître et de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi : les ombres de la mort se dissipent ; « les voies me sont ouvertes à la véritable vie. » Madame n'est plus dans le tombeau ; la mort qui semblait tout détruire, à tout établi : voici le secret de l'Ecclesiaste, que je vous avais marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

¹) Cette fois nous souscrivons sans réserve à l'observation des critiques à qui ce rapprochement a paru forcé et cette pensée peu solide. — ²) Depuis que cette forme de langage a été mille et mille fois reproduite, on ne remarque plus combien elle est d'une heureuse et énergique familiarité. — ³) Bossuet a transporté ces derniers traits, en les perfectionnant, d'un de ses sermons dans cette oraison funèbre.

Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude, quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité¹. De ce côté, messieurs, si l'homme croit avoir en lui l'élévation, il ne se trompera pas; car, comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est pour cette raison, dit l'Ecclésiaste, «que le corps retourne à la terre dont il a été tiré,» il faut, par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or, ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé? C'est pourquoi, quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étaient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardais le mauvais usage que nous faisons de ces termes; mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques; au contraire nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fond en nous-mêmes: car où prendre ces nobles idées dans le néant? La faute que nous faisons n'est donc pas de nous être servis de ces noms; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. St. Chrysostome a bien compris cette vérité quand il a dit: «Gloire, richesse, noblesse, puissance, pour les hommes du monde ne sont que des noms; pour nous, si nous servons Dieu, ce sont des choses: au contraire, la pauvreté, la honte, la mort, sont des choses trop effectives et trop réelles pour eux; pour nous ce sont seulement des noms;» parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit si souvent: «Tout est vanité.» Il s'explique, «tout est vanité sous le soleil,» c'est-à-dire tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement; aspirez à l'éternité: la vanité ne vous tiendra

¹) Cette définition de l'âme, ce *quelque chose* qui comprend Dieu et se soumet à lui, nous paraît sublime.

plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même Ecclésiaste méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui, par beaucoup de raisonnements et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. « Eh ! s'écrie ce sage roi, y a-t-il rien de si vain ? » Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de bien que la nature lui donne, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux ? « mais cela même, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, est encore une vanité, » parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisque enfin, de quelque côté qu'on s'y tourne, on y voit la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours ; laissons-lui égarer le fou et le sage, et même, je ne craindrai pas de le dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme et la bête. *Unus interitus est hominis et jumentorum.* En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la sagesse, tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu doit nécessairement y retourner, que verrons-nous autre chose dans notre vie que de folles inquiétudes ? et que verrons-nous dans notre mort qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent, enfin qu'une machine qui se dissout et qui se met en pièces ? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'Ecclésiaste, et bientôt Madame nous le fera paraître dans les dernières actions de sa vie. « Crains Dieu, et observe ses commandements, car c'est là tout l'homme. » Comme s'il disait : Ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas ; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme ! Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu ; tout le reste est vain, je le déclare ; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever ; car, ajoute

l'Ecclésiaste, « Dieu examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien et de mal. » Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le Psalmiste dit « qu'à la mort périront toutes nos pensées : » oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles ; de sorte que nos pensées, qui devaient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périssables du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris si universel, si inévitable ? donnez à Dieu vos affections ; nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ces mains divines ; vous pourrez hardiment mépriser la mort , à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites (dispensations) de Dieu sur elle, et adorons en cette princesse le mystère de la prédestination et de la grâce.

EXTRAIT DE L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE ;

PAR FLÉCHIER.

FLÉCHIER, évêque de Nîmes (1632—1740), est le premier après Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne est son chef-d'œuvre. Harmonieux, élégant, fleuri, il est rarement pathétique, il n'est jamais profond, et la justesse manque parfois à ses pensées. Dans l'ensemble de l'éloge de Turenne, il surpasse de beaucoup Mascaron, qui a traité le même sujet ; celui-ci a pourtant l'avantage dans plusieurs morceaux, que nous citerons.

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme, qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre ; qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée ; qui donnait à des rois ligüés contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle ;

cet homme qui défendait les villes de Juda , qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Esau , qui revenait chargé des dépouilles de Samarie , après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères ; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israel , comme un mur d'airain , où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie , et qui , après avoir défait de nombreuses armées , déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie , venait tous les ans , comme le moindre des Israélites , réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire , et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie : ce vaillant homme poussant enfin , avec un courage invincible , les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse , reçut le coup mortel , et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident , toutes les villes de Judée furent émues , des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants ; ils furent quelque temps saisis , muets , immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence , d'une voix entrecoupée de sanglots que formaient dans leurs cœurs la tristesse , la pitié , la crainte , ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ! » A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes du temple s'ébranlèrent ; le Jourdain se troubla , et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ! »

Chrétiens , qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu , ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu , ce que vous avez senti il y a cinq mois ? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit , à la place du héros dont parle l'Écriture , celui dont je viens vous parler ? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables ; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'esprit divin , l'esprit de force et de vérité , avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu et qui la persuadent tout ensemble , de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits , et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

L'orateur divise son discours en trois parties. Il envisage dans Turenne le *grand capitaine* , le *sage* , le *chrétien* ; division peu naturelle , puisque la

sagesse est un attribut du capitaine et du chrétien. La troisième partie renferme très-convenablement la mort de Turenne, que Mascaron a eu tort de raconter dans sa première partie.

Suivons ce prince dans ses dernières campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage et des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière, réprimer l'impiété et les blasphèmes, protéger les personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats, invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées, c'est le devoir et le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui, il passe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jésus-Christ; il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le désir d'une heureuse paix, par les lois d'une discipline chrétienne; il considère ses soldats comme ses frères, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, et fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès malgré les périls et les obstacles, et qu'un guerrier est invincible quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui le conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il tout entière, et ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est longtemps douteuse. Enfin le courage arrête la multitude; l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie : Victoire ! Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, et d'un ton sévère : « Arrêtez, dit-il ; notre sort n'est pas en nos mains, et nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise⁴. » A ces mots il lève les yeux au ciel d'où lui vient son secours, et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent.

⁴) Voyez note A à la fin du morceau.

Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux et d'être humble tout ensemble ! Les prospérités militaires laissent dans l'âme je ne sais quel plaisir touchant¹, qui la remplit et l'occupe tout entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force ; on se couronne de ses propres mains ; on se dresse un triomphe secret à soi-même ; on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang ; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissements qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels² !

C'était en ces occasions que M. de Turenne, se dépouillant de lui-même, renvoyait toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnaît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide : s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain si Dieu ne les garde : s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte : s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force ; et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les grâces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent : et, sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le prophète : « Ceux-là se fient « au nombre de leurs combattants et de leurs chariots ; pour nous, « nous nous reposons sur la protection du Tout-puissant. » Dans cette fidèle et juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, et commence une campagne qui semblait devoir être si fatale à l'Empire.

Il passe le Rhin et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvements des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire ; et, profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux événements, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter.

¹) V. T. III, p. 32. — ²) Voyez note B.

Déjà frémissait dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déjà prenait l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces¹. Ces foudres de bronze, que l'enfer a inventés² pour la destruction des hommes, tonnaient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite, et la France en suspens attendait le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, était infaillible.

Hélas ! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La providence divine nous cachait un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devait coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; et tout ce que nous pouvions gagner ne valait pas ce que nous allions perdre³. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires ! Pour accomplir vos volontés et faire craindre vos jugements, votre puissance renverse ceux que votre puissance avait élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez quand il vous plait ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé, que je fasse crier son sang comme celui d'Abel⁴, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres on surprend ainsi la pitié des auditeurs, et, par des mouvements étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie ; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue⁵.

¹) Inversions pleines d'élégance et d'harmonie. — ²) *Inventées*. — ³) Il sera bon de faire remarquer combien Fléchier prodigue les antithèses. — ⁴) Rapprochement faux, trait de déclamation. Le sang de Turenne ne peut crier comme celui d'Abel.

— ⁵) Ces réflexions d'un orateur sur l'effet qu'il compte produire et sur les moyens d'émouvoir, me paraissent froides et mal placées. Et la phrase qui suit, où il annonce quelques semaines à l'avance qu'il sera sur le point d'interrompre son discours en cet endroit, est encore plus froide. Comment, après les tranquilles réflexions qui précèdent, l'orateur peut-il donc tout à coup se dire troublé, hors de lui-même ? Le trouble ne vient pas au milieu de tant d'art. Le reste du paragraphe est fort beau.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs; Turenne meurt: tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp demeuré immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors! que de plaintes! que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public: là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de¹ lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur; et la perte d'un homme seul² est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon âme en votre présence et parler à vous, moi qui ne suis que poussière et que cendre, pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité il n'avait plus rien de mortel à faire³? Ce temps était-il arrivé où il devait recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, et recevoir de vous la couronne de justice que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carrière? Peut-être avons-nous mis en lui trop de confiance, et vous nous défendez dans vos Écritures de nous faire un bras de chair, et de

¹) On dit *s'attendre à*. — ²) Il faut *un seul homme*; mais l'harmonie (*numerus*) y perdrait quelque chose. Voyez la note C. — ³) Antithèse froide.

nous confier aux enfants des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités dont vous déchargez les châtimens sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent¹. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugemens, ni découvrir ces ressorts secrets et invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice : je ne veux et ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste : vous nous affligez ; et dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le dérèglement de nos mœurs toutes les causes de nos misères.

Tirons donc, messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs, le plaignent et le révèrent² : mais que peuvent-ils contribuer à son véritable honneur ? Son roi même, et quel roi ! l'honneur de ses regrets et de ses larmes, grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour un sujet, mais inutile pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit et dans la mémoire des hommes : mais l'Écriture m'apprend que ce que l'homme pense, et l'homme lui-même, n'est que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles ; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de rois qui gouvernèrent ce royaume, qu'il a si généreusement défendu ; mais, après tout, que leur reste-t-il, à ces rois non plus³ qu'à lui, des applaudissemens du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, et une terrible attente des jugemens de Dieu, sous ces marbres précieux qui les couvrent ? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines, Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

A. Dans le progrès même de la victoire, et dans ces moments d'amour-propre où un général voit qu'elle se déclare pour son parti, sa religion était en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux,

¹ On pourrait dire aussi bien *qu'il sort du cœur des rois*, etc. — ² Voyez la note D. — ³ Ainsi qu'à lui ; car la phrase n'est point négative.

par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissait autour de lui des cris de victoire ; en vain les officiers se flattaient et le flattaient lui-même de l'assurance d'un heureux succès : il arrêta tous ces emportements de joie où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles si digne de sa pitié : « Si Dieu ne nous soutient, et s'il n'achève son ouvrage, » il y a encore assez de temps pour être battus. »

MASCARON.

B. Certes, s'il y a une occasion au monde où l'âme pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme le dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration, ou de frayeur. Les dehors mêmes de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel : c'est alors que les sacrilèges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : C'est moi qui me suis fait moi même. Mais aussi la religion et l'humilité paraissent elles jamais plus majestueuses que lorsque, dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu.

M. de Turenne n'a j'amaï plus vivement senti qu'il y avait un Dieu au-dessus de sa tête, que dans ces occasions éclatantes où presque tous les autres l'oublient. C'était alors qu'il redoublait ses prières ; on l'a vu même s'écarter dans les bois, où, la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il adorait en cette humble posture ce Dieu devant qui les légions des anges tremblent et s'humilient.

LE MÊME.

C. Vous ne l'avez point encore oublié, messieurs ; cette funeste nouvelle se répandit par toute la France comme un brouillard épais qui couvrit la lumière du ciel, et remplit tous les esprits des ténèbres de la mort : la terreur et la consternation la suivaient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne, qui ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'État. Ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'était sensible qu'à la perte de ce grand homme. Le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches, et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisait gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus. L'un disait qu'il était aimé de tout le monde sans intérêt ;

l'autre, qu'il était parvenu à être admiré sans envie ; un troisième, qu'il était redouté de ses ennemis sans être haï ; mais enfin, ce que le roi sentit sur cette perte, et ce qu'il dit à la gloire de cet illustre mort, est le plus grand et le plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince. On vit dans les villes par où son corps a passé les mêmes sentiments que l'on avait vus autrefois dans l'empire romain, lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étaient fermées ; le triste et morne silence qui régnait dans les places publiques n'était interrompu que par les gémissements des habitants : les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville ; les prêtres et les religieux à l'envi l'accompagnaient de leurs larmes et de leurs prières. Les villes pour lesquelles ce triste spectacle était tout nouveau faisaient paraître une douleur encore plus véhémement que ceux qui l'accompagnaient ; et comme si, en voyant son cercueil, on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençaient.

LE MÊME.

D. Ce regret n'a point été particulier à la France ; les étrangers qui l'ont admiré pendant sa vie l'ont pleuré à sa mort ; et je ne puis m'empêcher d'entrer ici dans un sentiment contraire à celui qu'eut David sur la mort de Saül et de Jonathas. Il ne voulait pas qu'on apprît aux Philistins la perte de ces illustres défenseurs d'Israël : *Nolite annunciare in Gath, neque in plateis Ascalonis*. Non, non, que la renommée porte la nouvelle de cette perte aux ennemis de la France : partout où la vertu sera aimée, on regrettera cet illustre mort.

LE MÊME.

L' O U B L I D U D E R N I E R J O U R ;

PAR MASSILLON.

MASSILLON, évêque de Clermont, né en Provence en 1663, mort à Clermont en 1742, partage avec Bourdaloue (1632 — 1704) le premier rang parmi les prédicateurs français. Chez d'autres écrivains la langue française est plus nerveuse et plus originale ; chez aucun autre, excepté chez Racine, elle n'est aussi élégante et aussi suave. L'art d'intéresser à une idée par les détails, de la multiplier en quelque sorte par l'expression, d'être diffus même sans langueur, caractérise Massillon, qui, d'ailleurs, est moins plein et moins fort que Bourdaloue, moins sublime et moins rapide que Bossuet. Plus habile à persuader qu'à convaincre, il a connu le moyen d'agir sur le plus grand nombre d'âmes. Il approche de l'onction de Fénelon, dont il n'a pas l'intimité. Le *Petit-Carême* de Massillon,

suite de sermons composés pour l'éducation de Louis XV, est regardé comme une des plus parfaites productions de la langue française.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible dans lequel vous vivez de votre dernier jour? Sur la jeunesse qui semble vous promettre encore une longue suite d'années? La jeunesse? mais le fils de la veuve de Naïa était jeune; la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse? mais c'est justement ce qui me ferait craindre pour vous; des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance; n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course? Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux; Absalon, s'il eût été libre d'ambition; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboë. La jeunesse? mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore? faut-il aigrir la plaie qui saigne encore et qui saignera longtemps dans le cœur du grand prince qui nous écoute? Une jeune princesse, les délices de la cour; un jeune prince, l'espérance de l'État; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics; la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin-d'œil? et cet auguste palais rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble, pour toujours une maison de deuil et de tristesse? La jeunesse? que la France serait heureuse, si l'on eût pu compter sur cette ressource! hélas! c'est la saison des périls, et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

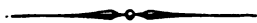
Sur quoi vous rassurez-vous donc encore? sur la force du tempérament? Mais qu'est ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint: il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au-dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident

soudain : je veux que vous prolongiez vos jours au-delà même de vos espérances. Hélas, mes frères ! ce qui doit finir peut-il vous paraître long ? regardez derrière vous ; où sont vos premières années ? Que laissent-elles de réel dans votre souvenir ? pas plus qu'un songe de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu ; voilà tout ce qui vous en reste : tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusques aujourd'hui , ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer : quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel : tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs : tous les peuples qui on paru et disparu dans l'univers ; toutes les révolutions d'empires et de royaumes ; tous ces grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne ; vous y touchez encore : vous en avez été la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux ; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu , et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire ? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés ? les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant ; et nous n'aurons pas tourné la tête que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques : un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous : une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éter-

nité : nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin ; et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent ; la figure du monde passe sans cesse ; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; rien ne demeure ; tout change , tout s'use , tout s'éteint : Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux ; et il voit, avec indignation, de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les sages ? dit l'Apôtre ; et un homme fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit-être ?

Cependant, mes frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui passe : la mort de nos proches, de nos amis de nos concurrents, de nos maîtres ? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près ; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles ; nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui ; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder ; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres : nous ressemblons à ces soldats insensés qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits ; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte, avec la vie, cette folle décoration dont ils venaient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile ; un tel laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander ; un autre vous avance d'un degré dans le service ; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auraient incommodé ; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'était le seul qui pouvait vous la disputer ; un autre enfin vous approche d'une dignité, et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu préten-

dre qu'après lui ; et là-dessus, on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets, et loin de se dé tromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparaître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs, tous nos attachements pour le monde ; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à en resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache ?



LA JOIE DE SIMÉON ET LA DOULEUR DE MARIE ;

PAR SAURIN.

(Ce morceau est tiré d'un sermon qui a pour texte le cantique de Siméon, Évang. de St.-Luc, ch. II. v. 25—30. L'orateur cherche à se rendre compte de ce qui se passe dans l'âme de Siméon, et en particulier de ce qui, dans la vue de l'enfant Jésus, est propre à le détacher de la vie. Ces raisons sont les suivantes : Il n'a rien à prévoir ni à désirer dans la vie de plus grand que ce qu'il voit à cette heure ; il n'est plus retenu à la vie par la crainte que ses péchés soient punis après la mort ; il ne peut plus y être retenu par aucun soupçon contre le dogme d'une vie à venir. Ce qu'on va lire est le développement de la seconde de ces trois idées.)

Siméon n'est plus retenu à la vie par la crainte que ses péchés soient punis après la mort. *Le péché est l'aiguillon de la mort* ; cet aiguillon, perçant pour tous les hommes, l'est particulièrement pour un vieillard. Un vieillard est responsable de tous les emplois qu'il a remplis, de toutes les relations qu'il a formées dans la société et dans l'église. Et ce sont là pour l'ordinaire autant de sources de remords. En général ce n'est pas de quitter le monde qui rend la mort redoutable, c'est l'idée du compte que l'on doit rendre en le quittant. S'il ne s'agissait que de se préparer à quitter le monde, un peu de réflexion, un peu de philosophie, un peu de fermeté suffirait pour y réussir. Qu'est-ce que la vie, surtout pour un homme d'un certain âge ? Quels plaisirs trouve un vieillard dans la société, lorsque sa

mémoire est affaiblie, lorsque ses sens sont offusqués, lorsque le feu de son imagination est éteint, lorsqu'il perd tous les jours quelqu'une de ses facultés, lorsqu'il est tout au plus l'objet du support, quelquefois celui du rebut et de l'ennui universel? Mais l'idée de quatre-vingts ans passés à offenser Dieu, mais l'idée de ces crimes qui sortent de toutes parts, et qui l'épouvantent par leur atrocité et par leur nombre, voilà un sujet légitime de terreur.

Ce sujet s'évanouit aux yeux de Siméon; il connaît le but de la naissance de cet enfant qu'il tient entre ses bras: il n'arrête pas ses yeux sur son berceau seulement; il les porte jusqu'à la croix: par la lumière prophétique qui l'éclaire, il le voit mettant son âme en oblation pour les péchés. Il n'attend pas comme les Juifs grossiers un règne temporel; il se forme de justes idées de la gloire du Messie; il le contemple menant publiquement en montre les principautés, les puissances, et les attachant à sa croix. Ne nous accusez pas d'avoir puisé ces idées dans nos écoles et dans nos cours de théologie: c'est du fond de l'Évangile que nous puisons ces vérités. Pesez, je vous prie, ce que Siméon lui-même dit à Marie en lui montrant l'enfant Jésus: *Celui-ci est mis en trébuchement en Israël. C'est un signe auquel on contredira: une épée qui percera ta propre âme.* Quelle est cette épée dont la sainte vierge doit avoir l'âme percée? C'était sans doute la douleur qu'elle ressentit lorsqu'elle vit son fils attaché à la croix. Quel objet pour une mère! Qui de vous, mes frères, a réuni ses soins les plus vigilants et sa tendresse la plus vive sur un seul objet, sur un enfant qu'il regarde comme devant être la consolation de ses maux, la gloire de sa maison, l'appui de ses derniers ans? Qu'il sente ce que les expressions les plus recherchées sont incapables d'exprimer; qu'il se suppose à la place de Marie; qu'il suppose cet enfant à la place de Jésus-Christ: faible image encore du combat que la nature livre à Marie, faible commentaire des paroles de Siméon à Marie: Une épée transpercera ta propre âme. Marie va perdre ce fils dont un ange du ciel lui avait annoncé la naissance; ce fils dont les armées célestes étaient venues féliciter la terre; ce fils que tant de vertus, tant de charité, tant de bienfaits semblaient devoir laisser éternellement sur la terre; elle se représente déjà cette affreuse solitude, cet abandon général que l'on éprouve lorsque, après avoir perdu ce que l'on avait de plus cher, on se trouve comme si tout le monde était mort, comme si l'on était resté seul dans l'être des choses, et si tout ce qui nous faisait mouvoir et tout ce qui nous faisait vivre, était anéanti. Et par quelle porte le voit-elle, ce fils, sortir du

monde? par un genre de martyre dont la seule idée effraie l'imagination. Elle voit ces mains charitables, qui avaient nourri tant d'affamés, qui avaient fait tant de miracles, percées de clous : elle voit cette tête royale, sur laquelle le diadème de l'univers devait être mis, couronnée d'épines, et ce bras, destiné à porter le sceptre du monde, tenant un roseau ridicule : elle voit ce temple dans lequel la Divinité a *habité* avec toute sa *plénitude*, avec toute sa sagesse, avec toute sa lumière, avec toute sa justice, avec toute sa miséricorde, avec toutes les perfections qui entrent dans la notion de l'Être suprême, elle le voit atteint avec une hache profane et une impie coignée. Elle entend la voix des enfants d'Édom, qui crient sur cette auguste demeure du Très-Haut, à *sac! à sac!* et qui la réduisent en monceaux de pierres. Encore si, en voyant expirer Jésus-Christ, elle pouvait s'en approcher pour le soulager et pour recueillir cette âme qu'elle ne peut retenir! si elle pouvait embrasser ce cher fils, le couvrir de ses larmes et lui dire les derniers adieux! si elle pouvait arrêter ce sang qui coule à grands flots, et qui consume le reste de ses forces épuisées! soutenir ce chef auguste qui chancelle, et mettre du baume sur ses plaies! Mais elle est contrainte de céder à la violence, elle est entraînée elle-même par la *puissance des ténèbres*; elle ne peut offrir à Jésus-Christ que des soins impuissants, et que des larmes inutiles : *une épée percera ta propre âme*. Siméon connaissait donc le mystère de la croix; il recueillait le sang que devait répandre ce Rédempteur qu'il tenait entre ses bras, et il disait dans ces sentiments : *Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut*.

DISCOURS DE MIRABEAU,

SUR LE PLAN DE M. NECKER, PROPOSANT LA CONTRIBUTION
DU QUART DU REVENU.

Le comte de MIRABEAU (1749—1791) est le plus éloquent orateur de la tribune française. Sa vie ne fut qu'un long orage. Pour quelques écarts de jeunesse, son père le fit enfermer dans une prison d'État. Cette punition le révolta contre l'autorité paternelle, davantage encore contre le pouvoir arbitraire, mais ne le corrigea pas. Des fautes graves lui attirèrent de nou-

veaux châtimens ; une inimitié ouverte et publique s'établit entre le père et le fils. Mirabeau passa en prison plusieurs années de sa vie. C'est là qu'il se livra à cette passion pour l'étude, aussi forte au moins que sa passion pour les plaisirs. Plusieurs ouvrages en faveur de la liberté et des droits de l'espèce humaine furent les fruits de ses loisirs forcés : ils écartèrent de lui une partie du mépris dont ses vices l'avaient couvert. Un séjour en Prusse et en Angleterre acheva de mûrir ses idées ; et lorsque la révolution arriva, elle le trouva sous les armes, prêt à défendre à la tribune cette liberté pour laquelle il avait tant écrit. Député de la Provence à l'assemblée nationale, il y exerça, par son éloquence, un ascendant extraordinaire. Éclairé par de longues études, il vit mieux que d'autres le point où les réformes devaient s'arrêter. Mais au moment de ralentir un mouvement qu'il avait contribué lui-même à accélérer, il mourut, et laissa la révolution sans contrepoids. Sa mort fut considérée comme un des malheurs de cette époque.

Au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrais-je donc pas ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples ?

Daignez, messieurs, daignez me répondre. Le premier ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle ?

Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggraverait le péril ? qu'un jour, une heure, un instant pouvait le rendre mortel ?

Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose ? — Oui, a crié quelqu'un dans l'assemblée. — Je conjure celui qui répond *oui*, de considérer que son plan n'est pas connu, qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer ; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper ; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il s'est trompé ; que, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison : qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances Et moi aussi je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles ; mais le ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer les miens aux siens. Vainement je les tiendrais pour préférables ; on ne rivalise pas, en un instant, une popularité prodigieuse conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu, et, s'il faut

tout dire, des hasards, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun autre mortel.

Il faut donc en revenir au plan de M. Necker.

Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs? . . . Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles : voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? Manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un ensemble que nous n'avons pas même conçu, et diminuer par notre intervention indiscrete l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre . . . Messieurs, certainement il n'y a là ni sagesse, ni prévoyance . . . Mais, du moins, y a-t-il de la bonne foi?

Oh! si des déclarations *moins* solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de *banqueroute*, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte d'un grand dévouement, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné. Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt . . . Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts? . . . Mes amis, écoutez un mot, un seul mot.

Deux siècles de dépredations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir; il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français; choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons. Ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme, il va se fermer . . . Vous reculez d'horreur . . . Hommes inconséquents! Hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose incon-

cevable! gratuitement criminel? Car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien. Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France; impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse . . . Non, vous périrez, et dans la conflagration universelle que vous ne frémissiez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons . . . J'entends parler de patriotisme, d'élans du patriotisme, d'invocations au patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce que l'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus, comme autrefois: donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus: eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus? si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution? . . . Je vous dis: vous serez tous entraînés dans la ruine universelle, et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire, *qui* puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclaircis), vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer, immédiate-

ment du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps; le malheur n'en accorde jamais Eh! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles, ou (dans) les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés: *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère!* Et certes il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de vous consumer, vous, vos propriétés, votre honneur et vous délibérez!

«Non, l'on ne délibéra plus: des cris d'enthousiasme attestèrent la victoire de l'orateur, et la France vit aussi dans son sein ces grands triomphes de l'éloquence publique, ces grandes scènes nationales, qui, dans l'histoire des anciens, nous semblaient des prodiges d'un autre monde, faits pour ne jamais appartenir au nôtre. Ceux qui les ont étudiés ne retrouvent-ils pas ici le talent des Cicéron et des Démosthène, mais plus particulièrement encore la manière de ce dernier; cette accumulation graduée de moyens, de preuves et d'effets, cet art de s'insinuer d'abord dans l'esprit des auditeurs en captivant l'attention, de la redoubler par des suspensions ménagées, de la frapper par de violentes secousses? Mirabeau procède ici comme les grands maîtres; il fait briller d'abord la lumière du raisonnement; il subjugué la pensée; il fouille ensuite plus avant, et va remuer les passions secrètes jusqu'au fond de l'âme, l'intérêt, la crainte, l'espérance, l'amour-propre; il frappe partout; et quand il se sent enfin le plus fort, voyez alors comme il parle de haut, comme il mêle l'ironie à l'indignation, comme, en récapitulant les motifs, il porte les derniers coups.» LA HARPE.

DISCOURS SUR LES MASSACRES

DE SEPTEMBRE 1792;

PAR VERGNIAUD¹.

La commission extraordinaire et le comité de surveillance se sont déjà concertés; mais il y a un grand nombre de pièces à examiner. Le rapport ne pourra être fait que demain, peut-être même à la séance du soir, et il importe de ne pas retarder les

¹) Le plus célèbre orateur de la Convention.

précautions. S'il n'y avait que le peuple à craindre, je dirais qu'il y a tout à espérer ; car le peuple est juste, et il abhorre le crime. Mais il y a ici des satellites de Coblantz ; il y a des scélérats soudoyés pour semer la discorde , répandre la consternation et nous précipiter dans l'anarchie. Ils ont frémé du serment que les citoyens ont prêté de protéger de toutes leurs forces la sûreté des personnes, les propriétés, et l'exécution de la loi ; de la fédération qu'ils ont formée pour donner de l'efficacité à leur serment. Ils ont dit : on veut faire cesser les proscriptions, on veut nous arracher nos victimes ; on ne veut pas que nous puissions les assassiner dans les bras de leurs femmes et de leurs enfants. Eh bien ! ayons recours aux mandats d'arrêt. Dénonçons, arrêtons, entassons dans les cachots ceux que nous voulons perdre. Nous agiterons ensuite le peuple, nous lâcherons nos sicaires ; et dans les prisons nous établirons une boucherie de chair humaine , où nous pourrions à notre gré nous désaltérer de sang. Et savez-vous, citoyens, comment disposent de la liberté des citoyens ces hommes qui s'imaginent qu'on a fait la révolution pour eux : qui croient follement qu'on a envoyé Louis XVI au Temple pour les intrôner eux-mêmes aux Tuileries ? Savez-vous comment sont décernés les mandats d'arrêt ? La commune de Paris s'en repose à cet égard sur son comité de surveillance. Ce comité de surveillance, par un abus de tous les principes, ou une confiance bien folle, donne à des individus le terrible droit de faire arrêter ceux qui leur paraîtront suspects. Ceux-ci le subdélèguent encore à d'autres affidés dont il faut bien seconder les vengeances, si l'on veut en être secondé soi-même. Voilà de quelle étrange série dépendent la liberté et la vie des citoyens ; voilà entre quelles mains repose la sûreté publique ! Les Parisiens aveuglés osent se dire libres ! Ah ! ils ne sont plus esclaves, il est vrai , des tyrans couronnés, mais ils le sont des hommes les plus vils, des plus détestables scélérats. Il est temps de briser ces chaînes honteuses, d'écraser cette nouvelle tyrannie ; il est temps que ceux qui ont fait trembler les hommes de bien, tremblent à leur tour. Je n'ignore pas qu'ils ont des poignards à leurs ordres. Eh ! dans la nuit du 2 septembre, dans cette nuit de proscription, n'a-t-on pas voulu les diriger contre plusieurs députés, et contre moi ! Ne nous a-t-on pas dénoncés au peuple comme des traîtres ! Heureusement c'était en effet le peuple qui était là ; les assassins étaient occupés ailleurs. La voix de la calomnie ne produisit aucun effet, et la

mienne peut encore se faire entendre ici ; et je vous l'atteste, elle tonnera de tout ce qu'elle a de force contre le crime et les tyrans. Eh ! que m'importent des poignards et des sicaires ! Qu'importe la vie aux représentants du peuple , quand il s'agit de son salut ! Lorsque Guillaume Tell ajustait la flèche qui devait abattre la pomme fatale qu'un monstre avait placée sur la tête de son fils, il s'écriait : périssent mon nom et ma mémoire, pourvu que la Suisse soit libre ¹ !

Et nous aussi nous dirons : périsse l'assemblée nationale et sa mémoire, pourvu que la France soit libre ! (*Les députés se lèvent par un mouvement unanime en criant : Oui , oui , périsse notre mémoire, pourvu que la France soit libre ! — Les tribunes se lèvent en même temps , et répondent par des applaudissements réitérés au mouvement de l'assemblée.*) Périsse l'assemblée nationale et sa mémoire , si ² elle épargne un crime qui imprimerait une tache au nom français ; si sa vigueur apprend aux nations de l'Europe que , malgré les calomnies dont on cherche à flétrir la France, il est encore, et au sein même de l'anarchie momentanée où des brigands nous ont plongés, il est encore dans notre patrie quelques vertus publiques, et qu'on y respecte l'humanité. Périsse l'assemblée nationale et sa mémoire, si, sur nos cendres, nos successeurs, plus heureux, peuvent établir l'édifice d'une constitution qui assure le bonheur de la France et consolide le règne de la liberté. Je demande que les membres de la commune répondent sur leurs têtes de la sûreté de tous les prisonniers.

¹) L'orateur, croyant rappeler un fait historique n'a fait que répéter un vers du *Guillaume Tell* de Lemierre :

« Que la Suisse soit libre et que nos noms périssent ! »

²) *Pourvu que,*



PÉRORAISON DU SECOND DISCOURS AU ROI POUR M. FOUQUET;

PAR PELLISSON.

IL y a trop de rhétorique dans cette péroration; il y a même quelques traits de mauvais goût, que nous aurons à peine besoin de noter; mais ce morceau n'en reste pas moins un des plus beaux de l'éloquence française. Parmi tant de louanges on sent de l'indépendance, et, au milieu de tant de supplications, de l'autorité. Cicéron, défendant Ligarius devant César, n'est pas plus noble que Pellisson, défendant Fouquet devant Louis XIV. Cicéron suppliait un ennemi politique, le vainqueur en faveur du vaincu: Pellisson voyait dans Louis XIV l'ennemi personnel de Fouquet, à qui ses malversations, trop avérées, furent moins funestes qu'une rivalité téméraire. Pellisson aimait la faveur, et la poursuivit toute sa vie; mais la reconnaissance et l'amitié l'élevèrent, en cette circonstance, au-dessus de toute lâche considération; il risqua généreusement toutes ses espérances. Après avoir intercédé pour Fouquet dans de beaux vers, que nous citerons plus tard, il épuisa dans ses plaidoyers toutes les ressources de la science et du travail, pour atténuer les torts de son ami, et pour dissiper des accusations calomnieuses; car celui qu'on veut perdre est coupable de tous les crimes. C'est un fait honorable pour les lettres que, dans cette même époque, deux poètes, La Fontaine et Pellisson, aient risqué la disgrâce dans l'intérêt d'un ami, et qu'un troisième, l'auteur d'Athalie, l'ait encourue dans l'intérêt du peuple opprimé. Pellisson, comme la plupart des grands orateurs de son pays, appartenait à la France méridionale; né en 1624 à Béziers, il mourut à Versailles en 1693. Il était secrétaire de l'Académie française, dont il écrivit l'histoire. Bossuet l'avait converti au catholicisme, dont il fut dès lors, soit conviction, soit complaisance, un zélé propagateur. De ses nombreux ouvrages on ne lit plus que ses mémoires en faveur de Fouquet; le reste de ses écrits, consacrés pour la plupart à la gloire de Louis XIV, a peu servi à la sienne.

Er vous, grand prince (car je ne puis m'empêcher de finir ainsi que j'ai commencé, par V. M. même), c'est un dessein digne sans doute de sa grandeur, ce n'est pas un petit dessein que de réformer la France. Il a été moins long et moins difficile à V. M. de vaincre l'Espagne. Qu'elle regarde de tous côtés, tout à besoin de sa main, mais d'une main douce, tendre, salutaire, qui ne tue point pour guérir, qui secoure, qui corrige et répare

la nature sans la détruire. Nous sommes tous hommes, sire ; nous avons tous failli ; nous avons tous désiré d'être considérés dans le monde ; nous avons vu que sans bien on ne l'était pas ; il nous a semblé que sans lui¹ toutes les portes nous étaient fermées, que sans lui¹ nous ne pouvions pas même montrer notre talent et notre mérite, si Dieu nous en avait donné, non pas même servir V. M., quelque zèle que nous eussions pour son service. Que n'aurions-nous point fait pour ce bien, sans qui² il nous était impossible de rien faire ?³ V. M., sire, vient de donner au monde un siècle nouveau, où ses exemples, plus que ses lois mêmes ni que ses châtimens, commencent à nous changer. Nous le voyons sire, nous le sentons avec joie. S'il y a toujours à l'avenir, comme on ne le peut empêcher, de grandes fortunes pour la mauvaise foi et pour l'injustice, il y aura désormais des récompenses et des établissemens honnêtes pour la fidélité et pour la vertu. Si la constitution de l'État et mille autres raisons considérables font que les charges doivent demeurer vénales, il y en aura du moins de chaque espèce pour le seul mérite, par les grâces de V. M. Cet homme de bien, qui ne songe qu'à Dieu et à son étude, non pas même à V. M. ni à son pouvoir, apprendra tout d'un coup qu'elle l'a honoré d'un grand bénéfice, et doutera longtemps si c'est une vision ou une vérité. Nous serons tous gens d'honneur pour être heureux, et courrons après la gloire, comme nous courions après l'argent, mourant de honte si nous n'étions pas dignes sujets d'un si grand roi, par là véritablement, et, par cette seconde formation de nos esprits et de nos mœurs, le père de tous ses peuples. Mais quant à notre conduite passée, sire, que V. M. s'accommode, s'il lui plait, à la faiblesse, à l'infirmité de ses enfans ; nous n'étions pas nés dans la république de Platon, ni même sous les premières lois d'Athènes écrites de sang, ni sous celles de Lacédémone, où l'argent et la politesse étaient un crime ; mais dans la corruption des temps, dans le luxe inséparable de la prospérité des États, dans l'indulgence française, dans la plus douce des monarchies, non-seulement pleine de liberté, mais de licence. Il ne nous était pas aisé de vaincre notre naissance et notre mauvaise éducation.

¹) Sans ce bien ; mais le pronom *lui* ne peut représenter un nom de chose. —

²) Sans lequel. Même remarque. — ³) Ne dirait-on pas que Fouquet n'a malversé que pour mieux servir l'État, et que la France, au bout du compte, lui doit être obligée de ce qu'il lui a pris ? Ce qui, dans la bouche d'un adversaire, serait une ironie maligne, ne peut être un moyen de défense sous la plume d'un apologiste.

Nous aimons tous V. M. Que rien ne nous rende auprès d'elle si odieux et si détestables, et que s'empêchant de faillir comme si elle ne pardonnait jamais, elle pardonne néanmoins comme si elle faisait tous les jours des fautes. Et quant au particulier de qui j'ai entrepris la défense, particulier maintenant et des moindres et des plus faibles, la colère de V. M., sire, *s'emporterait-elle contre une feuille sèche que le vent emporte ?* Car à qui appliquerait-on plus à propos ces paroles que disait autrefois à Dieu même l'exemple de la patience et de la misère, qu'à celui qui par le courroux du ciel et de V. M. s'est vu enlever en un seul jour, et comme d'un coup de foudre, bien, honneur, réputation, serviteurs, famille, amis et santé, sans consolation et sans commerce, qu'avec ceux qui viennent pour l'interroger et pour l'accuser ? Encore que ses accusations soient incessamment aux oreilles de V. M., et que ses défenses n'y soient qu'un moment, encore qu'on n'ose presque espérer qu'elle voie dans un si long discours ce qu'on peut dire pour lui sur ces abus des finances, sur ces millions, sur ces avances, sur ce droit de donner des commissaires, dont on entretient à toute heure V. M. contre lui, je ne me rebuterai point, car je ne veux point douter auprès d'elle s'il est coupable. Mais je ne saurais douter s'il est malheureux. Je ne veux point savoir ce qu'on dira s'il est puni ; mais j'entends déjà avec espérance, avec joie, ce que tout le monde doit dire de V. M. si elle fait grâce. J'ignore ce que veulent et que demandent, trop ouvertement néanmoins pour le laisser ignorer à personne, ceux qui ne sont pas satisfaits encore d'un si grand et si déplorable malheur ; mais je ne puis ignorer, sire, ce que souhaitent ceux qui ne regardent que V. M., et qui n'ont pour intérêt et pour passion que sa seule gloire. Il n'est pas jusqu'aux lois, sire (c'est un grand saint qui l'a dit), il n'est pas jusqu'aux lois qui, toutes¹ insensibles, toutes¹ inexorables qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent, lorsque ne pouvant se fléchir elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une main toute-puissante, telle que celle de Votre Majesté, en faveur des hommes dont elles cherchent toujours le salut, lors même qu'elles semblent demander leur ruine. Le plus sage, le plus juste même des rois crie encore à V. M. comme à tous les rois de la terre : *Ne soyez point si juste.* C'est un beau nom que la chambre de justice,

¹) *Tout insensibles, tout inexorables ; quoique par complaisance pour l'oreille, on dise : toutes consolantes.*

mais le temple de la Clémence, que les Romains élevèrent à cette vertu triomphant en la personne de Jules César, est un plus grand et un plus beau nom encore. Si cette vertu n'offre pas un temple à V. M., elle lui promet du moins l'empire des cœurs, où Dieu même désire de régner, et en fait toute sa gloire. Elle se vante d'être la seule entre ses compagnes qui ne vit et ne respire que sur le trône. Courez hardiment, sire, dans une si belle carrière : V. M. n'y trouvera que des rois, comme Alexandre le souhaitait, quand on lui parla de courir aux jeux olympiques. Que V. M. nous permette un peu d'orgueil et d'audace ; comme elle, sire, quoique non autant qu'elle, nous serons justes, vaillants, prudents, tempérants, libéraux même ; mais comme elle nous ne saurions être cléments. Cette vertu, toute douce et tout humaine qu'elle est, plus fière, qui le croirait ? que toutes les autres⁴, dédaigne nos fortunes privées, d'autant plus chère aux grands et aux magnanimes princes, tels que V. M., qu'elle ne se donne qu'à eux ; qu'en toutes les autres, quoique au-dessus des lois, ils suivent les lois, en celle-ci ils n'ont point d'autre loi qu'eux-mêmes. Je me trompe, sire, je me trompe : s'il y a tant de lois de justice, il y a, du moins pour V. M., une générale, une auguste, une sainte loi de clémence, qu'elle ne peut violer, parce qu'elle l'a faite elle-même, comme le Jupiter des fables faisait la destinée, comme le vrai Jupiter fit les lois invariables du monde, je veux dire en la prononçant. V. M. s'en étonne sans doute, et n'entend point encore ce que je lui dis ; qu'elle rappelle, s'il lui plaît, pour un moment en sa mémoire ce grand et beau jour que la France vit avec tant de joie, que ses ennemis, quoique enflés de mille vaines prétentions, quoique armés et sur nos frontières, virent avec tant de douleur et d'étonnement ; cet heureux jour, dis-je, qui acheva de nous donner un grand roi, en répandant sur la tête de V. M., si chère et si précieuse à ses peuples, l'huile sainte et descendue du ciel. En ce jour, sire ; avant que V. M. reçût cette onction divine, avant qu'elle eût pris de l'autel, c'est-à-dire de la propre main de Dieu, cette couronne, ce sceptre, cette main de justice, cet anneau qui faisait l'indissoluble mariage de V. M. et de son royaume, cette épée nue et flamboyante, toute victorieuse sur les ennemis, toute puissante sur les sujets ; nous vîmes, nous entendîmes V. M., environnée de pairs et des premières dignités de l'État, au milieu

⁴) Appeler *fière* une vertu parce qu'un roi seul peut l'exercer, c'est un pur badinage, peu séant dans un tel sujet et dans un pareil moment.

des prières, entre les bénédictions et les cantiques, à la face des autels, devant le ciel et la terre, les hommes et les anges, proférer de sa bouche sacrée ces belles et magnifiques paroles, dignes d'être gravées sur le bronze, mais plus encore dans le cœur d'un si grand roi : *Je jure et promets de garder et faire garder l'équité et miséricorde en tous jugements, afin que Dieu clément et miséricordieux répande sur moi et sur vous sa miséricorde.*

Si quelqu'un, sire, nous ne le pouvons penser, s'opposait à cette miséricorde, à cette équité royale, nous ne souhaitons pas même qu'il soit traité sans miséricorde et sans équité. Mais nous qui l'implorons pour M. Fouquet, qui ne l'implore pas seulement, mais qui y espère, mais qui s'y fonde; quel malheur en détournerait les effets? quelle autre puissance si grande et si redoutable dans les États de V. M. l'empêcherait de suivre et ce serment solennel, et sa gloire, et ses inclinations, toutes grandes, toutes royales, puisque, sans leur faire violence et sans faire tort à ses sujets, elle peut exercer toutes ces vertus ensemble? L'avenir, sire, peut être prévu et réglé par de bonnes lois. Qui oserait encore manquer à son devoir, quand le prince fait si dignement le sien? Que personne ne soit excusé; personne n'ignore maintenant qu'il est éclairé¹ des propres yeux de son maître. C'est là que V. M. fera voir, avec raison, jusqu'à sa sévérité même, si ce n'est assez de sa justice. Mais pour le passé, sire, il est passé, il ne revient plus, il ne se corrige plus. V. M. nous avait confiés à d'autres mains que les siennes; persuadés qu'elle pensait moins à nous, nous pensions bien moins à elle; nous ignorions presque nos propres offenses, dont elle ne semblait pas s'offenser. C'est là, sire, le digne sujet, la propre et véritable matière, le beau champ de sa clémence et de sa bonté.

¹) *Observé, Surveillé.*

VII.

POÉSIE NARRATIVE.

LE PASSAGE DU RHIN¹;

PAR BOILEAU.

BOILEAU-DESPRÉAUX (1636—1711), studieux imitateur des anciens, doué de plus de raison que de génie, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à épurer le goût de sa nation et à perfectionner la versification française. Ses Satires lui firent beaucoup d'ennemis dans le monde, et ses poétiques flatteries

¹) Action sans importance et sans danger, à laquelle la poésie a donné une célébrité imméritée. V. le *Siècle de Louis XIV* par Voltaire. Au reste, la poésie ne fut alors que l'écho de l'enthousiasme général. Un seul contemporain, disgracié, il est vrai, et mécontent,

« A pourtant de ce *fait* parlé comme l'histoire; »

encore était-ce dans une lettre confidentielle, et cette lettre lui valut un supplément de disgrâce. C'est Bussy-Rabutin, écrivant à M^{me} de Sévigné: « Croyez-moi, « ma chère cousine, la plupart des choses ne sont grandes ou petites qu'autant « que notre esprit les fait ainsi. Le passage du Rhin est une belle action, mais « elle n'est pas si téméraire que vous pensez. Deux mille chevaux passent pour « en aller attaquer quatre ou cinq cents. Les deux mille sont soutenus d'une grande « armée où le roi est en personne, et les quatre ou cinq cents sont des troupes « épouvantées par la manière brusque ou vigoureuse dont on a commencé la cam- « pagne. Quand les Hollandais auraient eu plus de fermeté en cette rencontre, ils « n'auraient tué qu'un peu plus de gens, et enfin ils auraient été accablés par le « nombre. Si le prince d'Orange avait été à l'autre bord du Rhin avec son armée, « je ne pense pas que l'on eût essayé de passer à la nage devant lui, et c'est ce « qui aurait été téméraire si l'on l'avait hasardé. » Lettre du 26 juin 1672.

beaucoup d'amis à la cour. Sans avoir ni l'enjouement d'Horace, ni l'amère véhémence de Juvénal, ni l'originalité mordante de Rénier (1573—1613), il occupe un rang distingué parmi les satiriques. Ses Épitres lui font plus d'honneur. Il y règne un énergique bon sens; mais on souhaiterait que l'élégance parfaite de sa diction revêtît des idées plus profondes. L'Art Poétique, remarquable par l'admirable précision du style et par la beauté des vers, l'est moins par la grandeur des vues. On lui reproche le caractère prohibitif de la plupart des préceptes qu'il renferme, et d'attacher un gouvernail au navire du poète, au lieu de lui donner des voiles. Le Lutrin, épopée badine, en six chants, est l'ouvrage où Boileau a montré le plus de verve et de génie poétique.

Les vers suivants de Boileau semblent résumer sa religion littéraire, et pourraient servir d'épigraphe au recueil de ses poésies :

RIEN n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable ;
Il doit régner partout, et même dans la fable :
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

.

Cessons de nous flatter ; il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit.
Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure,
Par-là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.

.

La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant ;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.

Au pied du mont Adule⁴, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante ;
Lorsqu'un cri, tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.

⁴) Le mont St. Gotthard.

Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
 Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,
 Qui, toutes accourant vers leur humide roi,
 Par un récit affreux redoublent son effroi.
 Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
 A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
 Que Rhimberg et Vesel, terrassés en deux jours,
 D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
 Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
 De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
 Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux,
 Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.
 Il a de Jupiter la taille et le visage;
 Et, depuis ce Romain, dont l'insolent passage
 Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts¹,
 Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin² tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
 Le feu sort à travers ses humides prunelles;
 « C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
 « Ait appris à couler sous de nouvelles lois;
 « Et, de mille remparts mon onde environnée,
 « De ces fleuves sans nom suivra la destinée!
 « Ah! périssent mes eaux, ou par d'illustres coups
 « Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.»
 A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
 Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
 Son front cicatricé³ rend son air furieux,
 Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
 En ce moment il part, et, couvert d'une nue,
 Du fameux fort de Skink prend la route connue.
 Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
 Ses pâles défenseurs par la frayeur épars⁴;
 Il voit cent bataillons, qui, loin de se défendre,
 Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
 Confus, il les aborde, et renforçant sa voix :

¹) Jules César. V. Commentaires de César, L. IV. Ch. 2. — ²) Quelque parti que l'auteur ait tiré de cette personnification du Rhin, il ne peut pas y avoir deux avis sur l'inconvenance de cette mythologie grecque en des sujets modernes. — ³) *Cicatricé*, couvert de cicatrices; *cicatricé* se dit d'une blessure qui s'est fermée. — ⁴) *Épars*, étant adjectif, ne peut avoir ce régime,

« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
 « Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
 « Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie ?
 « Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
 « Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
 « Du moins en vous montrant sur la rive opposée,
 « N'oseriez vous saisir une victoire aisée ?
 « Allez, vils combattants, inutiles soldats ;
 « Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras ;
 « Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
 « Allez couper vos joncs et presser vos laitages ;
 « Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
 « Avec moi de ce pas venez vaincre ou mourir. »

Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme,
 Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme ;
 Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
 La honte fait en eux l'effet de la valeur.
 Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
 Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
 Par son ordre Grammont le premier dans les flots
 S'avance, soutenu des regards du héros.
 Son coursier, écumanant sous un maître intrépide,
 Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
 Revel le suit de près ; sous ce chef redouté
 Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
 Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
 Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière.
 Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart :
 Chacun d'eux au péril veut la première part.
 Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
 Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
 La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
 Fendent les flots tremblants¹ sous un si noble poids.
 Louis, les animant du feu de son courage,
 Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
 Par ses soins cependant trente légers vaisseaux,
 D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux².

¹) Et non *tremblant* ; pourquoi ? — ²) L'importance que l'auteur s'efforce de donner à Louis XIV, qui fut simple spectateur de cette affaire, a quelque chose de plaisant.

Cent guerriers, s'y jetant, signalent leur audace.
 Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace ;
 Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant,
 Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
 Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
 Et des coups redoublés tout le rivage fume.
 Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
 Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
 De tant de coups affreux la tempête orageuse¹
 Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
 Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
 Le destin à ses yeux n'oserait balancer².
 Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone.
 Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne ;
 Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
 Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés :
 Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
 Force les escadrons et gagne les batailles :
 Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
 Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
 L'ennemi renversé fuit, et gagne la plaine :
 Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
 Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
 Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Ces vers sont beaux ; mais bien des lecteurs préféreront, au moins sous un rapport, ceux que Boileau adressait à Louis XIV trois ans auparavant.

A quoi bon d'une muse au carnage animée,
 Échauffer ta valeur déjà trop allumée ?
 Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
 Et ne nous laissons point des douceurs de la paix.
 Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
 Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ?
 Disait au roi Pyrrhus un sage confident,
 Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
 Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.
 Quoi faire ? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
 Et digne seulement d'Alexandre ou de vous ;

¹) Pléonasme très-vicieux. — ²) Parlerait-on de Dieu autrement ?

Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous?
 — Du reste des Latins la conquête est facile.
 Sans doute on les peut vaincre : est-ce tout ? — La Sicile
 De là nous tend les bras, et bientôt, sans effort,
 Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
 — Bornez-vous là vos pas ? — Dès que nous l'aurons prise,
 Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise.
 Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?
 — Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter :
 Nous allons traverser les sables de Libye,
 Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
 Courir delà le Gange en de nouveaux pays,
 Faire trembler le Scythe aux bords du Tanais,
 Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
 Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire ?
 — Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
 Nous pourrons rire à l'aise, et prendre du bon temps.
 — Eh ! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
 Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?
 Le conseil était sage, et facile à goûter :
 Pyrrhus vivait heureux, s'il eût pu l'écouter :
 Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
 C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.

Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,
 Approuve un fainéant sur le trône endormi ;
 Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
 On peut être héros sans ravager la terre.
 Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
 L'honneur parmi les rois donne les premiers rangs,
 Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
 Chaque siècle est fécond en heureux téméraires ;
 Chaque climat produit des favoris de Mars :
 La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.
 On a vu mille fois des fanges méotides
 Sortir des conquérants, goths, vandales, gépides.
 Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
 Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
 Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
 Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.
 La terre compte peu de ces rois bienfaisants ;
 Le ciel à les former se prépare longtemps.
 Tel fut cet empereur, sous qui Rome adorée

Vit renaitre les jours de Saturne et de Rhée ;
 Qui rendit de son joug l'univers amoureux ;
 Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;
 Qui soupirait le soir, si sa main fortunée
 N'avait par ses bienfaits signalé la journée.
 Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

L'ASSAUT DE PARIS ;

EXTRAIT DE LA HENRIADE DE VOLTAIRE.

BOURBON⁴ n'employait point ces moments salutaires
 A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
 A parer son tombeau de ces titres brillants
 Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivants ;
 Ses mains ne chargeaient point les rives désolées
 De l'appareil pompeux de ces vains mausolées
 Par qui, malgré l'injure et des temps et du sort,
 La vanité des grands triomphe de la mort.
 Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,
 Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
 Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
 Et rendre heureux son peuple, après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
 Des états consternés le conseil se sépare.
 Mayenne au même instant court au haut des remparts :
 Le soldat rassemblé vole à ses étendarts :
 Il insulte à grands cris le héros qui s'avance.
 Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la défense.

Paris n'était point tel, en ces temps orageux,
 Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
 Cent forts, qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
 Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
 Les faubourgs, aujourd'hui si pompeux et si grands,
 Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
 D'une immense cité superbes avenues,
 Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
 Étaient de longs hameaux de remparts entourés,

⁴) Henri IV.

Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts
Des mains des assiégeants et du haut des remparts.
Ces remparts menaçants, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages :
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs *leurs membres* dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre ;
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas :
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage ;
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfants l'effort industriel
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfants abominables :
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient enfermé ;
Il la brise, et la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encore, et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts ;
De noirs torrents de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir :
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :
Mais la gloire, à leurs yeux, vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.

Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,

Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur.
 D'un œil ferme et stoïque, il regarde la guerre
 Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.
 Il marche en philosophe¹ où l'honneur le conduit,
 Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin² terrible
 Qu'un glaci³ teint de sang rendait inaccessible :
 C'est là que le danger ranime leurs efforts :
 Ils comblent les fossés de fascines, de morts ;
 Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent :
 D'un *cours* précipité sur la brèche ils s'élancent.
 Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
 Henri vole à leur tête, et monte le premier.
 Il monte : il a déjà, de ses mains triomphantes,
 Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
 Les ligueurs, devant lui, demeurent pleins d'effroi :
 Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi.
 Ils cédaient : mais Mayenne à l'instant les ranime !
 Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
 Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
 Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
 Sur le mur, avec eux, la Discorde cruelle
 Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
 Le soldat, à son gré, sur ce funeste mur,
 Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
 Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
 Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre ;
 Un farouche silence, enfant de la fureur,
 A ces bruyants éclats succède avec horreur.

¹) La philosophie de Duplessis-Mornay, c'était la foi chrétienne. Du reste, ce morceau forme une diversion heureuse, et présente un beau portrait, que Voltaire semble avoir voulu achever dans ces vers du chant IX :

« Avide de travaux, insensible aux délices,
 « Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
 « Jamais l'air de la cour, et son souffle infecté,
 « N'altéra de son cœur l'austère pureté.
 « Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
 « Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
 « Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs,
 « Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.»

²) *Chemin couvert* ; espace de 4 ou 5 toises de largeur, qui règne autour des fossés d'une place. — ³) Esplanade en forme de talus, après le chemin couvert.

D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor, près des lis, l'étendard de Lorraine.
Les assiégeants surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés;
Pareils à l'océan poussé par les orages,
Qui couvre, à chaque instant, et qui fuit ses rivages.

Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal:
Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvements.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, et de donner leur vie
Sur ces mêmes remparts et dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis, tout sanglants, sont en foule autour d'eux:
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

Ange qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieus la balance éternelle?
Longtemps Bourbon, Mayenne, Essex, et son rival,
Assiégeants, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.

Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées :
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque temps son choc impétueux ;
Mais bientôt, renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante,
Déracine, en passant, ces chênes orgueilleux
Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieux,
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes.
Tel Bourbon descendait à pas précipités
Du haut des murs fumants qu'il avait emportés ;
Tel, d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne, en courant, leurs troupes criminelles.
Les Seize, avec effroi, fuyaient ce bras vengeur,
Égarés, confondus, dispersés par la peur.

Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il entre dans Paris, suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs sanglants se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage ;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte,
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :
Compagnons, apportez et le fer et les feux ;
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux¹.

Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue :
Son corps majestueux, maître des éléments,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents :
De la divinité *les vives étincelles*
*Étaient*² sur son front des beautés immortelles ;

¹) « Ferte citi flammam, date tela, scandite muros. » *Virg.*

²) Des *étincelles* ne peuvent rien *étaler*. Ces deux images ne s'accordent pas. De telles disconvenances, qu'on rencontre parfois jusques chez les classiques, tiennent à une cause qu'il peut être intéressant d'indiquer. Des expressions figurées cessent, à force d'emploi, de l'être ou de le paraître ; le sens nouveau se présente aussi vite que l'autre, il devient le sens propre, et quelquefois même (ainsi que nous l'avons remarqué p. 26. n. 2.) l'idée primitive disparaît. Mais cette extinction

Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur :
 « Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur !
 Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
 De cent rois, tes aïeux, l'immortel héritage,
 Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
 Égorger tes sujets, et régner sur des morts :
 Arrête. . . » A ces accents, plus forts que le tonnerre,
 Le soldat s'épouvanté, il embrasse la terre,
 Il quitte le pillage. Henri, plein de l'ardeur
 Que le combat encore enflammait dans son cœur,
 Semblable à l'océan qui s'apaise et qui gronde :
 « O fatal habitant de l'invisible monde !
 « Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ? »
 Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
 « Je suis cet heureux roi que la France révère,
 Le père des Bourbons¹, ton protecteur, ton père ;
 Ce Louis qui jadis combattit comme toi,

de la métaphore étant graduelle, insensible, il y a des cas où le sens primitif re-
 luit encore à travers l'idée nouvelle, mais trop faiblement pour qu'on ne risque pas
 de s'y méprendre, et de jeter le mot, comme entièrement dépouillé de sa première
 vertu, dans une phrase où elle se réveille au contact de quelque autre mot, et
 produit une de ces disparates que nous avons signalées. Ainsi vous aurez vingt
 fois employé le mot *étincelle* sans faire apparaître à l'esprit aucune image ; mais si
 vous le joignez au mot *étaler*, on se rappelle tout à coup la nature de l'étincelle,
 dont le propre n'est pas d'étaler. *S'enraciner*, *séjourner* sont des métaphores usées
 par leur fréquent emploi, qui, dix fois pour une, ne font pas plus d'effet sur
 l'imagination que *se perpétuer* et *durer* ; mais quand un poète moderne écrit :

« Vers toi sur qui l'oubli s'enracine et séjourne, »

on se rappelle ce que ces mots valent et qu'ils ne peuvent être appliqués à
 l'oubli, chose toute négative, tandis qu'ils s'appliqueraient fort bien à quelque autre
 objet, comme par exemple au déshonneur, à la honte : « *Illa macula, Mithridatico
 bello superiore suscepta, quæ penitus INSEDIAT atque INVETERAVIT in populi romani
 nomine.* » Cic. Ces observations nous font comprendre que Fléchier se soit laissé aller
 à dire : « Les passions que nos péchés avaient allumées rompirent les digues de la
 justice et de la raison. » En général, dans la langue comme dans la nature, tous
 les sommets tendent à s'aplanir : les expressions fortes s'affaiblissent et demandent
 à être remplacées ; les figures cessent de faire saillie et redescendent vers le niveau
 général où tant d'autres se sont perdues dans le style propre ; toute la langue
 des idées morales ne se compose que de métaphores éteintes. Il faut donc se créer
 d'autres ressources. Un exemple entre mille. *Parcourir l'histoire* ne dit plus rien
 à l'imagination. Mais Boileau a fait un beau vers en disant d'un roi *vraiment roi*.

« Qu'il faut pour le trouver *courir* toute l'histoire. »

En quoi pourtant *courir* est-il plus poétique que *parcourir* ?

¹) Louis IX.

Ce Louis dont ton cœur à négligé la foi,
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire et qui t'aime.
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même ;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur :
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie.»
Le héros, à ces mots, verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux :
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son âme est pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
Trois fois son père échappe à ses embrassements,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents¹.

¹) «Ter conatus ibi collo dare brachia circum :

«Ter frustra comprensa manus effugit imago,

«Par levibus ventis, volucrique simillima somno.»

Aen. VI, 699.



E U R Y D I C E ;

TRADUIT DE VIRGILE PAR DELILLE.

(PROTÉE, INTERROGÉ PAR ARISTÉE, LUI RÉPOND :)

TREMBLE, un Dieu te poursuit : pour venger ses douleurs
 Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs ;
 Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
 Un jour tu poursuivais sa fidèle Eurydice ;
 Eurydice fuyait, hélas ! et ne vit pas
 Un serpent que les fleurs recelaient sous ses pas :
 La mort ferma ses yeux ; les nymphes, ses compagnes,
 De leurs cris douloureux remplirent les montagnes ;
 Le Thrace belliqueux lui-même en soupira ;
 Le Rhodope en gémit, et l'Èbre en murmura.
 Son époux s'enfonça dans un désert sauvage :
 Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,
 Tendre épouse ! c'est toi qu'appelait son amour,
 Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour.

C'est peu ; malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
 Il franchit de l'enfer les formidables routes,
 Et, perçant ces forêts où règne un morne effroi,
 Il aborda des morts l'impitoyable roi,
 Et la Parque inflexible et les pâles Furies,
 Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries :
 Il chantait, et, ravis jusqu'au fond des enfers,
 Au bruit harmonieux de ses tendres concerts,
 Les légers habitants de ces obscurs royaumes,
 Des spectres pâlisants, de livides fantômes,
 Accouraient plus pressés que ces oiseaux nombreux
 Qu'un orage soudain, ou qu'un soir ténébreux
 Rassemble par milliers dans les bocages sombres :
 Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
 Des vierges que l'hymen attendait aux autels,
 Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
 Victimes que le Styx, dans ses prisons profondes,
 Environne neuf fois des replis de ses ondes,
 Et qu'un marais fangeux, bordé de noirs roseaux,
 Entoure tristement de ses dormantes eaux.

EURYDICE;

TRADUIT DE VIRGILE PAR LE BRUN.

(PROTÉE, INTERROGÉ PAR ARISTÉE LUI RÉPOND:)

Les dieux sont irrités : leur courroux légitime
N'égalé point encor ton supplice à ton crime.
Du sein des morts, Orphée arme ces dieux vengeurs.
Souviens-toi d'Eurydice, enlevée à ses pleurs ;
Tu poursuivais la nymphe ; hélas ! son pied timide
Foule un serpent caché sur la rive perfide ;
Il l'atteint ; elle expire : ô douleurs ! ô regrets !
Ses compagnes en pleurs font gémir les forêts ;
Du Rhodope attendri les rochers sonpirèrent ;
Dans leurs antres sanglants les tigres la pleurèrent.

Mais lui, belle Eurydice, en des bords reculés,
Seul, et sa lyre en main, plaint ses feux désolés :
C'est toi quand le jour naît, toi quand le jour expire,
Toi que nomment ses pleurs, toi que chante sa lyre.
Mais que ne peut l'amour ! Orphée, aux sombres bords,
Ose tenter, vivant, la retraite des morts,
Ces bois noirs d'épouvante, et ces dieux effroyables,
Aux larmes des humains toujours impitoyables.
Il chante ; tout s'émeut, et du fond des enfers
Les mânes accouraient au bruit de ses concerts.
Tels, quand d'un soir obscur grondent les noirs orages,
D'innombrables oiseaux volent sous les ombrages,
Telles autour d'Orphée erraient de toutes parts
Les ombres des héros, des enfants, des vieillards,
Et ces fils qu'au bûcher redemandent leurs mères,
Et ces jeunes beautés à leurs amants si chères :
Peuple léger et vain, que de ses bras hideux
Presse neuf fois le Styx qui mugit autour d'eux.
De l'Erèbe à sa voix les gouffres tressaillirent ;

L'enfer même s'émut, les frères Euménides
 Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides ;
 Ixion immobile écoutait ses accords ;
 L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts ;
 Et Cerbère, abaissant ses têtes menaçantes,
 Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.

Enfin il revenait triomphant du trépas ;
 Sans voir sa tendre amante, il précédait ses pas ;
 Proserpine à ce prix couronnait sa tendresse.
 Soudain ce faible amant, dans un instant d'ivresse,
 Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînait,
 Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnait.
 Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
 Il s'arrête, il se tourne . . . Il revoit ce qu'il aime !
 C'en est fait, un coup d'œil a détruit son bonheur ;
 Le barbare Pluton révoque sa faveur ;
 Et des enfers, charmés de ressaisir leur proie,
 Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
 Eurydice s'écrie : O destin rigoureux !
 Hélas ! quel dieu cruel nous a perdus tous deux ?
 Quelle fureur ! voilà qu'au ténébreux abîme
 Le barbare destin rappelle sa victime.
 Adieu, déjà je sens dans un nuage épais
 Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.
 Adieu, mon cher Orphée, Eurydice expirante
 En vain te cherche encor de sa main défaillante.
 L'horrible mort, jetant son voile autour de moi,
 M'entraîne loin du jour, hélas ! et loin de toi.

Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore ;
 Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
 Il n'embrasse qu'une ombre ; et l'horrible nocher
 De ces bords désormais lui défend d'approcher.
 Alors, deux fois privé d'une épouse si chère,
 Où porter sa douleur ? où trainer sa misère ?
 Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts ?
 Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.

Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace
 Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce ;
 Sa voix adoucissait les tigres des déserts,
 Et les chênes émus s'inclinaient dans les airs.

Sur leur trône de fer les Parques s'attendrent ;
L'Euménide cessa d'irriter ses serpents,
Et Cerbère retint ses triples hurlements.

Déjà l'heureux Orphée est vainqueur du Ténare ;
Il ramène Eurydice échappée au Tartare ;
Eurydice le suit (car un ordre jaloux
Défend encore sa vue aux yeux de son époux).
Mais, ô d'un jeune amant trop aveugle imprudence !
Si l'enfer pardonnait, ô pardonnable offense !
Orphée impatient, troublé, vaincu d'amour,
S'arrête, la regarde, et la perd sans retour.
Plus de trêve, Pluton redemande sa proie,
Trois fois le Styx avare en murmure de joie.
Mais elle : « Ah ! cher amant, quel aveugle transport
Et nous trahit tous deux, et me rend à la mort !
Déjà le noir sommeil flotte sur ma paupière,
Déjà je ne vois plus tes yeux ni la lumière ;
Orphée, un dieu jaloux m'entraîne malgré moi,
Et je te tends ces mains qui ne sont plus à toi.
Adieu ! . . . L'ombre, à ce mot, fuit comme un vain nuage.
Son amant veut encor la suivre au noir rivage ;
Mais comment repasser le brûlant Phlégéon ?
Comment fléchir deux fois l'inflexible Pluton ?
Quels pleurs ou quels accents lui rendraient son épouse !
L'ombre pâle est déjà dans la barque jalouse.

Sur les bords du Strymon, déplorant ses revers,
Orphée erra sept mois en des rochers déserts.
Aux tigres, aux forêts il conta ses disgrâces ;
Les tigres, les forêts gémirent sur ces traces.
Telle pleurant, la nuit, sur un triste rameau,
Ses fils, sans plume encor, ravis dans leur berceau,
Philomèle, charmant les forêts attentives,
Traîne ses longs regrets en cadences plaintives.
Ah ! depuis qu'Eurydice est ravie à ses feux,
Nul amour, nul hymen ne flattent plus ses vœux.

Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
 Philomèle plaintive attendrit la nature,
 Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
 Qui, glissant dans son nid une furtive main,
 Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
 Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.

Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour.
 Seul parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
 Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
 Sur les sommets déserts des monts hyperborées,
 Il pleurait Eurydice, et plein de ses attraits,
 Reprochait à Pluton ses perfides bienfaits.
 En vain mille beautés s'efforçaient de lui plaire :
 Il dédaigna leurs feux ; et leur main sanguinaire,
 La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
 Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
 L'Èbre roula sa tête encor toute sanglante :
 Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
 Jusqu'au dernier soupir formant un faible son,
 D'Eurydice en flottant murmurait le doux nom.
 Eurydice, ô douleur ! touchés de son supplice,
 Les échos répétaient Eurydice, Eurydice.

LES CATACOMBS DE ROME¹ ;

PAR DELILLE.

Puisque l'*invention* est le caractère du grand poète, il ne paraît pas qu'on puisse accorder ce titre à JACQUES DELILLE (1738—1815) ; mais on ne saurait lui refuser celui d'ingénieux écrivain et de très-habile versificateur. Sa belle traduction des *Géorgiques* de Virgile commença sa réputation, le tira des obscures fonctions qu'il remplissait dans un collège d'Amiens, lui mérita

¹) On remarquera l'habile versificateur dans ce morceau où l'on sent aussi le vrai poète. Delille s'était rendu maître du vers alexandrin et avait su le discipliner. Il montra que ce vers n'est pas nécessairement monotone ; il y multiplia les articulations, il en varia la coupe avec beaucoup de discernement et de mesure ; la phrase ne fut plus encadrée dans le distique ; la pensée ne fut plus obligée de se clore au second vers ou de s'étendre en haletant jusqu'à la fin du quatrième : la période poétique, la phrase de Racine, fut retrouvée : ces innovations heureuses, qu'avaient peut-être suggérées à Delille les luttes de sa jeunesse avec la poésie de Virgile, sont toutes assez sensibles dans le morceau qu'on va lire.

Son désespoir l'égaré ; il franchit dans sa course
Ces monts affreux où luit le char glacé de l'Ourse :
Il pleurait ses amours, hélas, deux fois trahis,
Quand tout à coup, ô rage ! ô forfaits inouïs !
Les bacchantes, en foule assiégeant le Riphée,
De leurs jalouses mains déchirèrent Orphée.
Lui percèrent le cœur de leurs thyrses sanglants,
Et semèrent au loin ses membres palpitants.
Dans l'Hèbre impétueux sa tête fut jetée ;
Mais tandis qu'elle errait sur la vague agitée,
Ses lèvres, qu'Eurydice animait autrefois,
Et sa langue glacée, et sa mourante voix,
Sa voix disait encore : O ma chère Eurydice !
Et tout le fleuve en pleurs répondait Eurydice !

un poste plus éminent au collège de France, à Paris, et lui ouvrit les portes de l'Académie française. Le poème des *Jardins*, écrit avec une rare perfection, accrut sa renommée. Dès lors, cette poésie didactique, voisine de la prose, vassale de la science, que le génie a quelquefois élevé à sa hauteur, mais qui semble le domaine naturel des talents du second ordre, partagea avec la traduction en vers tous les soins de Jacques Delille. Il fit passer dans la langue française l'*Énéide*, le *Paradis perdu*, l'*Essai sur l'homme* ; il disserta en vers harmonieux sur la vie champêtre (dans son *Homme des champs*), sur l'*Imagination*, sur la *Pitié*, sur les *Trois Règnes de la Nature*, sur la *Conversation*. Sa poésie, un peu coquette, un peu fardée, a pourtant assez d'éclat et d'agrément pour expliquer l'enthousiasme dont Delille fut l'objet à une époque où, d'ailleurs, il n'avait presque pas de rivaux. La révolution obligea Delille à quitter la France, et à errer dans différents pays ; feuille légère emportée par cet orage qui déracinait les cédres, il se consola par son talent et par son caractère un peu frivole, d'un long exil, et, plus tard, de la perte de la vue. Ses dernières années, qu'il passa en France, furent environnées d'un grand éclat.

Sous les remparts de Rome, et sous ces vastes plaines,
 Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
 Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
 Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
 Avec ses monuments et sa magnificence,
 Rome entière sortit de cet abîme immense.
 Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
 L'église encor naissante y cacha ses enfants,
 Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
 Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
 Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
 Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
 L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
 Brûlait de visiter cette demeure obscure,
 De notre antique foi vénérable berceau.
 Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
 Il entre, il se confie à ces voûtes nombreuses,
 Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
 Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
 Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
 Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
 Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
 Dans un coin écarté se présente un réduit,
 Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
 Il voit des vases saints et des urnes pieuses¹,
 Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.
 Il saisit ce trésor, il veut poursuivre : hélas !
 Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
 Il cherche, mais en vain : il s'égare, il se trouble ;
 Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble ;
 Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
 Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
 Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
 Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,

¹ Épithète transportée de la personne à la chose. On lit aussi dans *Rend* : « J'écoutais en silence le *pieux* murmure » (des cloches). « Un sol *laborieux*. » *Chénier*. L'inverse est encore plus fréquent, surtout en poésie : « Cet homme *irréparable*. » *Le Brun*. « Les *vastes* conquérants. » *Béranger*. « Et pourquoi ? pour entendre un peuple *injurieux*. . . » *Bérénice*. « L'homme de lettres est *trivial* comme une borne au coin des places. » *La Bruyère*. « Le monde est plein de ministres *oisieux*. » *Massillon*. Et dans ce morceau même : « Son cœur *tumultueux*. »

D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte ;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite ;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur ;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel ;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en¹ use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions ! tout soin est inutile ;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre ;
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit ; toutefois, d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir ! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus ;
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux :
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort . . . non cette Mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire ;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faïm, qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines !
Ses parents, ses amis qu'il ne reverra plus !
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus !
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,

¹) *N'en use.*

Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire !
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix !
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère ; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute Hélas ! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence ;
Et le silence encore ajoute à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve ;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève ;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments !
Quand, tout à coup, son pied trouve un léger obstacle.
Il y porte la main. O surprise ! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore ;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur.
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux ! quel ravissement, quand il revoit les cieux,
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue !
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois ;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.



LA MORT DE PLINE ;

PAR M. DE CHÉNEDOLLÉ.

QUAND Pline commandait la flotte de Misène,
Le bruit se répandit qu'un nouveau phénomène,
Un rival de l'Etna menaçait l'univers,
Et qu'enfin le Vésuve avait brisé ses fers.
C'était l'heure où le peuple est aux fêtes publiques;
Mais du cirque, à ces bruits, désertant les portiques,
La foule des Romains dans les temples sacrés
Court porter sa terreur et ses pas égarés.
Pline, se confiant à son grand caractère,
Seul, veut sonder de près cet effrayant mystère;
Et, brûlant d'épier, dans ce grand mouvement,
Du volcan en travail l'horrible enfantement,
Il s'apprête à partir. Mais sa sœur en alarmes
Se jette à ses genoux, qu'elle arrose de larmes:
« O mon frère? en courant à des dangers certains,
« Ne crains-tu pas, dis-moi, de tenter les destins?
« J'ai perdu mon époux, mon frère le remplace:
« Et ta mort, ô mon frère! aujourd'hui nous menace;
« Et tu veux nous quitter? Ne m'as-tu pas promis
« De veiller en tous temps sur les jours de mon fils?
« Si tu meurs, de ce fils que devient la jeunesse?
« Et quel bras désormais soutiendra sa faiblesse?
« Oh! qu'en toi de son père il retrouve l'appui;
« Et si ce n'est pour moi, conserve-toi pour lui!»
Elle dit. Aux accents de cette sœur chérie
Pline hésite un moment, son âme est attendrie;
Mais bientôt dans son sein renfermant ses douleurs¹,
Il s'arrache pensif à sa famille en pleurs.
Il se rend dans le port; il monte une galère;
Et déjà ses rameurs sillonnent l'onde amère.

Mais la nuit approchait, et les ombres du soir
Sur les vieux Apennins commençaient à s'asseoir:
De Rhétine d'abord on cherche les rivages.
Partout s'offraient aux yeux les plus tristes présages:

¹) Ou plutôt son émotion.

Les airs sont endormis dans un morne repos,
 Et l'océan plombé sent frissonner ses flots;
 L'orfraie, avant-coureur des désastres célèbres,
 Trois fois, rasant la nef, poussa des cris funèbres.
 Les nochers ont pâli. Pline, sans s'émouvoir,
 Tranquille, observe tout, et s'apprête à tout voir.

On avance, et déjà se découvre à la vue,
 Au-dessus du Vésuve, une effroyable nue,
 Qui, telle qu'un grand pin, allonge dans les cieux
 Et son tronc gigantesque, et ses bras spacieux.
 Cette horrible vapeur, ce nuage de cendre
 Sur l'océan noirci commence à se répandre:
 L'Italie, agitée en ses vieux fondements,
 Prolonge sous les mers de sourds frémissements;
 De ce bruit qui s'accroît la rive est ébranlée,
 Et l'onde d'Amphitrite est au loin refoulée.
 Déjà roulent en l'air des rochers allumés,
 Qui tombent en sifflant sous les flots enflammés;
 Et la vague en fureur, qui s'élance en colonne,
 Autour de la galère et mugit et bouillonne.
 Pline veut aborder. Tout à coup à ses yeux
 Le nuage s'approche, et du plus haut des cieux
 S'abat, et couvre au loin et la plaine azurée,
 Et le cap de Misène, et l'île de Caprée.
 Le monde a disparu dans une immense nuit.
 Un vent affreux s'élève; et la nef à grand bruit,
 Dans cette obscurité sur les flots balancée,
 Du rivage à la mer est vingt fois repoussée.
 Enfin, dans l'orient le jour ressuscité
 Ramène aux yeux de Pline une morne clarté.
 Épouvantable jour, plus affreux que les ombres!
 Combien il offrira de morts et de décombres,
 Que dérobaient la nuit sous son voile incertain,
 Et que vont révéler les clartés du matin⁴!
 Cependant Pline aborde, et, fort de son courage,
 Seul avec un esclave, il s'élance au rivage.
 Tu dois revivre aussi pour la postérité,
 O toi! mortel obscur, dont la fidélité

⁴) Ce vers paraît superflu.

Partagea ses périls, pour toi plus grands, peut-être,
 Puisque la gloire au moins dédommageait ton maître.
 Ils marchaient en silence à travers les débris.
 Mais qui pourrait redire et les pleurs et les cris,
 Et cet effroi croissant de la foule agitée
 Qui dans les temples saints courait épouvantée?
 Les uns, s'humiliant aux pieds des immortels,
 De leurs tremblantes mains embrassaient les autels;
 Et d'autres, des dieux même oubliant la mémoire,
 Blasphémaient leur saint nom, ou refusaient d'y croire.
 Partout le désespoir, l'épouvante et la mort.

O Pline! quels dangers t'attendaient sur ce bord?
 Mais lui: Marchons, ami, vers les murs de Pompée;
 Là, si notre espérance, hélas! n'est pas trompée,
 (Et le veuillent les dieux!), nous pourrons de plus près
 De ce grand phénomène épuiser les secrets.
 — Il a parlé. Soudain, redoublant de courage,
 Vers Pompéia tous deux ils cherchent un passage;
 La chaumière embrasée et les palais brûlants
 A travers les débris guident leurs pas tremblants.
 Sous leurs pieds incertains le sol gronde et chancelle:
 Ils marchent en foulant une terre infidèle,
 D'où l'on voit des éclairs sans relâche sortir,
 Qui s'ouvre, se referme, et veut les engloutir.

Cependant le volcan rugit dans les abîmes.
 De nouveaux tourbillons, rassemblés sur ses cimes,
 S'arrondissent en globe, et noircissant les airs,
 Font partir de leur sein d'innombrables éclairs.
 Dans cette fausse nuit, la nature alarmée
 Sous ses propres fureurs semble s'être abîmée.
 L'océan se déborde, et ses flots courroucés
 Par la lave en furie au loin sont repoussés.
 C'est peu: du vieil Etna la foudre se rallume;
 Neptune, que Vulcain et tourmente et consume,
 Répond, du fond des mers, au bruit des deux volcans:
 Tels du cri des combats retentissent deux camps.
 De Misène à Sorrente on ne voit que ruine:
 La flamme inonde au loin et Sabie et Rhétine.
 Sous le double courroux de Vulcain, de Thétis¹,

¹) Métonymie, pour *le feu* et *la mer*.

Les murs de Pompéïa déjà sont engloutis ;
 L'antique Herculanium n'est qu'un monceau de cendre,
 Et dans la même tombe un jour les fit descendre.
 Quel spectacle pour Pline ! A de si grands malheurs
 La pitié du grand homme a donné quelques pleurs.
 Toutefois, au milieu de ces terribles scènes,
 Il poursuit les secrets de leurs grands phénomènes :
 Nature ! il t'admirait au sein de ton horreur,
 Et tu lui paraissais belle de ta fureur.
 Peut-être ce génie, avide de connaître,
 Eût surpris dans ce jour les desseins du Grand-Être.
 Mais celui dont le bras, sur ce monde arrêté,
 Se cache dans la nuit de son éternité,
 Ne permet pas que Pline à la race mortelle
 Révélât des secrets toujours voilés pour elle.
 Tandis qu'à son esclave il s'apprête à dicter
 Ses grands pensers, qu'à Rome il voudrait remporter,
 O décrets ! ô douleur ! une nue enflammée
 Le couvre tout entier d'une ardente fumée.
 Il tombe, il se relève, et d'un regard mourant
 Cherche encore une fois son esclave expirant.
 C'en est fait, il n'est plus, et, du monde effacées,
 Dans sa tombe, avec lui, s'enferment ses pensées.
 Tels on voit, aux déserts de l'antique Oasis,
 Ces monuments, chargés d'emblèmes obscurcis,
 Qui gardent les dépôts de la sagesse antique ;
 Mais ces pensers, que voile une ombre énigmatique,
 En vain vivent encore au fond de ces déserts ;
 La voix de ces vieux temps n'instruit plus l'univers.

LE MENDIANT,

IDYLLE, PAR ANDRÉ CHÉNIER.

ANDRÉ CHÉNIER¹, né à Constantinople en 1762, se fit, en étudiant les anciens et la nature, une manière d'écrire originale, et piquante par la nouveauté. Il s'occupait à porter la réforme dans la poésie française, lorsque

¹) Frère de Marie-Joseph Chénier, poète tragique.

les réformes plus importantes qui se préparaient dans la politique appelèrent son attention. Il servit la révolution par des écrits éloquentes ; il fut encore plus éloquent contre les horreurs qui vinrent bientôt la déshonorer. Cette hardiesse généreuse lui coûta la vie (1794), et il porta au supplice un regret de poète, celui de laisser veuve sa lyre, qu'il ne posa qu'au pied même de l'échafaud. Ses ouvrages sont, la plupart, des ébauches, imparfaites, mais admirables. Ce sont des idylles, des élégies, des odes, pleines de grâce et d'énergie, d'où s'exhale le parfum le plus pur de l'antiquité. Mais les âges de la civilisation chrétienne ont aussi leur parfum, qu'on ne respire point dans les vers de Chénier. Dans la versification, dans le style, la crainte de suivre les routes battues l'entraîna un peu loin ; l'âge eût modéré ce zèle novateur.

C'ÉTAIT quand le printemps a reverdi les prés.
 La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,
 Sous les monts achéens, non loin de Sérinée . . .
 Errait à l'ombre, au bord du faible et pur Cratis ;
 Car les eaux du Cratis, sous des berceaux de frêne,
 Entouraient de Lycus le fertile domaine ;
 Soudain à l'autre bord,
 Du fond d'un bois épais, un noir fantôme sort :
 Tout pâle, demi-nu, la barbe hérissée,
 Il remuait à peine une lèvre glacée,
 Des hommes et des dieux implorait le secours,
 Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours.
 Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse ;
 Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,
 A ce hideux aspect sorti¹ du fond du bois,
 Veut fuir ; mais elle entend sa lamentable voix.
 Il tend les bras, il tombe à genoux ; il lui crie²
 Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie,
 Et qu'il n'est point à craindre, et qu'une ardente faim
 L'aiguillonne et le tue, et qu'il expire enfin.
 « Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
 « C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,
 « Nymphé, souvent les vœux des malheureux humains
 « Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains ;
 « Ou, si c'est quelque front³ porteur d'une couronne

¹) *Aspect pour homme* n'est-il pas un peu hardi ? — ²) Il faut remarquer ici et ailleurs la coupe inusitée des vers. — ³) Le *front* qui *nomme* ; hasardé.

« Qui te nomme sa fille et te destine au trône,
 « Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois
 « Venge les opprimés sur la tête des rois.
 « Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,
 « Crains de laisser périr l'étranger en détresse;
 « L'étranger qui supplie est envoyé des dieux.»
 Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux;
 et d'une voix encore
 Tremblante: « Ami, le ciel écoute qui l'implore;
 « Mais ce soir, quand la nuit descend sur l'horizon,
 « Passe le pont mobile, entre dans la maison;
 « J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans méfiance.
 « Pour la dixième fois célébrant ma naissance,
 « Mon père doit donner une fête aujourd'hui.
 « Il m'aime; il n'a que moi; viens t'adresser à lui.
 « C'est le riche Lycus. Viens ce soir: il est tendre,
 « Il est humain; il pleure aux pleurs qu'il voit répandre.»
 Elle dit, et s'arrête, et, le cœur palpitant,
 S'enfuit; car l'étranger, sur elle, en l'écoutant,
 Fixait de ses yeux creux l'attention avide.
 Elle rentre, cherchant dans le palais splendide
 L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans
 Trouvent un doux accueil et des soins complaisants.
 Cette sage affranchie avait nourri sa mère;
 Maintenant sous des lois de vigilance austère,
 Elle et son vieil époux au devoir rigoureux
 Rangent des serviteurs le cortège nombreux.
 Elle la voit de loin dans le fond du portique,
 Court, et posant ses mains sur ce visage antique:
 « Indulgente nourrice, écoute, il faut de toi
 « Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi:
 « Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême,
 « Gémît sur l'autre bord, mourant, affamé, blême . . .
 « Ne me décèle point. De mon père aujourd'hui
 « J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.
 « Fais qu'il entre, et surtout, ô mère de ma mère!
 « Garde que nul mortel n'insulte à sa misère.»
 — « Oui, ma fille; chacun fera ce que tu veux »,
 Dit l'esclave en baisant son front et ses cheveux;
 « Oui, qu'à ton protégé ta fête soit ouverte.

« Ta mère, mon élève, (inestimable¹ perte!)
 « Aimait à soulager les faibles abattus.
 « Tu lui ressembleras autant par tes vertus
 « Que par tes yeux si doux et tes grâces naïves. »
 Mais cependant la nuit assemble les convives :
 En habits somptueux, d'essences parfumés,
 Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or semés,
 Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines;
 Le toit s'égaie et rit de mille odeurs divines²;
 La table au loin circule, et d'appréts savoureux
 Se charge. L'encens vole en long flots vaporeux;
 Sur leurs bases d'argent, des formes animées
 Élèvent dans leurs mains des torches enflammées;
 Les figures, l'onix, le cristal, les métaux,
 En vases hérissés d'hommes et d'animaux,
 Partout sur les buffets, sur la table étincellent;
 Plus d'une lyre est prête, et partout s'amoncelle
 Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.
 On s'étend sur des lits teints de mille couleurs;
 Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,
 Est admise. La rose a couronné sa tête.
 Mais pour que la décence impose un juste frein,
 Lui-même est par eux tous élu roi du festin;
 Et déjà vins, chansons, entretiens, jeux sans nombre;
 Lorsque, la double porte ouverte, un spectre sombre
 Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.
 La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer,
 Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre;
 Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.
 « Lycus, fils d'Évémon, que les dieux et les temps
 « N'osent jamais troubler tes destins éclatants!
 « Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille
 « Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.
 « A ton riche banquet un peuple convié
 « T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.
 « Regarde un étranger qui meurt dans la poussière,
 « Si tu ne tends vers lui ta main hospitalière.
 « Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais:

¹) C'est proprement d'un *bien* qu'on dit qu'il est *inestimable*. — ²) N'y a-t-il pas de la recherche dans ces expressions?

« Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.
« Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente,
« Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante!
« Je fus riche autrefois; mon banquet opulent
« N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.
« Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage;
« La faim, qui flétrit l'âme autant que le visage,
« Par qui l'homme souvent importun, odieux,
« Est contraint de rougir et de baisser les yeux. »
— « Étranger, tu dis vrai, le hasard téméraire
« Des bons ou des méchants rend le destin prospère.
« Mais sois mon hôte. Ici l'on hait plus que l'enfer
« Le public ennemi, le riche au cœur de fer,
« Enfant de Némésis, dont le dédain barbare
« Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.
« Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.
« Ma fille, c'est bien fait; poursuis toujours ainsi.
« Respecter l'indigence est un devoir suprême.
« Souvent les immortels (et Jupiter lui-même)
« Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,
« Viennent tenter le cœur des humains fortunés. »
D'accueil et de faveur un murmure s'élève.
Lycus descend, accourt, tend la main, le relève :
« Salut, père étranger, et que puissent tes vœux
« Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux!
« Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage;
« Mais cesse avec ta main de cacher ton visage.
« Souvent marchent ensemble indigence et vertu :
« Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
« Seul, vit avec les dieux, et brave un sort inique.
« Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
« Sur de molles toisons, en un calme sommeil,
« Tu peux ici, dans l'ombre, attendre le soleil.
« Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
« Tes parents, si les dieux ont épargné leur vie.
« Car tout mortel errant nourrit un long amour
« D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.
« Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille
« A l'heure qui jadis a vu naître ma fille.
« Salut! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain :

« Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.
« Puis, si nulle raison ne te force au mystère,
« Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père. »
Il retourne à sa place après que l'indigent
S'est assis. Sur ses mains dans l'aiguière d'argent,
Par une jeune esclave une eau pure est versée.
Une table de cèdre où l'éponge est passée
S'approche, et vient offrir à son avide main
Et les fumantes chairs sur les disques d'airain,
Et l'amphore vineuse, et la coupe aux deux anses.
« Mange et bois, dit Lycus, oublions les souffrances;
« Ami, leur lendemain est, dit-on, un beau jour. »
Bientôt Lycus se lève et fait remplir sa coupe,
Et veut que l'échanson verse à toute la troupe:
« Pour boire à Jupiter qui nous daigne envoyer
« L'étranger, devenu l'hôte de mon foyer. »
Le vin de main en main va coulant à la ronde;
Lycus lui-même emplit une coupe profonde,
L'envoie à l'étranger: « Salut, mon hôte, bois.
« De ta ville bientôt tu reverras les toits,
« Fussent-ils au-delà des glaces du Caucase. »
Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase,
Se lève; sur eux tous il invoque les dieux.
On boit; il se rassied; et, jusque sur les yeux
Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage,
De sourire et de plainte il mêle son langage.

« Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits¹,
« De l'importun besoin j'ai calmé les abois,
« Oserai-je à ma langue abandonner les rênes?
« Je n'ai plus ni parents, ni pays, ni domaines.
« Mais écoute: le vin, par toi-même versé,
« M'ouvre la bouche. Ainsi, puisque j'ai commencé,
« Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.
« Excuse enfin ma langue, excuse ma prière;
« Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur
« Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.
« Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,
« Déchiré de buissons ou d'insectes avides,

¹) Le pluriel pour le singulier; poétique. Latinisme.

« D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé,
 « Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,
 « Je parais énervé, sans vigueur, sans courage;
 « Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge;
 « La force et le travail, que je n'ai point perdus,
 « Par un peu de repos me vont être rendus.
 « Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques:
 « Je puis dresser au char des coursiers olympiques,
 « Ou, sous les feux du jour, courbé vers le sillon,
 « Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon.
 « Je puis même, tournant la meule nourricière,
 « Broyer le pur froment en farine légère.
 « Je puis, la serpe en main, planter et diriger
 « Et le cep et la treille, espoir de ton verger.
 « Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée,
 « Et, devant mes pas, l'herbe ou la moisson tombée
 « Viendra remplir ta grange en la belle saison;
 « Afin que nul mortel ne dise en ta maison,
 « Me regardant d'un œil insultant et colère:
 « O vorace étranger qu'on nourrit à rien faire¹⁾! »
 — « Vénérable indigent, va, nul mortel, chez moi,
 « N'oserait élever sa langue contre toi.
 « Tu peux ici rester même oisif et tranquille,
 « Sans craindre qu'un affront ne²⁾ trouble ton asile. »
 « — L'indigent se méfie. » — « Il n'est plus de danger. »
 « — L'homme est né pour souffrir. » — « Il est né pour changer. »
 « — Il change d'infortune! » — « Ami, reprends courage:
 « Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage;
 « Le ciel d'un jour à l'autre est humide et serein;
 « Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain. »
 — « Mon hôte, en tes discours préside la sagesse.
 « Mais quoi! la confiante et paisible richesse
 « Parle ainsi. L'indigent espère en vain du sort:
 « En espérant toujours il arrive à la mort.
 « Dévoré de besoins, de projets, d'insomnie,
 « Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.

¹⁾ *A ne rien faire.* C'est ainsi que Boileau a dit: « La nuit à bien dormir, et le jour à rien faire. » — Et Voltaire: « Et, créé pour agir, se plaisait à rien faire. »

— ²⁾ *Craindre* étant accompagné de la négation, le verbe suivant doit la perdre. Voyez la faute contraire, p. 257, n. 3.

« Rebuté des humains , durs , envieux , ingrats ,
 « Il a recours aux dieux , qui ne l'entendent pas .
 « Toutefois ta richesse accueille mes misères ,
 « Et puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières ,
 « Puisqu'il sait , ménageant le faible humilié ,
 « D'indulgence et d'égards tempérer la pitié ,
 « S'il est des dieux du pauvre , ô Lycus ! que ta vie
 « Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie ! »

— « Je te le dis encore , espérons , étranger .
 « Que mon exemple au moins serve à t'encourager .
 « Des changements du sort j'ai fait l'expérience .
 « Toujours un même éclat n'a point à l'indigence
 « Fait du riche Lycus envier le destin :
 « J'ai moi-même été pauvre , et j'ai tendu la main .
 « Cléotas de Larisse , en ses jardins immenses ,
 « Offrit à mon travail de justes récompenses :
 « Jeune ami , j'ai trouvé quelques vertus en toi ;
 « Va , sois heureux , dit-il , et sois heureux par moi .
 « Oui , oui , je me souviens . Cléotas fut mon père ;
 « Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère .
 « A tous les malheureux je rendrai désormais
 « Ce que dans mon malheur je dus à ses bienfaits .
 « Dieu , l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage ;
 « Vous n'avez point ici d'autre visible image ;
 « Il porte votre empreinte , il sortit de vos mains
 « Pour vous représenter aux regards des humains .
 « Veillez sur Cléotas ! Qu'une fleur éternelle ,
 « Fille d'une âme pure , en ses mains étincelle¹ ;
 « Que nombre de bienfaits , ce sont là ses amours ,
 « Fassent une couronne à chacun de ses jours ;
 « Et quand une mort douce , et d'amis entourée ,
 « Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée ,
 « Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui
 « A des fils , s'il se peut , encor meilleurs que lui . »
 « Hôte des malheureux , le sort inexorable
 « Ne prend pas les avis de l'homme secourable .
 « Tous , par sa main de fer en aveugles poussés ,
 « Nous vivons , et tes vœux ne sont point exaucés .

¹) Une fleur , fille d'une âme pure , une fleur qui étincelle dans les mains , paraît d'un style obscur et recherché .

« Cléotas est perdu ; son injuste patrie
 « L'a privé de ses biens , elle a proscrit sa vie.
 « De ses concitoyens dès longtemps envié ,
 « De ses nombreux amis en un jour oublié ,
 « Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate ,
 « Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate ,
 « Où ses hôtes , parmi les chants harmonieux ,
 « Savouraient jusqu'au jour ses vins délicieux ,
 « Seul maintenant , sa faim visitant les feuillages
 « Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages ,
 « Ou , chez le riche altier apportant ses douleurs ,
 « Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
 « Errant et fugitif , de ses beaux jours de gloire
 « Gardant , pour son malheur , la pénible mémoire ,
 « Sous les feux du midi , sous le froid des hivers ,
 « Seul , d'exil en exil , de déserts en déserts ,
 « Pauvre , et semblable à moi , languissant et débile ,
 « Sans appui qu'un bâton , sans foyer , sans asile ,
 « Revêtu de ramée , ou de quelques lambeaux ,
 « Et sans que nul mortel , attendri sur ses maux ,
 « D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage ,
 « Les torrents et la mer , l'aquilon et l'orage ,
 « Des corbeaux et des loups les tristes hurlements
 « Répondent seuls la nuit à ses gémissements ;
 « N'ayant d'autres amis que les bois solitaires ,
 « D'autres consolateurs que ses larmes amères ,
 « Il se traîne , et souvent sur la terre il s'endort
 « A la porte d'un temple , en implorant la mort. »
 — « Que m'as-tu dit ! la foudre a tombé sur ma tête¹.
 « Dieux ! ah ! grands dieux ! Partons. Plus de jeux , plus de fête ;
 « Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs ;
 « Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.
 « Ah dieux ! quand dans le vin , les festins , l'abondance ,
 « Enivré des vapeurs d'une folle opulence ,
 « Celui qui lui doit tout chante et s'oublie et rit ,
 « Lui , peut-être , il expire , affamé , nu , proscrit ,
 « Maudissant comme ingrat son vieil ami qu'il aime.
 « Parle , était-ce bien lui ? le connais-tu toi-même ?

¹) Voltaire a dit : « *Eût* tombé dans le piège, » et Laharpe : « *Eût* tombé dans cet égarement d'esprit. » — Je doute que ces exemples autorisent à donner l'aux. avoir au v. *tomber*.

« En quels lieux était-il ? où portait-il ses pas ?
 « Il sait où vit Lycus ; pourquoi ne vient-il pas ?
 « Parle : était-ce bien lui ? parle , parle , te dis-je ;
 « Où l'as-tu vu ? — Mon hôte , à regret je t'afflige.
 « C'était lui , je l'ai vu
 « Les douleurs de son âme
 « Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme ,
 « A Delphes , confiés au ministre du dieu ,
 « Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.
 « Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes ,
 « On les avait suivis jusques aux Thermopyles.
 « Il en gardait encore un douloureux effroi.
 « Je le connais , je fus son ami comme toi.
 « D'un même sort jaloux une même injustice
 « Nous a tous deux plongés au même précipice.
 « Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)
 « Sa marque d'alliance et d'hospitalité.
 « Vois si tu la connais. » O surprise ! Immobile ,
 Lycus a reconnu son propre sceau d'argile ;
 Le sceau , don mutuel d'éternelle amitié ,
 Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.

Il ouvre un œil avide , et longtemps envisage
 L'étranger. Puis , enfin , sa voix trouve un passage :
 « Est-ce toi , Cléotas ? toi , qu'ainsi je revoi !
 « Tout ici t'appartient. O mon père ! est-ce toi ?
 « Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.
 « O Cléotas ! mon père ! ô toi qui fus mon maître ,
 « Viens ; je n'ai fait ici que garder ton trésor ;
 « Et ton ancien Lycus veut te servir encor.
 « J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne. »

Et dépouillant soudain la pourpre tyrienne ,
 Que tient sur son épaule une agrafe d'argent ,
 Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.
 Les convives levés l'entourent ; l'allégresse
 Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse ;
 On cherche des habits , on réchauffe le bain.
 La jeune enfant approche ; il rit , lui tend la main :
 « Car c'est toi , lui dit-il , c'est toi qui la première
 « Ma fille , m'as ouvert la porte hospitalière. »



L A R A N Ç O N D ' É G I L L .

E L M O R .

« Illustre Égill, honneur de la Scanie !
 Quitte ce fer trop pesant pour ton bras ,
 Borne ta gloire aux combats d'harmonie ,
 Et laisse-nous les périlleux combats. »

É G I L L .

« Pardonne , ô fils du roi des Scandinaves ;
 Mais j'ai le droit de conserver ce fer.
 Ne sais-tu pas qu'en même temps Recner
 Était le chantre et l'émule des braves ? »

E L M O R .

« Pardonne , Égill ; mais si ta docte voix
 Dans nos concerts désormais ne répète
 Que les combats témoins de tes exploits ,
 Pour plus d'un jour elle sera muette. »

É G I L L .

« Écoute , Elmor ! Ivre d'un vain orgueil ,
 Un fils des rois au scalde fit outrage :
 Le lendemain sa mère était en deuil. »

D'Égill ainsi le tranquille courage
 Sait opposer la menace au dédain.
 Elmor l'entend , et sous le noir ombrage
 Sans se parler ils s'enfoncent soudain.
 Dans la forêt , durant une heure entière ,
 Le bruit des coups sans trêve retentit :
 Égill , couvert de sang et de poussière ,
 De la forêt fut le seul qui sortit.
 Vaillant Elmor ! au palais de ton père
 On t'attendait pour le festin du soir :
 A ce festin tu ne dois plus t'asseoir.
 Pâle , tu dors sur la rouge bruyère ;
 Loin de ta bouche a fui l'injure altière ;
 Et le silence où la mort t'a plongé
 Atteste au loin que le scalde est vengé.
 La froide Aurore à peine réveillée ,
 Au prompt signal des dogues aboyants ,
 On retrouva sous l'épaisse feuillée

Du fils d'Armin les restes effrayants.
Armin , frappé d'une douleur mortelle ,
Ne pleure plus , mais s'arrache le sein.
On s'interroge , on cherche l'assassin :
« Ne cherchez plus , dit la voix paternelle ,
Je le connais ; c'est le fier Ingisfal.
Depuis qu'Elmor fut son heureux rival ,
Il se nourrit du poison de la haine.
Qu'il soit saisi ! qu'au palais on le traîne !
Courez , volez , aussi prompts que l'éclair !
En attendant que sa mort se prépare ,
Que mes cachots ferment sur le barbare
Les gonds d'airain de leurs portes de fer ! »

On obéit. Égill sur le rivage
Errait encor. Tel un profond nuage ,
D'où s'échappa la foudre aux traits brûlants ,
Roule , chargé des restes de l'orage ;
Tel et plus sombre Égill marche à pas lents.
Devant ses pas une troupe en furie
Traîne au palais Ingisfal innocent.
Le nom d'Elmor , au loin retentissant ,
Instruit Égill , qui s'élance et s'écrie :
« Ce n'est pas lui qu'il faut punir , c'est moi ,
Moi seul ! vengez le sang de votre roi !
Venge ton fils , ô chef des Scandinaves !
Par un outrage il a blessé mon cœur :
Je l'ai tué , mais de la mort des braves ,
Et de sa mort je réclame l'honneur. »

Armin l'écoute , et frémit ; il ordonne ,
Et de guerriers Égill est entouré ,
A leur fureur le scalde s'abandonne ,
Et , remplaçant Ingisfal délivré ,
Vers sa prison marche plus assuré
Que s'il allait recevoir la couronne ,
Glorieux prix à ses vers consacré.
« Malheur à toi , criait la foule armée ;
Malheur à toi , fils de la renommée !
Nul barde ici ne redira ta mort. »
Et , sur ses gonds roulant avec effort ,
Du noir cachot la porte refermée
Mêle son bruit aux sifflements du nord.

Le voilà seul! Non, sa harpe chérie
En son malheur le consolait encor.
Égill chantait, il chantait pour Elmor :
« Heureux Elmor ! le ciel de ta patrie
Fut le témoin de tes derniers moments ;
Le sol natal couvre tes ossements.
Heureux Elmor ! tes amis et ton père
A ton cercueil apporteront des pleurs :
Et moi, je meurs sur la rive étrangère ;
Ni mes amis, ni ma sœur, ni ma mère,
Ne m'offriront leur tribut de douleurs.
De mes destins compagne glorieuse,
Chante, ô ma harpe, une dernière fois !
Tu vas périr. D'une main furieuse
On brisera ta corde harmonieuse,
Et comme Égill tu resteras sans voix.
Que de beaux chants je méditais encore !
Gémis, gémis, ô ma harpe ! avec nous
Notre avenir au tombeau va descendre ;
Le barde obscur passera sur ma cendre,
Et de mon nom ne sera point jaloux. »

Mais à grand bruit les bardes scandinaves
Ont commencé de sauvages accords :
Ils répétaient l'hymne qui chez les morts
A leurs festins va réjouir les braves.
Grossièrement on érige en autel
Les lourds éclats de la roche brisée ;
Et le tranchant de la hache aiguisée
Au prisonnier promet le coup mortel.

Le cachot s'ouvre : à l'autel on amène
Le noble Égill, toujours calme et serein.
Mais son oreille endurait avec peine
L'hymne danois et son rauque refrain.
Il cède enfin à son impatience ;
La main tendue, il demande audience,
L'obtient, s'incline ; et, d'Armin s'approchant :
« Père d'Elmor ! si tu chéris sa gloire,
Laisse à mon art le soin de sa mémoire.
Puisse du moins servir mon dernier chant
A racheter ma funèbre victoire ! »

Le roi s'étonne ; enflammé de courroux ,
Tandis qu'il songe à punir tant d'audace ,
Se fait entendre un prélude si doux ,
Que sur sa bouche expire la menace.
Égill commence ; appuyé sans terreur
Sur cet autel où la mort est présente ,
L'aspect voisin de la hache pesante
Ne fait trembler ni sa voix , ni son cœur :

Royal espoir de la Scandinavie,
Dans les combats il était déjà roi.
Un dieu sans doute, armé contre sa vie,
Un dieu fatal combattait avec moi.
Faible guerrier, sans renom sur la terre,
J'ai triomphé de mon noble agresseur :
Parfois ainsi le pâtre solitaire
Jette à ses pieds l'ours, effroi du chasseur.

Les jours de guerre étaient ses jours de fête ;
Il ne chantait qu'au son du bouclier.
Les flots en vain mugissaient sur sa tête ;
A l'abordage il montait le premier.
Que d'ennemis privés de funérailles
Livra son glaive à la faim du vautour !
Les loups rôdaient autour de ses batailles :
De ses exploits ils vivaient plus d'un jour.

Dans ses combats au lointain promontoire,
Il s'illustra par des faits éclatants ;
Il en revint embelli de sa gloire,
Et les beautés soupirèrent longtemps.
Ce fut en vain : l'âme préoccupée
Des traits charmants de la jeune Risma,
Elmor l'aimait autant que son épée,
Et pour Elmor la vierge s'enflamma.

O de son cœur la compagne adorée !
Tu l'attendais, et tu l'attends encor.
L'instant s'approche où ta mère éplorée
Viendra te dire : « Il n'est plus, ton Elmor ! »
On t'apprendra quel funeste courage
Guida les coups du glaive ensanglanté,
Trop prompt, hélas ! à venger un outrage
Pardonne-tu, fille de la beauté ?

Mais j'aperçois la fatale déesse :
 Sur moi déjà s'attache son regard.
 Ombre d'Elmor ! je mourrai sans faiblesse,
 Pour te revoir dans la cité d'Asgard.
 J'irai moi-même, aux fêtes du carnage,
 T'offrir le miel sous le frêne Ydrasil ;
 Et ton nom seul, consacré d'âge en âge,
 Sera chanté sur la harpe d'Égill.

Roi malheureux ! écoute ma prière :
 A la colline où dorment mes aïeux,
 A mon pays, à ma sœur, à ma mère,
 Fais quelque jour porter mes longs adieux
 Barde ! remplis ton sanglant ministère ;
 Viens ! mon sourire accueillera la mort.
 Sur mon tombeau, naissez, mousse légère !
 Glisse sur moi, fraîche haleine du nord !

Égill se tait ; la harpe d'elle-même
 Longtemps encor se plait à retentir ;
 Et, captivé par un charme suprême,
 D'un heureux songe Armin semble sortir.
 Levant sa voix par les pleurs étouffée :
 « Dieu des concerts ! quelle savante fée
 Te révéla ces chants mélodieux ?
 En t'écoutant, des larmes moins amères,
 Qui l'aurait dit ? s'échappaient de mes yeux.
 Quel est-il donc cet art mystérieux
 Qui sait charmer le désespoir des pères ?
 Barde, approchez ! De l'instrument mortel
 Chargez vos mains et renversez l'autel.
 Envers tes chants l'ombre d'Elmor s'acquitte,
 Égill ! Sois libre, et rejoins sans effroi
 Ta mère, hélas ! plus heureuse que moi ! »
 Aux pieds d'Armin Égill se précipite.
 La foule immense applaudit au pardon :
 Le lendemain, à la naissante aurore,
 Le noble roi voulut entendre encore
 La voix du scalde ; et dès ce jour, dit-on,
 L'hymne d'Égill se nomma sa rançon.
 Égill partit. Une rive plus chère
 Du toit connu lui rendit la douceur :

Des jours d'absence il consola sa mère;
Un jeune époux lui dut sa jeune sœur.
Contre la pierre il brisa son épée,
Et l'inhuma sous le sable des mers;
Mais chaque jour ses regrets, plus amers,
La lui montraient encor de sang trempée:
Les pleurs d'Armin le poursuivaient encor;
Et quand la nuit rassemblait les nuages
Au pied des monts et le long des rivages,
Il croyait voir le fantôme d'Elmor.

LE MESSAGER,

EXTRAIT DU POÈME DES CAMPAGNES¹.

Un homme, à travers champs, se rend dans les villages.
Partout les cerisiers rougissent leurs feuillages.
Le hêtre prend la pourpre et le noyer jaunit,
Dévoilant à son faite un reste de vieux nid.
Du thymier qui se courbe en une frêle arcade,
Les grappes de vermeil pendent sur la cascade.
Oh! quelle douce paix repose sur ces prés!
Et quelle paix aussi dans les bois diaprés!
L'herbe s'est résignée; elle cache sa tête:
Rien ne l'agite plus, pas même la tempête.
Les vergers, la forêt sont calmes et pensifs.
Seulement dans leur sein quelques soupirs furtifs,
Incertains, ignorés; une feuille qui tombe
Et qui montre à ses sœurs le chemin de la tombe;
Un gland qui fait sonner un morceau de bois mort;
Un oiseau qui s'enfuit; la sève qui s'endort.
Toute chose a fini son œuvre et sa journée,
Et s'incline sans bruit devant la destinée.
S'acheminant toujours, l'honnête messenger
Reste, sous sa nouvelle, impassible et léger.
Il ne plaint ni le vent qui gémit dans la haie,

¹) Ce sont les campagnes du canton de Vaud.

Ni l'oiseau qui s'y cache et que le vent effraie,
 Ni ces feuilles sans nombre, infortunés troupeaux,
 Qui, dans la tombe même¹, ignorent le repos.
 N'a-t-il pas, en effet, son chapeau des dimanches,
 Son habit bleu qui vient expirer sur ses hanches,
 Bonne mine, un teint frais, rasé dès le matin,
 Et de l'argent pour boire au cabaret voisin ?
 Il saute les fossés, enjambe les rigoles,
 Descend dans les ravins et leurs taillis de saules,
 Chemine sans détours ni haltes ; seulement
 Quelque champ de navets le retient un moment.
 Il le blâme ou le loue, et se dit en lui-même :
 Le mien, certe, est plus beau ; mais c'est moi qui le sème !

Sur la pente des près il voit à l'horizon
 Le toit fumeux et brun d'une antique maison.
 Il monte le verger. Les vaches curieuses
 Le regardent passer, graves, silencieuses,
 Puis, à la fin, l'ayant contemplé longuement,
 Sortant de leur stupeur, appellent en bramant.
 D'un grand feu pastoral la rousse chevelure
 Flamboie au pied du tronc qui pleure sa verdure ;
 Et les petits garçons, les amis du bouvier,
 Avec lui sont en cercle assis à son foyer,
 En surveillant bien plus, sous la cendre cachée,
 La châtaigne rebelle, à la fin dénichée,
 Que la génisse, adroite, en ses circuits nombreux,
 À gagner du voisin le champ plus savoureux.
 Quelques pommes, longtemps du feuillage célées,
 Mais par le vent d'automne, une nuit, dévoilées,
 Bordant la braise rouge, à son pétilllement
 Faisaient, d'un chant plaintif, un accompagnement. —
 Ils se tournent aussi vers l'étranger qui passe.
 En lui je ne sais quoi les effraie et les glace.
 Ils restent interdits sans trouver, à leur tour,
 Pour lui, qui les salue, un amical bonjour.
 Et cependant il n'a rien d'extraordinaire :
 Son œil est sans éclair ; sa bouche, débonnaire.
 Il cause avec chacun, à tout prend intérêt,

¹) *Qui même dans la mort. (?)*

Et s'informe, à la fois curieux et discret,
 De l'étable, des bœufs, du cheval, de la grange;
 Quelle fut la moisson, quelle fut la vendange;
 Et si des monts neigés le bétail descendu
 A gagné dans la plaine, ou bien s'il a perdu;
 Ce que l'on sème ici: du froment ou du seigle?
 Avec quelle charrue, et suivant quelle règle?
 C'est ainsi qu'il parlait; sans honte et sans ennui
 Assaisonnant le sien du mérite d'autrui.
 Lorsqu'il ouvrit la porte, un bon fagot d'épine
 D'un feu clair et léger égayait la cuisine;
 Assise auprès, la mère avait l'œil au dîner,
 Aux marmites qu'il faut tourner et retourner,
 Secouer, retirer de la braise trop haute,
 Afin que tout soit cuit bien à point et sans faute.
 Mais cependant, on voit, sur ce front triste et doux
 Où la vie a laissé des marques de ses coups,
 Dans le calme sourire et la lèvre inclinée
 D'une bouche tremblante, et pourtant résignée,
 Dans ce regard aimant que rien n'a fait vieillir,
 Une âme en de vils soins qui n'a pu s'enfouir.

Une fille tricote auprès de la fenêtre;
 Une autre est au lavoir; puis viennent à paraître
 Par une porte basse, entr'ouverte en un coin,
 Et d'où l'on voit la grange et la paille et le foin,
 Le père et les garçons, grands, forts, aux yeux candides,
 Et lui, robuste encore et joyeux sous ses rides.

La mère, alors, voyant l'étranger sur le seuil,
 Va pour le recevoir. Le messager de deuil:
 «Votre cousine, hélas! la nuit d'hier est morte,
 Dit-il aux écoutants, en refermant la porte.
 «On l'enterre demain, à trois heures. Je viens
 «Inviter les parents; et vous êtes des siens.
 «Sa grand'mère et la vôtre étaient, je crois, germaines.
 «Il faut se résigner: tous n'ont-ils pas leurs peines?
 «Et cette pauvre fille, hélas! a tant souffert!
 «C'est quand il n'est plus temps que l'on sent ce qu'on perd.
 «On croyait qu'au travail elle était un peu molle;
 «Quand elle se plaignait, on la traitait de folle,

« Et sa mère, elle même, avait cru que c'était
 « Un chagrin, un dépit, mais non qu'elle en partait.
 « Ce n'est pas, toutefois, qu'on l'ait contrariée.
 « Elle allait et venait. Seulement, la veillée,
 « Elle devenait triste et prenait de l'humeur.
 « Mais petit à petit s'accroissait la rumeur
 « Qu'elle était très-malade. On s'inquiéta d'elle,
 « Car on l'aimait beaucoup; elle était bonne et belle.
 « On essaya de tout; rien ne la put guérir.
 « Sa mère se désole et demande à mourir,
 « Et s'accuse, en pleurant, de l'avoir tourmentée,
 « Ou de ne s'être pas plus tôt inquiétée;
 « Mais bien à tort. » — Ainsi parla le messenger,
 S'interrompant souvent pour boire ou pour manger.

La famille écoutait, recueillie et pensive.
 Chacun interrogeait. Mais la mère craintive
 Sur tous ces jeunes fronts, avec anxiété,
 Cherchait des gages sûrs de force et de santé.
 Comme de pâles fleurs que le tonnerre effraie,
 Et que sa seule voix fait pencher sur la haie,
 Belles, la joue éteinte, et les yeux gros de pleurs,
 Vers leur mère en tremblant se serrent les deux sœurs.

Il se leva, disant que, dans cette journée,
 Des parents il devait achever la tournée,
 Car à la pauvre morte on veut faire un convoi,
 Fit-il en s'éloignant, qui soit digne d'un roi.
 La mère le suivit, lui parlant à voix basse :
 « — Pour le chrétien la mort est la suprême grâce ;
 « Est-elle morte en paix ? — Oh oui ! tranquillement.
 « Elle a passé sans bruit, sans aucun mouvement.
 « — A-t-elle fait venir le pasteur auprès d'elle ?
 « — Non ! elle n'a rien dit. L'on craignait que le zèle,
 « Vous savez ? . . . la venant effrayer de grands mots,
 « Ne l'achevât plus vite ou n'aggravât ses maux. »

Messenger ! Messenger, qui parcoures la campagne,
 Et qu'un brouillard de mort par les prés accompagne,
 Ton bras est vigoureux, ton pied sûr et léger ;
 Songes-tu qu'à ton tour, messenger ! messenger !

Il doit broncher aussi contre la fosse obscure
Où l'immonde bétail en fera sa pâture?

La mère quelque temps demeura sur le seuil,
Comme absorbée en soi dans un penser de deuil.
Et quand elle rentra, d'une larme tarie
On voyait les sillons sur la joue amaigrie.

M. J. OLIVERA.

L'HOMME ET LA COULEUVRE.

Un homme vit une couleuvre :

Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers !

A ces mots l'animal pervers,

(C'est le serpent que je veux dire,

Et non l'homme, on pourrait aisément s'y tromper)¹ ;

A ces mots le serpent, se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,

On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue :

Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,

C'est être sot² ; meurs donc : ta colère et tes dents

Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,

Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourrait-on pardonner ?

Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde

Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :

Selon ces lois condamne-moi ;

Mais trouve bon qu'avec franchise,

¹) On a remarqué avec raison que le vers précédent, séparé de celui-ci, n'est qu'une malice et un trait de satire, mais que les deux vers ensemble sont d'une naïveté charmante. — ²) La maxime est bonne. Cette autre : *être bon aux méchants c'est être méchant*, ne le serait pas moins, si l'on entend par *bonté*, en cet endroit, une indulgence immorale.

En mourant, au moins je te dise
 Que le symbole des ingrats
 Ce n'est point le serpent ; c'est l'homme¹. Ces paroles
 Firent arrêter l'autre, il recula d'un pas.
 Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles ;
 Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;
 Mais rapportons-nous-en². Soit fait, dit le reptile.
 Une vache était là : l'on l'appelle ; elle vient :
 Le cas est proposé. C'était chose facile ;
 Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
 La couleuvre a raison ; pourquoi dissimuler ?
 Je nourris celui-ci depuis longues années ;
 Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
 Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
 Le font à la maison revenir les mains pleines ;
 Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
 Avaient altérée ; et mes peines
 Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
 Enfin, me voilà vieille ; il me laisse en un coin
 Sans herbe³ : s'il voulait encor me laisser paître !
 Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître
 Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
 L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
 L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
 Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?
 C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
 Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
 Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
 Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
 Il dit que du labeur des ans
 Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
 Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
 Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
 Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;

¹) On pourra faire remarquer ici, et ailleurs dans cette même fable, combien les vers sont habilement et agréablement coupés. Cette versification brisée, mais brisée avec art, est tout à fait dans l'esprit du genre. — ²) Ellipse. *A quelque autre.* — ³) Est-il possible d'ajouter plus d'expression à la pensée par la coupe de la phrase et par la place des mots ? Il faudrait, pour être juste, s'arrêter à chaque pas.

Que cette suite de travaux

Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré : puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux¹.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur :

Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents :
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs ;
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait, c'était là son loyer ;
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer².
Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?
De son tempérament il eût encor vécu³.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands ;
La raison les offense ; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.

Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens ; mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin, ou bien se taire.

LA FONTAINE.

¹) Ceci l'emporte encore sur ce qui précède. Si un bœuf parlait, pourrait-il parler autrement ? L'illusion est parfaite, elle est touchante. Qui de nous, entendant la clochette d'une vache dans une prairie, ou voyant un bœuf tracer à pas tardifs un pénible sillon, ne se rappellera les discours pleins de sagesse et de douleur que La Fontaine leur a fait tenir ? — ²) Quelle concision élégante, et que de grâce ! — ³) Le tempérament d'un arbre ! Mais cela paraît tout simple. Cet arbre vit, il a une âme, il souffre, il donne, il aime : pourquoi n'aurait-il pas un tempérament ?

LA MORT ET LE MOURANT.

La Mort ne surprend point le sage;
 Il est toujours prêt à partir,
 S'étant su lui-même avertir
 Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
 Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :
 Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
 Il n'en est point qu'il ne comprenne
 Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
 Et le premier instant où les enfants des rois
 Ouvrent les yeux à la lumière,
 Est celui qui vient, quelquefois,
 Fermer pour toujours leur paupière.
 Défendez-vous par la grandeur;
 Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse;
 La mort ravit tout sans pudeur :
 Un jour le monde entier accroîtra sa richesse¹.
 Il n'est rien de moins ignoré,
 Et, puisqu'il faut que je le die,
 Rien où l'on soit moins préparé.
 Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
 Se plaignait à la Mort que précipitamment
 Elle le contraignît de partir tout à l'heure,
 Sans qu'il eût fait son testament,
 Sans l'avertir au moins : Est-il juste qu'on meure
 Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu;
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
 Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
 Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!
 Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
 Tu te plains sans raison de mon impatience :

¹) On ne peut assez admirer; mais il est impossible de tout relever. *Dé- fendez-vous* Quel mouvement heureux et naturel! Que l'auteur est déjà bien dans son sujet! Et la mort *sans pudeur*! Cela ne vaut-il pas le *tempé- rament de l'arbre*? Comme ce poète croit à ses fictions! Comme il anime de sa vie tout, jusqu'à la Mort! Et tout cela est naïf. D'autres ont personnifié au moins autant que La Fontaine, ont été plus hardis; mais la naïveté leur a manqué; on le sent, et l'on n'est pas saisi.

Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.

Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qu' te disposât à la chose :

J'aurais trouvé ton testament tout fait,

Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait¹.

Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause

Du marcher et du mouvement,

Quand les esprits, le sentiment,

Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;

Toute chose pour toi semble être évanouie;

Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :

Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades,

Ou morts, ou mourants, ou malades :

Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?

Allons, vieillard, et sans réplique.

Il n'importe à la République

Que tu fasses ton testament².

La mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge

On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,

Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet :

Car de combien peut-on retarder le voyage?

Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir;

Vois-les marcher, vois-les courir

A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,

Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.

J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret :

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

LE MÊME.

¹) *Achevé*. Du vieux verbe *parfaire*. — ²) Cherchez-vous l'éloquence? La voilà. Racine et Lafontaine en sont pleins. « L'éloquence, dit La Bruyère, est rarement où on la cherche, et elle est quelquefois où on ne la cherche point. » Cicéron avait dit avant lui : « Ceteræ fere artes se ipsæ per se tuerentur singulæ; bene dicere autem non habet definitam aliquam regionem, cujus terminis septa teneatur. Omnia quæcumque in hominum disceptationem cadere possunt, bene sunt ei dicenda, qui hoc se posse profitetur; aut eloquentiæ nomen relinquendum est. » — Cicéron fait consister l'éloquence à parler d'une manière convenable au but qu'on se propose (*aptè dicere*); et en effet, donnez au mot *convenable* un sens positif, et non seulement négatif, vous avez dans ce mot toute l'idée de l'éloquence.

LE PAYSAN DU DANUBE.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
 Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau.
 Jadis, l'erreur du souriceau¹
 Me servit à prouver le discours² que j'avance.
 J'ai, pour le fonder à présent,
 Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
 Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
 Nous fait un portrait fort fidèle.
 On connaît le premier : quant à l'autre, voici
 Le personnage en raccourci.
 Son menton nourrissait une barbe touffue ;
 Toute sa personne velue
 Représentait un ours, mais un ours mal léché.
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
 Portait sayon³ de poil de chèvre,
 Et ceinture de joncs marins.
 Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
 Que lave le Danube : il n'était point d'asiles
 Où l'avarice des Romains
 Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
 Le député vint donc, et fit cette harangue⁴ :
 Romains, et vous, Sénat, assis pour m'écouter,
 Je supplie, avant tout, les dieux de m'assister :
 Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
 Que je ne dise rien qui doive être repris⁵ !
 Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits

¹) V. Chrestomathie I, p. 343. ²) *La pensée*. — ³) Vêtement grossier. — ⁴) Un discours destiné à la fois à émouvoir et à instruire ne pourrait être formé sur le modèle de celui-ci. Mais celui-ci, dans son genre, est parfait ; et l'orateur de profession peut l'étudier avec profit. La liaison, la continuité, l'entraînement, certes n'y manquent pas ; une idée suscite l'autre ; c'est comme la propagation du feu dans un incendie. Sans doute le rustique orateur se met à la merci de ses transitions ; elles le mènent où elles veulent ; mais il importe peu dans ce sujet et dans cette situation. S'il s'agissait d'expliquer, d'exposer, en un mot d'enseigner, ce serait autre chose. — Étudiez la marche de ce discours ; il en vaut la peine. —

⁵) « Bene ac sapienter majores instituerunt, ut rerum agendarum, ita dicendi « initium, a precationibus ; ut nihil rite, nihilque providenter homines sine Decorum « immortalium ope, consilio, honore, auspicarentur. » *Plin. Traj. Paneg.* — L'exorde du discours de Démosthène *pro Coronâ* est une prière.

Que tout mal et toute injustice :
 Faute d'y recourir on viole leurs lois ;
 Témoin nous que punit la romaine avarice.
 Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
 L'instrument de notre supplice.

Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
 Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
 Il ne vous fasse, en sa colère,

Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me die¹
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
 Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
 Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
 Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage :

Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adresse et le courage :

S'ils avaient eu l'avidité,

Comme vous, et la violence,

Peut-être, en votre place, ils auraient la puissance,
 Et sauraient en user sans inhumanité.

Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée

N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos autels

Elle-même en est offensée :

Car sachez que les immortels

Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,

De mépris d'eux et de leurs temples,

D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :

La terre et le travail de l'homme

Font, pour les assouvir, des efforts superflus.

Retirez-les : on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;

Nous laissons nos chères compagnes ;

¹ Vieilli, pour *dise*. V. p. 320, l. 19.

Nous ne conversons¹ plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler, pour Rome, un pays qu'elle opprime.

Quant à nos enfants déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés;
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.

Retirez-les, ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice:
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

N'a-t-on point de présents à faire?

Point de pourpre² à donner? C'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois³: encor leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort

Doit commencer à vous déplaire.

Je finis. Punissez de mort

Une plainte un peu trop sincère.

A ces mots, il se couche: et chacun étonné
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence

Du sauvage ainsi prosterné.

On le créa patrice; et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit

D'autres prêteurs; et par écrit

Le Sénat demanda ce qu'avait dit cet homme
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.

On ne sut pas longtemps à Rome

Cette éloquence entretenir⁴.

LE MÊME.

¹) *Converser*, dans les vieux auteurs, signifie *vivre, communiquer*. —
²) Métonymie, pour *dignité*. — ³) *Dans les lois*. — ⁴) Inversion qui n'est pas
 permise, même en poésie.



LE STATUAIRE ET LA STATUE DE JUPITER.

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'empliette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il sera dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains ; faites des vœux :
Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges.

LE MÊME.

LES ÉTOILES.

PYTHAGORE des cieux entendait l'harmonie ;
Mais quels rêveurs encor croiront à son génie ?
On rit de ses concerts , car en nos tristes jours
Les astres sont muets ou les hommes sont sourds.
Un pêcheur de Naxos, couché, dans sa nacelle,
Contemplait de ces feux la lumière éternelle,
Lorsque avec les rayons quelque bruit descendu
Porta soudain le trouble en son cœur éperdu.
« Rassure-toi , nocher , » dit la voix éthérée.
« Apprends qu'à ton sujet s'émeut tout l'empyrée.
« Un mot pour contenter nos désirs curieux !
« Des célestes clartés laquelle te plaît mieux ? »
L'étoile qui parlait était bien la plus belle ;
Mais lui , montrant le nord , il dit : « La plus fidèle. »

J. J. PORCHAT.

VIII.

POÉSIE DIDACTIQUE ET DESCRIPTIVE.

L A B I L E.

M. DE FONTANES, né à Niort en 1761, se fit connaître de bonne heure par des productions poétiques d'un grand mérite. Il porta au plus haut degré la noblesse de la diction et la douceur du langage. Quelques poèmes descriptifs ou didactiques, (le *Verger*, la *Forêt de Navarre*, l'*Essai sur l'Astronomie*), de très-belles élégies (le *Jour des Morts*, la *Messe de Minuit*, la *Chartreuse*), une traduction de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, forment le recueil peu volumineux des productions poétiques de Fontanes. Persécuté pendant la révolution, il vécut quelque temps en exil. De retour en France, il devint membre, et bientôt président du corps législatif; en cette qualité, il fut le panégyriste infatigable de Bonaparte, dont il était, à ce qu'il paraît, l'admirateur sincère; et l'orateur parut encore supérieur au poète. L'*Éloge de Washington* se distingue parmi les productions de cette éloquence qui, bien qu'elle ne démontre rien, a reçu des rhéteurs le nom de *démonstrative*. Si la force n'était pas un élément nécessaire de la beauté, il n'y aurait pas, au 19^e siècle, de plus belle prose que celle de M. de Fontanes. Ce poète, cet orateur est encore un critique habile et judicieux, bien que quelques préoccupations, plus sociales peut-être que littéraires, aient nui quelquefois à la liberté de sa pensée et même à l'équité de ses jugements. Nommé, en 1808, grand-maitre de l'université, il occupa cette place jusqu'en 1814, et mourut en 1821. Les œuvres de Fontanes ont été recueillies, en 1839, en 2 vol., par les soins de M. Sainte-Beuve, qui les a accompagnées d'une notice très-intéressante sur l'auteur.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré ?
Il charmait à la fois Bossuet et Racine.
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,

Semblait, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut de Sinaï tonner sur les mortels;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion;
Et son rythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.

Imitez cet exemple, orateurs et poètes :
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Eden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle, l'homme naît ; après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence :
Le premier juste expire, ô terreur ! ô vengeance !
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.

Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plait à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête, attristé,
Et tout à coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph ! que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs !
Tu n'es plus. O revers ! près du Nil amenées
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhovah les protège, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille des Pharaons, courez sur le rivage ;
Préparez un abri, loin d'un père cruel,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre : Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance

Descendit avec pompe ; en des torrents de feu ,
 Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
 Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre ,
 Et le désert témoin de merveilles sans nombre ?
 Aux murs de Gabaon le soleil arrêté ?
 Ruth , Samson , Débora , la fille de Jephthé ,
 Qui s'apprête à la mort , et parmi ses compagnes ,
 Vierge encor , va deux fois pleurer sur les montagnes ?

Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois :
 Le ciel , pour les punir , leur accorde des rois ;
 Saül règne ; il n'est plus ; un berger le remplace :
 L'espoir des nations doit sortir de sa race :
 Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi :
 Accourez , accourez , descendants de Lévi ,
 Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.

Cependant dix tribus ont fui la cité sainte.
 Je renverse , en passant , les autels des faux dieux ;
 Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux ;
 Tobie et Raguël m'invitent à leur table :
 J'entends ces hommes saints dont la voix redoutable
 Ainsi que le passé racontait l'avenir.
 Je vois au jour marqué les empires finir.
 Sidon , reine des eaux , tu n'es donc plus que cendre !
 Vers l'Euphrate étonné quels cris se font entendre ?
 Toi qui pleurais , assis près d'un fleuve étranger ,
 Console-toi , Juda ; tes destins vont changer.
 Regarde cette main vengeresse du crime ,
 Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime ;
 Bientôt Jérusalem reverra ses enfants ;
 Esdras et Machabée , et ses fils triomphants ,
 Raniment de Sion la lumière obscurcie.
 Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

FONTANES.

DIEU RÉVÉLÉ PAR LA NATURE.

LOUIS Racine, (1692—1763), fils du grand tragique, ne fut pas seulement un versificateur harmonieux, il eut, dans son poème de la *Religion*, de

belles inspirations. Cet ouvrage est d'ailleurs trop didactique ; c'est moins un poème qu'un traité en vers ; mais ces vers sont souvent fort beaux¹.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire ;
 Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
 Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
 Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.
 Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
 Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles !
 O cieux, que de grandeur et quelle majesté !
 J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
 Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
 Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
 Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
 Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
 Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
 Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
 Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
 Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?
 Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
 Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
 Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
 La rage de tes flots expire sur tes bords.

¹) On ne lit plus guère le poème de la *Grâce*. La prédestination peut-elle faire le sujet d'un poème ? Ce n'est pas, je pense, une question à poser. En tout cas l'ouvrage de L. Racine ne l'a pas résolue affirmativement. Mais il y a place, dans un tel sujet, pour de beaux vers. Citons les suivants :

« L'Église enfin triomphe, et, brillante de gloire,
 Fait retentir le ciel des chants de sa victoire.
 Elle chante, tandis qu'esclaves désolés,
 Nous gémissons encor sur la terre exilés.
 Près de l'Euphrate assis, nous pleurons sur ses rives ;
 Une juste douleur tient nos langues captives.
 Eh ! comment pourrions-nous au milieu des méchants,
 O céleste Sion, faire entendre tes chants ?
 Hélas ! nous nous taisons. Nos lyres détendues
 Languissent en silence aux saules suspendues.
 Que mon exil est long ! O tranquille cité !
 Sainte Jérusalem, ô chère éternité !
 Quand pourrai-je, au torrent de ta volupté pure,
 Boire l'heureux oubli des peines que j'endure ?
 Quand irai-je goûter ton adorable paix ?
 Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais ? »

Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
 Sur ton perfide sein va chercher son supplice¹.
 Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
 Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
 La nature, qui parle en ce péril extrême,
 Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
 Hommage que toujours rend un cœur effrayé
 Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle ;
 La terre le publie : Est-ce moi, me dit-elle,
 Est-ce moi qui produis mes riches ornements ?
 C'est celui dont la main posa mes fondements.
 Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
 Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
 Je me pare des fleurs qui tombent de sa main :
 Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
 Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
 C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
 Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
 Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
 A de moindres objets tu peux le reconnaître :
 Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
 Mon suc, dans la racine à peine répandu,
 Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu ;
 La feuille le demande, et la branche fidèle
 Prodigue de son bien, le partage avec elle.
 De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
 Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
 Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire ;
 Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
 Elles pourront servir à prolonger tes jours.
 Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
 Toute plante en naissant déjà renferme en elle
 D'enfants qui la suivront une race immortelle ;
 Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
 Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Ainsi parle la terre ; et, charmé de l'entendre,
 Quand je vois, par des nœuds que je ne puis comprendre,

¹) Sont-ce des pirates ? ils ne sont pas assez clairement désignés. Sont-ce des marchands ? l'imprécation est bien injuste.

Tant d'êtres différents l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnais partout la main qui les rassemble;
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.

Mais, pour toi que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent;
O toi qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrus l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens:
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive, tout part: le plus jeune, peut-être,
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,

Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.

A nos yeux attentifs que le spectacle change;
Retournons sur la terre, où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable!
Plus l'Auteur s'est caché, plus il est admirable.
Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance, sans ployer sous ce poids qu'il méprise,
Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
Toi qui vis dans la boue et traînes ta prison;
Toi que souvent ma haine écrase avec raison;
Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
Les étonnants ressorts de tes longs télescopes,
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens,
Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens.
C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'état un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De faibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains,
Dont le père commun de tous, tant que nous sommes,
Nourrit également les fourmis et les hommes.
Et tous, nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour.
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui,
Chez ses frères rampants qu'il m'éprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure;
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil;
On le voit plein de gloire, à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.

O ver, à qui je dois mes nobles vêtements,
 De tes travaux si courts que les fruits sont charmants¹ !
 N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie ?
 Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie ;
 Tu laisses de ton art des héritiers nombreux
 Qui ne verront jamais leur père malheureux.
 Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles :
 Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

RACINE FILS. *La Religion.*

LA PRIÈRE.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
 Descend avec lenteur de son char de victoire.
 Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
 Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
 Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
 Comme une lampe d'or, dans l'azur suspendue,
 La lune se balance aux bords de l'horizon ;
 Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
 Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
 C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
 Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
 S'élève au Créateur du jour et de la nuit,
 Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
 De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel !
 L'univers est le temple, et la terre est l'autel ;
 Les cieux en sont le dôme ; et ces astres sans nombre,
 Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
 Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
 Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
 Brillant seul au milieu du sombre sanctuaire,
 L'astre des nuits, versant son éclat sur la terre,
 Balancé devant Dieu comme un vaste encensoir,
 Fait monter jusqu'à lui les saints parfums du soir.

¹) Voyez Le Brun, Ode à Buffon (Chrest. III., p. 439).

Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
 Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
 Dans les plaines de l'air repliant mollement,
 Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
 Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
 Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
 D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
 Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
 La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
 Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
 Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant ;
 Et, donnant un langage à toute créature,
 Prête pour l'adorer mon âme à la nature.
 Seul, invoquant ici son regard paternel,
 Je remplis le désert du nom de l'Éternel :
 Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
 Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
 Écoute aussi la voix de mon humble raison,
 Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
 Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde ;
 Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
 Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur,
 Et, sans avoir besoin d'entendre ta parole¹,
 Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
 L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur,
 La terre ta bonté, les astres ta splendeur.
 Tu t'es produit² toi-même en ton brillant ouvrage ;
 L'univers tout entier réfléchit ton image,
 Et mon âme à son tour réfléchit l'univers.
 Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
 Partout autour de soi te découvre et t'adore,
 Se contemple soi-même et t'y découvre encore :
 Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
 Se réfléchit dans l'onde et se peint à mes yeux.

¹) Nous avons grand besoin d'entendre cette *parole*, qui est l'Évangile de Jésus-Christ, et nous ne pouvons lire au front des cieux notre symbole tout entier.

— ²) *Manifesté*.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême ;
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime ;
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée¹,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi.
Ce monde qui te cache est transparent pour moi ;
C'est toi que je découvre au fond de la nature.
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi j'ai fui dans ces déserts ;
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour.
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie, et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens ;
Et quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence :
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence :
Partout, à pleines mains, prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire ;
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance, et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres ;
Ma raison voit le jour à travers ces ténèbres ;
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,

¹) Syllepse, pour *consumé*.

C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
 Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore ;
 Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
 Entends du haut du ciel le cri de mes besoins ;
 L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins.
 Des dons de ta bonté soutiens mon indigence ;
 Nourris mon corps de pain, mon âme d'espérance ;
 Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissants
 Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens ;
 Et, comme le soleil aspire la rosée,
 Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée.

M. DE LAMARTINE.

ESSAI SUR L'ASTRONOMIE¹.

Sous un règne propice à la gloire des arts,
 Près du calme des champs, non loin de nos remparts,
 S'élevait cette tour paisible et réverée,
 A l'étude des cieux par Louis consacrée².
 Je vins sur sa hauteur méditer quelquefois :
 L'auguste poésie anime encor sa voix,
 En contemplant les cieux dont elle est descendue :
 Son audace a besoin de leur vaste étendue.
 Je connus, j'entendis les sages de ces lieux ;
 Et quand j'ose chanter leur art audacieux,
 Puissent-ils applaudir à celui du poète !

Déjà, de leurs travaux confidente secrète,
 La nuit descend ; la nuit fait dans sa profondeur
 De ses mille flambeaux rayonner la splendeur.
 Cet empire des cieux qu'aujourd'hui développe
 A l'œil observateur le savant télescope,
 Cacha longtemps ses lois aux mortels curieux,

¹) « M. de Fontanes n'a rien écrit de plus élevé que *l'Essai sur l'Astronomie*.
 « Il est égal par maint détail, et par l'ensemble il est supérieur aux Discours en
 « vers de Voltaire ; il atteint en français, et comme original à son tour, la perfection
 « de Pope en ces matières, concision, énergie. Cette grave et stricte poésie s'anime
 « heureusement, par places, d'un sentiment humain qui repose de l'aspect de tant
 « de justes orbites et répand une piété toute *virgilienne* à travers les sphères. Le
 « style, dans le détail, arrive parfois à un parfait éclat de vraie peinture, à une
 « expression entière et qui emporte avec elle l'objet. »

Sainte-Beuve.

²) L'observatoire.

En vain sollicité par nos premiers aïeux,
Il s'ouvrit à nous seuls ; et, vaincu par nos veilles,
Au verre industrieux conserva ses merveilles.

Cependant, vers l'Euphrate, on dit que des pasteurs,
Du grand art de Képler rustiques inventeurs,
Étudiaient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent du temps les traces invisibles,
Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravaient sur la pierre, et du globe étranger
Que l'univers tremblant revoit par intervalle,
Savaient même embrasser la carrière inégale.
Ainsi l'Astronomie eut les champs pour berceau ;
Cette fille des cieux illustra le hameau.
On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider les troupeaux, la famille et le char
Qui parcourait au loin le vaste Sennaar.
Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse ;
Dans les champs étoilés, la voyez-vous sans cesse
Promener le taureau, la chèvre, le béliet,
Et le chien pastoral, et le char du bouvier ?
Ses mœurs ne changent point ; et le ciel nous répète
Que la docte Uranie a porté la houlette.

Bientôt le laboureur imita le berger ;
De saison en saison il sut interroger
Les signes immortels qui brillent sur nos têtes,
Et régla sur leurs cours ses travaux et ses fêtes.
Réjouis-toi, Memphis, entonne des concerts :
L'éclatant Sirius se lève dans les airs ;
Avec lui dans les champs l'abondance est venue ;
Le Nil s'enfle, et du fond de sa grotte inconnue
Épanche de ses flots le tribut renaissant :
Son front porte d'Isis le mobile croissant ;
Une urne est dans ses mains, où, d'or pur enrichie,
Brille du firmament l'image réfléchie ;
Et les ailes du Sphinx en ombragent le tour.
La rive au loin résonne ; et le dieu tour à tour
Compte, et nomme, et bénit les étoiles propices
Qui, soulevant le poids de ses eaux bienfaitrices,
Ont donné le signal des moissons et des jeux.

Hélas ! qu'ils sont changés ces rivages fameux !
 L'Alcoran à la main, l'ignorance stupide
 S'assied sur les remparts où méditait Euclide :
 Elle y commande seule ; et c'est là qu'autrefois
 Hipparque à la science imposa d'autres lois.
 De la voûte étoilée il élargit l'enceinte,
 Et toujours de ses pas elle a gardé l'empreinte.
 Mais que d'erreurs encor ! Les cieux trop entassés
 Dans des cieux de cristal tournaient entrelacés ;
 Et les astres, conduits par le seul Ptolémée,
 Publièrent mille ans sa fausse renommée.
 Il confondit leur place, il changea leurs emplois.
 Le soleil, indigné de perdre tous ses droits,
 Descendit de son trône, et, soumis à la terre,
 Au lieu d'être son roi devint son tributaire.

Cette muse au front calme, au regard sérieux,
 Qui tient un globe d'or et mesure les cieux,
 A ses frivoles sœurs quelquefois est semblable :
 Sous un air de sagesse elle aime aussi la fable ;
 Et la fable a des cieux peuplé les régions.

.
 Qu'Ovide, en prodiguant l'esprit et les images,
 Dieu du jour, avec toi fasse errer dans les airs
 Les mois, tes douze fils aux visages divers ;
 Qu'il monte, qu'il pénètre en ta cour immortelle ;
 Qu'il t'élève, en des vers éblouissants comme elle,
 Un palais que Vulcain enrichit à grands frais,
 Comme si l'univers n'était pas ton palais !
 Ovide en a le droit : volez dans la carrière,
 Coursiers dont les naseaux nous soufflent la lumière ;
 Et qu'en réglant vos pas, les heures tour à tour,
 Sœurs d'un âge pareil, nous mesurent le jour !
 J'applaudis⁴ ces tableaux ; ils sont faits pour séduire.
 Un poète doit plaire, un savant doit instruire.
 Et qu'ai-je appris des Grecs, de ces peuples menteurs ?
 Bien peu de vérités, d'innombrables erreurs.
 Ils croyaient ces grands corps, suspendus dans le vide,
 Des points d'or attachés à leur voûte solide.
 Leur soleil fatigué descendait dans les mers.

⁴) A ces tableaux.

Rome, sans l'éclairer soumettant l'univers,
 Reçut les lois, les arts, les erreurs de la Grèce.
 Quel système insensé nous a transmis Lucrèce!
 Il veut qu'au haut du ciel, l'œil immense du jour
 N'ait que cet orbe étroit dont j'embrasse le tour;
 Il se figure, enfin, qu'au réveil de l'Aurore,
 Mille feux s'élevant des monts qu'elle colore
 S'arrondissent en globe, et d'un soleil nouveau
 Tous les jours, dans les airs, vont former le flambeau.
 Vérité qu'on fuyait, il est temps de renaître!
 Cieux, agrandissez-vous: Copernic va paraître!
 Il paraît, il a dit; et les cieux ont changé.
 Seul, au centre du sien, le soleil est rangé;
 Il y règne, et de loin voit la terre inclinée
 Conduire obliquement les signes de l'année,
 Et montrant par degrés ses divers horizons,
 En cercle, autour de lui, ramener les saisons.

O grand astre, ô soleil, ta loi toute-puissante
 Régit de l'univers la sphère obéissante,
 Depuis l'ardent Mercure, en tes feux englouti,
 Jusqu'à ce froid Saturne au pas appesanti,
 Qui prolonge trente ans sa tardive carrière,
 Ceint de l'anneau mobile où se peint sa lumière!
 Tu les gouvernes tous. Qui peut te gouverner?
 Quel bras autour de toi t'a contraint de tourner?
 Soleil, ce fut un jour de l'année éternelle¹,
 Aux portes du chaos Dieu s'avance et t'appelle!
 Le noir chaos s'ébranle, et, de ses flancs ouverts,
 Tout écumant de feux, tu jaillis dans les airs.
 De sept rayons premiers ta tête est couronnée;
 L'antique nuit recule, et, par toi détrônée,
 Craignant de rencontrer, ton œil victorieux,
 Te céda la moitié de l'empire des cieux.
 Mais quel que soit l'éclat des bords que tu fécondes,
 D'autres soleils, suivis d'un cortège de mondes,
 Sur d'autres firmaments dominant comme toi;
 Et, parvenu près d'eux, à peine je te voi.

¹) On such day
 As heaven's great year brings forth.

Qui dira leur distance, et leur nombre, et leur masse ?
En vain de monde en monde élevant son audace,
Jusqu'au dernier de tous Herschell voudrait monter ;
L'infatigable Herschell se lasse à les compter ;
Il voit de toutes parts, en suivant leurs orbites,
De la création reculer les limites ;
Aussi grand que l'auteur, l'ouvrage est infini.

Vers ces globes lointains qu'observa Cassini,
Mortel, prends ton essor, monte par la pensée,
Et cherche où du grand tout la borne fut placée.
Laisse après toi Saturne ; approche d'Uranus ;
Tu l'as quitté, poursuis : des astres inconnus,
A l'aurore, au couchant, partout sèment ta route ;
Qu'à ces immensités l'immensité s'ajoute.
Vois-tu ces feux lointains ? Ose y voler encor ;
Peut-être ici, fermant ce vaste compas d'or
Qui mesurait des cieux les campagnes profondes,
L'éternel géomètre a terminé les mondes.

Atteins-les : vaine erreur ! Fais un pas : à l'instant
Un nouveau lieu succède, et l'univers s'étend.
Tu t'avances toujours, toujours il t'environne.
Quoi, semblable au mortel que sa force abandonne,
Dieu, qui ne cesse point d'agir et d'enfanter,
Eût dit : « Voici la borne où je dois m'arrêter ! »
Newton, qui, de ce Dieu le plus digne interprète,
Montra par quelle loi se meut chaque planète,
Newton n'a vu pourtant qu'un coin de l'univers ;
Les cieux, même après lui, d'un voile sont couverts.
Que de faits ignorés l'avenir doit y lire !
Ces astres, ces flambeaux qu'en passant l'homme admire,
A qui le Guèbre antique élevait des autels,
Comme leur créateur seront-ils immortels ?
Au jour marqué par lui la comète embrasée
Vient-elle réparer leur substance épuisée ?
Meurent-ils comme nous ? On dit que sur sa tour,
Quelquefois l'astronome, attendant leur retour,
Voit dans des régions qu'il s'étonne d'atteindre,
Luire un astre nouveau, de vieux astres s'éteindre.
Tout passe donc, hélas ! ces globes inconstants
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps ;

Comme le nôtre aussi sans doute ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connaître:
Ils ont eu des Pascals, des Leibnitz, des Buffons.

Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connaissez-vous nos arts? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de vous, de ce vaste empyrée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitiez pas vos frères malheureux!
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleraient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulant de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars;
Et, sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent, en me contant leurs longues infortunes.
Vous, hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas!
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas!

Oh! si j'osais plus loin prolonger ma carrière!
Je chanterais encor cette cause première,
Ce grand Être inconnu dont l'âme fait mouvoir
Les millions de cieux où s'est peint son pouvoir.
Mère antique du monde, ô nuit, peux-tu me dire
Où de ce Dieu caché la grandeur se retire?
Soleils multipliés, soleils, escortez-vous
Cet astre universel qui vous anime tous?

En approchant de lui , pourrais-je entendre encore
Ces merveilleux concerts dont jouit Pythagore ,
Et que forment sans cesse , en des tons mesurés ,
Tous les célestes corps , l'un par l'autre attirés !
D'autres en rediront la savante harmonie ;
Moi , je sens succomber mon trop faible génie.
Et vous , qui m'avez vu , repoussant le sommeil ,
Franchir les airs , chanter par-delà le soleil ,
Si de plus grands efforts plaisent à votre audace ,
Il est un Cassini digne encor de sa race ,
Qui s'offre à vous guider , qui règne en ce séjour
Où la sage Uranie a rassemblé sa cour.
Ainsi que ses aïeux la déesse l'inspire :
C'est par eux que cent ans elle accrut son empire :
Tout ce qu'ont dit mes vers leur compas l'a prouvé.
Au ciel , d'où je descends , tous les jours élevé ,
Leur fils suit leur exemple : il sait d'une main sûre
Régler les mouvements des astres qu'il mesure.
Quand la lune arrondie en cercle lumineux
Va de son frère absent nous réfléchir les feux ,
Il vous dira pourquoi , d'un crêpe enveloppée ,
Par l'ombre de la terre elle pâlit frappée ;
Pourquoi , du haut des airs , cet astre de la nuit
Soulève l'Océan qui retombe à grand bruit ;
Tranquille , il fait rouler , dans leurs justes orbites ,
Autour de Jupiter , ses quatre satellites ;
Et , les montrant de loin au fier navigateur ,
Dirige en paix de Cook le vaisseau bienfaiteur.
Tout cède à ses calculs ; et vous le verrez même
Assujettir aux lois que suit notre système ,
Et Cérès , et Pallas , qui , naguère à nos yeux ,
Ont , après Uranus , pris leur rang dans les cieux .
Sa main ramènera l'étoile déréglée ,
Qui vient , fuit et revient , et court échevelée .
Moins de gloire appartient à mes humbles essais .
Toutefois j'ai voulu des poètes français
Élever les regards vers de si beaux spectacles .
Et lorsque la nature , étalant ses miracles ,
Prodigue devant nous tant de trésors nouveaux ,
Comme elle , s'il se peut , varions nos tableaux .

Faut-il offrir toujours sur la scène épuisée,
 Des tragiques douleurs la pompe trop usée ?
 Des sentiers moins battus s'ouvrent devant nos pas.
 Au festin de Didon, voyez-vous l'opas
 Chanter le cours des ans, des saisons incertaines,
 Et des célestes corps les changeants phénomènes,
 Et tout ce qu'autrefois enseignait dans ses vers
 Ce tout-puissant Atlas qui portait l'univers ?
 Reprenez tous vos droits, consultez les vieux âges :
 Les poètes jadis furent les premiers sages.
 Je choisis des sujets qui les ont inspirés,
 Heureux si, les suivant dans les lieux ignorés,
 De l'antique Linus je retrouvais la lyre !
 Puisse au moins, animé de leur noble délire,
 Quelque chantre immortel dignement retracer
 Ce grand tableau des cieux que j'osai commencer !

FONTANES.

L'ÉTÉ.

QUAND un poème peu lu renferme de fort beaux vers, c'est un devoir de les rappeler. Il n'est pas juste de les laisser périr. Le poème des *Saisons* est déjà ancien et ne sera jamais antique. Les littérateurs le connaissent, le public en a entendu parler. Nous serions curieux de savoir si ce chant de l'Été, objet de l'admiration de Diderot, ne trouvera plus d'admirateurs aujourd'hui. L'art de peindre en grand n'a pas fait, ce nous semble de si grands progrès, et n'est pas non plus si méprisé, qu'on ne puisse croire que quelques passages de ce morceau seront encore appréciés.

DÉJÀ l'œil dans nos champs compte moins de couleurs ;
 L'Été dans le parterre a relégué les fleurs.
 Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
 Cet émail, ces beautés que le printemps varie.
 Je porte mes regards sur de vastes guérets ;
 Je parcours d'un coup-d'œil les champs et les forêts,
 Un océan de blés, une mer de verdure.

Dans un espace immense il faut voir la Nature ;
 Loin des riantes jardins, loin des plants cultivés,

J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés,
D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste chaîne
De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.
Un fleuve y serpentait, et ses flots divisés
Baignaient dans cent canaux les champs fertilisés.
Je le voyais briller à travers les campagnes,
Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes,
S'approcher, s'éloigner, et d'un cours incertain
Se perdre et s'enfoncer dans un sombre lointain.
Mes regards étonnés de ces riches spectacles
Commandaient à l'espace, et volaient sans obstacles
Jusqu'aux fonds azurés où la voûte des airs
S'unit, en se courbant, au vaste sein des mers.
Je voyais les moissons, du soleil éclairées,
Ondoyer mollement sur les plaines dorées ;
Des forêts s'élever sur les monts écartés ;
Des arbres couronner les bourgs et les cités ;
Des prés déjà blanchis et des pampres fertiles
Du peuple des hameaux entourer les asiles.
Le globe des saisons, dans les flots radieux
Précipitant ses traits lancés du haut des cieux,
Le fleuve étincelant, et la mer argentée,
Renvoyaient sur les monts leur lumière empruntée.
C'était dans ces moments où l'excès des chaleurs
Sous leurs paisibles toits retient les laboureurs.
Il semblait qu'à moi seul la Nature en silence,
Étalât sa richesse et sa magnificence.
Les trésors rassemblés sur ces vastes cantons,
Ces monts et ces forêts, ces mers, ces champs féconds,
De ce tout varié la confuse harmonie,
Ce spectacle si grand des vrais biens de la vie,
Occupaient ma pensée, et portaient dans mon cœur
Un plaisir réfléchi, le calme et le bonheur.
J'admirais tes bienfaits, divine Agriculture ;
Tu sais multiplier les dons de la nature ;
Toi seule à l'enrichir forces les éléments :
Elle doit à tes soins ses plus beaux ornements.
Sans toi, ces végétaux, que tu sais reproduire,
Périssent en naissant, ou naissent pour se nuire.
Tu tiras les humains du centre des forêts ;

Fixés auprès des champs qu'ils cultivaient en paix,
Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
Et connaître les mœurs, ornement de la vie.
Bientôt les animaux, vaincus dans les déserts,
Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paisible ;
Le taureau lui soumit son front large et terrible ;
La génisse apporta son nectar argenté,
Aliment pur et doux, source de la santé.
L'Agriculture alors nourrit un peuple immense,
Et des champs aux cités fit passer l'abondance.
La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur,
Fut le partage heureux du peuple agriculteur ;
Et lui seul, enrichi des trésors nécessaires,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.

Sénat d'un peuple-roi qui mit le monde aux fers,
Conseil de demi-dieux qu'adora l'univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie,
Des vallons consacrés par les pas des Catons,
Du champ de Régulus, du toit des Scipions,
S'élançait au printemps ton aigle déchainée,
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats, tes vertueux guerriers
Au temple de Cérès appendaient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Émiles,
Les champs sollicités par les mains des Camilles,
De leurs dons à l'envi comblaient leurs possesseurs,
Et ces fruits du travail n'altéraient point les mœurs.

Mais voici le moment où l'astre des saisons
Arrive du Cancer au Lion de Némée.
Il revêt de splendeur la Nature enflammée.
Le déluge embrasé qu'il répand dans les airs,
Couvre les champs, les monts, les forêts et les mers.
Tout reçoit, réfléchit la clarté qu'il dispense ;
Tout brille confondu dans la lumière immense.
La campagne gémit sous les rayons brûlants ;
Des coteaux entr'ouverts ils pénètrent les flancs :
Sous l'herbe épaisse encore ils sillonnent les plaines ;
Les monts ont refusé le tribut des fontaines ;

Le ruisseau languissait, et meurt dans ses roseaux ;
Le fleuve humilié sent décroître ses eaux ;
Son rivage est flétri ; la sève consumée
Déjà ne soutient plus la plante inanimée,
Et le grain, détaché de l'herbe qui pâlit,
Dans le limon poudreux tombe et s'ensevelit.
Le coursier, sans vigueur et la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée ;
Tandis que le pasteur, sous des ormes touffus,
La tête sur la mousse et les bras étendus,
S'endort environné de ses brebis fidèles,
Et des chiens haletants qui veillent autour d'elles.
La chaleur a vaincu les esprits et les corps :
L'âme est sans volonté, les muscles sans ressorts.
L'homme, les animaux, la campagne épuisée,
Vainement à la nuit demandent la rosée.
Sous un ciel sans nuage ils ont vu les éclairs
Se briser sur les monts, et sillonner les airs.
La nuit marche à grands pas, et de son char d'ébène
Jette un voile léger que l'œil perce sans peine :
Son empire est douteux, son règne est d'un moment :
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament ;
Des feux du jour passé l'horizon luit encore.
Où sont ces vents si frais qui devançaient l'aurore ?
La chaleur qui s'étend sur un monde en repos
A suspendu les jeux, les chants et les travaux :
Tout est morne, brûlant, tranquille ; et la lumière
Est seule en mouvement dans la Nature entière.

Oh ! si l'astre puissant des saisons et des jours
Opprime les climats éloignés de son cours,
S'il devient si terrible aux zones tempérées,
Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées
Que le Tropique embrasse, où le flambeau des cieux
Parcourt à l'Équateur son cercle radieux ?

C'est là que la Nature et plus riche et plus belle
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle :
C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brûlants des airs
Opposant les grands lacs, les fleuves et les mers,
Et commandant aux vents d'y porter la rosée,
Elle y rend la fraîcheur à la terre embrasée,

Le mélange fécond et des feux et des eaux
 Y fait naître , y nourrit de puissants végétaux ,
 Titans majestueux , l'honneur de la Nature.
 L'hiver n'ose attenter à leur sombre verdure ;
 Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux ,
 Ou leur cime s'élance et va fendre les cieux.
 C'est là qu'un peuple errant du cocotier fertile
 Reçoit ses aliments , sa boisson , son asile ;
 L'arbuste de Ternate enrichit ces climats ;
 Le soleil y mûrit l'odorant ananas ;
 Et ce bois dont les sels , portés de veine en veine ,
 Rendent son cours paisible au sang qui les entraîne.
 Là se change en miel pur la pulpe des roseaux ;
 Des baumes bienfaisants coulent des arbrisseaux ;
 Cet arbre épais et noir vous offre son ombrage ;
 Mais fuyez : la vapeur qui sort de son feuillage
 Endormirait vos sens du sommeil de la mort.

.
 Tout est horrible ou beau sur ce brûlant espace ;
 C'est là que de la terre attirant la surface ,
 Le soleil éleva les Andes et l'Atlas.
 Jamais leur front serein n'est chargé de frimas.
 Des tourbillons de feu , des globes de fumée
 Sortent en rugissant de leur cime enflammée.
 La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux ,
 Source de l'industrie , aliment de nos maux.
 Sur les champs sablonneux le rubis étincelle.
 Dans les flancs des rochers la Nature immortelle
 Épure avec lenteur les feux du diamant.
 De la chaîne des monts tombent en écumant
 Des fleuves , des torrents qu'ont nourris les orages ;
 A travers les rochers et les forêts sauvages ,
 Les empires puissants , et les vastes déserts ,
 Leurs cours impétueux les porte au sein des mers :
 L'Orellanno et l'Indus , le Gange et le Zaïre ,
 Repoussent l'Océan qui gronde et se retire.

.
 Près du cap dont Gama franchit les bords arides ,
 Semblable à ces vapeurs qui couvrent un volcan ,
 Repose sur les monts le terrible Ouragan ;

Il s'ébranle, mugit, lance des clartés sombres,
 Et part environné du tumulte et des ombres.
 Les foudres redoublés ouvrent ses flots errants;
 Il tourne autour du globe et roule des torrents.
 Les cités, les forêts qu'il brise à son passage,
 Couvrent de leur débris la zone qu'il ravage.
 Il soulève les monts, bouleverse les mers,
 Et le sable entassé dans ces affreux déserts,
 Dans les champs enflammés de la vaste Lybie,
 Solitude sans eaux, sans verdure et sans vie,
 Où des sources de feux, un fleuve étincelant,
 Tombent du haut des airs sur un sable brûlant.
 L'astre par qui tout nait, tout végète ou respire,
 Y combat la Nature, y détruit son empire.
 Sur cet espace inculte, aride et sans couleur,
 On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
 Seule variété que présente à la vue
 Des sables éclatants la stérile étendue.
 Hélas! ce ciel d'airain, ce soleil irrité,
 Annonce à nos climats la même aridité.
 Tout languit, tout périt. Sirius en furie
 A dévoré la sève; il menace la vie.

Le reste de ce chant est rempli par le tableau des travaux et des jeux
 champêtres pendant cette saison, et se ferme par la description d'un orage.
 Nous transcrivons ce dernier morceau :

Les cris de la corneille ont annoncé l'orage.
 Le bélier effrayé veut rentrer au hameau.
 Une sombre fureur agite le taureau,
 Qui respire avec force, et, relevant la tête,
 Par ses mugissements appelle la tempête.

On voit à l'horizon, de deux points opposés,
 Des nuages monter dans les airs embrasés;
 On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
 D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre:
 Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
 Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
 Les monts ont prolongé le lugubre murmure
 Dont le son lent et sourd attriste la Nature.
 Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur;

Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre ;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue :
Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
Leur nuit est plus profonde ; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnante, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent, en tombant, les épis renversés ;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moisson ! tout périt sans retour ;
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

St.-LAMBERT. *Les Saisons.*

ÉPÎTRE DE BOILEAU A RACINE¹.

QUE tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
 Émouvoir, étonner, ravir un spectateur !
 Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
 N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
 Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
 En a fait sous son nom verser la Champmélé.
 Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
 Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
 Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
 Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
 En cent lieux contre lui les cabales s'amassent :
 Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;
 Et son trop de lumière, importunant les yeux,
 De ses propres amis lui fait des envieux.
 La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
 Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
 Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
 Et donner à ses vers leur légitime prix.
 Avant qu'un peu de terre², obtenu par prière,
 Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
 Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
 Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
 L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
 En habits de marquis, en robes de comtesses,
 Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
 Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
 Le commandeur voulait la scène plus exacte ;
 Le vicomte indigné sortait au second acte.
 L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
 Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu ;
 L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,

¹) En 1677, à l'occasion de la tragédie de Phèdre, mal accueillie par le public.

— ²) Les deux hémistiches ne doivent pas rimer ensemble ; mais ici cette négligence est une beauté. On n'en dira pas autant de ce vers de Racine :

« Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors . . . »

ni de celui-ci, de Boileau :

« Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux. »

Voulait venger la cour immolée au parterre⁴.
 Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
 La parque l'eût rayé du nombre des humains,
 On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
 L'aimable comédie, avec lui terrassée,
 En vain d'un coup si rude espéra revenir,
 Et sur ses brodequins ne *put plus* se tenir.
 Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
 Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
 De Corneille vieilli sais consoler Paris,
 Cesse de t'étonner si l'envie animée,
 Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
 La calomnie en main, quelquefois te poursuit²;
 En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
 Racine, fait briller sa profonde sagesse;
 Le mérite en repos s'endort dans la paresse;
 Mais par les envieux un génie excité
 Au comble de son art est mille fois monté:
 Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
 Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
 Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
 Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
 Des pâles envieux ne blesse point la vue,
 Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
 De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
 Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
 Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
 Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
 Tous les jours en marchant m'empêche de broncher⁵.
 Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
 Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde;
 Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
 Et je mets à profit leurs malignes fureurs.

⁴) Forme vive, familière à la langue latine; le concret pour l'abstrait, la personne pour la chose. — ²) Je n'aime pas trop la calomnie dans la main de l'envie, ni l'envie qui *poursuit* Racine en attachant de la rouille à son nom. Il y a là quelque chose de cette incohérence d'images qui n'est pas rare chez Boileau. — ⁵) Un venin qui s'épanche sur quelqu'un, et qui l'empêche de broncher! Ces images semblent ne pas s'accorder très-bien. V. page 281, note 2.

Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre :
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.

Imite mon exemple, et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens :
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs,
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs ;
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire¹ ;
Que l'auteur de Jonas s'empresse pour les lire ;
Qu'ils charment de Senlis le poète idiot,
Ou le sec traducteur du français d'Amyot ;
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées ;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois ;
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois,
Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?
Et plutôt au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût leur donner son suffrage² !

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits ;
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,

¹) C'est-à-dire *les admire ou ne les admire pas*, et ainsi de suite. — ²) La sévérité des mœurs de Montausier et l'autorité de son caractère donnait sans doute du prix à son suffrage. Il blâmait la satire ; Boileau le savait ; il savait aussi qu'une louange délicate et noble désarme les plus sévères.

Que, non loin de la place où Brioché préside,
 Sans chercher dans les vers ni cadence, ni son,
 Il s'en aille admirer le savoir de Pradon¹!

DISCOURS SUR LA MODÉRATION.

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage;
 La modération est le trésor du sage:
 Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
 Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
 Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
 A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance;
 La nature est ton livre, et tu prétends y voir
 Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir.
 La raison te conduit; avance à sa lumière;
 Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière:
 Au bord de l'infini ton cours² doit s'arrêter;
 Là commence un abîme, il le faut respecter.

Réaumur, dont la main si savante et si sûre
 A percé tant de fois la nuit de la nature,
 M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
 L'éternel artisan fait végéter les corps?
 Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, le panthère,
 N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
 Et que³, reconnaissant la main qui le nourrit,
 Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
 D'où vient qu'avec cent pieds qui semblent inutiles,
 Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
 Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
 S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau,
 Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
 S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
 Le sage du Faï⁴, parmi ses plants divers,
 Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,

¹) Auteur d'une ridicule tragédie de *Phèdre et Hippolyte*, qui fut applaudie. —

²) Plus exactement *ta course*. — ³) *Que peut-il remplacer pourquoi?* V. p. 169, l. 21. — ⁴) Intendant du Jardin du Roi, prédécesseur de Buffon.

Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive ?
Malade et dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Sylva vous êtes consolé :
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Sylva par quel secret mystère¹
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penser mon cerveau ?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.

Revole, Maupertuis, de ces déserts glacés
Qu'les rayons du jour six mois sont éclipsés,
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connaître.
Héros de la physique, argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Dont le travail immense et l'exacte mesure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur ;
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur ;
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes ;
Pourquoi vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné.
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures ?
Vous ne le savez point : votre savant compas
Mesure l'univers, et ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infailible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible ;
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits ;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?

¹) Un *mystère* n'est-il pas toujours *secret* ?

Je n'imiterai point ce malheureux savant
 Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
 Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
 Fut consumé du feu¹ qu'il cherchait à comprendre.

Moderons-nous surtout dans notre ambition :
 C'est du cœur des humains la grande passion.
 Les libres habitants des rives du Permesse
 Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse :
 Moi-même, renonçant à mes premiers desseins,
 J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains.
 Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces syrènes ;
 Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes ;
 On me dit, *je vous aime*, et je crus comme un sot
 Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
 J'y fus pris. J'asservis au vain désir de plaire
 La mâle liberté qui fait mon caractère ;
 Et, perdant la raison dont je devais m'armer,
 J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
 Que je suis revenu de cette erreur grossière !
 A peine de la cour j'entrai dans la carrière²
 Que mon âme éclairée, ouverte au repentir,
 N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
 Raisonneurs, beaux-esprits, et vous qui croyez l'être,
 Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans maître.

O vous qui ramenez dans les murs de Paris
 Tous les excès honteux des mœurs de Sybaris,
 Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
 Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse,
 Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
 Et l'art de le connaître, et celui d'en jouir.
 Les plaisirs sont des fleurs que notre divin maître
 Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
 Chacune a sa saison, et par des soins prudents
 On peut en conserver pour l'hiver de ses ans.
 Mais, s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère ;
 On flétrit aisément leur beauté passagère.
 N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
 Tous les parfums de Flore à la fois exhalés :
 Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre ;

¹) Du, pour *par le* ; licence poétique. — ²) Construction incorrecte.

Quittons les voluptés pour pouvoir les reprendre.
 Le travail est souvent le père du plaisir :
 Je plains l'homme accablé du poids de son loisir :
 Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
 Il n'est point ici-bas de moissons sans culture :
 Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté⁴.

Regardez Brossoret ; de sa table entêté,
 Au sortir d'un spectacle où de tant de merveilles
 Le son, perdu pour lui, frappe en vain ses oreilles,
 Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
 Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui.
 Son esprit, offusqué d'une vapeur grossière,
 Jette encor quelques traits sans force et sans lumière :
 Parmi les voluptés dont il eroit s'enivrer,
 Malheureux ! il n'a pas le temps de désirer.

Jadis, trop caressé des mains de la Mollesse,
 Le Plaisir s'endormit au sein de la Paresse ;
 La Langueur l'accabla : plus de chants, plus de vers,
 Plus d'amour ; et l'Ennui détruisait l'univers.
 Un dieu qui prit pitié de la nature humaine
 Mit auprès du Plaisir le Travail et la Peine.
 La Crainte l'éveilla, l'Espoir guida ses pas ;
 Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles :

De l'uniformité l'importune langueur
 Glace un cœur émoussé par l'excès du bonheur.
 Ah ! pour se voir toujours sans jamais se déplaire,
 Il faut un cœur plus noble, une âme moins vulgaire,
 Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
 Sans humeur, sans caprice, et surtout vertueux :
 Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
 O divine amitié, félicité parfaite !
 Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis²,
 Change en bien tous les maux où le Ciel m'a soumis⁵.

⁴) Ces idées ont trop peu de liaison, et ce style est trop coupé. — ²) Il n'y a que Dieu qu'on puisse aimer sans mesure. — ⁵) Où pour *auxquels* ; assez fréquent en poésie. Où est un véritable pronom, dans lequel l'idée de lieu se mêle à celle de relation. Si l'idée de lieu paraît de trop dans cette occasion, il faut remarquer qu'un objet ou même une personne peut aisément, dans certains cas, être envisagé comme le point de départ ou comme le terme d'une action, par conséquent comme une sorte de lieu. Ce mélange d'idées se remarque aisément

Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
 Dans toutes les saisons et dans toutes les heures¹,
 Sans toi tout homme est seul ; il peut par ton *appui*
 Multiplier son être et vivre dans autrui.
 Idole d'un cœur juste et passion du sage,
 Amitié ! que ton nom couronne cet ouvrage,
 Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur :
 Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur*.

VOLTAIRE.

* LE morceau qu'on vient de lire est un de ces *Discours sur l'homme* qui assurent à Voltaire un des premiers rangs parmi les poètes didactiques. Il n'a été, ce nous semble, nulle part plus original, parce que nulle part son génie ne fut plus à l'aise. On dirait que la versification n'est pour lui qu'une liberté de plus, et qu'il a trouvé dans ce genre la vraie forme de sa pensée. Son expression bien souvent n'est ni précise ni poétique ; ses idées ne sont, à l'ordinaire, ni profondes, ni nouvelles ; sa philosophie n'est guère que la sagesse des *honnêtes gens* de son temps, et sa morale un sage épicurisme. Mais les idées nécessaires au genre humain, les axiomes de la sociabilité et de la civilisation, les principes de cette *humanité* qui cherchait alors, tant bien que mal, à remplir le vide laissé par la charité, n'ont jamais, à notre avis, trouvé un interprète plus heureux. Cette prose (car c'en est une, de pensée et de langage) devient quelquefois une poésie facile et brillante ; les beaux vers, les vers qu'on ne peut oublier, n'y sont point rares : il nous faudrait plus d'une page pour citer tous ceux qui, du premier coup, nous reviennent à la mémoire. Qui n'a point retenu, et qui n'aime à répéter ceux-ci :

« Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur !
 « En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature,
 « Nulle part tout entier, partout avec mesure,
 « Et partout passager, hors dans son seul auteur.
 « Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
 « Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
 « Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
 « Va rougir le corail dans le sable des mers,
 « Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers. »

Et ceux-ci, pénétrés d'un sentiment que Voltaire malheureusement a peu connu :

« Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même :
 « Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime,

dans l'étymologie du mot *dont*, qui ne passe pourtant pas pour exprimer une idée de lieu. Il est formé des deux mots latins *de unde*, et s'écrivait autrefois *d'ond*. « La généalogie et antiquité *d'ond* nous est venu Gargantua. » *Rabelais*. — ¹) Faible.

« Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;
 « Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens.
 « C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
 « Ces chênes, ces sapins qui s'élèvent ensemble:
 « Un suc toujours égal est préparé pour eux;
 « Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux;
 « Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,
 « Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête.
 « Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps:
 « Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents,
 « Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
 « Et de leur sang impur arroser leurs racines. »

Qui n'aime à retrouver ces vers tirés du poème de la *Loi naturelle* :

« De nos désirs fougueux la tempête fatale
 « Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale.
 « C'est une source pure : en vain dans ses canaux
 « Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
 « En vain sur la surface une fange étrangère
 « Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère;
 « L'homme le plus injuste et le moins policé
 « S'y contemple aisément quand l'orage est passé. »

Ayant Voltaire on avait écrit d'aussi beaux, de plus beaux vers, point de pareils. C'était une nouvelle forme, un nouvel emploi de la poésie. L'exemple était dangereux et perfide. Cette poésie, si voisine de la prose, tenta par son apparente facilité, et la tradition du vers racinien, rythmé, accidenté, palpitant, finissait par se perdre tout à fait, lorsque le traducteur des *Géorgiques*, et plus tard, André Chénier, le retrouvèrent, au même temps, on peut le dire, où la prose tentait de s'emparer des dépouilles de la poésie :

Un grand nombre de vers didactiques de Voltaire sont devenus proverbes :

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »
 « Un esprit corrompu ne fut jamais sublime. »
 « Tes *pourquoi*, dit le Dieu, ne finiraient jamais. »
 « Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »
 « . . . Les préjugés sont la raison des sots. »
 « L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
 « Et qui s'éteint s'il ne s'augmente. »
 « La clémence a raison et la colère a tort. »
 « Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie. »

Boileau et Voltaire ont été, comme poètes didactiques, très-bien comparés et jugés par M. de Fontanes dans le *Discours préliminaire* de sa traduction de l'*Essai sur l'homme*.

LES GRECS ET LES ROMAINS.

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?
Du sein de leurs tombeaux ces peuples inhumains
Feront assurément le malheur de ma vie.
Mes amis, écoutez mon discours, je vous prie.
A peine je fus né qu'un maudit rudiment
Poursuivit mon enfance avec acharnement:
La langue des Césars faisait tout mon supplice;
Hélas! je préférerais celle de ma nourrice;
Et je me vis fessé pendant six ans et plus,
Grâces à Cicéron, Tite et Cornélius,
Tous Romains enterrés depuis maintes années,
Dont je maudissais fort les œuvres surannées.
Je fis ma rhétorique, et n'appris que des mots,
Qui chargeaient ma mémoire et troublaient mon repos:
Tous ces mots étaient grecs; c'était la *Catachrèse*,
La *Paronomasie* avec la *Syndérèse*,
L'*Epenrhèse*, la *Crase* et tout ce qui s'ensuit.
Dans le monde savant je me vis introduit:
J'entendis des discours sur toutes les matières,
Jamais sans qu'on citât les Grecs et leurs confrères;
Et le moindre grimaud trouvait toujours moyen
De parler du *Scamandre* et du peuple troyen.

Ce fut bien pis encor quand je fus au théâtre;
Je n'entendis jamais que Phèdre, Cléopâtre,
Ariane, Didon, leurs amants, leurs époux,
Tous princes enragés hurlant comme des loups;
Rodogune, Jocaste, et puis les Pélopidès,
Et tant d'autres héros noblement parricides
Et toi, triste famille, à qui Dieu fasse paix,
Race d'Agamemnon qui ne finis jamais,
Dont je voyais partout les querelles antiques,
Et les assassinats mis en vers héroïques

J'avais pris en horreur cette société;
Je demandais enfin grâce à l'antiquité;
Je voulais observer des mœurs contemporaines,
Vivre avec des Français, loin de Rome et d'Athènes
Mais les anciens n'ont pu me laisser respirer;

Tout mon pays s'est mis à se régénérer :
Les Grecs et les Romains , mêlés dans nos querelles ,
Sont venus présider à nos œuvres nouvelles ;
Bientôt tous nos bandits , à Rome transportés ,
Se sont crus des héros pour s'être révoltés ;
Bientôt Paris n'a vu que des énergumènes ,
De sales Cicérons , de vilains Démosthènes ,
Mettant l'assassinat au nombre des vertus ,
Égorgeant leurs parents pour faire les Brutus .
Le vol s'ennoblissait et n'était plus un crime ,
Car à Lacédémone il était légitime ;
Les biens étaient communs , tous les hommes égaux ,
Et Lycurgue enseignait à brûler les châteaux .
Tout faisait une loi du partage des terres ;
Chacun dut en jouir hors les propriétaires ,
Qui virent tous leurs biens , entre leurs mains suspects ,
En proie à des voleurs renouvelés des Grecs
On sait que ces messieurs , à l'histoire fidèles ,
Ont dans tous leurs exploits surpassé leurs modèles ;
Les modernes enfin ont dévasté nos biens ,
Et nous ont égorgés , en citant les anciens .

O vous qui gouvernez notre triste patrie ,
Qu'il ne soit plus parlé des Grecs , je vous supplie ;
Ils ne peuvent prétendre à de plus longs succès :
Vous serait-il égal de nous parler français ?
Votre néologisme effarouche les dames ;
Elles n'entendent rien à vos myriagrammes ;
La langue que parlaient Racine et Fénelon
Nous suffirait encor , si vous le trouviez bon .
En vain monsieur Collot , pour nous plein de tendresse ,
Ressuscite partout les fêtes de la Grèce ,
Et veut absolument nous faire divertir ,
Quand il ne nous plaît pas de prendre du plaisir
Laisse là , mon ami , tes farces olympiques ,
Tes déesses de bois , tes guenilles civiques ,
Qui ne plairont jamais à de tristes chrétiens
Privés de leurs parents , dépouillés de leurs biens
Dis-moi , toi qui sais tout et qui chéris tes frères ,
Les Grecs me paieront-ils mes rentes viagères ?

M. BÉRCROUX.

LA VIE DU GRAND MONDE.

VIVONS pour nous, ma chère Rosalie¹ ;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tiennent lieu du reste des humains ;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après dîner, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire.
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où, montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déjà,
L'embrasse et bâille, et puis lui dit : Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon âme ;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs âmes excédées ;
Elles chantaient déjà, faute d'idées.
Dans le néant leur cœur est absorbé ;
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
Fadé plaisant, galant escroc, et prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.

Vient à la piste un fat en manteau noir,
Qui se rengorge et se lorgne au miroir.
Nos deux pédants sont tous deux sûrs de plaire ;
Un officier arrive et les fait taire,
Prend la parole, et conte longuement

¹) M^{me} Denis, nièce de l'auteur.

Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Bouquette ;
A Nice, au Var, à Digne il le conduit :
Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.

D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix :
Et dans les cris de la folle cohue
La médisance est à peine entendue.
Le chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence
Succède au bruit de leur impertinence ;
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penser, et l'on ne pense à rien.
O roi David¹, ô ressource assurée,
Viens ranimer leur langueur désœuvrée.
Grand roi David, c'est toi dont les sixains
Fixent l'esprit et le goût des humains !
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maitre,
Femme surtout, chacun met son espoir
Dans tes cartons peints de rouge et de noir :
Leur âme vide est du moins amusée,
Par l'avarice en plaisir déguisée.

De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé².
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme-machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts ;
Avec le sang l'âme se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel ! quels propos ! ce pédant du palais
Blâme la guerre, et se plaint de la paix :
Ce vieux Crésus, en sablant du champagne,

¹) David est le nom d'un des rois du jeu de cartes. — ²) Pour *souper*.

Gémit des maux que souffre la campagne,
Et, cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire
Qu'il ne croit point, et qu'il veut faire croire ;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gâté,
Font le brillant de la société.

C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole ;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
Longs pour les sots, pour qui pense si courts !
Mais que ferais-je ? où fuir loin de moi-même ?
Il faut du monde ; on le condamne , on l'aime ;
On ne peut vivre avec lui, ni sans lui.
Notre ennemi le plus grand¹, c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hasard,
Dans cette cour on se tait avec art ;
Et de la joie, ou fausse ou passagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher !
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'empyrée
Cache aux humains sa présence adorée :
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le soir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la presse,
Prier les dieux de la seconde espèce
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui, portés sur ces rapides sphères
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,

¹) L'auteur veut dire *le plus redouté*,

N'ont pas le temps d'avoir un sentiment ?
A leur lever pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissants dangereux,
Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense.
Qui ? le public ! ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte et mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise ?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert,
Et, prodiguant l'insolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite et tout art.
C'est lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide¹,
Et pour Judith, Pirame et Régulus²,
Abandonner Phèdre et Britannicus³ ;
Lui, qui dix ans proscrivit Athalie³,
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort à travers
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.
Mais il, revient, il répare sa honte,
Le temps l'éclaire : oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice ;
Mais moi, vivant il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus ?
L'ombre de Pope avec les rois repose,

¹) Opéra de Quinault. — ²) Mauvaises tragédies. — ³) Tragédies de Racine.

Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité ;
Quand il vivait il fut persécuté.

Ah ! cachons-nous ! passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages ;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les Dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure ;
Puisse-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas !

VOLTAIRE.

L A M O R T.

QUAND de la vie essayant le voyage,
L'enfant sourit à son naissant destin,
La Mort est là ; comme un léger nuage
Elle apparaît à l'horizon lointain :
Sans redouter cette ombre fugitive,
Qu'aperçoit seule une mère craintive,
Il rit bercé d'ignorance et d'espoir ;
Son beau matin ne prévoit point de soir.
La Mort est là, quand des jeux de l'enfance
Aux mains du temps le sable est écoulé.
Avec effroi, la vive adolescence
Distingue alors son fantôme voilé :
Au sein des jeux, aux heures de l'étude ,
Une soudaine et vague inquiétude
Vers cet objet ramène son regard ;
Le voile obscur se soulève plus tard :
Il est une heure où l'aveugle jeunesse
D'un vain espoir laisse échapper l'ivresse ;
Heure funeste, où les premiers malheurs
Font à nos yeux verser les premiers pleurs,
Où tout entier le monde se révèle !
La Mort est là ; mais la mort paraît belle !
C'est un jeune ange, au maintien triste et doux ;

D'un léger deuil le voile l'environne ;
De pâles fleurs son beau front se couronne ;
C'est un ami qui s'approche de nous ;
D'aucun effroi sa marche n'est suivie !
Ses chastes mains du flambeau de la vie
Contre le sol pressent l'éclat mortel ;
Mais d'un regard il endort la souffrance,
Mais tous ses traits rayonnent d'espérance,
Mais il sourit et nous montre le ciel !
Du jour bientôt le midi nous éclaire,
Et, dégagé des vapeurs du matin,
L'ange grandit ; son front devient sévère
En dépouillant ce nuage incertain.
Plus il avance et plus on le redoute ;
Tous les trésors amassés sur la route,
Sa vaste main s'ouvre pour les ravir,
Et c'est alors que la Mort fait pâlir !
Mais elle approche et s'agrandit sans cesse ;
L'âme entrevoit le terme du chemin ;
Déjà s'enfuit sous l'ombre qui s'abaisse
L'éclat mourant d'un soir sans lendemain ;
Du poids des ans s'accroît notre faiblesse ;
La Mort est là ! courbés par la vieillesse,
Quand nous touchons à ses pas redoutés,
Son front immense est caché dans la nue ;
Mais si le spectre échappe à notre vue,
Nous le sentons debout à nos côtés.

Quoi ! je mourrai ! quoi ! le temps à sa suite
Amènera l'irrévocable jour,
Le jour muet et sombre où sans retour
S'arrêtera ce cœur qui bat si vite !
Qui, quand les biens que garde l'avenir
Me chercheront, j'aurai quitté la terre !
Comme au vallon une fleur solitaire
Se fane et meurt, laissant pour souvenir
Quelques parfums et des feuilles légères,
Faible jouet des brises bocagères.
Vous, de la lyre amis harmonieux,
Oh ! recueillez avec un soin pieux

Ces chants éparés où j'ai laissé mon âme ;
 Ils vivront peu ; mais peut-être une femme,
 A leur douceur séduite par degré,
 Suivra de l'œil la page fugitive
 Puis tout à coup s'arrêtera pensive,
 En répétant tout bas : Quoi ! je mourrai !

M^{me} TASTU.

EXTRAIT DE LA CHARTREUSE

DE GRESSET ⁴⁾.

Pourquoi de ma sage indolence
 Interrompez-vous l'heureux cours ?
 Soit raison, soit indifférence,
 Dans une douce négligence,
 Et loin des Muses pour toujours,
 J'allais racheter en silence
 La perte de mes premiers jours.
 Transfuge des routes ingrates
 De l'infatigable Hélicon,
 Dans les retraites des Socrates
 J'allais jouir de ma raison,
 Et m'arracher, malgré moi-même,
 Aux délicieuses erreurs
 De cet art brillant et suprême
 Qui, malgré ses attraits flatteurs,
 Toujours peu sûr et peu tranquille,
 Fait de ses plus chers amateurs
 L'objet de la haine imbécile
 Des pédants, des prudes, des sots,
 Et la victime des cagots.
 Mais votre épître enchanteresse,
 Pour moi trop prodigue d'encens,
 Des douces vapeurs du Permesse
 Vient encore enivrer mes sens ;
 Vainement j'abjurais la rime :

L'haleine légère des vents
 Emportait mes faibles serments.
 Aminte, votre goût ranime
 Mes accords et ma liberté :
 Entre Uranie et Terpsichore
 Je reviens m'amuser encore
 Au Pinde que j'avais quitté ;
 Tel, par sa pente naturelle,
 Par une erreur toujours nouvelle,
 Quoiqu'il semble changer son cours,
 Autour de la flamme infidèle
 Le papillon revient toujours.

Vous voulez qu'en rimes légères
 Je vous offre des traits sincères
 Du gîte où je suis transplanté ;
 Mais comment faire en vérité ?
 Entouré d'objets déplorables,
 Pourrais-je, de couleurs aimables,
 Égayer le sombre tableau
 De mon domicile nouveau ?
 Y répandrai-je cette alsance,
 Ces sentiments, ces traits diserts,
 Et cette molle négligence
 Qui, mieux que l'exacte cadence,
 Embellit les aimables vers ?

⁴⁾ Il a fallu supprimer plusieurs des développements de cette épître, sans se dissimuler combien cette profusion de détails et de rimes tient de près au caractère de Gresset, et qu'on ne saurait presque lui ôter un défaut sans lui arracher une beauté ; mais, dans les coupures qu'on a faites, on a ménagé autant qu'on l'a pu la liaison des idées et le mouvement du style.

Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'almai souvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inspirer.

Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
Des prestolets provinciaux,
Trotte sans cause et sans repos
Vers ces demeures odieuses,
Où règnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agréments ;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense,
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux.
Là, du toit du cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paraît mieux dans le lointain
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard.
Et tandis que pour vous je veille,
Longtemps avant l'aube vermeille,

Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille,
Ronflent encore en faux-bourdon.

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en sais sans compas,
C'est que depuis l'oblique entrée
De cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur de vieux échalas ;
Voilà les meubles délicats
Dont ma *chartreuse* est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats,
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien ; telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets ;
Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château ;
Ou tel est le sublime siège,
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'almanach de Liège
Lorgne l'histoire du beau temps,

Et fabrique avec privilège
 Ses astronomiques romans.
 Sur ce portrait abominable
 On penserait qu'en lieu pareil
 Il n'est point d'instant délectable
 Que dans les heures du sommeil.
 Pour moi, qui d'un poids équitable
 Ai pesé des faibles mortels
 Et les biens et les maux réels,
 Qui sais qu'un bonheur véritable
 Ne dépendit jamais des lieux,
 Que le palais le plus pompeux
 Souvent renferme un misérable,
 Et qu'un désert peut être aimable
 Pour quiconque sait être heureux,
 De ce Caucase inhabitable
 Je me fais l'Olympe des Dieux.
 Là, dans la liberté suprême,
 Semant de fleurs tous mes instants,
 Dans l'empire de l'hiver même
 Je trouve les jours du printemps.
 Calme heureux ! plaisir solitaire !
 Quand on jouit de ta douceur,
 Quel antre n'a pas de quoi plaire ?
 Quelle caverne est étrangère
 Lorsqu'on y trouve le bonheur,
 Lorsqu'on y vit sans spectateur,
 Dans le silence littéraire,
 Loin de tout importun jaseur,
 Loin des froids discours du vulgaire
 Et des hauts tons de la grandeur ? . . .
 Jugez si toute solitude
 Qui nous sauve de ces vains bruits,
 N'est point l'asile et le pourpris
 De l'entière béatitude :
 Que dis-je ? est-on seul, après tout,
 Lorsque, touché des plaisirs sages,
 On s'entretient dans les ouvrages
 Des dieux de la lyre et du goût ?
 Par une illusion charmante
 Que produit la verve brillante

De ces chantes ingénieux,
 Eux-mêmes s'offrent à mes yeux :
 Non sous ces vêtements funèbres,
 Non sous ces dehors odieux
 Qu'apportent du sein des ténèbres
 Les fantômes des malheureux,
 Quand, vengeurs de crimes célèbres,
 Ils montent aux terrestres lieux ;
 Mais sous cette parure aisée,
 Sous ces lauriers vainqueurs du sort
 Que les citoyens d'Élysée
 Sauvent du souffle de la mort.
 Bornant aux doux fruits de leurs plumes
 Ma bibliothèque et mes vœux,
 Je laisse aux savantas poudreux
 Ce vaste chaos de volumes,
 Dont l'erreur et les sots divers
 Ont infatué l'univers,
 Et qui, sous le nom de science,
 Semés et reproduits partout,
 Immobilisent l'ignorance,
 Les mensonges et le faux goût.

C'est ainsi que, par la présence
 De ces morts vainqueurs des destins,
 On se console de l'absence,
 De l'oubli même des humains ;
 A l'abri de leurs noirs orages,
 Sur la cime de mon rocher,
 Je vois à mes pieds les naufrages
 Qu'ils vont imprudemment chercher.
 Pourquoi dans leur foule importune
 Voudriez-vous me rétablir ?
 Leur estime ni leur fortune
 Ne me causent point un désir.
 Pourrais-je, en proie aux soins vul-
 gaires,

Dans la commune illusion,
 Offusquer mes propres lumières
 Du bandeau de l'opinion ?
 Irais-je, adulateur sordide,
 Encenser un sot dans l'éclat,

Amuser un Crésus stupide,
 Et monseigneuriser un fat ;
 Sur des espérances frivoles,
 Adorer avec lâcheté
 Ces chimériques fariboles
 De grandeur et de dignité ;
 Et, vil client de la fierté,
 A de méprisables idoles
 Prostituer la vérité ?
 Irais-je, par d'indignes brigues,
 M'ouvrir des plaisirs fastueux,
 Languir dans de folles fatigues,
 Ramper à replis tortueux
 Dans de puériles intrigues,
 Sans oser être vertueux ?
 Irais-je pâlr sur la rime
 Dans un siècle insensible aux arts,
 Et de ce rien qu'on nomme estime
 Affronter les nombreux hasards ?
 Et d'ailleurs, quand la Poésie,
 Sortant de la nuit du tombeau,
 Reprendrait le sceptre et la vie
 Sous quelque Richelieu nouveau,
 Pourrais-je au char de l'immortelle
 M'enchaîner encor pour longtemps ?
 Quand j'aurai passé mon printemps,
 Pourrais-je vivre encor pour elle ?
 Car en vain au lyrique effort
 Fait pour nos bouillantes années,
 Dans de plus solides journées
 Voudrais-je me livrer encor ;
 Persuadé que l'harmonie
 Ne verse ses heureux présents
 Que sur le matin de la vie,
 Et que, sans un peu de folie,
 On ne rime plus à trente ans,
 Suivrais-je un jour, à pas pesants,
 Ces vieilles muses douairières,
 Ces mères septuagénaires
 Du madrigal et des sonnets,
 Qui, n'ayant été que poètes,
 Rimailent encore en lunettes,

Et meurent au bruit des sifflets ?
 Égaré dans le noir dédale
 Où le fantôme de Thémis,
 Couché sur la pourpre et les lis,
 Penche sa balance inégale,
 Et tire d'une urne vénale
 Des arrêts dictés par Cypris,
 Irais-je, orateur mercenaire
 Du faux et de la vérité,
 Chargé d'une haine étrangère,
 Vendre aux querelles du vulgaire
 Ma voix et ma tranquillité ;
 Et, dans l'antre de la chicane,
 Aux lois d'un tribunal profane
 Pliant la loi de l'Immortel,
 Par une éloquence anglicane
 Saper et le trône et l'autel ?

Des mortels j'ai vu les chimères ;
 Sur leurs fortunes mensongères
 J'ai vu régner la folle erreur ;
 J'ai vu mille peines cruelles
 Sous un vain masque de bonheur,
 Mille petitessees réelles
 Sous une écorce de grandeur,
 Mille lâchetés infidèles
 Sous un coloris de candeur,
 Et j'ai dit au fond de mon cœur :
 Heureux qui, dans la paix secrète
 D'une libre et sûre retraite,
 Vit ignoré, content de peu,
 Et qui ne se voit point sans cesse
 Jouet de l'aveugle déesse,
 Ou dupe de l'aveugle dieu !

A la sombre misanthropie
 Je ne dois point ces sentiments ;
 D'une fausse philosophie
 Je hais les vains raisonnements ;
 Une indifférence suprême,
 Voilà mon principe et ma loi ;
 Tout lieu, tout destin, tout système,
 Par là devient égal pour moi ;
 Où je vois naître la journée,

Là, content, j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.

Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidèle ;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un faible rameau,
Qui, par les jeux du vague Eole
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau :

Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante,
Et d'un mouvement étranger ;
Souvent il paraît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux ;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux :
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés ;
Tantôt une rive sauvage
Et des déserts abandonnés :
Parmi ces erreurs continues,
Il suit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme sans retour¹.

FRAGMENT DES PRÉLUDES,

PAR M. DE LAMARTINE.

La trompette a jeté le signal des alarmes ;
Aux armes ! et l'écho répète au loin : Aux armes !
Dans la plaine, soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aiglon, fondent de toutes parts ;
Et sur les flancs épais des légions mortelles,
S'étendent tout-à-coup comme deux sombres ailes.
Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant.

¹) Voilà, j'en conviens, de beaux vers, mais une étrange philosophie. L'homme est appelé par la Providence à quelque chose de mieux que cette indolence égoïste. Se soumettre à la volonté divine et imposer la sienne à la nature extérieure, telle est sa double vocation, dont un poète a nettement exprimé la seconde moitié lorsqu'il a dit :

« Et mihi res, non me rebus, submittere conor. »

Il faut se garder de confondre la résignation, fruit de l'amour, application de l'énergie morale, *action* de l'âme, avec cet abandon où tout est passif, et qui n'a du désintéressement que l'apparence. — Par cela seul que la destination de l'homme est d'aimer, la résistance aux choses, l'action sur les choses, sont les lois de sa vie.

Du reste le besoin de repos est dans le fond de l'homme à côté du besoin d'action, et, comme vérité de fait, se prête fort bien à la poésie.

La foudre dort encore, et sur la foule immense,
 Plane avec la terreur un lugubre silence :
 On n'entend que le bruit de cent mille soldats,
 Marchant comme un seul homme au-devant du trépas ;
 Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
 Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
 Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
 Qui, sur les camps rivaux flottant à plis mouvants,
 Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
 Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire,
 Et tantôt retombant le long des pavillons,
 De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent ;
 Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent ;
 Des tubes enflammés la foudre avec effort
 Sort, et frappe en sifflant comme un souffle de mort ;
 Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
 Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
 Et sans se reposer déchirant le vallon,
 A côté du sillon creuse un autre sillon :
 Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
 Et comme des épis les couche dans la plaine.
 Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
 Superbe, et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
 Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
 Flotte d'un coursier noir l'ondoyante crinière :
 Ce casque éblouissant sert de but au trépas ;
 Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
 Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène ;
 Son coursier bondissant qui sent flotter la rêne,
 Lance un regard oblique à son maître expirant,
 Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
 Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,
 Eut les camps pour patrie, et pour amours les armes.
 Il ne regrette rien que ses chers étendards,
 Et les suit en mourant de ses derniers regards
 La mort vole au hasard dans l'horrible carrière :
 L'un périt tout entier : l'autre, sur la poussière,
 Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
 De ses membres épars voit voler les lambeaux,

Et se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami,
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps; d'intrépides soldats,
Comme la mer, qu'entr'ouvre une proue écumante,
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants! . . .

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps à la fois (l'un sur l'autre s'élance)
Se heurtent, et du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent,
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent,
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer;
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair:
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encore à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi quand deux torrents dans deux gorges profondes
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter;
Le flot choque le flot, les vagues courroucées
Rejaillissent au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,
Et portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant leurs flots roulent ensemble.
Mais la foule se tait. Écoutez: . . . des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs:
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leur voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords, et les cris des mourants.

De leurs brillants éclats les coteaux retentissent,
 Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent,
 Et dans les airs pesants que le son vient froisser,
 On dirait qu'on entend l'âme des morts passer !
 Tout-à-coup le soleil, dissipant le nuage,
 Éclaire avec horreur la scène du carnage ;
 Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
 Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
 Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
 Des membres mutilés épars dans la poussière,
 Les débris confondus des armes et des corps,
 Et des drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

Accourez, maintenant, amis, épouses, mères ;
 Venez compter vos fils, vos amants et vos frères ;
 Venez sur ces débris disputer aux vautours
 L'espoir de vos vieux ans, les fruits de vos amours.
 Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre, —
 Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,
 Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
 Misérables mortels ! ce qu'un jour a détruit !
 Mais au sort des humains la nature insensible
 Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
 Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
 Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux ;
 Le fleuve lavera la rive ensanglantée,
 Et les vents balaieront leur poussière infectée,
 Et le sol engraisé de leurs restes fumants
 Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements !⁴

⁴) Cette fin rappelle, et peut-être qu'en l'écrivant l'auteur se rappelait aussi, les beaux vers par lesquels se termine le poëme du *Siège de Corinthe*, par Byron. L'explosion d'une mine a emporté des bataillons entiers. Le poëte s'écrie :

Let their mothers see and say !
 When in cradled rest they lay,
 And each nursing mother smiled
 On the sweet sleep of her child,
 Little deemed she such a day
 Would rend those tender limbs away
 Not the matrons that them bore
 Could discern their offspring more ;
 That one moment left no trace
 More of human form or face,
 Save a scattered scalp or bone.

IX.

POÉSIE LYRIQUE.

CIRCÉ.

SUR un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleurait sa funeste aventure.
Là ses yeux, errant sur les flots,
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace :
Elle croit voir encor son volage héros ;
Et cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment les yeux sur ces climats ;
Et si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris.
Amour fatal ! ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô Dieu ! est-elle un crime
Pour mériter de si cruels mépris ?

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare ;
Mais bientôt de son art empruntant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare ;
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéon,

Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Aleçon.
 Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume ;
 La foudre dévorante aussitôt le consume :
 Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
 Les astres de la nuit interrompent leur course,
 Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
 Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
 Trouble les enfers ;
 Un bruit formidable
 Gronde dans les airs ;
 Un voile effroyable
 Couvre l'univers ;
 La terre tremblante
 Frémit de terreur ;
 L'onde turbulente
 Mugit de fureur ;
 La lune sanglante
 Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
 Vont troubler le repos des ombres ;
 Les Mânes effrayés quittent leurs monuments ;
 L'air retentit au loin de leurs longs hurlements ;
 Et les vents échappés de leurs cavernes sombres
 Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements.
 Inutiles efforts ! amante infortunée,
 D'un dieu plus fort que toi dépend ta destinée.
 Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
 Des enfers déchainés allumer la colère ;
 Mais tes fureurs ne feront pas
 Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime,
 L'amour est jaloux de ses droits ;
 Il ne dépend que de lui-même,
 On ne l'obtient que par son choix.
 Tout reconnaît sa loi suprême :
 Lui seul ne connaît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole
 Flore vient rétablir sa cour ;
 L'Alcyon fuit devant Eole ;
 Eole le fuit à son tour ;
 Mais sitôt que l'Amour s'envole,
 Il ne connaît plus de retour.

J. B. ROUSSEAU.

ODE SUR LA MORT DE J. B. ROUSSEAU¹.

QUAND le premier chantre du monde²
 Expira sur les bords glacés
 Où l'Èbre effrayé dans son onde
 Reçut ses membres dispersés,
 Le Thrace, errant sur les montagnes,
 Remplit les bois et les campagnes
 Du cri perçant de ses douleurs :
 Les champs de l'air en retentirent,
 Et dans les antres qui gémissent,
 Le lion répandit des pleurs.

Des vastes rochers de Rhodope,
 Que son art fit souvent mouvoir,
 Jusqu'aux barrières de l'Europe,
 Tout fut soumis à son pouvoir.
 Il donna des mœurs à la terre,
 Étouffa le feu de la guerre,
 Réunit les humains tremblants :
 Siècle heureux où l'homme sauvage
 Honorait d'un égal hommage
 Les dieux, les rois et les talents.

La France a perdu son Orphée . . .
 Muses, dans ce moment de deuil,
 Élevez le pompeux trophée
 Que vous demande son cercueil.
 Laissez, par de nouveaux prodiges,
 D'éclatants et dignes vestiges

D'un jour marqué par vos regrets.
 Ainsi le tombeau de Virgile
 Est couvert du laurier fertile
 Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
 ROUSSEAU quitte aujourd'hui les fers ;
 Et, loin du ciel de sa patrie,
 La mort termine ses revers.
 D'où ses maux prirent-ils leur source ?
 Quelles épines, dans sa course,
 Étouffaient les fleurs sous ses pas ?
 Quels ennuis ! quelle vie errante !
 Et quelle foule renaissante
 D'adversaires et de combats !

Vous, dont l'inimitié durable
 L'accusa de ces chants affreux
 Qui méritaient, s'il fut coupable,
 Un châtiment plus rigoureux ;
 Dans le sanctuaire suprême,
 Grâce à vos soins, par Thémis même
 Son honneur est encor terni.
 J'abandonne son innocence.
 Que veut de plus votre vengeance ?
 Il fut malheureux et puni.

Jusques à quand, mortels farouches,
 Vivrons-nous de haine et d'aigreur ?

¹) Ce poëte célèbre, accusé d'avoir écrit des couplets criminels, fut condamné à un bannissement perpétuel. — ²) Orphée.

Prêterons-nous toujours nos bouches
 Au langage de la fureur ?
 Implacable dans ma colère,
 Je m'applaudis de la misère
 De mon ennemi terrassé ;
 Il se relève, je succombe,
 Et moi-même à ses pieds je tombe,
 Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
 Parmi le peuple et chez les grands,
 Qu'il n'est digulté ni mérite
 A l'abri de ses traits errants ;
 Que la calomnie écoutée
 A la vertu persécutée
 Porte souvent un coup mortel,
 Et poursuit, sans que rien l'étonne,
 Le monarque sous la couronne,
 Et le pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
 S'élevant au trône des Dieux,
 L'envie offusque de ses ailes
 Tout éclat qui frappe ses yeux.
 Quel ministre, quel capitaine,
 Quel monarque vaincra sa haine,
 Et les injustices du sort ?
 Le temps à peine les consonne,
 Et quoi que fasse le grand homme,
 Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
 Des ennemis de nos vertus ;
 Et notre gloire ne peut vivre
 Que lorsque nous ne vivons plus.
 Le chantre d'Ulysse et d'Achille,
 Sans protecteur et sans asile,

Fut oublié jusqu'au tombeau.
 Il expire : le charme cesse,
 Et tous les peuples de la Grèce
 Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rives
 Les noirs habitants des déserts
 Insulter, par leurs cris sauvages,
 L'astre éclatant de l'univers.
 Cris impuissants, fureurs bizarres !
 Tandis que ces monstres barbares
 Poussaient d'insolentes clameurs,
 Le dieu, poursuivant sa carrière,
 Versait des torrents de lumière
 Sur ses obscurs blasphémateurs.

Favoris, élèves dociles
 De ce ministre d'Apollon,
 Vous à qui ses conseils utiles
 Ont ouvert le sacré vallon :
 Accourez, troupe désolée,
 Déposez sur son mausolée
 Votre lyre qu'il inspirait :
 La mort a frappé votre maître,
 Et d'un souffle a fait disparaître
 Le flambeau qui vous éclairait.

Et vous, dont la fière harmonie
 Égala ses superbes sons,
 Qui reviviez dans son génie,
 Formé par vos seules leçons ;
 Mânes d'Alcée et de Pindare,
 Que votre suffrage répare
 La rigueur de son sort fatal :
 Dans la nuit du séjour funèbre
 Consolez son ombre célèbre,
 Et couronnez votre rival.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

L A M E R¹.

ENFIN je te revois encore,
Vaste mer ! abîme azuré !
Toi que depuis longtemps implore
Mon vers par toi seule inspiré.
Oui, tes bruits seuls et leur magie
Peuvent réveiller l'énergie
Et la flamme de mes transports ;
Et ma lyre, longtemps muette,
Ne répond aux vœux du poète
Qu'en l'interrogeant² sur tes bords.

Le Mont-Blanc sur ses hautes cimes
A souvent arrêté mes yeux :
Combien me paraissaient sublimes
Ses trois sommets voisins des cieux !
J'aimais la terreur qui l'assiège,
J'aimais la couronne de neige
Qui de son front ceint la fierté ;
Mais, ô mer terrible et sauvage,
Combien me ravit davantage
Ta menaçante immensité !

Redoutable Océan ! rends-moi tous tes rivages !
Livre à mes yeux tes flots, empire des orages !
Ton sein s'ouvre sans cesse à nos mille vaisseaux ;
Mais nos flottes, s'armant d'une impuissante audace,
Comme un trait fuitif, sans y laisser de trace,
Effleurent ton domaine et sillonnent tes eaux.

L'homme ne marche point dans des routes humides ;
Tes orageux sentiers et tes plaines liquides
Ne souffrent pas longtemps ses pas injurieux :
Rejeté loin de toi, ce despote éphémère,
Comme un flocon de neige ou d'écume légère,
Du sein de la tempête est lancé dans les cieux.

Sur la terre, où l'homme respire,
Il règne au moins par des débris ;

¹) Imité de lord Byron. *Childe Harold*, Ch. IV. — ²) Syntaxe peu exacte.

Mais de ton indomptable empire
 Ses pas destructeurs sont proscrits¹.
 S'il y veut marquer son passage,
 Tu te lèves ; et le naufrage
 Fait justice de son orgueil :
 Et, jouet de tes vagues sombres,
 Il descend dans leurs vastes ombres
 Sans épitaphe et sans cercueil.

Tes rivages sont des royaumes
 Où trône, autel, tout a changé ;
 Et de leurs peuples, vains fantômes !
 Le sort dès longtemps t'a vengé.
 Ils ne pèsent plus sur tes rives :
 Tes vagues reposent oisives
 Aux bords où Sidon a régné ;
 Et de porter les vastes flottes
 Que guidaient ses hardis pilotes
 Ton orgueil n'est plus indigné.

Eh ! que sont aujourd'hui Rome, Athène et Carthage ?
 Saturne a, sous ses pieds, foulé leur héritage,
 Par vingt peuples divers tour à tour disputé :
 Toi, tu ne changes point ; et ton onde sauvage
 Toujours des mêmes flots vient ronger le rivage
 Qui voit la servitude où fut la liberté.

Ainsi que les États les monts même s'affaissent :
 Sous le sceptre des ans les Appennins s'abaissent.
 Trente siècles, suivis de la destruction,
 Ont imprimé leurs pas sur ces sommets arides ;
 Mais le temps sur ton front n'a point laissé de rides,
 Tu parais tel qu'au jour de la création².

¹) Vers d'une extrême dureté. — ²) « On aime à rapprocher le plus pur des
 « sentiments de l'âme, la religion, avec le spectacle de cette superbe mer, sur la-
 « quelle l'homme jamais ne peut imprimer sa trace. La terre est travaillée par lui,
 « les montagnes sont coupées par ses routes, les rivières se resserrent en canaux
 « pour porter ses marchandises ; mais si les vaisseaux sillonnent un moment les
 « ondes, la vague vient effacer aussitôt cette légère marque de servitude, et la mer
 « reparait telle qu'elle fut au premier jour de la création. » *M^{me} de Staël*.

O mer ! de la toute-puissance
Miroir immense et glorieux,
Avec quelle magnificence
Ton azur reproduit les cieux !
Que tes espaces sont sublimes !
Du Très-Haut tes *pompeux* abîmes
Forment le trône solennel ;
Et le long assaut de tes ondes,
Sans cesse ébranlant les deux mondes,
Leur livre un combat éternel.

Nourris ma poétique ivresse,
Océan que j'ai tant aimé !
Toi, que chérissait ma jeunesse,
Riant, orageux ou calmé.
Puisse ta magique étendue
A jamais fixer sous ma vue
Tes tableaux ou fiers ou touchants !
Et que ta sauvage harmonie
Inspire longtemps mon génie
Et préside à mes derniers chants !

CHÉNEDOLLÉ.

LE VAISSEAU,
O D E.

Je vois aux plaines de Neptune
Un vaisseau brillant de beauté,
Qui, dans sa superbe fortune,
Va d'un pôle à l'autre porté.
De voiles au loin ondoiantes,
De banderoles éclatantes
Il se couronne dans les airs ;
Et seul, sur l'humide domaine,
Avec orgueil il se promène,
Et dit : je suis le roi des mers.

Des lieux où l'onde sarmatique
Frappe des rivages glacés,

Aux lieux où le pied de l'Afrique
Repousse les flots courroucés,
Et des magnifiques contrées
Que nos pères ont ignorées
Aux lointains et fertiles bords
Où la vieille nature étale
Avec sa pompe orientale,
Toute sa gloire et ses trésors.

Il porte sa vaste espérance
Héritier des peuples divers,
Il recueille en sa route immense
Les richesses de l'univers.

Il va chercher l'or au Potose,
Aux champs que l'Amazone arrose,
Et jusques au berceau du jour,
Et se pare au milieu de l'onde
Des riches tributs de Golconde,
Du Bengale et de Visapour.

Cependant la mer azurée,
Sans vagues et sans aigillons,
Réfléchit sa poupe dorée
Et l'éclat de ses pavillons.
Ses matelots, vêtus de sole,
Sous un ciel pur boivent la joie,
Et chantent leur prospérité,
Tandis que, renversant sa coupe,
Le vieux pilote sur la poupe
S'endort plein de sécurité.

Il n'a pas lu dans les étoiles
Les malheurs qui vont advenir :

Il n'aperçoit pas que ses voiles
Ne savent plus quels vents tenir ;
Que le ciel est devenu sombre,
Que des vents s'est accru le nombre,
Que la mer gronde sourdement ;
Et que, messager de tempête,
L'alcyon passe sur sa tête
Avec un long gémissement.

Du milieu des plaines profondes
Un cri soudain s'est élançé.
Qu'est devenu ce roi des ondes ?
C'en est fait : l'orage a passé.
Les flots qui tremblaient sous un maître,
Au lieu qui l'ont vu disparaître
Venant sans bruit se réunir,
Roulent avec indifférence,
Et de sa superbe existence
N'ont plus même le souvenir.

M. PIERRE LE BAUN.

A D I E U X A L' O C C I D E N T ;

PAR LAMARTINE.

Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur ;
Si je confie aux flots de l'élément perfide
Une femme, un enfant, ces deux parts de mon cœur :
Si je jette à la mer, aux sables, aux nuages,
Tant de doux avenir, tant de cœurs palpitants,
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages
Qu'un mât plié par les autans ;

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume
Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor ;
Ni que de son flambeau la gloire me consume
De la soif d'un vain nom plus fugitif encor ;
Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante
Me fasse de l'exil amer manger le sel,

Ni que des factions la colère inconstante
Me brise le seuil paternel.

Non, je laisse en pleurant, aux flancs d'une vallée,
Des arbres tout chargés, un champ, une maison
De tièdes souvenirs encor toute peuplée,
Que maint regard ami salue à l'horizon.
J'ai sous l'abri des bois de paisibles asiles
Où ne retentit pas le bruit des factions,
Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,
Que joie et bénédictions.

Un vieux père, entouré de nos douces images,
Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,
Et prie, en se levant, le maître des orages
De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux;
De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,
Cherchent du pied nos pas absents sur le gazon,
Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre,
Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,
Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer;
J'ai des amis dont l'âme est du sang de mon âme,
Qui lisent dans mon œil et m'entendent penser;
J'ai des cœurs inconnus, où la muse m'écoute,
Mystérieux amis, à qui parlent mes vers,
Invisibles échos répandus sur ma route
Pour me renvoyer des concerts.

Mais l'âme a des instincts qu'ignore la nature,
Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux,
Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,
Traverser d'un seul vol l'abîme aux grandes eaux.
Que vont-ils demander aux climats de l'aurore?
N'ont-ils pas sous nos toits de la mousse et des nids?
Et, des gerbes du champ que notre soleil dore,
L'épi tombé pour leurs petits?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande,
J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux;
De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande,

Et cependant je pars et je reviens comme eux :
Mais, comme eux, vers l'aurore une force m'attire,
Mais je n'ai pas touché de l'œil et de la main
Cette terre de Cham, notre premier empire,
Dont Dieu pétrit le cœur humain.

Je n'ai pas navigué sur l'Océan de sable
Au branle assoupissant du vaisseau du désert ;
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable,
Le soir, au puits d'Hébron, de trois palmiers couverts ;
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit, au doux bruit des toiles palpitantes,
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire :
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine respire,
Comme le cœur palpite en approchant des dieux ;
Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne,
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr ;
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
Où Palmyre n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots ;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait, au sein des nuits, l'hymne à la main de flamme
Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines
 Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier ;
 Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
 D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer !
 Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
 Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
 L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
 Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
 Où le pied du Sauveur en partant s'imprima ;
 Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
 Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma !
 Et je n'ai pas frappé ma poitrine *profonde*
 Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
 Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde,
 Et se pencha pour le bénir.

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
 Quelque reste de jours inutile ici-bas.
 Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
 L'arbre stérile et sec et qui n'ombrage pas !
 L'insensé ! dit la foule. — Elle-même insensée !
 Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu :
 Du barde voyageur le pain c'est la pensée,
 Son cœur vit des œuvres de Dieu !

Adieu donc, mon vieux père, adieu, mes sœurs chéries ;
 Adieu, ma maison blanche à l'ombre du noyer ;
 Adieu, mes beaux coursiers, oisifs dans mes prairies ;
 Adieu, mon chien fidèle, hélas ! seul au foyer !
 Votre image me trouble et me suit comme l'ombre
 De mon bonheur passé qui veut me retenir.
 Ah ! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
 L'heure qui doit nous réunir ⁴⁾ !

⁴⁾ Un grand poëte, lord Byron, a laissé d'autres adieux à sa patrie. Le départ de Childe-Harold respire une tristesse amère, que font ressortir et qu'adouçissent en même temps les regrets tendres et naïfs des serviteurs de Harold, petit drame touchant dont le mouvement concourt et se confond avec le mouvement lyrique de l'ensemble. Le pèlerin de Byron ne parle pas de retour ; il ne croit pas laisser

ODE SUR HOMÈRE ET SUR OSSIAN.

La riante mythologie
Que celle du chantre d'Hector !
Qu'il a de grâce et d'énergie !
Tout ce qu'il touche devient or.

Homère et la nature même
Ont su, variant leur pinceau,
M'offrir l'autre de Polyphème
Et la grotte de Calypso.

De quels feux divers il compose
L'arc d'Iris au vol diligent !
Son aurore a les doigts de rose,
Sa Thétis a les pieds d'argent.

Du vrai, du simple heureux modèle
Qu'il est encore intéressant,
Quand d'Ulysse le chien fidèle
Expire en le reconnaissant !

Toujours neuf sans être bizarre,
Créant ses héros et ses Dieux,
Que, loin du gouffre du Tartare,
Son vaste Olympe est radieux !

Que le doux soleil de la Grèce
L'échauffe bien de ses rayons !
Mais Ossian n'a point d'ivresse :
La lune glace ses crayons.

De Neptune, frappant la terre,
Le trident s'ouvre les enfers :
Tes noirs sourcils, dieu du tonnerre,
D'un signe ébranlent l'univers.

Sa sublimité monotone
Plane sur de tristes climats :
C'est un long orage qui tonne
Dans la saison des noirs frimas.

Le dieu qui foudroyait soupirer,
Et l'Ida se couvre de fleurs ;
Je pleure à ce tendre sourire
Qu'Andromaque a mouillé de pleurs.

Parmi les guerrières alarmes,
Fatiguant sa lyre et sa voix,
Il parle d'armes, toujours d'armes ;
Il entasse exploits sur exploits.

des regrets derrière lui ; il ne va pas demander aux pays étrangers *le pain de la pensée*, mais un refuge contre ses souvenirs. Les sentiments qu'il exprime n'ayant rien d'expansif, sa parole est brève, comprimée ; mais la concision de son langage est aussi poétique pour le moins que la diffuse magnificence du poète des *Méditations*. Je cite les derniers traits :

« Me voici seul dans le monde, sur l'immensité des mers. Pourquoi soupirer « pour les autres, quand personne ne soupire pour moi ? Mon chien peut-être se « lamente jusqu'à ce que la main d'un étranger le nourrisse ; mais mon chien « lui-même me déchirerait après m'avoir oublié. »

« Vaisseau léger, vaisseau propice ! tu voles sur l'onde écumante. Peu m'importe « le rivage où tu me conduis pourvu que ce ne soit pas le mien. Adieu, va, ô « vagues bleuâtres ! Portez-moi sur des côtes désertes ! déposez-moi dans des « sauvages ! ô mon pays natal, adieu ! »

De mânes, de fantômes sombres	Son génie errant et sauvage
Il charge les ailes des vents ;	Est cet ange noir que Milton
Et le souffle des pâles ombres	Nous peint, de nuage en nuage,
Se mêle au souffle des vivants.	Roulant jusques au Phlégéon.

Ses fleuves ont perdu leurs urnes ;	Vive Homère et son Élysée,
Ses lacs sont la prison des morts ;	Et son Olympe et ses héros,
Et leurs Naiades taciturnes	Et sa muse favorisée
Sont les spectres des sombres bords.	Des regards du dieu de Claros !

Il n'a point d'Hébé, d'ambroisie,	Mes amis, qu'Apollon nous garde
Ni dans le ciel ni dans ses vers	Et des Fingals et des Oscars,
Sa nébuleuse poésie	Et du sublime ennui d'un barde
Est fille des rocs et des mers.	Qui chante au milieu des brouillards !

P. D. E. LE BRUN.

CHOEUR DU PARIA⁴.

BRAMES, *portant des instruments* : GUERRIERS, PEUPLE.

PREMIER BRAME.

Du soleil qui renaît bénissez la puissance ;
 Chantez, peuples heureux, chantez :
 Couronné de splendeur, il se lève, il s'avance.
 Chantez, peuples heureux, chantez
 Du soleil qui renaît les dons et les clartés.

LE PEUPLE.

Il se lève, il s'avance ;
 Publiions sa puissance,
 Adorons ses clartés.

SECOND BRAME.

Sept coursiers, qu'en partant le dieu contient à peine,
 Enflamment l'horizon de leur brûlante haleine :
 O soleil fécond, tu parais !
 Avec ses champs en fleurs, ses monts, ses bois épais,
 Sa vaste mer de tes feux embrasée,
 L'univers, plus jeune et plus frais,
 Des vapeurs du matin sort brillant de rosée.

⁴) Tragédie de M. Casimir Delavigne. La scène, comme le nom de Paria l'indique, est dans l'Inde.

PREMIER BRAME.

Disparaissez, démons enfantés par la nuit,
 Du meurtrier sinistres guides,
 Vous qui trompez par des lueurs perfides
 Le voyageur charmé dont l'erreur vous poursuit,
 Tombez, disparaissez sous ses flèches rapides !

CHOEUR DES BRAMES.

Et vous, peuples heureux, chantez
 Les démons dispersés par ses flèches rapides ;
 Et vous, peuples heureux, chantez
 L'astre victorieux qui vous rend ses clartés.

LE PEUPLE.

Publions sa victoire,
 Adorons ses clartés.

UN BRAME.

Sous douze noms divers les mois chantent sa gloire.

UN AUTRE.

Douze palais égaux, où l'entraîne le temps,
 Reçoivent tour à tour ses coursiers haletants.

PREMIER BRAME.

Chaque saison lui doit les attraites qu'elle étale :
 Le printemps, les parfums que son haleine exhale,
 L'été, ses fruits et ses moissons ;
 Il gonfle de ses feux les trésors dont l'automne
 En riant se couronne ;
 Chantons en lui le père des saisons.

LE PEUPLE.

Chantons, chantons en lui le père des saisons,
 Qui doivent à ses dons
 L'éclat changeant de leur couronne.

UNE VOIX, *parmi le peuple.*

Ce doux pays, agréable à ses yeux,
 Est un jardin paré de ses largesses ;
 Ce doux pays reçoit du haut des cieux
 De ses rayons les premières caresses.

UNE AUTRE.

Sous une forme humaine il habita nos monts,
 Des fureurs du serpent délivra nos campagnes ;
 Il apprit aux bergers de divines chansons,
 Que répétaient en chœur neuf vierges, ses compagnes.

CHŒUR.

Ce doux pays, agréable à ses yeux,
Répète encor ses vers mélodieux.

SECOND BRAME.

Eh ! comment garder le silence ?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour :
Dans les forêts que leur souffle balance
Les brises du matin célèbrent son retour ;
La mer, qui se soulève, en grondant le salue ;
Tourné vers l'orient, où brille un nouveau jour,
Le lion se prosterne et rugit à sa vue ;
Pour lui porter ses vœux au céleste séjour,
L'aigle, en poussant des cris, s'élance
Eh ! comment garder le silence ?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour.

UN GUERRIER.

Je viens d'armer mon fils ; Soleil, de ton passage
Que, féconde en bienfaits, sa gloire offre l'image !
Qu'on admire l'éclat de ses exploits naissants ;
Que le midi de sa noble carrière
Brille, comme le tien, de feux éblouissants ;
Qu'il meure comme toi dans des flots de lumière !

UNE JEUNE FILLE.

Ma mère aux portes du tombeau
Languit dans une nuit épaisse ;
Les doux rayons de ton flambeau
N'écartent plus le noir bandeau
Dont l'ombre sur ses yeux s'abaisse.

Si je la perds, qui puis-je aimer ?
Elle seule était ma famille ;
Sous mes baisers viens rallumer
Ses yeux que la mort va fermer ;
Per mets-lui de revoir sa fille.

UN BRAME.

Dieu des divins accords, souris à nos accents.

UN GUERRIER.

Ma main, dieu des guerriers, te consacre ces armes.

UN PASTEUR.

Reçois, dieu des pasteurs, mes fruits et mon encens.

LA JEUNE FILLE.

Dieu de tous, je suis pauvre, et je t'offre mes larmes.

CHOEUR DES BRAMES.

Chantez, peuples heureux, chantez
Du soleil qui renait les dons et les clartés.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Eh ! comment garder le silence ?
Avec tout l'univers célébrons son retour.
Couronné de splendeur, il se lève, il s'élance ;

Eh ! comment garder le silence ?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour.

LA MORT DE JEANNE D'ARC.

SILENCE au camp ! la vierge est prisonnière ;
Par un injuste arrêt Bedford croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière
Silence au camp ! la vierge va périr.

Des pontifes divins, vendus à la puissance,
Sous les subtilités des dogmes ténébreux
Ont accablé son innocence ;
Les Anglais commandaient ce sacrifice affreux :
Un prêtre en cheveux blancs ordonna le supplice ;
Et c'est au nom d'un Dieu par lui calomnié,
D'un Dieu de vérité, d'amour et de justice,
Qu'un prêtre fut perfide, injuste et sans pitié.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
Pour qui ces torches qu'on excite ?
L'airain sacré tremble et s'agite
D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?
La joie éclate sur leurs traits ;
Sans doute l'honneur les enflamme ;
Il vont pour un assaut former leurs rangs épais :
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
 Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves !
 La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :

Qu'elle meure ; elle a contre nous
 Des esprits infernaux suscité la magie

Lâches ? que lui reprochez-vous ?
 D'un courage inspiré la brûlante énergie,
 L'amour du nom français, le mépris du danger,
 Voilà sa magie et ses charmes ;
 En faut-il d'autres que des armes
 Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image ;
 Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :
 Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,

Elle s'avavançait à pas lents.
 Tranquille elle y monta ; quand, debout sur le faite,
 Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
 Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
 Sentant son cœur faillir elle baissa la tête,
 Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
 Ta jeunesse va se flétrir,
 Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
 Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
 Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
 Et ta chaumière et tes compagnes,
 Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,
 Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance
 Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé :
 A travers les vapeurs d'une fumée ardente,

Jeanne, encor menaçante ¹,
 Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
 Pourquoi reculer d'épouvante,
 Anglais ? son bras est désarmé.

La flamme l'environne, et sa voix expirante
 Murmure encore : ô France, ô mon roi bien-aimé !

¹) Jeanne, sur son bûcher, ne fut point menaçante.

Que faisait-il, ce roi ? Plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait, aux pieds d'une maîtresse,
La vierge qui mourait pour lui !

Ah ! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux,

Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux !
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets !
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance ;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprés :
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance !

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés ; venez, braves soldats ;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses !
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits ! »

Notre armée au cercueil eut mon premier hommage⁴ ;
Mon luth chante aujourd'hui les vertus d'un autre âge ;
Ai-je trop présumé de ses faibles accents ?

Pour célébrer tant de vaillance,
Sans doute il n'a rendu que des sons impuissants ;
Mais, poète et Français, j'aime à vanter la France.
Qu'elle accepte en tribut de périssables fleurs.
Malheureux de ses maux, et fier de ses victoires,
Je dépose à ses pieds ma joie ou mes douleurs ;
J'ai des chants pour toutes ses gloires,
Des larmes pour tous ses malheurs.

CASIMIR DELAVIGNE.

⁴) Allusion à l'épique sur la bataille de Waterloo, par le même auteur.

L O U I S X I.

Heureux villageois, dansons :

Sautez, fillettes

Et garçons !

Unissez vos joyeux sons,

Musettes

Et chansons !¹

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,

Louis, dont nous parlons tout bas,

Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,

S'il peut sourire à nos ébats.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,

Louis se retient prisonnier.

Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ;

Surtout il craint son héritier.

Voyez d'ici briller cent hallebardes,

Aux feux d'un soleil pur et doux.

N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes,

Qui se mêle au bruit des verroux ?

Il vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume

Ce roi peut envier la paix :

Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,

A travers ces barreaux épais ?

Dans nos hameaux, quelle image brillante

Nous nous faisons d'un souverain !

Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !

Pour la couronne un front chagrin !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :

L'horloge a causé son effroi :

Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne

Pour un signal de son beffroi.

¹) Ces vers se répètent après chaque strophe. Ce sont des paysans qu'on oblige de danser et de feindre l'allégresse à la vue du vieux tyran.

Mais notre joie, hélas ! le désespère ;
 Il fuit avec son favori.
 Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
 A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons :
 Sautez, fillettes
 Et garçons !
 Unissez vos joyeux sons,
 Musettes
 Et chansons !

BÉRANGER.

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES¹.

J'AI vu la Paix descendre sur la terre,
 Semant de l'or, des fleurs et des épis.
 L'air était calme, et du dieu de la guerre
 Elle étouffait les foudres assoupis.
 « Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
 « Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;
 « Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
 « D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;
 « Chacun de vous aura place au soleil.
 « Tous attelés au char de la puissance,
 « Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
 « L'aiglon souffle, et vos toits sont brûlés ;
 « Et quand la terre est enfin refroidie,
 « Le soc languit sous des bras mutilés.

¹) Composé lorsque l'occupation de la France par les alliés cessa, en 1818.

« Près de la borne où chaque État commence,
 « Aucun épi n'est pur de sang humain.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main.

« Des potentats dans vos cités en flammes,
 « Osent du bout de leur sceptre insolent
 « Marquer, compter et recompter les âmes
 « Que leur adjuge un triomphe sanglant.
 « Faibles troupes, vous passez sans défense
 « D'un joug pesant sous un joug inhumain.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course;
 « Fondez des lois dans vos pays souffrants.
 « De votre sang ne livrez plus la source
 « Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
 « Des astres faux conjurez l'influence;
 « Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire;
 « Sur le passé jetez un voile épais;
 « Semez vos champs aux accords de la lyre;
 « L'encens des arts doit brûler pour la paix.
 « L'espoir riant, au sein de l'abondance,
 « Accueillera les doux fruits de l'hymen.
 « Peuples, formez une sainte alliance,
 « Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
 Et plus d'un roi répétait ses discours.
 Comme au printemps la terre était parée;
 L'automne en fleurs rappelait les amours.
 Pour l'étranger, coulez, bons vins de France;
 De sa frontière il reprend le chemin.
 Peuples, formons une sainte alliance,
 Et donnons-nous la main.

LE MÊME.

LES ENFANTS DANS LA MAISON.

Laissez. — Tous ces enfants sont bien là. — Qui vous dit
Que la bulle d'azur que mon souffle agrandit

A leur souffle indiscret s'écroule ?

Qui vous dit que leurs voix, leurs pas, leurs jeux, leurs cris,
Effarouchent la muse et chassent la pèris ? . . .

Venez, enfants, venez en foule !

Venez autour de moi ; riez, chantez, courez !

Votre œil me jettera quelques rayons dorés,

Votre voix charmera mes heures.

C'est la seule en ce monde, où rien ne nous sourit,

Qui vienne du dehors sans troubler dans l'esprit

Le chœur des voix intérieures !

Fâcheux ! qui les vouliez écarter ! — Croyez-vous

Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux

Au sortir de leurs jeunes rondes ?

Croyez-vous que j'ai peur, quand je vois, au milieu

De mes rêves rougis ou de sang ou de feu,

Passer toutes ces têtes blondes ?

La vie est-elle donc si charmante à vos yeux,

Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux

Une maison vide et muette ?

N'ôtez pas, la pitié même vous le défend,

Un rayon de soleil, un sourire d'enfant

Au ciel sombre, au cœur du poète !

— « Mais ils s'effaceront à leurs bruyants ébats,

« Ces mots sacrés que dit une muse tout bas,

Ces chants purs où l'âme se noie ? . . » —

Et que m'importe à moi, muse, chants, vanités,

Votre gloire perdue et l'immortalité,

Si j'y gagne une heure de joie.

La belle ambition et le rare destin !

Chanter ! toujours chanter pour un écho lointain !

Pour un vain bruit qui passe et tombe !

Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis !
 Expirer dans ses jours les rêves de ses nuits !
 Faire un avenir à sa tombe !

Oh ! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir,
 Et toute ma famille avec tout mon loisir,
 Dût la gloire ingrate et frivole,
 Dussent mes vers, troublés de ces ris familiers,
 S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers
 Une troupe d'oiseaux s'envole !

Mais non. Au milieu d'eux rien ne s'évanouit.
 L'orientale d'or plus riche épanouit
 Ses fleurs peintes et ciselées :
 La ballade est plus fraîche, et dans le ciel grondant
 L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent
 Le groupe des strophes ailées !

Je les vois reverdir dans leurs jeux éclatants,
 Mes hymnes parfumés comme un champ de printemps.
 O vous, dont l'âme est épuisée,
 O mes amis ! l'enfance aux riantes couleurs
 Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
 L'aurore donne la rosée !

Venez, enfants ! — A vous jardins, cours, escaliers ;
 Ébranlez et planchers, et plafonds, et piliers !
 Que le jour s'achève ou renaissè,
 Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs !
 Ma joie et mon bonheur et mon âme et mes chants
 Iront où vous irez, jeunesse !

Il est pour les cœurs sourds aux vulgaires clameurs
 D'harmonieuses voix, des accords, des rumeurs,
 Qu'on n'entend que dans les retraites ;
 Notes d'un grand concert interrompu souvent,
 Vents, flots, feuilles des bois, bruits dont l'âme en rêvant
 Se fait des musiques secrètes !

Moi, quel que soit le monde, et l'homme, et l'avenir,
 Soit qu'il faille oublier ou se ressouvenir,
 Que Dieu m'afflige ou me console,

Je ne veux habiter la cité des vivants
 Que dans une maison qu'une rumeur d'enfants
 Fasse toujours vivante et folle.

De même, si jamais enfin je vous revois,
 Beau pays, dont la langue est faite pour ma voix,
 Dont mes yeux aimaient les campagnes,
 Bords où mes pas enfants suivaient Napoléon,
 Fortes villes du Cid ! ô Valence, ô Léon,
 Castille, Aragon, mes Espagnes !

Je ne veux traverser vos plaines, vos cités,
 Franchir vos ponts d'une arche entre deux monts jetés,
 Voir vos palais romains ou maures,
 Votre Guadalquivir qui serpente et s'enfuit,
 Que dans ces chars dorés qu'emplissent de leur bruit
 Les grelots des mules sonores !

VICTOR HUGO.

É L É G I E A U X N Y M P H E S D E V A U X ¹.

REMPLISSEZ l'air de cris en vos grottes profondes ;
 Pleurez, Nymphes de Vaux², faites croître vos ondes,
 Et que l'Anqueuil enflé ravage les trésors
 Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
 On ne blâmera pas vos larmes innocentes ;
 Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
 Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
 Les Destins sont contents, Oronte est malheureux.
 Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
 Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
 Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
 Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
 Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
 Que vous le trouveriez différent de lui-même !
 Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits.

t) Sur la disgrâce de Fouquet, surintendant des finances ; il encourut la haine de Louis XIV, qui le fit juger pour dilapidation du trésor. Il fut condamné à une prison perpétuelle. — ²) Maison de campagne de Fouquet.

Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
 Hôtes infortunés de sa triste demeure,
 En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
 Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
 Les attraits enchanteurs de la prospérité.
 Dans les palais des rois cette plainte est commune ;
 On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
 Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
 Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
 Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
 Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
 Il est bien mal aisé de régler ses désirs ;
 Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
 Jamais un favori ne borne sa carrière ;
 Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
 Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
 Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
 Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
 Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
 Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
 Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
 Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
 Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
 Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
 Saluer à longs flots le soleil de la cour :
 Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
 Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
 Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens ;
 Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
 Mais quittons ces pensers, Oronte nous appelle.
 Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
 Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
 Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
 Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage⁴ ;
 Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
 Du titre de clément rendez-le ambitieux :
 C'est par-là que les rois sont semblables aux Dieux.
 Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;
 Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.

⁴) Poétique, pour cœur.

Inspirez à Louis cette même douceur;
 La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
 Oronte est à présent un objet de clémence:
 S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
 Il est assez puni par son sort rigoureux,
 Et c'est être innocent que d'être malheureux¹.

LA FONTAINE.

STANCES A UN PÈRE SUR LA MORT DE SA FILLE.

TA douleur, Du Perrier, sera donc éternelle !
 Et les tristes discours²
 Que te met en l'esprit l'amitié³ paternelle
 L'augmenteront toujours ?
 Le malheur de ta fille au tombeau descendue
 Par un commun trépas,
 Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
 Ne se retrouve pas ?
 Je sais de quels appas son enfance était pleine,
 Et n'ai pas entrepris,
 Injurieux ami, de soulager ta peine
 Avecque⁴ son mépris.

¹) L'éloquent défenseur de Fouquet, Pélisson, adressa aussi à Louis XIV, en faveur de son malheureux client, une pièce de vers, qui se termine par ceux-ci :

« Libre de passions, et libre d'intérêts,
 Je ne suis qu'à demi du rang de vos sujets;
 Mais depuis deux hivers, admirant votre vie,
 Mon cœur se sent touché d'une plus noble envie.
 Si je puis quelque jour, d'un vol audacieux,
 M'élever de la terre et m'approcher des cieux;
 Si je puis quelque jour, charmé de vos merveilles,
 Montrant à l'univers, après de longues veilles,
 Ce que peut un esprit nourri dans les beaux-arts,
 Égaler votre histoire à celle des Césars,
 Ne me dérobez point ce beau trait de clémence;
 Je l'attends, et mes vœux sont les vœux de la France. »

²) *Raisonnements*. — ³) *Pour l'amour*. V. Tome 1^{er}. p. 431. — ⁴) *Vieux, pour avec*.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
 Ont le pire destin ;
 Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
 L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi serait¹ que, selon ta prière,
 Elle aurait obtenu
 D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
 Qu'en fût-il advenu ?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
 Elle eût eu plus d'accueil,
 Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
 Et les vers du cercueil ?

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
 On a beau la prier ;
 La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles²,
 Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
 Est sujet à ses lois ;
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
 N'en défend point nos rois³.

De murmurer contre elle et perdre patience
 Il est mal à propos ;
 Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
 Qui nous met en repos.

MALHERBE.

L'ARABE AU TOMBEAU DE SON COURSIER,

ÉLÉGIE.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
 Il dort couché sous les sables mouvants.

O voyageur ! partage ma tristesse ;
 Mêles tes cris à mes cris superflus.
 Il est tombé le roi de la vitesse !
 L'air des combats ne le réveille plus.

Archaisme. — ¹) Cela est naturel, mais non d'un beau naturel. — ²) « Pallida mors æquo pulsat pede Pauperum tabernas regumque turres. » Hor.

Il est tombé dans l'éclat de sa course :
Le trait fatal a tremblé sur son flanc ;
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence ;
Sa tête horrible aussitôt a roulé ;
J'ai de son sang abreuvé cette lance.
Et sous mes pieds je l'ai longtemps foulé.
Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
Morne et pensif, je l'appelai trois fois ;
En vain, hélas ! . . . Il fut sourd à ma voix :
Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui :
Mort au plaisir, insensible à la gloire,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un immense tombeau ;
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Quand du midi le rayon nous dévore,
Il me guidait vers l'arbre hospitalier ;
A mes côtés il combattait le Maure,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide !
Fier, et debout dès le réveil du jour,
Au rendez-vous et de guerre et d'amour
Tu m'emportais comme l'éclair rapide.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants.

Tu vis souvent cette jeune Azéide,
Trésor d'amour, miracle de beauté;
Tu fus vanté de sa bouche perfide,
Ton cou nerveux de sa main fut flatté:
Moins douce était la timide gazelle;
Des verts palmiers elle avait la fraîcheur . . .
Un beau Persan me déroba son cœur;
Elle partit! tu me restas fidèle.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants.

MILLEVOYE.

LA JEUNE TARENTINE,

ÉLÉGIE.

PLEUREZ, doux alcyons! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétys; doux alcyons, pleurez!

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine!
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine:
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe: étonnée et loin des matelots,
Elle tombe, elle crie, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine!
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par son ordre bientôt les belles Néréides

★

S'élèvent au-dessus des demeures humides,
 Le poussent au rivage, et dans ce monument
 L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement ;
 Et de loin à grands cris appelant leurs compagnes,
 Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
 Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
 Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée ;
 Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée ;
 L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds,
 Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux. »

ANDRÉ CHÉNIER.

LA VIEILLE FILLE.

PAUVRE fille ! toujours ici-bas oubliée,
 Toi dont la vie était une lente douleur,
 Dont l'âme méconnue en soi s'est repliée,
 Amèrement blessée au toucher du malheur ;

Toi, qui viens de mourir aussi chaste qu'un ange,
 Et dont le front blanchi dort sous le blanc *linceul*,
 Toi que nul n'a choisie, et dont la fleur d'orange
 N'a, de son pâle éclat, paré que le *cercueil* ;

Console-toi, ma sœur, de ce triste hyménée,
 De ces vierges qui vont chantant l'hymne de mort ;
 Fières de leur jeunesse et de leur destinée,
 Plus d'une, après l'épreuve, aurait choisi ton sort.

Ton âme vers la paix s'est enfin élancée :
 Tu pars riche de pleurs, tous ont été comptés ;
 Car du livre éternel la joie est effacée,
 Et seuls, en lettres d'or, les chagrins sont restés.

Ah ! qui sait les ennuis, les désespoirs sans nombre,
 Les résignations qu'un cœur pauvre nourrit ;
 Pauvre de tous les biens, et qui s'éteint dans l'ombre
 D'un mal dont sans pitié chacun s'éloigne et rit !

La laideur chez la femme est maudite et flétrie ;
De la grâce et du beau nous sommes amoureux :
C'est comme un souvenir de la noble patrie,
Qui vient frapper nos sens et parler à nos yeux.

Elle vit, en naissant, commencer sa misère,
Triste, elle grandissait parmi ses jeunes sœurs ;
Car elle devinait, en embrassant sa mère,
Une pitié plaintive en ses yeux tout en pleurs.

Elle n'eut point d'enfance ; et venue à cet âge
Où la beauté reluit dans toute sa splendeur,
Chacun se détourna de son pâle visage,
Sans chercher plus avant ce que gardait son cœur ;

Son cœur, cachant à tous sa richesse inutile,
Ses secrets battements comprimés sous sa main,
Mystérieux parfum enfermé dans l'argile,
Beau trésor inconnu qu'on foulait en chemin ;

Ne murmurant jamais, tant son âme était haute,
N'ayant que Dieu pour juge en ses muets combats,
Et voilant son malheur comme on voile une faute ;
Souffrant de ces douleurs qui ne se plaignent pas ;

Vivant dans ces longs jours isolée et sans guide,
Et voyant chacun d'eux, fatalement pareil,
Sans espoir, sans bonheur, triste, uniforme, vide,
Comme un morne horizon sans pluie et sans soleil.

Et quand le poids des ans eut incliné sa tête,
Son cœur, tant éprouvé par un destin jaloux,
Se vengea noblement de sa part incomplète ;
Elle agrandit sa vie en la donnant à tous.

Saintement résignée à marcher solitaire,
Sans époux, sans enfants, sans lien, sans amour,
De tous les affligés elle devint la mère ;
Doux nom qu'avaient souvent rêvé ses mauvais jours !

Gloire, gloire à celui qui garde dans son âme
La foi, divin trésor d'intarissable miel !
Toi qui n'as partagé que les maux de la femme,
O vierge en cheveux blancs, va confiante au ciel !

Les dévouements obscurs sont les plus magnifiques;
 Dans l'ombre et le silence ils restent confondus :
 C'est la voix du désert chantant les saints cantiques
 Qui montent jusqu'à Dieu, de lui seul entendus.

Ils veulent un cœur fort, un assidu courage :
 Celui qui les pratique entre tous est béni ;
 Il amasse en secret un sublime héritage,
 Et sème dans son champ un mérite infini.

La vertu glorieuse a le regard des hommes,
 L'autre a celui du Dieu juste et mystérieux ;
 La première a sa fin dans le monde où nous sommes,
 L'autre naît sur la terre et ne fleurit qu'aux cieux.

M^{me} JANVIER.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
 L'automne avait jonché la terre ;
 Le bocage était sans mystère,
 Le rossignol était sans voix.
 Triste, et mourant, à son aurore,
 Un jeune malade à pas lents
 Parcourait une fois encore
 Le bois cher à ses premiers ans.
 « Bois que j'aime, adieu, je succombe ;
 Votre deuil me prédit mon sort ;
 Et dans chaque feuille qui tombe
 Je vois un présage de mort.
 Fatal oracle d'Épidaure,
 Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
 « A tes yeux jauniront encore :
 « Mais c'est pour la dernière fois.
 « L'éternel cyprès se balance ;
 « Déjà sur ta tête en silence
 « Il incline ses longs rameaux :
 « Ta jeunesse sera flétrie
 « Avant l'herbe de la prairie,
 « Avant le pampre des coteaux. »

Et je meurs... De leur froide haleine
 M'ont touché les sombres autans ;
 Et j'ai vu comme une ombre vaine
 S'évanouir mon beau printemps !
 Tombe, tombe, feuille éphémère !
 Couvre, hélas ! ce triste chemin ;
 Cache au désespoir de ma mère
 La place où je serai demain.
 Mais si mon amante voilée,
 Au détour de la sombre allée
 Venait pleurer quand le jour fuit,
 Éveille par ton léger bruit
 Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne, et sans retour.
 La dernière feuille qui tombe
 A signalé son dernier jour.
 Sous le chêne on creusa sa tombe...
 Mais son amante ne vint pas
 Visiter la pierre isolée ;
 Et le pâtre de la vallée
 Troubla seul du bruit de ses pas
 Le silence du mausolée.

MILLEVOYE.

STANCES DE RACAN.

TACIS, il faut penser à faire la retraite ;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faite
Des maisons de nos rois, que les toits des bergers.¹

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labourait son père.
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents le sinistre présage
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;
Son fertile domaine est son petit empire ,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau.

¹) *Sæpius ventis agitur ingens
Pinus : et celsæ graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulmina montes.*

Hor.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers ;
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes,
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit *aucunes fois* un cerf par les foulées,
Dans les vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau ;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance *en* faire son tombeau.

Tantôt il se promène au long de ses fontaines,
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons ;
Tantôt il se repose *avecque* les bergères
Sur des lits naturels de mousse et de fougères,
Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillottés.
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Vieillir *avecque* lui les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors ;
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort ni plus digne d'envie
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux.
Et voit en un clin d'œil, par un contraire échange,
L'un déchiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre à même temps élevé dans les cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles ;
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt :
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Après qu'on a suivi sans aucune assurance
Cette vaine faveur qui nous palt d'espérance,
L'envie en un moment tous nos desseins détruit ;
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si frêle ;
Sa plus belle moisson est sujette à la grêle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment ;
Vallon, fleuve, rochers, *plaisante* solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

Veut-on voir deux époques, deux littératures, je ne dis pas deux langues, dans un sujet pareil, et les mêmes objets sentis et rendus par deux âmes de poètes ? Il faut lire cette *chanson* de Desportes, que Racan put connaître encore, puisqu'il avait quinze ans quand Desportes mourut. Il ne peut guère y avoir plus d'un demi-siècle entre ces deux poèmes. Je vais citer quelques strophes du plus ancien. Ce sont les mêmes idées, mais accentuées par des émotions différentes. Le rythme traduit fort bien ces nuances ; chez l'un la fatigue du voyage et les *délices du port* ; chez l'autre un primitif et joyeux amour de la nature et des champs.

«O bienheureux qui peut passer sa vie,
 Entre les siens franc de haine et d'envie,
 Parmi les champs, les forests et les bois,
 Loin du tumulte et du bruit populaire,
 Et qui ne vend sa liberté pour plaire
 Aux passions des princes et des rois !

.
 Il n'a soucy d'une chose incertaine,
 Il ne se paist d'une espérance vaine,
 Nulle faveur ne le va décevant;
 De cent fureurs il n'a l'âme embrasée,
 Et ne maudit sa jeunesse abusée
 Quand il ne trouve à la fin que du vent.

.
 Je vous rends grâce, ô déitez sacrées
 Des monts, des eaux, des forests et des prés,
 Qui me privez de pensers soucieux,
 Et qui rendez ma volonté contente,
 Chassant bien loin la misérable attente
 Et les désirs des cœurs ambitieux.

.
 Si je ne loge en ces maisons dorées,
 Au front superbe, aux voûtes peinturées
 D'azur, d'émail et de mille couleurs,
 Mon œil se paist des trésors de la plaine,
 Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
 Et du beau teint des printanières fleurs.

.
 Ainsi vivant rien n'est qui ne m'agrée;
 J'oy's des oiseaux la musique sacrée,
 Quand au matin ils bénissent les cieux;
 Et le doux son des bruyantes fontaines,
 Qui vont coulant de ces roches hautaines,
 Pour arroser nos prés délicieux.»

DISPOSITES.



POÉSIE LYRIQUE RELIGIEUSE.

PARAPHRASE DU PSAUME CXLVI.

N'ESPÉRONS plus, mon âme, aux promesses du monde ;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer ;
Quittons ces vanités, laissons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

MALHERBE.

U N M O U R A N T.

Un pied dans le sépulcre et tout près d'y descendre
Pour n'être au premier jour que poussière et que cendre,
Puis-je encore, ô mon Dieu, fléchir votre courroux,
Et recourir à vous ?

N'ayant à vous offrir, pour expier mon crime,
Que cette maigre, sèche et mourante victime,
Quelle immense bonté pour elle vous avez
Si vous la recevez !

O le don précieux ! la magnifique offrande !
Quel présent je vous fais ! que ma ferveur est grande !
Et qu'il en est bien temps, quand déjà tout perclus,
Le monde n'en veut plus !

Cependant, mon Sauveur, en cet état funeste,
C'est tout ce que je puis, et tout ce qui me reste,
Avec mille regrets d'avoir songé si tard
A ce triste départ.

M'y voilà parvenu, la force m'abandonne,
Je pâlis, je succombe, et tout mon corps frissonne ;
Ma fin sans doute approche, et de peur d'expirer
Je n'ose respirer.

Ah ! voici le moment que mon âme appréhende :
Au secours, mon Sauveur ! permettez que je rende
Et mes derniers soupirs et mes derniers abois
Au pied de votre croix.

PATRICK.

LYRIQUE RELIGIEUSE.
ODE TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS.

413

Ésaïe, chapitre xxxviii.

J'AI VU mes tristes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant:
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et, dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.¹

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus:
Mon dernier soleil se lève:
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage
Le mal a brisé mes os:
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour;
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi, de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre:
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours!
Je redissais à l'aurore:
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours²!

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi:
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas:
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits:
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps!

¹) « Ces images, belles à la vérité, mais l'ouvrage de l'esprit qui cherche à «peindre, et non du sentiment qui ne veut qu'exprimer, peuvent-elles être comparées à la simplicité touchante de l'Écriture, à la tristesse profonde et vraie avec laquelle le prince jeune et mourant se représente aux portes de la mort? *J'ai dit au milieu de mes jours: je vais mourir, et j'ai cherché le reste de mes ans.* » D'Alembert. — ²) « Rien ne serait plus beau que cette strophe si l'original ne l'était pas davantage, parce qu'il est plus simple: *J'ai dit: je ne verrai plus mon peuple; et mes yeux, las de se tourner vers le ciel, se sont fermés.* » D'Alembert.

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous , pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments:
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

J. B. ROUSSEAU.

IMITATION DU PSAUME CIII.

PAR LEFRANC DE POMPIGNAN.

INSPIRE-MOI de saints cantiques ;
Mon âme, bénis le Seigneur ;
Quels concerts assez magnifiques,
Quels hymnes lui rendront honneur ?
L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels.
Les feux célestes le couronnent,
Et les flammes qui l'environnent
Sont ses vêtements éternels.

Ainsi qu'un pavillon tissu d'or et de soie,
Le vaste azur des cieus sous sa main se déploie.
Il peuple leurs déserts d'astres étincelants.
Les eaux autour de lui demeurent suspendues ;
Il foule aux pieds les nues
Et marche sur les vents.

Fait-il entendre sa parole ?
Les cieus croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles

Des légions d'esprits fidèles
A sa voix s'élancent dans l'air :
Un zèle dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Il combla du chaos les abîmes funèbres ;
Il affermit la terre, en chassa les ténèbres.
Les eaux couvraient au loin les rochers et les monts ;
Mais au son de sa voix les ondes se troublèrent,
Et soudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.

Les bornes qu'il leur a prescrites
Sauront toujours les resserrer.
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage
Qu'elle épouvante de son bruit.
Un grain de sable la divise :
L'onde approche, le flot se brise,
Reconnait son maître, et s'enfuit.

Les troupeaux dans les champs vont chercher leur pâture ;
L'homme dans les sillons cueille sa nourriture ;
L'olivier l'enrichit des flots de sa liqueur ;
Le pampre coloré fait couler sur sa table
Ce nectar délectable,
Charme et soutien du cœur.

Le souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins ;
Et la plus faible créature
Est l'objet de ses tendres soins.
Il verse également la sève
Et dans le chêne qui s'élève,
Et dans les humbles arbrisseaux :
Du cèdre voisin de la nue
La cime orgueilleuse et touffue
Sert de base aux nids des oiseaux.

Le daim léger, le cerf et le chevreuil agile
S'ouvrent sur les rochers une route facile.
Pour eux seuls de ces bois Dieu forma l'épaisseur,
Et les trous tortueux de ce gravier aride
Pour l'animal timide
Qui nourrit le chasseur.

Le globe éclatant qui dans l'ombre
Roule au sein des cieux étoilés,
Brilla pour nous marquer le nombre
Des ans, des mois renouvelés.
L'astre du jour, dès sa naissance,
Se plaça dans le cercle immense
Que Dieu lui-même avait décrit;
Fidèle aux lois de sa carrière,
Il retire et rend la lumière
Dans l'ordre qui lui fut prescrit.

La nuit vient à son tour; c'est le temps du silence.
De ses antres fangeux la bête alors s'élance,
Et de ses cris aigus étonne le pasteur.
Par leurs rugissements les lionceaux demandent
L'aliment qu'ils attendent
Des mains du Créateur.

Mais quand l'aurore renaissante
Peint les airs de ses premiers feux,
Ils s'enfoncent pleins d'épouvante
Dans les repaires ténébreux.
Effroi de l'animal sauvage,
Du Dieu vivant brillante image,
L'homme paraît quand le jour luit.
Sous ses lois la terre est captive;
Il y commande, il la cultive
Jusqu'au règne obscur de la nuit.

Privés de tes regards célestes,
Tous les êtres tombent détruits,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits.
Mais par des semences de vie,

Que ton souffle seul multiplie,
Tu ré pares les coups du temps;
Et la terre, toujours peuplée,
De sa fange renouvelée
Voit renaitre ses habitants.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

LE COMBAT DU CHRÉTIEN¹.

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle :
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux et n'accomplis jamais ;
Je veux : mais, ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

O grâce, ô rayon salutaire,
Viens me mettre avec moi d'accord ;
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

RACINE.

LE BONHEUR DU CHRÉTIEN.

Que ne puis-je, ô mon Dieu, Dieu de ma délivrance,
Remplir de ta louange et la terre et les cieux,
Les prendre pour témoins de ma reconnaissance,
Et dire au monde entier combien je suis heureux !

Heureux quand je t'écoute et que cette parole
Qui dit : soit la lumière ! et la lumière fut,
S'abaisse jusqu'à moi, m'instruit et me console,
Et me dit : c'est ici le chemin du salut !

Heureux quand je te parle, et que, de ma poussière,
Je fais monter vers toi mon hommage et mon vœu,
Avec la liberté d'un fils devant son père,
Et le saint tremblement d'un pécheur devant Dieu.

¹ Tiré de St. Paul aux Romains, ch. VII.

Heureux lorsque ton jour, ce jour qui vit éclore
 Ton œuvre du néant et ton fils du tombeau,
 Vient m'ouvrir les parvis où ton peuple t'adore,
 Et de mon zèle éteint rallumer le flambeau.

Heureux quand sous les coups de ta verge fidèle,
 Avec amour battu, je souffre avec amour :
 Pleurant, mais sans douter de ta main paternelle,
 Pleurant, mais sous la croix, pleurant, mais pour un jour.

Heureux, lorsque, attaqué par l'ange de la chute,
 Prenant la croix pour arme et l'agneau pour sauveur,
 Je triomphe à genoux, et sors de cette lutte
 Vainqueur, mais tout meurtri, tout meurtri, mais vainqueur.

Heureux, toujours heureux ! J'ai le Dieu fort pour père,
 Pour frère Jésus-Christ, pour conseil l'Esprit-Saint !
 Que peut ôter l'enfer, que peut donner la terre
 A qui jouit du ciel et du Dieu trois fois saint ?

A. MONOD.

C A N T I Q U E.

A toi, mon Dieu, mon éternel appui,
 Ce chant du soir ira secret et tendre :
 Heureux est-il, lorsque, comme aujourd'hui,
 Toi seul l'inspire⁴ et toi seul peux l'entendre.
 Oh ! dans ton sein laisse-moi me cacher !
 Le monde impur n'osera m'y chercher.

Il est si doux de sentir dans son cœur
 S'évanouir les terrestres pensées :
 Comme un brouillard, dont le soleil vainqueur
 Absorbe enfin les bandes dispersées.
 Toute légère et plus heureuse encor
 L'âme s'en va vers son divin trésor.

L'un après l'autre, ainsi que des réseaux
 Restés au pied du ramier qui s'envole,
 Pesants soucis, regrets, chagrins nouveaux,

⁴) *L'inspires.*

Tombent de l'âme, au vent de ta parole ;
N'as-tu donc pas tout fait, tout accompli ?
De qui te croit le destin est rempli.

Aussi, mon Dieu, mon Sauveur bien aimé,
Avec cette heure, ah ! prends à toi ma vie !
Dans les débris ton bon grain a germé ;
Que l'eau du ciel ne lui soit point ravie !
Mon âme a soif et cherche ton esprit :
C'est le désert que ton regard fleurit¹.

M^{me} OLIVIER.

ADIEUX DE GILBERT A LA VIE².

J'AI révélé mon cœur au Dieu de l'innocence :

Il a vu mes pleurs penitents ;

Il guérit mes remords, il m'arme de constance ;

Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :

Qu'il meure et sa gloire avec lui !

Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :

Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage :

Tout trompe la simplicité ;

Celui que tu nourris court vendre ton image

Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu l'entend gémir, Dieu vers qui te ramène

Un vrai remords né des douleurs ;

Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine

D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice

De l'incorruptible avenir ;

Eux-même épureront, par leur long artifice,

Ton honneur qu'ils pensent ternir.

¹) Plus régulièrement : *fait fleurir*. — ²) Poète célèbre du 18^e siècle, né en 1781, devenu fou de chagrin et de misère, et mort à l'hôpital en 1780. Huit jours avant sa mort, il composa, dans un moment lucide, les stances qu'on va lire.

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil⁴ ;

Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :

Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !

Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !

Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée !
Qu'un ami leur ferme les yeux !

M O I S E S U R L E N I L.

« Mes sœurs, l'onde est plus froide aux premiers feux du jour.

« Venez : le moissonneur repose en son séjour ;

« La rive est solitaire encore ;

« Memphis élève à peine un murmure confus ;

« Et nos chastes plaisirs, sous ces bouquets touffus,

« N'ont d'autre témoin que l'aurore.

« Au palais de mon père on voit briller les arts ;

« Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards

« Qu'un bassin d'or ou de porphyre ;

« Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;

« Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris

« Le souffle embaumé du zéphyre !

« Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur !

« Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur

« De vos ceintures transparentes ;

⁴ On ne peut rendre l'innocence ; et l'orgueil n'est jamais un don de Dieu. Gilbert aurait dû dire peut-être : « La paix, et l'espoir sans orgueil. »

« Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;

« Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous

« Au sein des vagues murmurantes.

« Hâtons-nous . . . Mais parmi les brouillards du matin,

« Que vois-je ? — Regardez à l'horizon lointain . . .

« Ne craignez rien, filles timides !

« C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,

« Le tronc d'un vieux palmier, qui, du fond des déserts,

« Vient visiter les pyramides.

« Que dis-je ? si j'en crois mes regards indécis,

« C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,

« Que pousse une brise légère.

« Mais non ; c'est un esquif où, dans un doux repos,

« J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,

« Comme on dort au sein de sa mère.

« Il sommeille, et de loin, à voir son lit flottant,

« On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant

Le nid d'une blanche colombe.

« Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;

« L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant

« Semble le bercer dans sa tombe !

« Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis !

« Il crie . . . Ah ! quelle mère a pu livrer son fils

« Au caprice des flots mobiles ?

« Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part,

« Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart

« Qu'un berceau de roseaux fragiles.

« Sauvons-le . . . — C'est peut-être un enfant d'Israël.

« Mon père les proscrit : mon père est bien cruel

« De proscrire ainsi l'innocence !

« Faible enfant ! Ses malheurs ont ému mon amour.

« Je veux être sa mère : il me devra le jour,

« S'il ne me doit pas la naissance.»

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,

Alors qu'aux bords du Nil son cortège innocent

Suivait sa course vagabonde ;

Et ces jeunes beautés, qu'elle effaçait encor,

Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,

Croyaient voir la fille de l'Onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit ;
 Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
 La guide en sa marche craintive ;
 Elle a saisi l'esquif ! fière de ce doux poids,
 L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
 Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
 Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
 Sur le bord de l'arène humide ;
 Et ses sœurs tour à tour au front du nouveau-né,
 Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
 Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
 Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel ;
 Viens ici comme une étrangère ;
 Ne crains rien : en prenant Moïse entre tes bras,
 Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
 Car Iphis n'est pas encor mère !

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
 La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,
 Baigné des larmes maternelles,
 On entendait en chœur, dans les cieus étoilés,
 Des anges, devant Dieu de leurs ailes voilés,
 Chanter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;
 « Ne mêle plus des pleurs aux flots impurs du Nil ;
 Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
 « Le jour enfin approche où vers les champs promis
 « Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
 Les tribus si longtemps captives.

Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
 C'est l'élu du Sina, c'est le roi des Fléaux
 Qu'une vierge sauve de l'onde.
 Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
 « Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
 « Un berceau doit sauver le monde. »

M. VICTOR HUGO.



LA SOLITUDE¹.

HEUREUX qui, s'écartant des sentiers d'ici-bas,
A l'ombre du désert allant cacher ses pas,
D'un monde dédaigné secouant la poussière,
Efface, encor vivant, ses traces sur la terre,
Et dans la solitude enfin enseveli,
Se nourrit d'espérance et s'abreuve d'oubli !
Tel que ces esprits purs qui planent dans l'espace,
Tranquille spectateur de cette ombre qui passe,
Des caprices du sort à jamais défendu,
Il suit de l'œil ce char dont il est descendu ! . . .
Il voit les passions, sur une onde incertaine,
De leur souffle orageux enfler la voile humaine.
Mais ces vents inconstants ne troublent plus sa paix ;
Il se repose en Dieu, qui ne change jamais ;
Il aime à contempler ses plus hardis ouvrages,
Ces monts, vainqueurs des vents, de la foudre et des âges.
Où, dans leur masse auguste et leur solidité,
Ce Dieu grava sa force et son éternité.
A cette heure où, frappé d'un rayon de l'aurore,
Leur sommet enflammé que l'Orient colore
Comme un phare céleste allumé dans la nuit,
Jaillit étincelant de l'ombre qui s'enfuit,
Il s'élance, il franchit ces riantes collines
Que le mont jette au loin sur ses larges racines,
Et, porté par degrés jusqu'à ses sombres flancs,
Sous ses pins immortels il s'enfonce à pas lents :
Là des torrents séchés le lit seul est sa route.
Tantôt les rocs minés sur lui pendent en voûte,
Et tantôt, sur leurs bords tout à coup suspendu,
Il recule étonné ; son regard éperdu
Jouit avec horreur de cet effroi sublime,
Et sous ses pieds, longtemps, voit tourner l'abîme.
Il monte, et l'horizon grandit à chaque instant ;
Il monte, et devant lui l'immensité s'étend :

¹) Ce morceau a été omis dans la section de la *Poésie didactique* ; mais il ne paraîtra pas trop déplacé dans celle-ci.

Comme sous le regard d'une nouvelle aurore,
Un monde à chaque pas pour ses yeux semble éclore,
Jusqu'au sommet suprême où son œil enchanté
S'empare de l'espace, et plane en liberté.
Ainsi, lorsque notre âme, à sa source envolée,
Quitte enfin pour jamais la terrestre vallée,
Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,
Élargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux ;
Des mondes sous son vol le mystère s'abaisse ;
En découvrant toujours elle monte sans cesse
Jusqu'aux saintes hauteurs d'où l'œil du séraphin
Sur l'espace infini plonge un regard sans fin.

Salut, brillants sommets, champs de neige et de glace ;
Vous qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace ;
Vous que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que les aigles et moi :
Oeuvres du premier jour, augustes pyramides
Que Dieu même affermit sur vos bases solides ;
Confins de l'univers, qui, depuis ce grand jour,
N'avez jamais changé de forme et de contour :
Le nuage en grondant parcourt en vain vos cimes,
Le fleuve en vain grossi sillonne vos abîmes,
La foudre frappe en vain votre front endurci ;
Votre front solennel, un moment obscurci,
Sur nous, comme la nuit, versant son ombre obscure,
Et laissant pendre au loin sa noire chevelure,
Semble, toujours vainqueur du choc qui l'ébranla,
Au Dieu qui l'a fondé dire encor : Me voilà.
Et moi, me voici seul sur ces confins du monde :
Loin d'ici, sous mes pieds la foudre vole et gronde ;
Les nuages battus par les ailes des vents
Entre-choquant comme eux leurs tourbillons mouvants,
Tels qu'un autre Océan soulevé par l'orage,
Se déroulent sans fin dans des lits sans rivage,
Et, devant ces sommets abaissant leur orgueil,
Brisent incessamment sur cet immense écueil.
Mais, tandis qu'à ses pieds ce noir chaos bouillonne,
D'éternelles splendeurs le soleil le couronne :
Depuis l'heure où son char s'élance dans les airs,

Jusqu'à l'heure où son disque incline vers les mers,
Cet astre, en décrivant son oblique carrière,
D'aucune ombre jamais n'y souille la lumière,
Et déjà la nuit sombre a descendu des cieux
Qu'à ces sommets encore il dit de longs adieux.

Là, tandis que je nage en des torrents de joie,
Ainsi que mon regard, mon âme se déploie,
Et croit, en respirant cet air de liberté,
Recouvrer sa splendeur et sa sérénité.
Oui, dans cet air du ciel, les soins lourds de la vie,
Le mépris des mortels, leur haine ou leur envie,
N'accompagnent plus l'homme et ne surnagent pas :
Comme un vil plomb, d'eux-même, ils retombent en bas.
Ainsi, plus l'onde est pure, et moins l'homme y surnage.
A peine de ce monde il emporte une image.
Mais ton image, ô Dieu : dans ces grands traits épars,
Et s'élevant vers toi grandit à nos regards.
Comme au prêtre habitant l'ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l'âme solitaire.
Le silence et la nuit, et l'ombre des forêts,
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets ;
Et l'esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles.
J'ai vu de l'Océan les flots épouvantés,
Pareils aux fiers coursiers dans la plaine emportés,
Déroulant à ta voix leur humide crinière,
Franchir en bondissant leur bruyante barrière ;
Puis soudain refoulés, sous ton frein tout puissant,
Dans l'abîme étonné rentrer en mugissant.
J'ai vu le fleuve, épris des gazons du rivage,
Se glisser flots à flots, de bocage en bocage,
Et dans son lit voilé d'ombrage et de fraîcheur,
Bercer en murmurant la barque du pêcheur ;
J'ai vu le trait brisé de la foudre qui gronde,
Comme un serpent de feu se dérouler sur l'onde ;
Le zéphyr embaumé des doux parfums du miel,
Balayer doucement l'azur voilé du ciel ;
La colombe, essuyant son aile encore humide,
Sur les bords de son nid poser un pied timide,

Puis, d'un vol cadencé, fendant le flot des airs,
S'abattre en soupirant sur la rive des mers ;
J'ai vu ces monts voisins des cieux où tu reposes,
Cette neige où l'aurore aime à semer ses roses,
Ces trésors des hivers, d'où par mille détours
Dans nos champs desséchés multipliant leur cours,
Cent rochers de cristal, que tu fonds à mesure,
Viennent désaltérer la mourante verdure :
Et ces ruisseaux pleuvant de ces rocs suspendus,
Et ces torrents grondant dans les granits fendus,
Et ces pics où le temps a perdu sa victoire
Et toute la nature est un hymne à ta gloire.

M. DE LAMARTINE.



X.

POÉSIE DRAMATIQUE.

SCÈNE DE POLYEUCTE;

PAR CORNEILLE.

P. CORNEILLE, né à Rouen en 1606, mort dans la même ville en 1684, ignora longtemps son talent, plus longtemps encore sa supériorité sur les poètes contemporains, qu'il prit d'abord pour modèles. La tragédie du *Cid*, qui parut en 1637, produisit une révolution dans l'art. Le naturel, la vérité, le sublime, longtemps exilés de la scène, y reparurent enfin. L'enthousiasme public éveilla l'envie; elle demanda compte à Corneille d'un succès qu'elle prétendait avoir été obtenu par surprise. Le cardinal de Richelieu, qui faisait aussi des tragédies, et que toute gloire offusquait, enjoignit à l'Académie française de juger l'œuvre du poète dont il se croyait le rival. L'Académie s'honora par une critique impartiale et mesurée. *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* consommèrent la restauration du théâtre français. L'auteur de ces belles tragédies donna aussi dans le *Menteur* le premier modèle de la bonne comédie. Mais du midi de Corneille à son déclin l'intervalle fut court. Si de grandes beautés brillent encore dans *Héraclius*, dans *Rodogune* et dans *Nicomède*, elles sont, dans ses autres ouvrages, étouffées sous les défauts trop habituels de Corneille, la subtilité, l'enflure et la fausse grandeur. Toutefois, le génie de Corneille a vivifié la littérature; il a ouvert de nouvelles routes; et ce poète est du petit nombre d'auteurs à qui le don du sublime a été départi.

Polyeucte, seigneur arménien, a embrassé le christianisme, et il a rendu témoignage de sa foi (mais d'une foi peu éclairée) en renversant les idoles à la vue du peuple. Son beau-père, gouverneur de la province pour l'empereur Décus, le condamne à la mort; mais il peut se sauver en abjurant. Son épouse, encore païenne, vient dans sa prison pour l'y engager.

POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POLYEUCTE.

MADAME, quel dessein vous fait me demander?

Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder?

Cet effort généreux de votre amour parfaite¹
 Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite?
 Apportez-vous ici la haine ou l'amitié,
 Comme mon ennemie, ou ma chère moitié?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même ;
 Seul vous vous haïssez lorsque chacun vous aime ;
 Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :
 Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
 A quelque extrémité que votre crime passe²,
 Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
 Daignez considérer le sang dont vous sortez,
 Vos grandes actions, vos rares qualités ;
 Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
 Gendre du gouverneur de toute³ la province ;
 Je ne vous compte à rien le nom de mon époux :
 C'est un bonheur pour moi, qui n'est pas grand pour vous ;
 Mais après vos exploits, après⁴ votre naissance,
 Après⁴ votre pouvoir, voyez notre espérance⁵ ;
 Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
 Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considère plus : je sais mes avantages,
 Et l'espoir que sur eux forment les grands courages⁶.
 Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
 Que troublent les soucis, que suivent les dangers ;
 La mort nous les ravit, la fortune s'en joue ;
 Aujourd'hui sur le trône, et demain dans la boue ;
 Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
 Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.
 J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :
 Cette grandeur pérît, j'en veux une immortelle :

¹) *Amour* peut être féminin en vers. — ²) Quelque extrême que soit votre crime. — ³) *Toute* est un remplissage. — ⁴) *Après*, terme impropre. — ⁵) « *Voyez notre espérance* est le contraire de ce que Pauline entend. » *Voltaire*. Mais n'y a-t-il point dans l'emploi de ce mot une sorte d'ironie douloureuse? Observons ici que le mot latin dont nous avons formé celui d'*espérance* signifiait souvent un regard vers l'avenir, triste ou heureux. « *Bellum accidit serius spe omnium.* » Tite-Live, II. « *In quo ego quid eniti, aud quid efficere possim, malo in aliorum spe relinquere, quam in oratione mea ponere.* » Cic. in Cæcil. VIII. — ⁶) Un tel espoir demande-t-il un grand courage?

Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie,
Qui tantôt, qui soudain, me peut être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui¹ qui le suit?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes ;
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges ;
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux !
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :
Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat :
Je sais quel en est l'heur², et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire ;
Et ce nom, précieux encore à nos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

PAULINE.

Quel Dieu !

POLYEUCTE.

Tout beau³, Pauline, il entend vos paroles ;
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien ?

¹) Dur : mettez l'instant. De plus, les *que* et les *qui* sont trop multipliés. —

²) Bonheur. — ³) Expression aujourd'hui trop familière.

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment : laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :
Il m'ôte des périls¹ que j'aurais pu courir,
Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie . . .
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruel ! car il est temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate,
Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes serments ?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable :
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
Et je ne voulais pas de sentiments forcés.
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ;
Tu ne la² caches pas, tu veux que je la voie ;
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée !
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !
Encor s'il commençait un heureux repentir,

¹) On n'ôte pas d'un *péril*. — ²) Ce pronom forme une incorrection.

Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes !
Mais, courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plutôt à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;
Et si l'on peut au ciel sentir quelque douleur,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs¹ :
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
Avec trop de mérite² il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dit-tu, malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt . . . !

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu :
Il viendra ; mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

¹) De votre malheur. — ²) Belles qualités.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

Va, cruel, va mourir ; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

SCÈNES D'ATHALIE,

DE RACINE.

JEAN RACINE, né en 1639, mourut en 1699. Destiné à être moine, il fut poète et courtisan. A l'exception de ses deux premiers essais, il n'a donné au théâtre que des chefs-d'œuvre. Moins sublime que Corneille, il a été plus vrai, plus délicat, plus nuancé. Dans la structure du drame, dans la peinture des mouvements les plus intimes du cœur humain, dans le style et dans la versification, il est encore sans égal. Ce n'est pas un génie vaste et puissant, mais le talent le plus accompli qui se soit appliqué à la poésie dramatique. Entre ses tragédies, *Andromaque*, *Britannicus*, *Iphigénie* et *Phèdre* occupaient le premier rang, lorsque la religion, dilatant son génie et épurant son goût, lui inspira *Esther*, puis *Athalie*, la pièce la plus parfaite du théâtre français.

Tout le sujet d'Athalie se trouve dans le 11^e chapitre du second livre des rois. — Au moment où la scène s'ouvre, le secret de la naissance de Joas, caché dans le temple, n'est connu que du grand-prêtre Joad et de son épouse Josabet.

ACTE I^{er}, SCÈNE I^{re}.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Où, je viens dans son temple adorer l'Éternel ;
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques ;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices :
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre :
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément ?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare :
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse
Hait surtout Josabet votre fidèle épouse :
Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabet est la sœur.

Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège,
 Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége;
 Mathan, de nos autels infâme déserteur,
 Et de toute vertu zélé persécuteur.
 C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
 Ce lévite à Baal prête son ministère;
 Ce temple l'importune, et son impiété
 Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.
 Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente:
 Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante;
 Il affecte pour vous une fausse douceur;
 Et, par là de son fiel colorant la noirceur,
 Tantôt à cette reine il vous peint redoutable;
 Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
 Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez
 Vous cachez des trésors par David amassés.
 Enfin, depuis deux jours la superbe Athalie
 Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
 Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
 Lancer sur le lieu saint des regards furieux;
 Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
 Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
 Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
 Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater,
 Et que de Jézabel la fille sanguinaire
 Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

J O A D.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
 Sait aussi des méchants arrêter les complots.
 Soumis avec respect à sa volonté sainte,
 Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
 Cependant je rends grâce au zèle officieux
 Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
 Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
 Que vous avez encor le cœur israélite.
 Le ciel en soit béni! Mais ce secret courroux,
 Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
 La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?
 Huit ans déjà passés, une impie étrangère
 Du sceptre de David usurpe tous les droits,

Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide :
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu ;
Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche !
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
« Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
« Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
« Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
« Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
« Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
« Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes :
« Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER.

Hé ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu :
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Éteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée ;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains :
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? quoi ? toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles !
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours :
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,

★

Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;
 L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
 Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;
 Près de ce champ fatal Jézabel immolée ;
 Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ;
 Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
 Et de son corps hideux les membres déchirés ;
 Des prophètes menteurs la troupe confondue,
 Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;
 Élie aux éléments parlant en souverain,
 Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
 Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;
 Les morts se ranimant à la voix d'Élisée ?
 Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
 Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
 Il sait, quand il lui plait, faire éclater sa gloire ;
 Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

A B N E R.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
 Et prédits même encore à Salomon son fils ?
 Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
 Devait sortir de rois une suite nombreuse ;
 Que sur toute tribu, sur toute nation,
 L'un d'eux établirait sa domination,
 Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
 Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

J O A D.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

A B N E R.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous ?
 Le ciel même peut-il réparer les ruines
 De cet arbre séché jusques dans ses racines ?
 Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
 Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?
 Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée ;
 Si du sang de nos rois quelque goutte échappée . . .

J O A D.

Eh bien ! que feriez-vous ?

ABNER.

O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,
Ochozias restait seul avec ses enfants:
Par les traits de Jéhu je vis percer le père;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point : mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer par d'importants bienfaits
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faite.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas?
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas:
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCÈNE II.

JOAD, JOSABET.

JOAD.

Les temps sont accomplis, princesse : il faut parler;
Et votre heureux larcin ne se peut plus céler.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accusa trop longtemps ses promesses d'erreur :
Que dis-je ? le succès animant leur fureur,
Jusques sur notre autel votre injuste marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes hébreux il aura le courage;
Et déjà son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,

Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois :
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABET.

Sait-il déjà son nom et son noble destin ?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABET.

Hélas ! de quel péril je l'avais su tirer !
Dans quel péril encore il est près de rentrer !

JOAD.

Quoi ! déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne ?

JOSABET.

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort ;
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre ?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde ?
De mon père sur eux les bienfaits répandus . . .

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous *contre* ses satellites ?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit ? nos prêtres, nos lévites.

J O S A B E T.

Je sais que, près de vous en secret assemblé,
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé;
Que, pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple, et n'en brise les portes?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups . . .

J O A D.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?
Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence,
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel;
Dieu, qui, frappant Joram le mari de leur fille,
A jusques sur son fils poursuivi leur famille;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu?

J O S A B E T.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grâce?

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offre
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie :
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,

Et poursuivait le cours de ses assassinats.
 Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue :
 Je me figure encor sa nourrice éperdue,
 Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
 Et, faible, le tenait renversé sur son sein.
 Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
 Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
 De ses bras innocents je me sentis presser.
 Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste !
 Du fidèle David c'est le précieux reste :
 Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
 Il ne connaît encor d'autre père que toi.
 Sur le point d'attaquer une reine homicide,
 A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
 Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
 Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
 Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
 Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses !

J O A S.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel :
 Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
 Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
 Sur le fils qui le craint l'impiété du père.
 Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
 Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.
 Autant que de David la race est respectée,
 Autant de Jézabel la fille est détestée.
 Joas les touchera par sa noble pudeur,
 Où semble de son sang reluire la splendeur :
 Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple,
 De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
 Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé :
 Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
 Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
 Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
 L'a tiré par leurs mains de l'oubli du tombeau,
 Et de David éteint rallumé le flambeau.

Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race
 Il doive de David abandonner la trace,

Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché !
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;
Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis ;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle !
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur !
L'heure me presse : adieu. Des plus saintes familles
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

S C È N E I I I.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABET.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas ;
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs déplorirs,
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes :
Mais, hélas ! en ce temps d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs !
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

S C È N E I V.

LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR *chante.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;
Qu'on l'adore, ce Dieu ; qu'on l'invoque à jamais :
Son empire a des temps précédé la naissance ;
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

En vain l'injuste violence
 Au peuple qui le loue imposerait silence ;
 Son nom ne périra jamais.
 Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.
 Tout l'univers est plein de sa magnificence :
 Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHOEUR *répète.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
 Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
 Il fait naître et mûrir les fruits ;
 Il leur dispense avec mesure
 Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits :
 Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
 Et la lumière est un don de ses mains :
 Mais sa loi sainte, sa loi pure
 Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
 De ce jour à jamais auguste et renommé,
 Quand, sur ton sommet enflammé,
 Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
 Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire ;
 Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
 Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
 Ces trompettes et ce tonnerre :
 Venait-il renverser l'ordre des éléments ?
 Sur ses antiques fondements
 Venait-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
 De ses préceptes saints la lumière immortelle ;
 Il venait à ce peuple heureux
 Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !
 O justice, ô bonté suprême !

Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX *seule*.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux ;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHOEUR.

O justice, ô bonté suprême !

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux ;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même :
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !

Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE AUTRE VOIX *seule*.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile

Et si pénible de l'aimer ?

L'esclave craint le tyran qui l'outrage :

Mais des enfants l'amour est le partage :

Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,

Et ne l'aimer jamais !

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi !

O justice, ô bonté suprême !

Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

A C T E II.

Les chants sont interrompus par la nouvelle inattendue qu'Athalle est entrée dans le temple au milieu des solennités du culte, que sa présence à jeté l'effroi dans tous les cœurs, excepté dans celui du grand-prêtre, et qu'elle-même, à la vue du jeune Éliacin, a paru excessivement troublée. Bientôt on la voit paraître, accompagnée de Mathan et d'Abner.

MATHAN.

Grande reine, est-ce ici votre place?
 Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace?
 Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
 De ce temple profane osez-vous approcher?
 Avez-vous dépouillé cette haine si vive . . .

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
 Je ne veux point ici rappeler le passé,
 Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé:
 Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
 Je ne prends point pour juge un peuple téméraire:
 Quoi que son insolence ait osé publier,
 Le ciel même a pris soin de me justifier.
 Sur d'éclatants succès ma puissance établie
 A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie:
 Par moi Jérusalem goûte un calme profond;
 Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond
 Ni l'altier Philistin par d'éternels ravages,
 Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
 Le Syrien me traite et de reine et de sœur;
 Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
 Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
 Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie;
 De toutes parts pressé par un puissant voisin,
 Que j'ai su soulever contre cet assassin,
 Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
 Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse:
 Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
 De mes prospérités interrompre le cours.
 Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe!)
 Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge:
 Je l'évite partout; partout il me poursuit.
 C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
 Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
 Comme au jour de sa mort, pompeusement parée:

Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
 Même elle avait encor cet éclat emprunté
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
 « Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
 « Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
 « Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
 « Ma fille.» En achevant ces mots épouvantables,
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser :
 Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os et de chair meurtris et trainés dans la fange,
 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
 Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
 Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus :
 Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
 J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
 J'ai senti tout à coup un homicide acier
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage
 Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
 Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
 Mais de ce souvenir mon âme possédée
 A deux fois en dormant revu la même idée ;
 Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
 Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
 J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
 Et chercher du repos au pied de ses autels :
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
 Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
 J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,

Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.

J'entre. Le peuple fuit ; le sacrifice cesse ;
Le grand-prêtre vers moi s'élance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu ; son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin :
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre :
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.

Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable . . .

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
Quel est-il ? de quel sang ? et de quelle tribu ?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère :
L'un et fils de Joab, Josabet est sa mère ;
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer ?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures ;
Que je ne cherche point à venger mes injures ;
Que la seule équité règne en tous mes avis :
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus ?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge !

**Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.**

MATHAN.

On le craint; tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine :
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux ?
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement !

Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte ?
Un songe, un faible enfant, que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée ;
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Eh bien, il faut revoir cet enfant de plus près ;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER.

Je crains . . .

ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance ?
De ce refus bizarre où seraient les raisons ?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabet, vous dis-je, où Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,

Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
 Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
 Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence :
 Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
 Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
 Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
 Et ne m'irrite point par un second outrage.
 Allez.

Eliacin est amené devant Athalie, qui l'interroge, et, tour à tour attendrie de son innocence et alarmée de ses réponses, semble partagée entre la haine et la pitié. Nous avons donné cette scène dans le 1^{er} volume de la Chrestomathie. — Athalie se retire; et le chœur célèbre la sagesse du pieux enfant; Mathan qui survient demande à parler à Josabet. En attendant qu'elle vienne, il s'entretient avec son confident Nabal qui s'étonne du trouble et des irrésolutions d'Athalie.

MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
 Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
 Élevée au-dessus de son sexe timide,
 Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
 Et d'un instant perdu connaissait tout le prix :
 La peur d'un vain remords trouble cette grande âme :
 Elle flotte, elle hésite ; en un mot, elle est femme.
 J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel
 Son cœur déjà saisi des menaces du ciel ;
 Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
 M'avait dit d'assembler sa garde en diligence :
 Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
 De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
 Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
 Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
 J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
 Et déjà remettant sa vengeance à demain.
 Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.
 « Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
 « Ai-je dit ; on commence à vanter ses aïeux :
 « Joad de temps en temps le montre aux factieux,
 « Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,

« Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »
 Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
 Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
 « Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?
 « Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude ?
 « Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt :
 « Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt ;
 « Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
 « Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage. »

NABAL.

Eh bien, pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
 Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
 Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe . . .

MATHAN.

Ah ! de tous les mortels connais le plus superbe.
 Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
 Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
 Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
 D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.
 Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
 Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
 Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste :
 Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste ;
 Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
 Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?
 Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?
 Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
 Je ne sers ni Baal ni le dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
 Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
 Pour un fragile bois, que malgré mon secours
 Les vers sur son autel consomment tous les jours ?
 Né ministre du dieu qu'en ce temple on adore,
 Peut-être que Mathan le servirait encore,
 Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
 Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.

Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
 De Joad et de moi la fameuse querelle,
 Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir ;
 Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir ?
 Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
 Et mon âme à la cour s'attacha tout entière ;
 J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
 Et bientôt en oracle on érigea ma voix ;
 J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
 Je leur semai de fleurs le bord des précipices :
 Près de leurs passions rien ne me fut sacré ;
 De mesure et de poids je changeais à leur gré.
 Autant que de Joad l'inflexible rudesse
 De leur superbe oreille offensait la mollesse,
 Autant je les charmais par ma dextérité,
 Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
 Prêtant à leur fureur des couleurs favorables,
 Et prodigue surtout du sang des misérables.

Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit
 Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
 Jérusalem pleura de se voir profanée ;
 Des enfants de Lévi la troupe consternée
 En poussa vers le ciel des hurlements affreux :
 Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
 Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
 Et par là de Baal méritai la prétrise ;
 Par là je me rendis terrible à mon rival,
 Je ceignis la tiare, et marchai son égal.
 Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
 Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
 Jette encore en mon âme un reste de terreur ;
 Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
 Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
 Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
 Et parmi les débris, le ravage et les morts,
 A force d'attentats perdre tous mes remords.

Josabet arrivée, Mathan cherche à tirer d'elle le secret de l'origine d'Éliacin.
 L'entrée de Joad abrège l'épreuve que font subir à Josabet les questions insidieuses de Mathan. Le prêtre du vrai Dieu épouvante de ses anathèmes

le prêtre de Baal, et l'oblige à se retirer. Mais Joad a vu toute l'imminence du danger qui menace l'enfant royal, et il a tout préparé pour la défense de ce précieux dépôt.

S C È N E V I I.

JOAD, JOSABET, AZARIAS.

SUIVI DU CHOEUR ET DE PLUSIEURS LÉVITES.

JOAD.

Eh bien ! Azarias, le temple est-il fermé ?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes ?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui ; tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD.

Peuple lâche en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous ?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Eh ! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous ?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères ?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas ! si, pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle !
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler ;

*

Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
 Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
 Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
 En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
 En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
 Et qui doit du soleil égaler la durée.
 Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
 Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
 C'est lui-même : il m'échauffe ; il parle ; mes yeux s'ouvrent,
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
 Lévités, de vos sons prêtez-moi les accords,
 Et de ses mouvements seconde les transports.

LE CHŒUR chante au son de toute la symphonie des instruments.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
 Et qu'à nos cœurs son oracle divin
 Soit ce qu'à l'herbe tendre
 Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

J O A D.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
 Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
 Pécheurs, disparaissez ; le Seigneur se réveille.

Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé? . . .
 Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé? . . .
 Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
 Des prophètes divins malheureuse homicide ;
 De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
 Ton encens à ses yeux est un encens souillé . . .

Où menez-vous ces enfants et ces femmes?
 Le Seigneur a détruit la reine des cités :
 Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
 Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
 Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes.
 Jérusalem, objet de ma douleur,
 Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
 Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
 Pour pleurer ton malheur?

A Z A R I A S.

O saint temple!

JOSABET.
O David !

LE CHOEUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés :
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière :
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur !

JOSABET.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les rois de qui doit descendre ce sauveur . . .

JOAD.

Préparez, Josabet, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.

(aux lévites.)

Et vous, pour vous armer suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage ?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

S C È N E V I I I.

SALOMITH, LE CHOEUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels !
 Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
 Les parfums et les sacrifices
 Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels ?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel spectacle à nos yeux timides !
 Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
 Les glaives meurtriers, les lances homicides
 Briller dans la maison de paix.

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence,
 Jérusalem se tait en ce pressant danger ?
 D'où vient, mes sœurs, que, pour nous protéger,
 Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH.

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
 Que la force et la violence,
 Où les honneurs et les emplois
 Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
 Ma sœur, pour la triste innocence
 Qui voudrait élever sa voix ?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
 Pour qui prépare-t-on le sacré diadème ?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler ;
 Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
 Qui pourra nous le faire entendre ?
 S'arme-t-il pour nous défendre ?
 S'arme-t-il pour nous accabler ?

TOUT LE CHOEUR *chante*.

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !
 Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour !
 Comment peut-on avec tant de colère
 Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX *seule*.

Sion ne sera plus ; une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion ; elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire !

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de chants de victoire !

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler ; notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérans sa colère ;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout la volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

A C T E I V.

Les chants cessent à la vue de Joas qui entre avec Josabet. Elle se retire avec toutes les jeunes filles ; Joas se trouve seul avec le grand-prêtre.

P O É S I E
S C È N E II.
JOAD, JOAS.

JOAS, courant dans les bras du grand-prêtre.

Mon père !

J O A D.

Eh bien, mon fils ?

J O A S.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

J O A D.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare ;
 Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
 Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
 Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle ;
 Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
 Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
 Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
 Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?

J O A S.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

J O A D.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois :
 Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
 Doit s'imposer un roi digne du diadème ?

J O A S.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,
 Sur la richesse et l'or ne met point son appui ;
 Craint le Seigneur son Dieu ; sans cesse a devant lui
 Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
 Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

J O A D.

Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,
 A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler ?

J O A S.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
 Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

J O A D.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
 L'infidèle Joram, l'impie Ochozias ?

J O A S.

O mon père !

J O A D .

Achievez, dites : que vous en semble ?

J O A S .

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble !

(Joad se prosterne à ses pieds.)

Mon père, en quel état vous vois-je devant moi !

J O A D .

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.

De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

J O A S .

Joas ! moi ?

J O A D , *se relevant.*

Vous saurez par quelle grâce insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard était dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage :
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.

Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour à tour honorées.

S C È N E III.

J O A S , J O A D , A Z A R I A S , I S M A E L ,
TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

J O A D .

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

A Z A R I A S .

Quoi ! c'est Éliacin ?

I S M A E L .

Quoi ! cet enfant aimable

J O A D .

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier-né des enfants du triste Ochozias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.

De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée
 Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
 Avec ses frères morts le crut enveloppé.
 Du perfide couteau comme eux il fut frappé :
 Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
 Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
 Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
 Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
 Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
 Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

J O A S.

Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
 Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais ?

J O A D.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance.

Voilà donc votre roi, votre unique espérance :
 J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver ;
 Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
 Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
 Instruite que Joas voit encor la lumière,
 Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger :
 Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.
 Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage :
 Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
 Venger vos princes morts, relever votre loi,
 Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.
 L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse ;
 J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
 Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
 De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux :
 Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.
 Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
 Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler ;
 Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler :
 Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
 Couronnons, proclamons Joas en diligence :
 De là, du nouveau prince intrépides soldats,
 Marchons, en invoquant l'arbitre des combats ;
 Et, réveillant la foi dans les cœurs endormis,
 Jusques dans son palais cherchons notre ennemie.

Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
 Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
 Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?
 Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple ;
 Le successeur d'Aaron, de ses prêtres suivi,
 Conduisant au combat les enfants de Lévi ;
 Et, dans ces mêmes mains des peuples révérees,
 Les armes au Seigneur par David consacrées !
 Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
 Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur ;
 Frappez et Tyriens et même Israélites.
 Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
 Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
 Rendit dans le désert un culte criminel,
 De leurs plus chers parents saintement homicides,
 Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
 Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
 D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?

Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
 Jurez donc avant tout sur cet auguste livre,
 A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
 De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.
AZARIAS, au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.
 Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
 De rétablir Joas au trône de ses pères,
 De ne poser le fer entre nos mains remis,
 Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
 Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
 Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse :
 Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
 Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus !

J O A D.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
 Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle ?

J O A S.

Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer ?

J O A D.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
 Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
 Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes ;

Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
 Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;
 De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
 Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
 Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
 Maltresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
 Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
 Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
 Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
 Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
 Ils vous feront enfin haïr la vérité,
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
 Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.
 Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
 Que Dieu fera toujours le premier de vos soins ;
 Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
 Entre le pauvre et vous vous prendrez Dieu pour juge ;
 Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
 Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS, au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne,
 Mon Dieu, punissez-moi, si je vous abandonne !

JOAD.

Venez ; de l'huile sainte il faut vous consacrer ;
 Paraissez, Josabet ; vous pouvez vous montrer.

Alors le grand-prêtre donne ses ordres aux défenseurs du temple, assigne à chacun son poste, prend lui-même des armes, et la scène reste occupée par le chœur, dont les chants, mêlés de prières, rendent toutes les impressions de ce moment solennel. La nouvelle qu'on apporte aux jeunes filles du couronnement de Joas ouvre un nouvel acte.

A C T E V.

On apprend de Zacharie, fils de Joad, que cette grande nouvelle n'a point encore franchi l'enceinte du temple. Il dit :

Des enfants de Lévi la troupe partagée
 Dans un profond silence aux portes s'est rangée.

Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
 Et crier pour signal: Vive le roi Joas!
 Mais mon père défend que le roi se hasarde,
 Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
 Cependant Athalie, un poignard à la main,
 Rit des faibles remparts de nos portes d'airain:
 Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
 Et ne respire enfin que sang et que ruines.
 Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
 Qu'en un lieu souterrain par nos pères creusé
 On renfermât du moins notre arche précieuse.
 O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse!
 L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
 Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
 Des dieux des nations tant de fois triomphante,
 Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente!
 Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,
 L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel,
 Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
 Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.
 Le roi, de temps en temps, la presse entre ses bras.
 La flatte . . . Chères sœurs, suivez toutes mes pas:
 Et, s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
 Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

Joad, suivi d'Abner, qui a réussi à pénétrer jusqu'à lui, confie à ce fidèle Israélite le secret de l'État, la conservation de l'enfant Joas. Athalie est introduite dans le temple, où plutôt elle y est attirée par l'espérance d'un trésor dont on lui a parlé vaguement; ce trésor, c'est Joas: on le lui montre; elle comprend tout, et les nouvelles qui viennent du dehors, et qu'on fait éclater à ses oreilles, lui font juger que c'en est fait de sa puissance et peut-être de sa vie. Elle s'écrie:

DIEU des Juifs, tu l'emportes!

Oui, c'est Joas: je cherche en vain à me tromper;
 Je reconnais l'endroit où je le fis frapper;
 Je vois d'Ochozias et le port et le geste:
 Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
 David, David triomphe; Achab seul est détruit.
 Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!
 C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,

M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée ;
 Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
 Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
 Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
 Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage !
 Et que, pour signaler son empire nouveau,
 Ou lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !
 Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
 Que dis-je souhaiter ! je me flatte, j'espère
 Qu'indocile à ton jong, fatigué de ta loi,
 Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
 Conforme à son aïeul, à son père semblable,
 On verra de David l'héritier détestable
 Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
 Et venger *Athalie*, Achab, et *Jézabel*.

Joad prononce l'arrêt de cette reine homicide, et lorsque le fer a expié les horreurs de sa vie, le grand-prêtre s'adressant au nouveau roi, lui dit :

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
 Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais,
 Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
 L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père⁴.

DEUX SCÈNES DE MÉROPE,

PAR VOLTAIRE.

Les tragédies de Voltaire se distinguent par un pathétique entraînant, une diction brillante et une philosophie qui intéresse l'âme. Sa composition est bien moins régulière, son style bien moins pur que celui de Racine ; il n'est

⁴) « Le moyen que le grand-prêtre, selon le poëte, emploie pour s'emparer d'Athalie, n'est pas contraire à la vérité historique en ce sens qu'il n'y ait pas chez des hommes saints de l'Ancien Testament des exemples de mensonges semblables à celui de Joad ; mais il nous semble qu'il aurait dû répugner à la délicatesse d'un écrivain si pur d'amener le dénouement d'une crise sublime par une ruse. — La conduite de Joad, dans le récit de l'écriture, est plus noble : il proclame Joas dans le temple, et quand Athalie accourt et veut s'opposer à lui, il la fait saisir et mettre à mort. La loi de Dieu lui en donnait le droit, parce qu'elle était idolâtre. » Observation de M. Monod dans la *Biblioth. littér. nationale*.

point sublime comme Corneille ; mais il est plus intéressant que tous les deux, plus vaste et plus fécond. *Oedipe*, *Brutus*, *Zaïre*, la *Mort de César*, *Méropé* surtout, le mettent au rang de ces poètes qui, à travers toutes les révolutions du goût et de la littérature, conserveront une grande puissance sur les âmes.

Cresphonte, roi de Messène, a été assassiné par Polyphonte, un de ses officiers, dans une émeute secrètement excitée par ce dernier. Ses enfants ont péri, à l'exception d'Égisthe, emporté loin du carnage par un serviteur fidèle, qui l'a emmené en Élide, et l'a caché quinze ans dans une retraite profonde, sans lui révéler sa naissance. Polyphonte s'est emparé du pouvoir, et, pour consacrer son usurpation, il demande la main de Mérope, veuve de Cresphonte. C'est alors qu'Égisthe, qui s'est échappé de sa retraite, arrive à Messène, mais captif, et accusé d'un crime. Attaqué en chemin par deux émissaires de Polyphonte, il a tué l'un d'eux. On l'amène, chargé de fers, devant Mérope, qui veut l'interroger.

MÉROPE, EURYCLES, ÉGISTHE, enchaîné.

ISMÉNIE, Gardes.

ÉGISTHE, dans le fond du théâtre, à Isménie.

Esr-ce là cette reine, auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire, et l'infortune affreuse,
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMÉNIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

(Elle sort.)

ÉGISTHE.

O Dieu de l'univers !

Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image !

La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MÉROPE.

C'est là ce meurtrier ? Se peut-il qu'un mortel

Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel ?

Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.

Réponds-moi : de quel sang tes mains sont-elles teintes ?

ÉGISTHE.

O reine ! pardonnez. Le trouble, le respect,

Glacent ma triste voix, tremblante, à votre aspect.

(à Euryclès.)

Mon âme, en sa présence, étonnée, attendrie . . .

MÉROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie ?

ÉGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MÉROPE.

D'un jeune homme ! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah ! . . . T'était-il connu ?

ÉGISTHE.

Non : les champs de Messène,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi ! ce jeune inconnu s'est armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juste défense ?

ÉGISTHE.

J'en atteste le ciel : il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes ;
Je ne pouvais offrir ni présents ni victimes ;
Né dans la pauvreté, j'offrais de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il semblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide ?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?
L'un et l'autre, à ces mots, ont levé le poignard ;
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard.
Cette main du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups, madame, il est tombé sans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin ;
Et moi, je l'avouérai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyais ; vos soldats m'ont bientôt arrêté :
Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS.

Eh ! madame, d'où vient que vous versez des larmes ?

MÉROPE.

Te le dirai-je ? Hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel ! . . . j'ai cru . . . Que j'en rougis de honte !
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image et des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse ?

EURYLÈS.

Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse :
Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MÉROPE.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez ; en quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

ÉGISTHE.

En Élide.

MÉROPE.

Qu'entends-je ? en Élide ! Ah ! peut-être . . .
L'Élide . . . répondez . . . Narbas vous est connu ?
Le nom d'Égisthe au moins jusqu'à vous est venu ?
Quel était votre état, votre rang, votre père ?

ÉGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère ;
Polyclète est son nom ; mais Égisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MÉROPE.

O dieux ! vous vous jouez d'une triste mortelle !
J'avais de quelque espoir une faible étincelle :
J'entrevois le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parents tiennent-ils dans la Grèce ?

ÉGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris :
Leur sort les avilit ; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MÉROPE.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes :
 Pourquoi donc le quitter, pourquoi causer ses larmes ?
 Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

ÉGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
 On me parlait souvent des troubles de Messène,
 Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
 Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix :
 Je me sentais ému par ces tristes récits.
 De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
 J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
 Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras ;
 Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
 Ce faux instinct de gloire égara mon courage :
 A mes parents, flétris sous les rides de l'âge,
 J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours :
 C'est ma première faute, elle a troublé mes jours.
 Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable
 M'a conduit dans le piège, et m'a rendu coupable.

. MÉROPE.

Il ne l'est point, j'en crois son ingénuité :
 Le mensonge n'a point cette simplicité.
 Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
 C'est un infortuné que le ciel me présente.
 Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
 Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
 Il me rappelle Égisthe ; Égisthe est de son âge :
 Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
 Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
 Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
 L'opprobre avilit l'âme, et flétrit le courage.
 Pour le sang de nos dieux quel horrible partage.

On fait croire à Mérope que ce jeune homme est le meurtrier de son fils. Dans son désespoir, elle demande la mort de l'inconnu, elle veut elle-même répandre son sang. Mais au moment de le faire, elle apprend que c'est son fils même. Polyphonte, surpris de ce qu'elle l'a épargné, conçoit des soupçons, et, pour les éclaircir, il fait conduire de nouveau Égisthe devant elle, et la presse de se venger.

POLYPHONTE, EROX, ÉGISTHE, EURYCLÈS, MÉROPE,
ISMÉNIE, Gardes.

MÉROPE.

REMPLISSEZ vos serments, songez à me venger :
Qu'à mes mains, à moi seule, on laisse la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au sang¹ du criminel ;
Et sur son corps sanglant je vous mène à l'autel.

MÉROPE.

Ah dieux !

ÉGISTHE à *Polyphonte*.

Tu vendes mon sang à l'hymen de la reine ;
Ma vie est peu de chose, et je mourrai sans peine :
Mais je suis malheureux, innocent, étranger ;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.
J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère :
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi ;
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux, oses-tu, dans ta rage insolente

MÉROPE.

Eh ! Seigneur, excusez sa jeunesse imprudente.
Élevé loin des cours, et nourri dans les bois,
Il ne sait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je ! quel discours ! quelle surprise extrême !
Vous, le justifier !

MÉROPE.

Qui moi, seigneur ?

POLYPHONTE.

Vous-même.

De cet égarement sortirez-vous enfin ?
De votre fils, madame, est-ce ici l'assassin ?

MÉROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reste,
Mon fils, enveloppé dans un piège funeste,
Sous les coups d'un barbare

¹) Pour *dans le sang* ; poétique.

POÉSIE

ISMÉNIE.

O ciel ! que faites-vous ?

POLYPHONTE.

Quoi ! vos regards sur lui se tournent sans courroux ?
 Vous tremblez à sa vue, et vos yeux s'attendrissent ?
 Vous voulez me cacher les pleurs qui les remplissent ?

MÉROPE.

Je ne les cache point ; ils paraissent assez :
 La cause en est trop juste, et vous la connaissez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la source, il est temps qu'il expire.
 Qu'on l'immole, soldats.

MÉROPE, *s'avançant.*

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

ÉGISTHE.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis ?

POLYPHONTE.

Qu'il meure.

MÉROPE.

Il est

POLYPHONTE.

Frappez.

MÉROPE, *se jetant entre Égiste et les soldats.*

Barbare ! il est mon fils.

ÉGISTHE.

Moi ! votre fils ?

MÉROPE, *en l'embrassant.*

Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,
 Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste¹,
 Et qui trop tard, hélas ! a dessillé mes yeux,
 Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

ÉGISTHE.

Quel miracle, grands dieux ! que je ne puis comprendre !

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
 Vous, sa mère ? Qui ? vous, qui demandiez sa mort ?

ÉGISTHE.

Ah ! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MÉROPE.

Je suis sa mère. Hélas mon amour m'a trahie.

¹) Ces derniers mots sont parasites et froids.

Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie,
Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture :
Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.
Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

P O L Y P H O N T E .

Que prétendez-vous dire, et sur quelles alarmes ?

É G I S T H E .

Va, je me crois son fils ; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentiments, mon cœur, par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni, s'il n'était désarmé.

P O L Y P H O N T E .

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

M É R O P E , *se jetant à ses genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie :
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux sont noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope est à vos pieds :
Mérope les embrasse et craint votre colère.
A cet effort affreux, jugez si je suis mère.
Jugez de mes tourments : ma détestable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger ses jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'assassinez.
Son père est mort, hélas ! par un crime funeste ;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste :
Sauvez le sang des dieux et de vos souverains ;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

É G I S T H E .

O reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,

En cessant d'avilir et sa veuve et ma mère.
 Je sais peu de mes droits quelle est la dignité;
 Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
 Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaisse.
 De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
 Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
 Je me sens né des rois, je me sens votre fils.
 Hercule, ainsi que moi, commença sa carrière;
 Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière,
 Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité
 Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
 S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
 Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
 Cessez de le prier, cessez de démentir
 Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE, à *Méropé*.

Eh bien ! il faut ici nous expliquer sans feinte.
 Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte:
 Son courage me platit; je l'estime, et je crois
 Qu'il mérite en effet d'être du sang des rois.
 Mais une vérité d'une telle importance
 N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence.
 Je le prends sous ma garde, il m'est déjà remis;
 Et s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

ÉGISTHE.

Vous, m'adopter ?

MÉROPE.

Hélas !

POLYPHONTE.

Réglez sa destinée.

Vous achetez sa mort avec mon hyménée.
 La vengeance à ce point a pu vous captiver.
 L'amour fera-t-il moins, quand il faut le sauver ?

MÉROPE.

Quoi, barbare !

POLYPHONTE.

Madame, il y va de sa vie.

Votre âme en sa faveur paraît trop attendrie
 Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
 Par d'imprudents refus, l'objet de tant de pleurs.

MÉROPE.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignez . . .

POLYPHONTE.

C'est votre fils, madame, ou c'est un traître.
Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me venger, et de vous, et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Vous êtes en un mot sa mère ou sa complice.
Choisissez : mais sachez qu'au sortir de ces lieux,
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde ; et vous, que l'on me suive.
(à Mérope)

Je vous attends : voyez si vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MÉROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir.
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

ÉGISTHE, que les soldats emmènent.

O reine auguste et chère !
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère,
Ne faites rien d'indigne et de vous et de moi ;
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

Polyphonte est immolé par Égisthe dans le temple.

SCÈNE D'OEDIPE A COLONE,

PAR DUCIS.

J. F. Ducis, né en 1733, mort en 1817, est surtout célèbre par ses imitations de quelques-uns des chefs-d'œuvre de Shakespeare. La scène française lui doit *Othello*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Roméo et Juliette*, *le Roi Léar*, tous

empruntés au poète anglais, *Oedipe à Colone*, fondé sur un chef-d'œuvre de Sophocle, et *Abufar*, dont la conception appartient à Ducis. Irrégulier dans ses plans, souvent négligé dans son style, il est puissant à émouvoir, et, mieux que personne, il a fait parler sur la scène les sentiments de la nature.

Oedipe, aveugle, et chassé par ses fils, erre dans un désert avec sa fille Antigone, qui n'a point voulu l'abandonner.

O E D I P E , A N T I G O N E .

O E D I P E , *tenant le bras d'Antigone.*

Ma fille, arrêtons-nous, la fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissants.

(S'asseyant sur un débris de rocher.)

Suis-je bien affermi? Puis-je être ici tranquille?

A N T I G O N E .

Des rochers, des cyprès, peuplent seuls cet asile.
Mais votre cœur encor se rouvre à vos ennuis.

O E D I P E .

Je ne sortirai pas de la place où je suis.

A N T I G O N E .

O ciel! que dites-vous?

O E D I P E .

O ma chère Antigone!

Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais cesser de vivre.

A N T I G O N E .

Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours!

O E D I P E .

As-tu vu quelquefois le débris des naufrages
Rejeté par les flots, chassé par les rivages?

A N T I G O N E .

Eh bien?

O E D I P E .

Voilà mon sort.

A N T I G O N E .

Ainsi donc votre esprit
S'abreuve avec plaisir d'un poison qui l'aigrit.

O E D I P E .

Je suis OEdipe.

ANTIGONE.

Hélas ! faut-il qu'instruit par l'âge,
Votre Antigone en vain vous exhorte au courage !

OEDIPE.

Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chassé !

ANTIGONE.

Je suis auprès de vous ; oubliez le passé.

OEDIPE.

Je les aimais.

ANTIGONE.

Songez

OEDIPE.

Je prévois leurs misères ;
L'orgueil aura bientôt divisé les deux frères.
Je l'ai prédit.

ANTIGONE.

Perdez ce fatal souvenir.

OEDIPE.

Le ciel ne peut manquer un jour de les punir.

ANTIGONE.

Peut-être.

OEDIPE.

Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon sort quelque jour envier le supplice.

ANTIGONE.

Thésée ici bientôt va vous tendre les bras.

OEDIPE.

Crois-tu qu'à mon aspect il ne frémissa pas ?

ANTIGONE.

Tant que nous respirons, le ciel à nos alarmes,
D'un bonheur, quel qu'il soit, laisse entrevoir les charmes.
Ne me dérobez pas l'espoir que j'en conçois⁴.

OEDIPE.

Je ne te blâme point, j'ai pensé comme toi.
D'être heureux en naissant l'homme apporte l'envie ;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours, peut-être, ont pour lui quelques charmes ;
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes !

⁴) Pour conçois.

Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau ;
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.

ANTIGONE.

De vous plus que jamais la tristesse s'empare.

OEDIPE.

Époux, pères, enfants, il faut qu'on se sépare ;
C'est un arrêt du sort, nul ne peut l'éviter.

ANTIGONE.

Hélas !

OEDIPE.

Ne pleure point.

ANTIGONE.

Ah ! vous m'allez quitter.

OEDIPE.

Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père.
Ma fille, assez longtemps j'ai gémi sur la terre.
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé.

ANTIGONE.

Sous le fardeau des ans il n'est point affaîsé.

OEDIPE.

Ah ! je n'en sens pas moins leur nombre et ma faiblesse.

ANTIGONE.

Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.

OEDIPE.

Ma vie est un supplice ; et, pour me secourir,
Il ne me reste plus que l'espoir de mourir.

ANTIGONE.

Vous plaignez-vous des soins et du cœur d'Antigone ?
Vous ai-je abandonné ?

OEDIPE.

Ma fille, hélas ! pardonne.

Je t'outrageais sans doute. Eh ! qui jusqu'à ce jour,
M'a montré plus que toi de constance et d'amour ?
Ton sort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon sort ! je le préfère

A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère.
Hélas ! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes,
J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes ;

Hélas ! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
 Les refus insultants d'une avare pitié.
 Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,
 Aux malheurs de mon père égalât mon courage.
 Seule, au fond des déserts j'ai marché sans effroi,
 Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
 Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
 Nous seuls nous nous restons, consolés l'un par l'autre.
 L'univers nous oublie : ah ! recevons du moins,
 Moi, vos tristes soupirs, et vous, mes tendres soins.
 Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage :
 Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage.

OEDIPÉ.

Dieux, vous avez payé mes tourments, mes travaux !
 Ma joie en ce moment a passé tous mes maux.
 Mais dis, où sommes-nous ?

ANTIGONE.

Sous ces cyprès arides
 Je vois le temple affreux des tristes Euménides.
 D'horreur, à cet aspect, mon esprit est frappé
 Mon père, ah ! d'où vous vient cet air préoccupé ?
 Quelque nouvel effroi semble encor vous surprendre.

OEDIPÉ.

Les Euménides ! Ciel ! ah ! je crois les entendre.
 Je crois les voir ici s'attacher sur mes pas.
 Ma fille, approche-toi ; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE.

Dans ses égarements le voilà qui retombe.
 Hélas ! sous tant de maux je crains qu'il ne succombe.
 Rassurez-vous, mon père.

OEDIPÉ.

O supplice ! ô tourments !

ANTIGONE.

Modérez dans mes bras ces affreux mouvements.
 Hélas ! dans ces déserts quels secours puis-je attendre !

OEDIPÉ.

O filles des enfers ! vous qui devez m'entendre,
 Vous de qui j'ai reçu ma naissance et mon nom,
 Vous qui m'avez jeté sur le mont Cythéron,
 Divinités d'OEdipe, exaucez ma prière !

ANTIGONE.

Suspendez, justes dieux, les transports de mon père !

OEDIPÉ.

Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit,
Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit !

ANTIGONE.

Le ciel vous y forçait.

OEDIPÉ.

A mon esprit timide
N'offrez plus, dieux vengeurs, les champs de la Phocide ;
Cachez-moi par pitié ce sentier douloureux
Où j'ai percé les flancs d'un père malheureux ;
Cachez-moi cet autel où des serments impies
Ont joint deux chastes cœurs, aux flambeaux des Furies ;
Cet autel exécrable où leurs serpents hideux
Déjà de leurs replis nous enchaînaient tous deux,
Où Mégère debout, avec un ris funeste,
Sous les traits de l'hymen consacra notre inceste.

ANTIGONE.

Mon père !

OEDIPÉ.

O ma patrie ! et vous, dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vu ces mains, secondant ma colère,
Creuser ces yeux sanglants, en chasser la lumière ?

ANTIGONE.

Dieux !

OEDIPÉ.

J'ai rempli le monde et d'horreur et d'effroi.
Les peuples à mon nom s'arment tous contre moi.

ANTIGONE.

Hé seigneur !

OEDIPÉ.

O Jocaste, ô mère malheureuse !
Que tu prévoyais bien ma destinée affreuse !
Et toi, berceau sanglant où j'aurais dû périr,
Rocher du Cythéron, j'y reviens pour mourir !

ANTIGONE.

Hélas !

OEDIPÉ.

Es-tu content ; j'ai massacré mon père,
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mère :
Du fond de tes déserts je sortis vertueux ;

J'y retourne assassin, proscrit, incestueux,
 Trainant partout mes maux, mes forfaits, mes ténèbres.
 Entends mes derniers vœux, entends mes cris funèbres.

ANTIGONE.

O ciel !

OEDIPE.

De mon tombeau je me vais emparer ;
 Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.

ANTIGONE.

Quelle horreur !

OEDIPE.

Je ne veux, lorsque ma mort s'apprête,
 Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

Mon père !

OEDIPE.

Tout s'ébranle à mon funeste nom.

ANTIGONE.

Mon père, écoutez-moi !

OEDIPE.

Cythéron ! Cythéron !

ANTIGONE.

Dissipez vos terreurs, sortez de ce supplice.

Souffrez

OEDIPE.

Retire-toi malheureux Polynice :

Viens-tu dans ces déserts, par un forfait nouveau,
 Pour m'en fermer l'accès, t'asseoir sur mon tombeau ?
 Viens-tu me disputer un repos que j'implore,
 Et forcer ma vengeance à te maudire encore ?

ANTIGONE.

C'est Antigone, hélas ! qui vous embrasse ici.

OEDIPE.

Les cruels ! . . . On m'entraîne . . . et toi, ma fille, aussi !
 Tu braves mes sanglots, tu braves mes prières ;
 Tu te joins contre OEdipe à tes barbares frères !
 Après tant de bienfaits, après tant de secours,
 Tu t'es lassée enfin de consoler mes jours !
 Vois mon triste abandon, mes pleurs, ma solitude ;
 Le plus grand de mes maux est ton ingratitude.

ANTIGONE.

Connaissez mieux mon cœur, ma tendresse, ma foi.
 Je vous tiens dans mes bras : détrompez-vous.

OEDIPÉ.

C'est toi !

Laisse-moi m'assurer, en t'y pressant moi-même,
Que je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE.

C'est moi qui vous chéris, c'est moi qui vis pour vous.

OEDIPÉ.

Ah ! je me sens calmer par des accents si doux.
O consolante voix ! nature ! ô tendres charmes !
Que je puisse à loisir t'arroser de mes larmes !

ANTIGONE.

Et moi, mon père, et moi, pour calmer vos douleurs,
Que je puisse à mon tour vous baigner de mes pleurs !

OEDIPÉ.

Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux ;
Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre ;
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE.

Comment ce ciel si juste a-t-il pu vous livrer
Aux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer !

OEDIPÉ.

N'accusons point des dieux la justice suprême.
Quels que soient nos destins, elle est toujours la même.
Leurs secrètes faveurs, tes généreux bienfaits,
Ont surpassé souvent tous les maux qu'ils m'ont faits.
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole ;
Mais vous n'entendez pas la voix qui me console.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous !
Hélas ! de l'avenir vains juges que nous sommes !
Ignorer et souffrir, voilà le sort des hommes.
Nous errons avec crainte et dans l'obscurité,
Sous l'astre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout sert à les confondre :
De nos seules vertus nous pouvons nous répondre¹.
Grands dieux ! oui, je commence à lire en vos desseins ;
Tout entiers devant moi vous offrez mes destins ;

¹) Qui oserait se répondre de ses vertus ?

Vous m'avez entouré de douleurs et de crimes,
Pour mieux voir votre OEdipe au fond de tant d'abtmes,
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporterait de son sort ou de lui.

S C È N E D ' A G A M E M N O N .

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ORESTE, CASSANDRE, STROPHUS,
PEUPLE ET SOLDATS, *portant des trophées.*

Cassandra descend vers un des côtés, de la scène et demeure dans l'abattement.

A G A M E M N O N .

SALUT, ô murs d'Argos, ô palais! ô patrie!
O terre, où de Pélops la race fut nourrie!
Recevez, amis chers, et vous, augustes lieux,
Ces pleurs qu'un saint transport fait couler de mes yeux,
Tributs de mes respects et de ma tendre joie!
Les dieux seuls ont permis qu'enfin je vous revoie.
Si le grand Jupiter, qui me rend à ces bords,
N'a pas joint ma dépouille à tant d'illustres morts,
S'il a de mille exploits payé dix ans d'absence,
D'un solennel hommage honorons sa puissance.
Qu'aux yeux de tous les Grecs dans le temple assemblés,
Coule à longs flots le sang des taureaux immolés;
Que sur l'autel chargé de fruits et de guirlandes,
Les prêtres en leurs chants consacrent nos offrandes,
Et sur les trépieds d'or brûlent un pur encens
Qui porte aux immortels nos vœux reconnaissants.
Déposons ce trophée aux pieds de leurs images.

S T R O P H U S .

Si d'un prince fidèle accueillant les hommages,
Un vainqueur se souvient

A G A M E M N O N .

Toi, qui dus à mon fils enseigner tes vertus!
Approche de ce cœur assuré de ton zèle.
Après les longs travaux d'une guerre cruelle,
Au sein de ma patrie, et pressé dans vos bras,
Que j'aime à respirer des horreurs des combats!

O R E S T E.

Mon père !

A G A M E M N O N.

Mon cher fils ! espoir de ma famille !
Mais quoi ? que fait Électre ? où peut être ma fille ?

C L Y T E M N E S T R E.

Ta fille, dont les pleurs te demandaient aux flots,
Consulte sur ton sort les prêtres de Délos.

A G A M E M N O N.

Puissent-ils rassurer sa pieuse tendresse ! . . .
Mais d'où vient sur ton front cette morne tristesse,
Clytemnestre ? Pourquoi, dans de si doux moments,
Ton trouble répond-il à mes embrassements ?

C L Y T E M N E S T R E.

La crainte de ta mort, sur de vains bruits semée,
Fut cent fois démentie et cent fois confirmée ;
De tourments si divers j'éprouvai la rigueur,
Que le bonheur est lent à passer dans mon cœur.

O R E S T E.

Oui, mon père, nos vœux et nos tendres alarmes
Ont suivi tous tes pas dans le péril des armes ;
Moi, que dans ce palais tu laissas tout enfant,
Je brûlais de connaître un père triomphant ;
Fier de tous les succès dont la gloire t'honore,
Je me les fis cent fois dire et redire encore ;
Je comptais tous les mois loin de nous écoulés,
Le nombre des héros par ta main immolés ;
Je me faisais tracer, pour toi plein d'épouvante,
Les bords du Simois, les rivages du Xante,
L'enceinte de nos camps, et Troie, et ses remparts ;
J'imaginais te voir, au travers des hasards
Allant vaincre, et soudain je demandais des armes,
Ou tombant sous les coups, et je versais des larmes.

A G A M E M N O N.

Douce ivresse, qu'un père a peine à déguiser !

O R E S T E.

Ces redoutables mains, laisse-moi les baiser.

A G A M E M N O N.

Pieux et tendre amour !

O R E S T E.

Est-ce là cette épée

Que du sang ennemi ta valeur a trempée?

Permets que je la touche, et d'un respect sacré

Que je laisse un garant sur ce fer révéral.

A G A M E M N O N.

Mon fils, je la réserve à ton jeune courage.

O R E S T E.

Quel éclatant honneur m'a dérobé mon âge!

Tout poudreux et sanglant, marchant à tes côtés,

Quels triomphes mon bras n'eût-il pas remportés?

Oreste eût partagé ta fortune guerrière;

Peut-être, comme Achille, il eût dans la poussière

Trainé ce fier Hector, Hector même

C A S S A N D R E.

O douleur!

A G A M E M N O N.

Arrête, mon cher fils, cette femme est sa sœur.

Épargnons-lui l'aspect d'une joie importune;

Comme un arrêt des dieux révérons l'infortune.

Malheureuse Cassandre, approche sans effroi,

Ne redoute mon fils, ni sa mère, ni moi;

Qui ne respecterait ton illustre disgrâce,

Ton âge, tes chagrins, et l'éclat de ta race?

C L Y T E M N E S T R E.

La fille de Priam d'un maître impérieux

N'aura point à souffrir l'orgueil injurieux.

Ses droits me sont sacrés, je veux qu'on les respecte

(Cassandre recule avec effroi.)

Quel regard! notre foi serait-elle suspecte?

Pourquoi cet air affreux qui me glace d'horreur?

Dépouille toute haine, et parle sans terreur

(Cassandre montre la même crainte.)

C'en est trop.

C A S S A N D R E.

Cette femme importune ma vue . . .

Tous mes sens ont frémi.

A G A M E M N O N.

Quelle horreur imprévue

T'inspire Clytemnestre, et d'où naît ce transport?

II.

51

CASSANDRE.

Je touche enfin la terre où m'attendait la mort.

AGAMEMNON.

Contre tous les périls ta vie est assurée.

CASSANDRE.

Tu n'en crois pas le dieu dont je suis inspirée . . .

A l'oracle trop vrai par ma bouche dicté

Il attacha le doute et l'incrédulité.

Amante d'Apollon, à sa flamme immortelle

Depuis que ma froideur se montra si rebelle,

Ce dieu me retira son favorable appui.

Il m'accabla des maux que je pleure aujourd'hui.

Mes yeux ont vu périr ma famille immolée . . .

Que suis-je ? une ombre errante aux enfers appelée.

L'heure fatale approche . . . Adieu, fleuves sacrés !

Ondes du Simois, sur vos bords révévés,

Vous ne me verrez plus, comme en nos jours propices,

Parer de nœuds de fleurs l'autel des sacrifices ;

Et ma voix, chez les morts où bientôt je descends,

Au bruit de l'Achéron mêlera ses accents.

AGAMEMNON.

Exempte des frayeurs qu'inspire l'esclavage,

Est-ce à toi d'écouter un désespoir sauvage ?

Qui pourrait menacer ton repos ou tes jours ?

CASSANDRE.

Hélas ! des Phrygiens tels étaient les discours.

Vainement j'annonçai le terme de leur gloire,

La chute de leurs murs, qu'ils n'ont pas voulu croire ;

Cependant et leur gloire et leurs murs ne sont plus .

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi t'entretenir de chagrins superflus ?

Tes pleurs nous font injure, et ce jour . . .

CASSANDRE.

Oui, Cassandre,

Vois Ilion fumant et chante sur sa cendre.

Suis-les au temple, unis ta voix à leurs concerts ;

Chante Troie expirée et ses enfants aux fers !

Ah ! je vous vois encore . . . insensés ! c'est la veille

De cette nuit fatale où la mort les réveille . . .

Vous entraîniez ce monstre, ouvrage de Pallas,

Dont les flancs habités recélaient le trépas.
 Moi seule, l'œil en feu, saisie, épouvantée,
 Respirant l'avenir dont j'étais agitée,
 J'accours soudain, je vole, et crie: Ah! malheureux!
 Quels temps vous choisissez pour ces hymnes, ces jeux?
 Vous vous couvrez de fleurs, vous couronnez vos têtes.
 Quelle torche funèbre accompagne vos fêtes?...
 Le piège est prêt.... voyez le sang rougir ces bords,
 Ces flammes éclairant la nuit, l'onde et nos ports....
 Inutiles discours! ils ont fermé l'oreille,
 Ils m'osaient dédaigner... ton erreur est pareille.
 Oui, ce jour met un terme aux horreurs de mon sort.
 Je touche enfin la terre où m'attendait la mort.

AGAMEMNON.

Sa raison l'abandonne.... hélas! Troie embrasée
 Est présente à ses yeux et trouble sa pensée.
 Entrons, laissons au temps à calmer ses regrets,
 Et de la pompe sainte ordonnons les apprêts.

LENERCIER.

UNE SCÈNE DU MISANTHROPE

DE MOLIÈRE.

MOLIÈRE (1620—1673), après d'assez bonnes études, se fit comédien ambulancier, et composa pour sa troupe quelques farces qui sont perdues. Mais, profond observateur des mœurs et du cœur humain, il s'éleva bientôt à la bonne comédie, jusqu'alors à peu près inconnue en France. Ses succès le fixèrent à Paris, et lui valurent la faveur du roi, la considération et la fortune. Il a eu, dans la comédie, des imitateurs et point de rival. Personne ne l'a égalé ni dans l'art d'approfondir un caractère et de l'individualiser, ni dans la force comique, ni dans l'originalité du style. Le *Misanthrope*, le *Tartufe*, les *Femmes savantes*, l'*Avare* sont les chefs-d'œuvre de ce rare génie. Mais les beautés abondent dans ses autres ouvrages, et principalement dans l'*École des maris*, dans l'*École des femmes*, dans le *Bourgeois gentilhomme*, dans le *Malade imaginaire*. Mais, en voulant corriger les mœurs de son siècle d'un reste de roideur et de pédanterie, il est probable que Molière n'a que trop contribué à leur relâchement.

Le *Misanthrope* est un homme de qualité qui porte dans le monde une vertu austère et chagrine, une franchise outrée et une humeur un peu farouche. On va voir se développer ce caractère dans la scène que nous transcrivons.

*

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE à *Alceste*.

J'AI su là-bas que, pour quelques emplettes,
 Éliante est sortie et Célimène aussi.
 Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
 J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
 Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
 Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
 Dans un ardent désir d'être de vos amis.
 Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
 Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
 Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
 N'est pas assurément pour¹ être rejeté.

(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, et ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
 Et je n'attendais pas l'honneur que je reçois².

ORONTE.

L'estime où je vous tiens³ ne doit point vous surprendre,
 Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur . . .

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
 Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur . . .

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
 A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur . . .

¹) *Fait pour* . . . — ²) *Pour reçois* ; licence poétique. — ³) *Que j'ai pour vous*.

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé, si je mens ;
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez-là, s'il vous plait. Vous me la promettez,
Votre amitié ?

ALCESTE.

Monsieur . . .

ORONTE.

Quoi, vous y résistez ?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire,
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère¹,
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître ;
Avant de nous lier, il faut nous mieux connaître ;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu, c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux ;
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure ;
Il m'écoute : et, dans tout, il en use², ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque³ moi.
Enfin je suis à vous de toutes les manières ;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis peu propre à décider la chose,
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi ?

¹) De réflexion. — ²) Et non *il en agit*. — ³) Vieux, pour *avec*.

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande , et j'aurais lieu de plainte ,
Si , m'exposant à vous pour me parler sans feinte ,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plait ainsi , monsieur , je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet. *L'espoir* . . . C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir . . . Ce ne sont point de ces grands vers pompeux ,
Mais de petits vers doux , tendres et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir . . . Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile ,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir , monsieur.

ORONTE.

Au reste , vous saurez
Que je n'ai demeuré⁴ qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons , monsieur ; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE lit.

*L'espoir , il est vrai , nous soulage ,
Et nous berce un temps notre ennui ;
Mais , Philis , le triste avantage ,
Lorsque rien ne marche après lui !*

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce-petit morceau.

ALCESTE bas à Philinte.

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau ?

ORONTE.

*Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir ,*

⁴) Je ne suis demeuré.

*Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.*

PHILINTE.

Eh ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

ALCESTE *bas à Philinthe.*

Hé quoi ! vil complaisant, vous louez des sottises ?

ORONTE.

*S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.
Vos soins ne peuvent m'en distraire :
Belle Philis , on désespère
Alors qu'on espère toujours.*

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE *bas à part.*

La peste de ta chute, empoisonneur au diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï des vers si bien tournés.

ALCESTE *bas à part.*

Morbleu !

ORONTE *à Philinthe.*

Vous me flattez , et vous croyez peut-être . . .

PHILINTE.

Non , je ne flatte point.

ALCESTE *bas à part.*

Hé , que fais-tu donc , traître ?

ORONTE *à Alceste.*

Mais , pour vous , vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi , je vous prie , avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur , cette matière est toujours délicate ,
Et , sur le bel-esprit , nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour , à quelqu'un dont je tairai le nom ,
Je disais , en voyant des vers de sa façon ,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements ;

Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par-là
Que j'ai tort de vouloir . . .

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.

Mais je lui disais, moi, qu'un froid¹ écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi. Résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que, dans la cour², vous avez d'honnête homme³,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais, ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet . . .

ALCESTE.

Franchement il est bon à mettre au cabinet;
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

¹) *Inspide*. — ²) A la cour. — ³) Homme de sens, homme de bonne compagnie.

Qu'est-ce que , nous berce un temps notre ennui ,

Et que , rien ne marche après lui ?

Que , ne vous pas mettre en dépense ,

Pour ne me donner que l'espoir ?

Et que , Philis , on désespère

Alors qu'on espère toujours ?

Ce style figuré , dont on fait vanité ,

Sort du bon caractère et de la vérité ;

Ce n'est que jeu de mots , qu'affectation pure ,

Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur ;

Nos pères , tout grossiers , l'avaient beaucoup meilleur ;

Et je prise bien moins tout ce que l'on admire ,

Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le roi m'avait donné

Paris sa grand'ville ,

Et qu'il me fallût quitter

L'amour de ma mie ,

Je dirais au roi Henri :

Reprenez votre Paris ,

J'aime mieux ma mie , oh gay !

J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche , et le style en est vieux :

Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux

Que ces colifichets dont le bon sens murmure ,

Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avait donné , etc. etc.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(à Philinthe , qui rit.)

Oui , monsieur le rieur , malgré vos beaux esprits ,

J'estime plus cela que la pompe fleurie

De tous ces faux brillants où ⁴ chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi , je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi , vous avez vos raisons ;

Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres

Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

⁴) Sur lesquels.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre, et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrais bien, pour voir, que de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants¹,
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE se mettant entre deux.

Hé! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

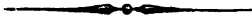
ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue et je quitte la place.

Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.



¹) *Mauvais.*

SCÈNES DES DEUX GENDRES;

COMÉDIE PAR M. ÉTIENNE.

ACTE PREMIER.

Scène première.

DUPRÉ, COMTOIS.

DUPRÉ.

Quelle grande nouvelle as-tu donc à m'apprendre?

COMTOIS.

Faites-moi, s'il vous plait, la grâce de m'entendre.
Depuis que je vous sers, vous n'avez eu, je croi,
Aucun sujet, monsieur de vous plaindre de moi.

DUPRÉ.

Non : je te reconnais pour un garçon très-sage,
Un serviteur fidèle ; et c'est un témoignage
Que je rendrai partout.

COMTOIS.

Je vous suis obligé.

Il faut pourtant, monsieur, m'accorder mon congé.

DUPRÉ.

Tu voudrais me quitter, Comtois ?

COMTOIS.

A l'instant même.

DUPRÉ.

Et pourquoi donc cela ?

COMTOIS.

Parce que je vous aime.

Je n'ai point, à coup sûr, à me plaindre de vous :
Il n'est pas dans le monde un service plus doux,
Et j'aurais dans ces lieux fini mes jours, peut-être,
Si dans cette maison vous étiez seul le maître ;
Mais par malheur, hélas ! il n'en est point ainsi,
Et sans retard il faut que je sorte d'ici.

Vos deux gendres, monsieur, ne vous ressemblent guères :
Depuis que de vos biens ils sont propriétaires,
J'ai beau, pour les servir, travailler de mon mieux,
Je fais tout de travers, je suis un paresseux ;

Quelqu'un s'est-il trompé, c'est moi qui suis coupable :
 Le plus faible est toujours celui que l'on accable.
 J'étais un bon sujet quand vous aviez du bien ;
 Mais vous n'en avez plus et je suis un vaurien ,
 Butor , drôle , coquin , et mille autres outrages ,
 Voilà depuis longtemps le plus clair de mes gages .
 Je suis de la maison le vrai souffre-douleur .
 Je n'ai , vous le savez , que vous pour protecteur ;
 Mais , mon cher maître , hélas ! vous auriez beau vous plaindre ;
 Respecte-t-on celui dont on n'a rien à craindre ?
 Fortune , mobilier , contrats , rentes , écus ,
 Vous avez donné tout , excepté vos vertus .

DUPRÉ.

Tais-toi : je n'aime pas qu'ainsi l'on exagère.

COMTOIS.

Cela devient trop fort , je ne puis plus me taire .
 Ma franchise , monsieur , dût-elle vous blesser ,
 Je dirai hautement ma façon de penser :
 Ce n'est qu'à force d'art , de perfides caresses ,
 Que vos gendres vous ont soutiré vos richesses .
 Ces messieurs , autrefois si polis et si doux ,
 Quelle est , dites-le-moi , leur conduite envers vous ?
 Celui que nous quittons est un homme bizarre .

DUPRÉ.

Qui ? Dervière !

COMTOIS.

Oui : d'ailleurs c'est le plus grand avare !

DUPRÉ.

Tu méconnaiss , Comtois , ses bonnes qualités :
 Lui , c'est un philanthrope ; il est des comités
 De secours , d'indigence ; il régit les hospices ,
 La maison des vieillards , le bureau des nourrices ;
 Pour les pauvres toujours il compose , il écrit .

COMTOIS.

Oui , mais s'il faut payer jamais il ne souscrit .
 C'est pour les malheureux un homme de ressource ,
 Il leur prête sa plume , et leur ferme sa bourse .

DUPRÉ.

Dans les journaux encore on le vante aujourd'hui.

COMTOIS.

Les articles tout faits sont envoyés par lui.

Il a poussé si loin l'ardeur philanthropique ,
Qu'il nourrit tous ses gens de soupe économique.
Vous a-t-il raconté le procédé nouveau
Qu'il a tout récemment tiré de son cerveau ?

DUPRÉ.

Pas encor. Quel est-il ?

COMTOIS.

Pour les temps de disette ,
Il vient d'imaginer un projet de diète.
Le régime est léger ; pourtant , si je le crois ,
En jeûnant de la sorte on peut vivre six mois.

DUPRÉ.

L'idée est singulière et l'invention neuve.

COMTOIS.

Eh bien , c'est moi qu'il prend pour en faire l'épreuve.

DUPRÉ.

Se peut-il ?

COMTOIS.

Oui, monsieur. Le charitable humain
Pour être bienfaisant me fait mourir de faim.
Ah ! la philanthropie est souvent bien barbare !

DUPRÉ.

Eh bien ! s'il a des torts , ma fille les répare.

COMTOIS.

Ah ! sans doute, monsieur, je pense ainsi que vous ;
On ne saurait avoir un naturel plus doux.

DUPRÉ.

Tu n'imagines pas combien elle m'est chère :
Je crois dans tous ses traits revoir sa pauvre mère.

COMTOIS.

Oui, l'on connaît pour vous sa bonne volonté ,
Aussi n'a-t-elle pas la moindre autorité.

DUPRÉ.

Elle est si jeune encor !

COMTOIS.

Ah ! ce n'est pas son âge ,
C'est son cœur qu'on redoute.

DUPRÉ.

Il faut prendre courage.
D'après notre traité , chez mes gendres je dois
Demeurer, tour à tour, l'espace de six mois :

Eh bien ! c'est aujourd'hui que nous changeons d'asile ?
 Nous logerons ce soir ici, chez Delainville ;
 Je viens l'en prévenir.

COMTOIS.

Ah ! c'est bien pis vraiment :

C'est changer de maison sans changer de tourment.
 Du maître je veux bien endurer l'arrogance,
 On passe à la fortune un peu d'impertinence ;
 Mais ce que j'ai juré de ne souffrir jamais,
 C'est le ton insolent et l'orgueil des laquais.
 Parce que je n'ai pas leur superbe livrée,
 La bande contre moi semble être conjurée :
 Ils ne permettent point que je mange avec eux,
 Et, comme ils sont gourmands autant que paresseux,
 Tandis que ces messieurs font bon feu, bonne chère,
 J'ai, pour me restaurer, tout leur ouvrage à faire ;
 C'est moi qui tous les soirs me couche le dernier,
 Et qui tous les matins me lève le premier.
 Quand du beau monde vient la brillante cohue,
 Pour appeler les gens je reste dans la rue.
 De tous ces fainéants il faut subir la loi ;
 Chacun d'eux, à l'hôtel, se fait servir par moi.
 Pour valets s'il est dur d'avoir de pareils êtres,
 Il est bien plus cruel de les avoir pour maîtres.
 Mal nourri, mal couché, mal payé, mal vêtu,
 Je n'ai d'autre profit que d'être bien battu.

DUPRÉ.

Pourquoi ne vas-tu pas porter plainte à ma fille ?

COMTOIS.

Moi, monsieur ? lorsque vous, bon père de famille,
 En obtenez si peu ! De ce monde pervers
 Elle a facilement adopté les travers.
 Le désir de briller, l'amour de la parure
 Font taire dans son cœur la voix de la nature.
 Elle vous aime, au fond ; mais cent futilités
 Occupent tout son temps. Si vous vous présentez,
 Elle répète un pas, ou bien elle étudie
 Quelque rôle nouveau dans une comédie ;
 Car la mode du jour est d'apprendre aux enfants
 Tout, hormis le respect qu'on doit à ses parents.

Le jour de votre fête elle n'est point venue ;
 Je n'en suis pas surpris. Comment l'auriez-vous vue ?
 Madame à son hôtel avait spectacle et bal ;
 Le soir elle jouait dans l'*Amour filial* ;
 Et vous concevez bien qu'une aussi grande affaire
 Ne lui permettait pas de songer à son père.
 Non : c'en est fait, monsieur, je n'y puis plus tenir.

DUPRÉ.

Je te laisse, Comtois, le maître de partir.
 Je ne suis pas surpris que chacun m'abandonne ;
 Le sort des malheureux n'intéresse personne :
 Ainsi, sans plus tarder, mon cher, éloigne-toi ;
 Il n'est pas naturel que tu souffres pour moi.

COMTOIS.

Qu'entends-je ? mon cher maître ! oh ! que je suis coupable !
 De honte et de douleur votre bonté m'accable.
 Dans un pareil moment, qui, moi, je partirais !
 Quand vous m'avez quinze ans comblé de vos bienfaits,
 Je pourrais m'abaisser à cette ingratitude !
 Non monsieur : dût mon sort être cent fois plus rude,
 Qu'on me fasse jeûner, qu'on m'assomme de coups,
 Rien ne pourra jamais me séparer de vous.
 Faut-il vous l'avouer, monsieur ! votre air tranquille
 Contribuait beaucoup à m'échauffer la bile.
 Vous étiez malheureux, et vous n'en disiez rien ;
 Vous aviez toujours l'air de vous trouver fort bien.
 Cette sécurité m'ôtait tout mon courage,
 Et, vous croyant content, je souffrais davantage.
 Enfin vous vous plaignez, c'est là le principal ;
 Je me trouverai bien, si vous vous trouvez mal.

Le vieillard Dupré a cédé toute sa fortune à ses deux gendres, Dalainville, ambitieux intrigant, et Dervière, tartufe de philanthropie et de bienfaisance. Il doit passer six mois de l'année chez l'un et six mois chez l'autre. Mais ces ingrats le traitent bientôt avec mépris et dureté. C'est avec l'un d'eux qu'il a la conversation suivante.

DUPRÉ, DERVIERE.

DERVIERE.

Ah ; mon père, c'est vous ! quel moment pour mon cœur !
 Je viens à Dalainville annoncer mon bonheur.

Ce plan que nuit et jour dès longtemps je médite
Est enfin adopté.

DUPRÉ.

Je vous en félicite.

DERVIÈRE.

Vous sentez que pour moi c'est un brillant succès :
Le ministre le fait imprimer à ses frais.

DUPRÉ.

Et d'un projet si beau qu'espérez-vous, mon gendre ?

DERVIÈRE.

Les malheureux n'ont plus de larmes à répandre.
Il assure au vieillard l'aisance et le repos,
Promet à l'indigent d'honorables travaux,
Des divers éléments fait cesser les ravages,
Met le cultivateur à l'abri des orages
Et de tous les fléaux dont le ciel irrité
Accable trop souvent la triste humanité !

DUPRÉ.

C'est fort beau. Vous pourriez, dans cette circonstance,
Donner un libre cours à votre bienfaisance.

DERVIÈRE.

Parlez, que dois-je faire ? est-il des malheureux ?
Je suis prêt, s'il le faut, à m'immoler pour eux.

DUPRÉ.

Il s'agit d'un parent que le malheur accable :
Jetez sur lui, mon gendre, un regard favorable :
J'aurais rempli jadis un devoir aussi doux ;
Maintenant il faut bien que je m'adresse à vous.

DERVIÈRE.

Hélas ! dans ce moment, cela m'est impossible.
Ah ! qu'un pareil refus afflige un cœur sensible !
Que ne m'avez-vous donc hier parlé pour lui ?
Mais comment voulez-vous que je fasse aujourd'hui ?
Mes épargnes d'un an viennent d'être données
A des incendiés des Basses-Pyrénées.

DUPRÉ.

Eh ! vous allez bien loin chercher des malheureux,
Quand il en est ici qui fatiguent vos yeux.
Oui, dût votre fierté s'en trouver offensée,
Mon gendre, vous allez connaître ma pensée :

Ces airs de bienfaisance et ce brillant vernis
 Ne trompent que les sots, je vous en avertis :
 De cette belle ardeur je ne suis point la dupe ;
 De vous, je le vois bien, vous voulez qu'on s'occupe.
 Le monde où nous vivons est plein de charlatans
 Qui tâchent d'arrêter les regards des passants.
 Répand-on des bienfaits, il faut qu'un journaliste
 Dans sa feuille aussitôt en imprime une liste.
 La charité jadis s'exerçait sans éclat ;
 A Paris maintenant on s'en fait un état.
 Tout n'est plus que calcul, et cette ardeur factice
 Est un masque nouveau qui couvre l'avarice.

D E R V I È R E.

A faire des heureux appliquez-vous donc bien :
 De tout empoisonner on trouve le moyen.

D U P R É.

Mais où sont, s'il vous plait, les heureux que vous faites ?
 Je n'en ai jusqu'ici vu que dans les gazettes.
 Avez-vous obligé des parents, des amis ?
 L'humanité pourtant respire en vos écrits ;
 Vous y plaignez le sort des nègres de l'Afrique ;
 Et vous ne pouvez pas garder un domestique.

D E R V I È R E.

Fort bien ! de la satire épuisez tous les traits :
 De semblables discours ne m'atteindront jamais.
 Est-il des mécontents ? qu'ils parlent sans rien craindre.

D U P R É.

Il en est quelques-uns de trop fiers pour se plaindre.

D E R V I È R E.

A se taire toujours s'ils veulent s'obstiner,
 Je n'ai pas, j'en conviens, l'art de les deviner.

D U P R É.

Vos vœux sont accomplis : ils ont parlé, mon gendre ;
 Mais il ne paraît pas qu'ils se soient fait entendre,
 Adieu. C'est aujourd'hui que je sors de chez vous.
 Je n'oublierai jamais un accueil aussi doux,
 Et vous pouvez compter sur la reconnaissance
 Dont je suis pénétré pour votre bienfaisance.



T A B L E.

LETTRE à M. A. FOREL	1
I. NARRATIONS FICTIVES.	
Extrait de Bélisaire, par Marmontel	4
Une aventure de Gil Blas, par Le Sage	5
Visite à un Quaker, par Voltaire	13
Les études d'un Proscrit, par Nodier	15
Le Lépreux, par M. de Maistre	18
Les Romains et les Francs, par M. de Chateaubriand	33
II. BIOGRAPHIES.	
Chrysostome, par M. Villemain	41
Éloge de Corneille, par Racine	61
Éloge de d'Argenson, par Fontenelle	65
Éloge de Lemonnier, par Cuvier	69
III. HISTOIRE.	
Charles XII et Alexandre, par Montesquieu	80
Histoire de Galeswinthe, par M. Aug. Thierry	84
Diète de Varsovie, par Rulhière	89
Bataille navale de Tschesmé, par le même	96
La fête de la Fédération, par M. Thiers	110
IV. VOYAGES.	
Moscou, par M ^{me} de Staël	114
La Fête d'Interlaken, par la même	120
L'Égypte et les Pyramides, par Volney	123
Rome, par M. de Chateaubriand	131
V. GENRE DIDACTIQUE.	
Nécessité d'étudier la religion, par Pascal	145
Quatorzième Provinciale, du même	152
Première Vue la de nature, par Buffon	169
Le Paon, par le même	180
Le Cygne, par le même	181
Le mois de Mai dans nos climats, par Bernardin de St. Pierre	184
De l'Esclavage des Nègres, par Montesquieu	189
Morceau de La Bruyère	190
Lettre sur le Suicide, par J. J. Rousseau	197
De l'Éloquence, par Voltaire	203
Avis d'une mère à sa fille, par M ^{me} de Lambert	215
Pensées de divers auteurs	223
VI. GENRE ORATOIRE.	
Saint Paul, par Bossuet	229
Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, par Bossuet	231
Éloge de Turenne, par Fléchier	247

T A B L E.

L'Oubli du dernier jour, par Massillon	255
La joie de Siméon et la douleur de Marie, par Saurin	259
Discours de Mirabeau sur le plan de Necker	261
Discours sur les massacres de Septembre, par Vergniaud	265
Discours au Roi pour M. Fouquet, par Pellisson	268

VII. POÉSIE NARRATIVE.

Le passage du Rhin, par Boileau	275
L'assaut de Paris, par Voltaire	279
Eurydice, par Delille, et par Le Brun	286, 287
Les Catacombes, par Delille	290
La mort de Pline, par Chénedollé	295
Le Mendiant, par A. Chénier	298
La Rançon d'Égil, par Millevoye	308
Le Messager, par M. Juste Olivier	313
L'homme et la Couleuvre, par La Fontaine	317
La Mort et le Mourant, par le même	320
Le Paysan du Danube, par le même	322
Le Statuaire et la Statue de Jupiter, par le même	325
Les Étoiles, par M. J. J. Porchat	id.

VIII. POÉSIE DIDACTIQUE ET DESCRIPTIVE.

La Bible, par Fontanes	326
Dieu révélé par la nature, par Racine le fils	328
La Prière, par M. de Lamartine	333
Essai sur l'Astronomie, par Fontanes	336
L'Été, par St.-Lambert	345
Épître à Racine, par Boileau	350
Discours sur la Modération, par Voltaire	353
Les Grecs et les Romains, par Berchoux	359
Vie du grand monde, par Voltaire	361
La mort, par Mad. Tastu	365
Extrait de la <i>Chartreuse</i> , de Gresset	367
Fragment des <i>Préludes</i> , par M. de Lamartine	371

IX. POÉSIE LYRIQUE.

Circé, par J. B. Rousseau	375
Ode sur la Mort de J. B. Rousseau, par Pompignan	377
La Mer, par Chénedollé	379
Le Vaisseau, par M. P. Le Brun	381
Adieux à l'Occident, par M. de Lamartine	382
Ode sur Homère et sur Ossian	386
Chœur du Paria, par C. Delavigne	387
Jeanne d'Arc, par le même	390
Louis XI, par Béranger	393
La Sainte Alliance des peuples, par le même	394
Les Enfants dans la maison, par M. V. Hugo	396
Élégie aux Nymphes de Vaux, par La Fontaine	398

T A B L E.

Stances à Duperrier, par Malherbe	400
L'Arabe au tombeau de son coursier, par Millevoye	401
La jeune Tarentine, par A. Chénier	403
La Vieille Fille, par Mad. Janvier	404
La Chute des feuilles, par Millevoye	406
Stances de Racan	407
<i>Poésie lyrique religieuse.</i>	
Paraphrase du Ps. CXLVI, par Malherbe	411
Un mourant, par Patrix	412
Ode tirée du Cantique d'Ézéchias, par J. B. Rousseau	413
Imitation du Psaume CIII, par Lefranc de Pompignan	414
Le combat du chrétien, par Racine	417
Le Bonheur du chrétien, par M. A. Monod	id.
Cantique, par Mad. Olivier	418
Adieux de Gilbert à la vie	419
Moïse sur le Nil, par M. V. Hugo	420
La Solitude, par M. de Lamartine	423
X, POÉSIE DRAMATIQUE.	
Scène de Polyeucte, par Corneille	427
Scènes d'Athalie, par Racine	432
Scènes de Mérope, par Voltaire	462
Scène d'OEdipe à Colone, par Ducis	471
Scène d'Agamemnon, par Lemercler	479
Scène du Misanthrope, de Molière	483
Scènes des Deux Gendres, par M. Étienne	491



